

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

Se trouve, à Paris,

Chez

- TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n°. 17;
- A. BELIN, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel Cluny;
- CORRÉARD, Libraire, au Naufragé de la Méduse, Galeries de bois du Palais-Royal.
- DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galeries de bois;
- PASCHOUD, Libraire, rue Mazarine, n°. 22;
- ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23;
- JANET et COTELLE, Libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 17;
- PELISSIER, Libraire, Palais-Royal, Galerie des Offices.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1819.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand prince YAROSLAF *II*, *Vsevolodvitch*.

1238 — 1247.

Fermeté d'Yaroslaf. — Caractère de Georges. — Smolensk délivrée. — Guerre civile. — Bâti ravage la Russie méridionale. — Magnificence de Kief. — Intrépidité des citoyens. — Siége et prise de Kief. — Etat de la Russie. — Cause des succès de Bâti. — Caractère et armes des Mogols. — Événemens dans la Russie occidentale. — Orgueil du roi de Hongrie. — Gloire d'Alexandre Nevsky. — La Russie asservie par les Mogols. — Mort d'Yaroslaf. — Son caractère. — Michel mis à mort. — Daniel honoré dans la horde. — Notions intéressantes sur la Russie et sur les Tatars. — Politique de Daniel. — Daniel roi de Gallicie.

Fermeté d'Yaroslaf.

YAROSLAF monta sur le trône dans des circonstances faites pour présenter, aux yeux d'un

prince sensible, la puissance souveraine comme un pénible fardeau : il allait régner sur des ruines et sur des cadavres ! Au lieu de s'abandonner au découragement, en homme pusillanime, il voulut déployer l'activité de son génie, toute la fermeté d'une grande âme. Entouré des vestiges de la dévastation, il ne versait pas des larmes stériles sur le sort de sa patrie, mais il songeait à effacer, par des moyens aussi efficaces que prompts, la trace de ses infortunes; il fallait rassembler les hommes dispersés par la terreur, faire sortir les villes et les villages de leurs cendres fumantes, en un mot renouveler entièrement l'empire. Sur les grands chemins, dans les rues, à travers les débris des églises, échappés aux flammes, des cadavres livides offraient un douloureux spectacle et semblaient annoncer les horreurs de la peste. Afin de détourner ce terrible fléau et pour cacher aux vivans ce tableau de destruction, Yaroslaf fit donner la sépulture à ces corps abandonnés; il relevait le courage abattu des citoyens; il s'occupait avec ardeur des affaires publiques, et son équité lui gagnait tous les cœurs. Aussitôt qu'il eut rétabli le bon ordre et la tranquillité, le grand prince donna à son frère Sviatoslaf, la principauté de Souzdal, et

Starodoub à Jean. Le peuple, entraîné par cette heureuse disposition du cœur humain, qui fait oublier les malheurs passés, célébrait avec joie le retour de l'ordre ; il rendait grâces au ciel d'avoir sauvé quelques uns de ses princes ; il semblait ignorer qu'avec son indépendance, la Russie avait perdu le trésor le plus précieux à l'État. Les citoyens attendris arrosèrent de larmes le cercueil de Georges, qui fut transporté de Rostof à Vladimir. Ce prince avait eu l'imprudent orgueil de laisser arriver les Tatars jusqu'à sa capitale, sans avoir pris, pour la défense de la Russie, les mesures vigoureuses qu'exigeaient les circonstances ; mais il avait les vertus de son siècle ; il prenait plaisir à embellir les églises, il nourrissait les indigens, il faisait des présens aux moines, et sa memoire fut bénie par le peuple.

L'an 1239.

Caractère de Georges.

Un brillant succès militaire vint ajouter encore à la gloire d'un monarque dont toute la sollicitude avait le bien public pour objet. Les Lithuaniens, pour qui les malheurs de la Russie étaient un sujet de joie, s'étaient empares de la plus grande partie de la province de Smolensk. Yaroslaf bat leur armée, fait leur prince prisonnier, délivre Smolensk et place sur le trône de cette principauté, Vsevolod Mstislavitch, petit-

Smolensk delivrée.

fils de Roman, qui avait régné jadis à Novgorod.

Guerre civile.

Cependant les princes de la Russie méridionale, que les malheurs des provinces du nord n'avaient pu atteindre, les regardaient de loin avec tranquillité et ne songeaient qu'aux moyens de satisfaire leur ambition. Aussitôt qu'Yaroslaf fut parti de Kief, Michel de Tchernigof se rendit maître de cette capitale : il avait laissé à Galitch son fils Rostislaf, qui violant la paix, s'empara de Pérémysle, ville sous la domination de Daniel. Quelques mois après, celui-ci profite de l'absence de Rostislaf, qui alors faisait la guerre en Lithuanie avec tous ses boyards, et tout à coup la ville de Galitch est environnée par ses troupes. Le prince s'approche des remparts, garnis d'un grand nombre d'habitans. « Citoyens, s'écrie-t-il, jusques à quand souffrirez-vous la domination des étrangers? Ne » suis-je pas votre prince légitime, celui que » vous chérissiez autrefois? » Tous s'écrièrent d'une voix unanime : « Oui, vous êtes notre père, » digne présent de la providence ; venez, ve- » nez, nous sommes à vous! » Le voïévode de Rostislaf et Artémius, évêque de Galitch, firent d'inutiles efforts pour arrêter l'élan du peuple ; ils furent obligés eux-mêmes d'aller à la rencontre de Daniel et de cacher, sous l'apparence

de la joie, le chagrin que leur causait cet événement : jamais on n'avait vu dans cette ville trop célèbre par ses troubles civils, par des trahisons et des crimes, un spectacle aussi attendrissant. La chronique rapporte, *que les citoyens couraient au-devant de Daniel, comme les abeilles se précipitent vers leur reine; comme des hommes dévorés par la soif, hâtent leurs pas vers une source limpide*. Tous se félicitaient du retour de leur prince bien-aimé, qui rendit ses actions de grâces au ciel, dans la cathédrale de Notre-Dame. Il plaça son étendard au-dessus de la porte allemande, et dans les transports de joie que lui causaient les témoignages d'amour de son peuple, il dit que *jamais on ne lui ôterait Galitch*. Rostislaf, instruit de ce qui se passait, s'enfuit en Hongrie, où il était fiancé avec une princesse de ce royaume, fille de Bela. Les boyards de Gallicie tombèrent alors aux pieds de Daniel, et malgré leurs forfaits, ce prince généreux, dans l'espoir d'étouffer par sa magnanimité tous les germes de discorde, se contenta de leur dire : *Devenez meilleurs!* Ils renoncèrent, en effet, à leurs séditieuses entreprises, mais la tranquillité rétablie par Daniel dans ces pays fatigués de guerres civiles, n'était que le calme précurseur d'une horrible tempête.

Bâti n'était sorti de la Russie que pour s'emparer du pays des Polovtsi. Kothian, le plus célèbre de leurs khans, beau-père du courageux Mstislaf de Gallicie, vivait encore; il opposa aux Tatars une vigoureuse résistance, mais vaincu dans les déserts d'Astrakhan, il chercha, avec quarante mille de ses compatriotes, un asile en Hongrie. Il prêta serment de fidélité au roi, qui leur accorda des terres et les moyens de s'y établir (1). Après la conquête des environs du Don et du Volga, les hordes, sous le commandement de Bâti, se montrent une seconde fois aux frontières de la Russie; les Tatars se rendent maîtres du pays des Mordviens, de Mourom et de Gorokhovetz, qui appartenaient à l'église de Notre-Dame de Vladimir. A cette funeste nouvelle, les habitans, frappés de terreur, abandonnent leurs demeures; ils couraient d'un lieu à l'autre, sans savoir où trouver un asile.

Bâti ravage la Russie méridionale.

Cependant Bâti va porter le ravage et la dévastation dans les provinces méridionales de notre malheureuse patrie. Péréïaslavle tombée au pouvoir des Tatars, est ruinée de fond en comble; ils rasent l'église de Saint-Michel, après avoir pillé les magnifiques ornemens qui l'embellissaient, et mettent à mort l'évêque Siméon, ainsi qu'une grande partie des habitans. Une autre

armée de Bâti vient faire le siége de Tchernigof, ville célèbre dans nos guerres civiles, par le courage de ses citoyens. Ces dignes enfans de la Russie soutinrent en cette circonstance la gloire de leur nom, et firent la plus vigoureuse défense. Ils étaient commandés par le prince Mstislaf Glebovitch, cousin de Michel; dans les environs de la ville, ainsi que sur leurs murailles, ils combattirent en désespérés; du haut des remparts ils lançaient sur les ennemis une grêle d'énormes pierres; cependant tous leurs efforts furent infructueux : la victoire, long-temps incertaine, se décida enfin pour les Tatars, qui livrèrent Tchernigof aux flammes. Ces barbares avaient besoin de repos; ils traversèrent la ville de Gloukhof, pour se rendre sur le Don, et mirent en liberté l'évêque Porphyre, que peu de temps avant ils avaient fait prisonnier. Par cet acte de clémence, ils cherchaient sans doute à fléchir notre clergé, dont les vives exhortations excitaient le peuple à la résistance. Le valeureux Mstislaf, échappé à leur fureur, se réfugia en Hongrie.

Depuis long-temps déjà, Bâti avait entendu parler de l'antique capitale du Dnieper, des immenses trésors de ses églises, ainsi que de l'opulence de ses marchands; car la renommée de cette ville

s'étendait non-seulement dans l'empire de Byzance et en Allemagne, mais encore jusqu'aux contrées les plus reculées de l'Orient; les historiens, les géographes arabes en font mention
L'an 1240. dans leurs ouvrages (2). Mangou, petit-fils de Genghiskhan, fut envoyé pour examiner Kief; il l'aperçut de la rive orientale du Dniéper, et,
Magnificence de Kief. selon l'annaliste, il ne pouvait se lasser d'en admirer l'aspect enchanteur. En effet, la position pittoresque de la ville sur les bords escarpés d'un fleuve majestueux, la magnificence de ses temples, dont les brillantes coupoles se dessinaient sur l'horizon à travers l'épais feuillage des jardins, les murs blanchis qui l'entouraient, ses portes et ses tours menaçantes, chefs-d'œuvre des artistes byzantins, dans les jours heureux d'Yaroslaf-le-Grand, tout devait frapper d'étonnement les barbares des déserts. Mangou n'osa pas traverser le Dniéper : il s'arrêta sur la rivière de Troubège, près de la ville de Pésotchuy (aujourd'hui village de Peskof), et chercha par d'insidieuses propositions à décider les habitans de la capitale à se rendre. Les combats de la Kalka, de la Site, les cendres encore fumantes de Rezan, de Vladimir, de Tchernigof, et de beaucoup d'autres villes, attestaient la terrible puissance des Mogols; toute résistance paraissait

inutile; mais l'honneur national et la grandeur d'âme sont au-dessus des timides conseils de la prudence. Les Kiéviens étaient fiers du titre des plus anciens et des plus nobles fils de la Russie. Auraient-ils pu humilier leur front et demander des chaînes, tandis que, préférant la mort à la honte, les autres Russes périssaient glorieusement dans les combats ? Les Kiéviens massacrèrent les envoyés de Mangou-Khan, et jurèrent, par le sang qu'ils venaient de verser, de n'accepter jamais une paix déshonorante. Cette courageuse résolution du peuple ne fut pas imitée par le prince Michel, qui, pour éviter la vengeance des Tatars, s'enfuit en Hongrie, sur les pas de son fils. Rostislaf, petit-fils de Daniel de Smolensk, voulut alors s'emparer du trône de Kief; mais à cette nouvelle, l'illustre Daniel de Gallicie marche sur cette ville, et fait arrêter Rostislaf. Daniel connaissait les Mogols; il savait que la valeur d'une armée peu nombreuse serait d'un inutile secours contre les forces redoutables de ces barbares, et, à l'exemple de Michel, il prit le parti de se rendre près du roi de Hongrie, célèbre alors par ses richesses, par sa puissance, dans l'espoir que ce monarque réunirait ses efforts aux siens, pour repousser leurs cruels ennemis. Il fallut laisser dans la capitale un chef

Intrépidité des citoyens.

courageux autant qu'habile, et le choix du prince tomba sur le boyard Dmitri, digne de la confiance dont l'honorait son maître.

Siége et prise de Kief.

Bientôt, ainsi qu'un épouvantable ouragan, la terrible armée de Bâti vint fondre sur Kief et la cerner de toutes parts. Le bruit d'innombrables chariots, le mugissement des chameaux et des bœufs, le hennissement des chevaux, les cris féroces des ennemis, permettaient à peine, selon l'annaliste, de s'entendre dans l'intérieur de la ville. Cependant Dmitri avait l'œil à tout, et donnait ses ordres avec sang-froid. On lui amène un tatar fait prisonnier, qui lui apprend que Bâti lui-même se trouve sous les murs de Kief avec tous les chefs mogols, dont les principaux étaient Gaïuk, fils du grand khan, Mangou et Baydar, tous deux petits-fils de Genghiskhan, Ordou, Kadan, Souday-Bayadour, vainqueur des Tatars Niu-tché, enfin Bastyr, conquérant de la Bulgarie orientale et de la principauté de Souzdal. Quant à la force de l'armée de Bâti, ce prisonnier se bornait à dire que les troupes sous ses ordres étaient innombrables; mais la grande âme de Dmitri était inaccessible à la peur. L'attaque commence par un assaut contre la porte de Pologne, où venaient aboutir des ravins; là, de jour, de nuit, les beliers et les

machines de guerre battent les murailles, qui, cédant à leurs coups redoublés, tombent avec fracas, et laissent à découvert les intrépides Kiéviens, noble et dernier rempart de leur malheureuse ville. Un combat affreux s'engage à l'instant : *les flèches obscurcissaient l'air ; on entendait le bruit des piques qui se fracassaient dans leur choc ;* les morts et les mourans étaient foulés aux pieds ; le désespoir des assiégés résiste long-temps à la supériorité des forces ennemies ; mais vers le déclin du jour, les Tatars se rendent maîtres des murailles. Ce succès des Mogols n'affaiblit point le courage des soldats russes ; ils battent en retraite jusqu'à l'église de la Dîme ; ils l'entourent pendant la nuit d'une palissade, et retranchés derrière cette espèce de fortification, ils attendent fièrement l'ennemi, tandis que les habitans hors d'état de porter les armes, se renferment dans l'église avec ce qu'ils ont de plus précieux. Il était impossible qu'un aussi faible moyen de défense parvînt à sauver la ville ; pourtant on n'entendait pas un mot de négociation, personne ne songeait à demander grâce, à implorer la clémence du cruel Bâti, et les citoyens, les soldats, tous envisageaient la mort qui les attendait, comme un généreux sacrifice imposé par la religion et la patrie. Quoique épuisé par de

nombreuses blessures, Dmitri tenait encore d'une main ferme sa pique ensanglantée ; son esprit actif s'occupait encore des moyens de retarder le triomphe des ennemis. Les Mogols, harassés de fatigue, passèrent la nuit sur les ruines des murailles : le lendemain ils recommencent l'attaque, et parviennent à franchir l'impuissante barrière que leur avait opposée le courage des Russes. Ceux-ci, soutenus par l'idée que derrière eux était le tombeau de S. Vladimir, et qu'ils allaient se défendre dans ce dernier asile de leur liberté, font des prodiges de valeur, mais ils succombent, et les barbares arrivent au temple de Notre-Dame, après avoir jonché de cadavres l'espace qui les en séparait. L'intrépide Dmitri, fait prisonnier, est amené devant Bâti. Ce farouche conquérant, étranger à tout sentiment d'humanité, sut au moins apprécier la brillante valeur du voïévode russe, auquel il dit, avec un orgueilleux sourire : *je t'accorde la vie*. Dmitri accepta cette grâce, dans l'espoir d'être utile encore à sa patrie.

Pour célébrer leur victoire, les Mogols se livrèrent, pendant quelques jours, à toutes les horreurs de la destruction. Rassasiés de carnage, ils ensevelirent, sous des ruines ensanglantées, la population entière, les chefs-

d'œuvre des arts, les fruits d'une longue civilisation; et l'ancienne Kief, cette illustre capitale, *mère des villes russes*, disparut pour jamais : car, dans les quatorzième et quinzième siècles, des débris dispersés attestaient seuls son existence, et la ville nouvelle ne peut offrir qu'une ombre de son antique splendeur. C'est en vain que, poussé par la curiosité, le voyageur y chercherait des monumens sacrés pour les Russes : où retrouverait-il le cercueil d'Olga? que sont devenus les ossemens de S. Vladimir? L'impitoyable Bâti n'épargnait pas même l'asile sacré des tombeaux, et les barbares foulaient aux pieds les crânes de nos anciens princes. La tombe d'Yaroslaf échappa seule à la dévastation, comme pour rappeler au monde que la gloire des législateurs des hommes est la plus solide et la plus durable. L'église de la Dîme, ce premier, ce magnifique édifice, construit par des architectes grecs, fut ruinée jusque dans ses fondemens, et ses restes servirent depuis à la construction d'une autre église, dans les murs de laquelle on voit, jusqu'à présent, les fragmens d'une inscription de l'ancienne. Le monastère de Petchersky eut le même sort. Les pieux solitaires et quelques citoyens, animés du désir de défendre cette sainte retraite,

voulurent s'opposer à l'entrée des ennemis dans l'enclos; mais les Mogols en brisent les portes à coups de beliers, pénètrent dans l'intérieur, en enlèvent toutes les richesses, ainsi que la *croix d'or* dont la coupole était surmontée, et ruinent, de fond en comble, le couvent, ses cellules et ses murailles. Si l'on ajoute foi aux annalistes du dix-septième siècle, le bâtiment moderne est loin d'approcher de la magnificence et de la beauté de l'ancien : ils racontent aussi que, pour échapper au glaive des Tatars, quelques moines de Petchersky se cachèrent dans les forêts, où ils établirent leurs demeures; que, parmi les ruines du monastère, une petite chapelle était restée entière; enfin, qu'aux tintemens tristes et prolongés d'une cloche, ces hermites s'y rassemblaient pour célébrer le service divin.

Bâti apprend que les princes de la Russie méridionale se trouvaient en Hongrie; il marche contre les provinces de Gallicie, de Vladimir, met le siége devant la ville de Ladigine, et ne pouvant parvenir à en briser les murs, malgré l'attaque de douze beliers, il promet aux habitans de leur accorder la vie, s'ils consentent à se rendre. Les malheureux ont l'imprudence de croire à ses promesses, et pas un seul

d'entre eux n'échappe à la mort ; car les Tatars, qui ne connaissaient pas les lois de l'honneur, cherchaient, dans toutes les circonstances, à tromper leurs ennemis, et se moquaient ensuite de leur crédulité. Après la prise de Kamenetz, les Tatars furent obligés d'abandonner Krémenetz, ville de Daniel ; mais ils se rendirent maîtres de Vladimir, de Galitch et d'une quantité d'autres villes. Le généreux Dmitri, voïévode de Kief, alors entre les mains de Bâti, déplorait les malheurs de la Russie ; il tâchait de lui persuader qu'il était de son intérêt de quitter ce pays entièrement saccagé, pour tourner ses armes contre la riche et fertile Hongrie, dont le roi Bela préparait une armée nombreuse, et allait devenir, pour les Mogols, un ennemi dangereux ; il ajoutait qu'il fallait le prévenir ou s'attendre à le voir attaquer, avec toutes ses forces, l'armée des Tatars. Ces conseils firent leur effet sur l'esprit de Bâti ; il se décida à sortir de notre patrie pour aller ravager la Hongrie. Ainsi, même dans la captivité, ce digne voïévode sut rendre à ses concitoyens le plus important service. Ils avaient perdu, pour longtemps, et le bonheur et l'indépendance, le plus précieux des biens, mais ils pouvaient au moins sortir de leurs forêts, s'approcher des cendres

de leurs habitations; ils pouvaient donner la sépulture aux restes inanimés de leurs familles, et demander au Tout-Puissant, dans les églises qu'ils s'empressèrent de rebâtir, la force de supporter leurs infortunes. C'est surtout dans le malheur que la foi triomphe, et que la religion verse, sur les plaies de l'âme, un baume consolateur.

Etat de la Russie.

L'état de la Russie était déplorable alors; il semblait qu'un fleuve de feu l'eût parcourue depuis ses limites orientales jusqu'à ses frontières à l'occident; on aurait dit que la peste, que les tremblemens de terre, que tous les fléaux de la nature s'étaient ligués pour sa destruction, depuis les rives de l'Oka jusqu'à celles du San. En déplorant, sur les ruines de la patrie, la perte des villes et l'anéantissement d'une partie de la population, nos annalistes ajoutent : « Tel » qu'une bête féroce, Bâti dévorait les pro- » vinces entières, dont il déchirait, avec ses » griffes, les misérables restes. Les plus vaillans » des princes russes avaient perdu la vie dans » les combats; les autres erraient sur des terres » étrangères, cherchant, parmi les peuples de » religion différente, des défenseurs qu'ils ne » trouvaient pas : ils avaient tout perdu, eux » qui naguère se vantaient de leurs richesses!

» Les mères désolées pleuraient leurs enfans » écrasés, à leurs yeux, par les chevaux des Tatars, et les vierges déploraient la perte de » leur innocence; un grand nombre d'entre » elles, pour conserver leur vertu, se perçaient » le cœur ou se précipitaient dans des rivières » profondes. Les femmes des boyards, qui ja» mais n'avaient connu le travail, qui, peu » de temps auparavant, étaient couvertes de » riches vêtemens, ornées de colliers d'or et » de bijoux, entourées enfin d'une foule d'es» claves, devinrent les servantes des barbares. » Elles portaient de l'eau pour leurs femmes, » tournaient la meule au moulin, et brûlaient » leurs mains délicates en apprêtant la nourri» ture des infidèles!... Les vivans enviaient aux » morts la tranquillité des tombeaux. » En un mot, la Russie essuya, à cette époque fatale, tous les désastres qui accablèrent l'Empire Romain, depuis Théodose-le-Grand jusqu'au septième siècle, alors que les nations sauvages du nord ravageaient ses florissantes provinces. Les barbares agissent tous d'après les mêmes principes, et ne diffèrent entre eux que par leur puissance.

Cause des succès de Bâti.

Les forces de Bâti étaient, sans comparaison, bien supérieures aux nôtres, et ce fut là l'unique

cause de ses succès. En vain les historiens modernes rapportent que les Mogols étaient plus habiles dans l'art militaire : les anciens Russes qui, depuis plusieurs siècles, faisaient la guerre aux étrangers et entre eux, ne le cédaient, ni en courage, ni dans l'art de détruire, à aucune nation européenne de ce temps; mais, au lieu de réunir leurs efforts, les gardes des princes, les troupes des villes agissaient séparément; l'on ne doit donc pas s'étonner s'ils se trouvèrent hors d'état de résister à cinq cent mille hommes commandés par Bâti; car ce conquérant augmentait sans cesse son armée, en y réunissant les peuples vaincus. L'Europe ignorait encore l'usage des armes à feu, ce qui établissait, en faveur de la supériorité du nombre, un avantage décisif. Bâti avait sous ses ordres une nation entière toute armée, au lieu qu'en Russie, les habitans des villages ne prenaient aucune part à la guerre; les fruits de leur paisible travail enrichissaient le trésor et nourrissaient l'Etat. Aussi les paysans, sans armes, périssaient sous le glaive des Tatars, comme de faibles victimes; et, sans songer à la victoire, nos soldats, peu nombreux, ne pouvaient chercher dans les batailles, que la gloire et le trépas. D'ailleurs les Mogols étaient célèbres aussi par leur valeur, sti-

mulée encore par l'exemple de Genghiskhan et par quarante années de victoires. Comme ils ne recevaient point de solde, ils aimaient la guerre qui leur promettait du butin; ils transportaient, sur des bœufs, leurs tentes, leurs familles, et regardaient comme leur patrie tous les lieux qui offraient à leurs troupeaux d'abondans pâturages. En temps de paix ils s'occupaient de la chasse; mais à la vue de l'ennemi, une innombrable multitude de ces barbares, semblable aux flots de la mer, s'élançait rapidement pour l'entourer de toutes parts; ils l'accablaient d'une nuée de flèches : pour ménager les hommes, ils évitaient la mêlée, et tâchaient de tuer de loin leurs adversaires. Ni les khans, ni les principaux chefs ne prenaient part à l'action; ils se tenaient derrière l'armée, donnaient leurs ordres au moyen de différens signaux, et ne rougissaient pas de partager la fuite de leurs troupes : cependant ils punissaient de mort celui qui se sauvait le premier. Les flèches des Mogols étaient longues et acérées; ils portaient d'énormes cimeterres, des piques garnies de crochets, et des boucliers faits de branches de saule ou d'osier.

Caractère et armes des Mogols.

A l'époque où ces exterminateurs commettaient leurs cruautés dans la Russie méridionale, les

Événements dans la Russie occidentale.

princes de ce pays se trouvaient en Pologne. La fuite de Michel avait fait changer les résolutions du roi de Hongrie, qui refusa la main de sa fille au fils de cet infortuné prince, et les força, tous les deux, à s'éloigner. — Daniel, au moment de se rendre chez Bela IV, eut encore une occasion de faire preuve de générosité; il persuada au grand prince Yaroslaf de rendre la liberté à l'épouse de Michel, emprisonnée à Kaménetz avant l'invasion de Bâti; il remit cette princesse entre les mains de son époux, et oubliant ses griefs contre lui, il promit de lui céder Kief à perpétuité, aussitôt que la bonté du Tout-Puissant aurait délivré la Russie des féroces étrangers qui la ravageaient; il promit également de céder Loutsk à Rostislaf. Afin d'agir, dans le danger commun, d'une manière plus immédiate avec Bela, Daniel se rendit en Hongrie, où il demanda, pour son fils, la main de la fille du roi; mais l'orgueilleux Bela rejeta cette proposition, persuadé que Bâti n'oserait pas passer les monts Krapacks, et que les malheurs des princes russes tourneraient à l'avantage de la Hongrie; pensée d'un esprit faible, inspirée par cette jalousie qui domine si souvent dans les États voisins l'un de l'autre. Daniel prédit au roi les résultats funestes de

Orgueil du roi de Hongrie.

ce système d'égoïsme, et se hâta, mais trop tard, de voler à la défense de sa principauté. Une multitude de fugitifs lui apprirent le sort déplorable de Kief et de nos autres villes. Déjà les Tatars se trouvaient sur les frontières, et ce prince, accompagné d'une suite peu nombreuse, courut chercher un asile dans le pays de Conrad, où il trouva sa femme, ses enfans et son frère, échappés avec peine au glaive des barbares : ils déplorèrent ensemble le sort de la patrie ; et comme les Mogols approchaient, il se retira dans la Mazovie, où il resta, avec Vassilko, à Vouychégorod, que lui avait provisoirement accordée Boleslas, fils de Conrad, et qu'il lui laissa jusqu'au moment où Bâti quitta le sud-ouest de la Russie. Aussitôt que cette nouvelle consolante leur fut parvenue, ils reprirent la route de leur patrie ; mais repoussés de Brest et de Vladimir, par l'odeur fétide qu'exhalaient les cadavres, ils prirent la résosolution de fixer leur résidence à Kholm, fondée par Daniel, près l'ancienne Tcherven, et qui avait heureusement échappé aux ravages des Mogols. Cette ville, habitée en partie par des Allemands, des Polonais et quelques artisans, paraissait, au milieu des cendres et des ruines dont elle était environnée, un séjour délicieux.

Elle avait des jardins rians, plantés de la main même de son fondateur, des édifices modernes et des églises qu'il avait pris plaisir à embellir. Comme il semblait que ce lieu agréable, si miraculeusement conservé, eût été l'objet de la protection céleste, Daniel nomma Kholm sa ville favorite. A l'exemple d'Yaroslaf, grand prince de Souzdal, il fit tous ses efforts pour raviver les provinces sud-ouest de la Russie, et pour leur rendre leur ancienne splendeur. Non-seulement il fallait qu'il rappelât les hommes cachés dans les forêts et dans les cavernes, mais il avait aussi à combattre la turbulence des boyards, qui se persuadaient que c'était dans le sens de leurs intérêts que le petit-fils de Genghiskhan avait ravagé notre patrie; qui croyaient que le temps était venu enfin où ils pouvaient régner eux-mêmes. Le voïévode de Drogitchyn refusa au prince l'entrée de cette ville. Quant aux boyards de Gallicie, tout en accordant à Daniel le titre de prince souverain, ils gouvernaient leurs provinces en maîtres absolus, et se moquaient ouvertement de ses ordres. Ils s'approprièrent les revenus des salines de Kolomna, destinés auparavant à la solde des écuyers du prince; ensuite ils entrèrent en secrètes négociations avec Rostislaf, fils de Michel. Poursuivi

long-temps par les Tatars, pillé par les Allemands près de Siradie, Michel retourna enfin à Kief; il fixa son séjour dans une île située en face de l'ancienne capitale, et fit partir son fils pour Tchernigof. Au lieu de se souvenir des bienfaits de son beau-frère, il ne songeait qu'à lui nuire. Rostislaf, qui cherchait à s'emparer de Bakota, dans la Podolie, fut repoussé par un boyard de Daniel; mais il parvint à se rendre maître de Galitch et de Pérémysle. C'est ainsi qu'au lieu d'avoir acquis, par leurs malheurs, de la modération et de la prudence, les princes russes, oubliant les préceptes de la saine politique, se disputaient les misérables restes d'un État déchiré. Malgré les trahisons des boyards, des évêques de Galitch et de Pérémysle; malgré l'épuisement de sa principauté et le petit nombre de soldats qui lui restaient (car la plupart étaient tombés sous les coups des Tatars), Daniel parvint à dompter les séditieux, ainsi que ses ennemis; il chassa Rostislaf de la ville de Galitch, et fit emprisonner ses alliés, les princes de Bolokhof, que lui et Vassilko avaient autrefois comblés de leurs bienfaits. Il est digne de remarque, que ces princes réussirent à sauver leur pays des ravages de Bâti, en s'engageant à semer du froment et du millet

pour les Tatars. A la même époque, Daniel, qui avait à se plaindre des Polonais, faisait le siége de Lublin; il s'en serait emparé, si les habitans ne lui eussent demandé la paix. Après avoir ainsi restauré sa puissance, ce prince attendait les événemens avec anxiété; il tremblait d'apprendre où se dirigerait le terrible orage qui venait de dévaster la patrie. Il restait encore quelques détachemens de Mogols qui achevaient la conquête des apanages orientaux de Tchernigof, et le prince Mstislaf, descendant de Sviatoslaf de Seversky, fut massacré par eux.

Gloire d'Alexandre Nevsky.

Novgorod seule échappa au désastre et ne fut point attaquée. Ses habitans bénissaient la céleste Providence, et se félicitaient du bonheur de leur jeune prince Alexandre Yaroslavitch, doué par la nature d'un esprit supérieur, d'un grand courage, d'une beauté majestueuse et du bras vigoureux de Samson. Son aspect inspirait au peuple des sentimens d'amour et de vénération, sa voix sonore *retentissait comme une trompette* au milieu des assemblées publiques. C'est dans les jours des calamités de la Russie qu'on vit éclater sa gloire. Parvenu à l'âge nubile il épousa la fille de Briatcheslaf, prince de Polotsk; mais tout en célébrant les fêtes de l'hymen, il se préparait à des entreprises de guerre: il fit fortifier les bords

de la Chelona pour garantir la province de Novgorod des attaques des Tchoudes, et tâcha de s'entourer d'intrépides guerriers, persuadé que, dans ces temps fertiles en brigandages, la paix ne pouvait être de longue durée. Novgorod avait pour ennemis les chevaliers livoniens, les Finois, et les Suédois. La puissance des premiers s'augmenta considérablement alors, et ils devinrent par conséquent plus dangereux pour les Russes, depuis qu'après la perte de leur grand maître Volquin, mort avec ses meilleurs chevaliers dans une bataille contre les Lithuaniens, ils se furent réunis à l'ordre teutonique de Sainte-Marie, si célèbre à cette époque. Disons quelques mots au sujet de cette remarquable association. Lorsqu'attirés par la piété ou excités par l'amour de la gloire, les souverains de l'Europe faisaient retentir les champs de la Palestine et de l'Égypte du bruit des combats ; alors que l'envie de voir le tombeau de Jésus-Christ entraînait chaque année vers Jérusalem une multitude innombrable d'Européens, plusieurs chevaliers allemands, qui se trouvaient dans cette ville, formèrent entre eux une société fraternelle, dont le but était de protéger leurs compatriotes pauvres et malades, de les secourir de leur fortune et de leurs bras, de devenir enfin les défenseurs de tous les pélerins,

et les infatigables ennemis des infidèles. Cette société, confirmée, en 1191, par une bulle du pape, prit le nom de l'ordre de Sainte-Marie de Jérusalem, et les chevaliers qui la composaient ornèrent leurs manteaux blancs d'une croix noire; ils firent un vœu solennel de chasteté et d'obéissance à leurs chefs. A la réception d'un nouveau membre, le grand maître lui adressait ces paroles : « Si vous vous engagez dans notre » ordre avec l'espoir d'une vie douce et tran- » quille, éloignez-vous, malheureux! car nous » exigeons que vous renonciez à toutes les va- » nités du monde, à vos parens, à vos amis, à » votre propre volonté même. Que croyez-vous » que nous vous promettions en échange de ces » sacrifices? du pain, de l'eau et d'humbles vè- » temens; mais quand un meilleur temps vien- » dra pour nous, vous participerez alors aux » avantages de l'ordre. » En effet, ils arrivèrent ces temps plus favorables, et l'ordre de Sainte-Marie, passé en Europe, était déjà si illustre que son grand maître, Herman Zaltza, fut choisi pour arbitre entre l'empereur Fréderic II et le pape (3) Honorius III. Les chevaliers firent la conquête de la Prusse; ils en convertirent les habitans à la religion chretienne, en zelateurs ardens, c'est-à-dire, avec le feu et le glaive.

Les chevaliers livoniens, admis sous la protection de l'ordre teutonique, en reçurent les statuts, l'habit et la promesse que, ni les Danois, ni les Lithuaniens, ni les Russes ne seraient plus dangereux pour eux.

A cette époque, André Velven, homme rempli d'expérience, compagnon d'armes de Herman Zaltza, était grand-maître de Livonie (4). Animé sans doute du désir de mettre un terme aux dissensions mutuelles qui existaient entre les chevaliers et les Novgorodiens, il eut une entrevue avec le jeune Alexandre, dont il admira la beauté, l'esprit et la noblesse des sentimens; à son retour à Riga, il disait : « J'ai parcouru » beaucoup de contrées; je connais le monde, » les hommes et les princes; mais j'ai vu, j'ai » écouté Alexandre de Novgorod avec étonne- » ment. » Un exploit important fournit bientôt à ce jeune prince l'occasion de donner l'essor à sa brillante renommée.

Le roi de Suède, irrité contre les Russes qui avaient souvent ravagé la Finlande, donna à son gendre, Birger, le commandement d'une flotte sur laquelle se trouvaient un grand nombre de Suédois, de Norvégiens, de Finois, et qui pénétra dans la Néva vers l'embouchure de l'Ijora. Birger, général habile, jusqu'alors favorisé de la

fortune, s'imaginait faire la conquête de Ladoga, et même celle de Novgorod; il fit dire à Alexandre: « Viens, si tu l'oses, te mesurer avec » moi; j'ai pénétré déjà dans tes provinces. » Alexandre ne témoigne, aux ambassadeurs suédois, ni faiblesse ni orgueil; mais il se hâte de rassembler une armée: il adresse au ciel de ferventes prières dans l'église de Ste.-Sophie, reçoit la bénédiction de l'archevêque Spiridon, et, le cœur attendri par cette cérémonie sacrée, il sort du temple, rejoint sa garde peu nombreuse, à laquelle il dit d'un air joyeux: « Nous sommes » en petit nombre et l'ennemi est en force; mais » Dieu protège le juste plutôt que le puissant: » suivez votre prince! » Il n'eut pas le temps d'attendre les secours de son père; les Novgorodiens n'avaient pu se rallier tous sous ses drapeaux; cependant il se met en campagne, et
15 juillet. s'approche du camp des Suédois, sur les bords de la Néva: il y est rejoint par Pelgouy, illustre habitant de l'Ingrie, chef de la garde maritime, qui lui fournit des renseignemens sur les forces ainsi que sur les mouvemens de l'ennemi. Un annaliste contemporain raconte un miracle arrivé à cette occasion: les Ingriens, sujets de Novgorod, étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, mais Pelgouy était chrétien

zélé : pour attendre l'arrivée d'Alexandre, il avait passé la nuit en prières, sur les bords du golfe de Finlande ; enfin l'obscurité disparaît, et l'astre du jour vient éclairer la vaste surface d'une mer calme. Soudain un bruit se fait entendre ; Pelgouy, immobile de surprise, aperçoit sur les ondes un canot, conduit par des rameurs *revêtus de brouillards*, et monté par deux jeunes guerriers, au front radieux, couverts de robes de pourpre : ces guerriers ressemblaient parfaitement aux saints martyrs Boris et Gleb, ainsi qu'on les représente sur les images. Pelgouy entendit le plus âgé des deux qui disait : *Volons au secours de notre parent Alexandre !* C'est ainsi que Pelgouy raconta au prince cette vision, qu'il regardait comme un heureux présage ; Alexandre lui défend d'en parler, et, avec la rapidité de la foudre, il se précipite sur les Suédois, que cette attaque imprévue et vigoureuse, met aussitôt en désordre. Le prince et ses troupes montrèrent, dans ce combat, une rare intrépidité. Alexandre blessa, de sa propre lance, le général ennemi au visage. Un guerrier russe, nommé Gabriel, poursuivant le fils de Birger jusqu'à son vaisseau, tomba dans l'eau avec son cheval ; cependant il s'en retira sain et sauf, et continua à combattre avec la plus grande valeur.

Le novgorodien Sbyslaf se jeta au milieu des ennemis, armé d'une hache; un autre, nommé Micha, à la tête d'un détachement d'infanterie, détruisit leurs navires. Jacques de Polotsk, chasseur du prince, accompagné d'une poignée de braves, osa attaquer un régiment tout entier, et ce trait d'intrépidité lui mérita la bienveillance particulière d'Alexandre, qui, se trouvant partout en personne, était témoin des efforts de ses braves compagnons. Ratmir, fidèle serviteur du prince, dont le courage ne le cédait à aucun autre, combattait à pied; mais, affaibli par ses blessures, il tomba mort, emportant les regrets universels. Cependant la tente dorée de Birger était encore debout. Sabas, page d'Alexandre, coupe un des appuis qui la soutenaient; elle tombe et les Russes proclament la victoire: l'obscurité de la nuit sauva les débris de l'armée suédoise, qui en profitèrent pour s'échapper. Deux vaisseaux furent remplis des cadavres entassés de leurs officiers; ils enterrèrent les autres, et se hâtèrent de s'éloigner. D'après leurs récits, Spiridon, principal voïévode, et un évêque suédois se trouvaient au nombre des morts; la perte du côté des Russes fut à peine sensible. Cette action mémorable, qui rendit un instant de joie à notre triste patrie, fit donner à Alexandre le sur-

nom célèbre de *Nevsky*. Ces circonstances sont d'autant plus intéressantes pour nous, que l'annaliste qui les rapporte, étant au service du prince, les avait apprises de sa propre bouche, ainsi que des autres témoins oculaires.

Les chevaliers livoniens n'avaient pas prêté leur secours aux Suédois ; mais, de leur côté, ils tâchaient également de nuire à Novgorod. Yaroslaf, fils de Vladimir de Pskof, exilé, en 1233, dans la province de Souzdal, et qui avait recouvré la liberté, revint alors dans l'Esthonie où il entretenait, parmi les Allemands, la haine que ceux-ci portaient aux Russes. Pskof renfermait aussi quelques traîtres, tels que Tverdilo et d'autres officiers, qui exhortaient les chevaliers à s'emparer de cette ville : ceux-ci, encouragés par leurs conseils, pleins de confiance dans leur propre fortune, levèrent des troupes à Odenpé, à Dorpat, à Fellin. Réunis au prince Yaroslaf, ils s'emparèrent d'Yzborsk : alors les Pskoviens leur livrèrent bataille ; mais ils essuyèrent une perte considérable, et, pour sauver leur ville incendiée par l'ennemi, ils furent obligés d'accepter une paix honteuse. Les chevaliers ayant exigé qu'on leur donnât des otages, les plus illustres des citoyens présentèrent leurs enfans. Tverdilo, ce méprisable traître, établit sa domination sur la

ville de Pskof, partageant son pouvoir avec les Allemands, livrant au pillage les dépendances de Novgorod. Plusieurs habitans coururent avec leurs familles implorer la protection d'Alexandre ; par malheur ce prince avait alors à se plaindre des Novgorodiens : affligé de leur ingratitude, il était parti avec sa mère, sa femme et toute sa cour, pour se rendre près de son père, à Péréiaslavle-Zalessky.

Cependant les Allemands entrèrent dans la province de Novgorod ; ils imposèrent un tribut aux Vojans, et construisirent une forteresse à Koporié, sur le bord du golfe de Finlande, pour affermir leur domination dans le district actuel d'Oranienbaum. Ils s'emparèrent de la ville russe de Tessof, située aux frontières de l'Esthonie, et venaient piller nos marchands jusques à trente verstes de Novgorod, tandis que les chefs de cette ville, oubliant leurs devoirs, perdaient leur temps dans de vaines dissensions particulières. Le peuple, à la vue de ce danger, réclama le service du grand prince Yaroslaf, et reconnut pour souverain André, son second fils; ces dispositions ne purent arrêter le mal. Les Lithuaniens, les Allemands et les Tchoudes ravageaient les bords de la Louga, enlevaient le bétail et les chevaux, de sorte que les cultivateurs ne pouvaient plus

labourer leurs champs ; il fallut recourir encore au héros de la Néva : l'archevêque accompagné de plusieurs boyards se rendit près de lui, et leurs exhortations le décidèrent à oublier la faute des Novgorodiens.

Alexandre arrive, et soudain tout prend une 1241.
autre face ; bientôt une armée est organisée ; les Novgorodiens, les habitans de Ladoga, de la Carélie, de l'Ingrie, se rassemblent sous ses drapeaux et marchent avec joie vers le golfe de Finlande. Koporié tombe en leur pouvoir ; ils font prisonniers plusieurs Allemands, dont quelques uns obtiennent la liberté ; mais pour inspirer aux autres une salutaire frayeur, Alexandre fait pendre les Vojans et les traîtres Tchoudes qui servaient dans les rangs de ses ennemis.

L'illustre patrie de sainte Olga est bientôt 1242
délivrée de la tyrannie du perfide Tverdilo et des autres étrangers. Alexandre s'empare de Pskof : il lui rend son indépendance, et fait partir pour Novgorod, les Allemands et les Tchoudes chargés de chaînes. Un annaliste livonien rapporte que soixante-dix des plus braves chevaliers perdirent la vie dans cette circonstance ; que le prince de Novgorod fit mettre à mort six officiers supérieurs qu'il avait faits prisonniers. Le vainqueur entre en Livonie où l'ennemi défait un détachement

de Novgorodiens, dont les soldats s'étaient dispersés pour rassembler des vivres : Alexandre déploya alors tout l'art d'un capitaine habile ; instruit des forces des Allemands il bat en retraite, cherche une position plus avantageuse, et s'arrête sur le lac Peipus. Quoique l'on fût alors
Le 5 avril. au mois d'avril, l'hiver durait encore, et les troupes pouvaient, en toute sûreté, manœuvrer sur la glace : le premier choc des Allemands, formés en colonnes serrées, rompt d'abord nos lignes ; mais le courageux Alexandre les attaque par le flanc, les met en désordre, les défait, massacre leurs troupes, et poursuit les Tchoudes jusque dans l'obscurité de la nuit. Quatre cents chevaliers tombèrent sous le fer des Russes. Cinquante autres furent faits prisonniers, et parmi ceux-ci il s'en trouvait un qui, dans son orgueil, s'était vanté de prendre Alexandre lui-même. Les cadavres des Tchoudes couvraient la terre sur un espace de sept verstes. Etonné de semblables désastres, le grand-maître de l'ordre, effrayé, s'attendait à voir arriver Alexandre aux portes de Riga ; il envoya une ambassade en Dannemarck, pour prier le roi de sauver Notre-Dame de Riga des dangers dont elle était menacée de la part des Russes *infidèles et barbares*. Mais le valeureux prince de Novgorod, satisfait d'avoir

semé la terreur parmi les Allemands, remet son épée dans le fourreau, et reprend le chemin de Pskof. Les prisonniers, les yeux baissés vers la terre, revêtus de leurs habits de chevaliers, marchaient à la suite de la cavalerie. Le clergé vint au-devant du héros avec les croix, en faisant retentir les airs de cantiques sacrés à la gloire de Dieu et à celle d'Alexandre. Le peuple se pressait en foule sur ses pas ; il lui prodiguait les noms de père et de sauveur de la patrie. Heureux de son triomphe, ému par le spectacle de la joie publique, ce bon prince versa des larmes d'attendrissement, et dit aux citoyens, avec une vive sensibilité : « O Pskoviens, si jamais le nom » d'Alexandre s'efface de votre souvenir ; si » mes descendans les plus reculés ne trouvent » pas toujours près de vous un asile assuré contre » l'infortune, vous serez un exemple de l'ingra- » titude des hommes ! » Les Novgorodiens partageaient l'allégresse des habitans de Pskof; bientôt les ambassadeurs de l'ordre conclurent la paix avec eux, firent un échange de prisonniers, et, d'après les conditions du traité, non-seulement les chevaliers renoncèrent à leurs possessions sur la Louga, ainsi qu'au pays des Vojans, mais ils cédèrent encore à Alexandre la plus grande partie de la Letgalie.

L'an 1243 — 1245. A cette époque, les Lithuaniens défirent Yaroslaf Vladimirovitch de Pskof, qui avait abandonné les Allemands, et commandait à Torjek, du consentement d'Alexandre. Réuni à un détachement de Tvériens, Yaroslaf poursuivit les ennemis jusqu'à Toropetz, où ils se croyaient en sûreté, la citadelle étant en leur pouvoir : mais le héros de la Néva vint les attaquer ; il prit la ville et les passa tous au fil de l'épée, les uns sur leurs murailles, les autres dans leur fuite. Au nombre de ces derniers se trouvaient huit petits princes de Lithuanie. Après cet exploit, Alexandre congédia l'armée : il n'était plus accompagné que d'une garde peu nombreuse, lorsque soudain il se vit entouré par de nouvelles colonnes ennemies ; il les attaque avec intrépidité, les dissipe, et retourne sain et sauf à Novgorod. En un mot, dans l'espace de quelques jours, ce prince triompha sept fois des Lithuaniens : ses soldats insultaient aux vaincus, et attachaient les prisonniers de guerre à la queue de leurs chevaux.

Ces succès particuliers ne pouvaient apporter aucun changement à la destinée des Russes, déjà tributaires des Tatars. Maître de plusieurs provinces polonaises, de la Hongrie, de la Croatie, de la Servie, de la Bulgarie du Danube, de la Moldavie et de la Valachie, Bâti, ce conquérant

terrible, qui avait fait trembler l'Europe, tout à coup et pour le bonheur de cette partie du monde, arrête la violente impétuosité des Mogols, et retourne sur les bords du Volga : là, ayant pris le titre de khan, il affermit sa domination sur la Russie, sur les pays des Polovtsi, ceux du Caucase et la Tauride, enfin sur toutes les contrées situées depuis l'embouchure du Don jusqu'au Danube. Personne n'osait lui résister : les peuples, les princes essayaient de l'adoucir par d'humbles ambassades, par des présens. Il donna au grand prince l'ordre de venir le trouver, et dans la position où se trouvait à cette époque la Russie, épuisée, dépeuplée, couverte de ruines et de tombeaux, un refus eût paru à Yaroslaf d'une imprudence extrême. Méprisant donc les dangers qui menaçaient sa personne, le grand-prince, accompagné de quelques uns de ses boyards, se rendit au camp de Bâti, et fit partir Constantin, son jeune fils, pour aller trouver en Tatarie le grand khan Octaï, qui célébrait alors, avec les chefs de son peuple, les éclatantes conquêtes des Mogols dans la Chine et en Europe. Jamais, au rapport d'un historien tatar, le monde ne vit de fêtes plus somptueuses, car la multitude des convives était innombrable. Bâti accueillit Yaroslaf avec la plus grande distinction ; il le nomma chef

La Russie asservie par les Mogols.

des princes russes, et lui fit don de Kief, d'où Michel s'enfuit à Tchernigof : c'est ainsi que nos princes renoncèrent solennellement à l'indépendance, et courbèrent leurs têtes sous le joug des barbares. L'exemple d'Yaroslaf fut suivi par les princes apanagés de Souzdal, qui, pour régner paisiblement dans leurs provinces, rendirent également hommage au superbe Bâti.

Deux ans après, le fils d'Yaroslaf revint de la Tatarie Chinoise, et le grand prince, forcé d'aller à la horde avec tous ses parens, reçut l'ordre de se rendre en personne sur les bords du fleuve Amour, où les Mogols, après la mort d'Octaï, étaient occupés à lui choisir un successeur. Yaroslaf fit à sa patrie d'éternels adieux ; il traversa des sables arides, d'immenses déserts pour arriver au camp du nouveau chef des Mogols, devant le trône duquel il dut plier les
1246. genoux. Il réussit à se justifier des calomnies dirigées contre lui par un seigneur russe ; ensuite, ayant enfin obtenu la permission de retourner
Le 30 septembre. dans sa principauté, il se mit en route, et mourut avant d'y arriver. Ainsi cet infortuné prince,
Mort et caractère d'Yaroslaf. témoin et victime de l'humiliation du peuple russe, n'eut pas même la consolation de terminer ses jours au sein de sa patrie. Ses fidèles boyards apportèrent son corps dans la ville de

Vladimir. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné ; que pour marque de faveur particulière, la mère de Gaïuk, nouveau khan, avait présenté, de ses propres mains, à Yaroslaf, un mets empoisonné, qui, sept jours après, termina sa vie, et que ce crime fut constaté par des taches livides trouvées sur son cadavre ; mais les Mogols, puissans par la force des armes, n'avaient pas besoin de recourir au poison, vil instrument de la faiblesse. Un prince de Vladimir pouvait-il, d'ailleurs, inspirer quelque crainte à un monarque qui commandait, en maître absolu, depuis les rives de l'Amour jusqu'à l'embouchure du Danube ?

Yaroslaf, cruel dans sa jeunesse, dévoré d'ambition, eut aussi, comme nous l'avons vu, de précieuses qualités ; il déploya une rare prudence et un grand courage au milieu des désastres de son pays ; il fit ressortir sa principauté des ruines sous lesquelles elle avait disparu. Par la souplesse et la supériorité de son esprit, il sut gagner l'estime de Bâti et de Gaïuk ; mais comme il savait distinguer une croyance éclairée, des erreurs de la superstition, comme il ne prodiguait pas son bien aux églises et aux moines, il ne s'est point attiré les louanges *outrées* de nos annalistes. Théodosie, son épouse, qu'il avait laissée à

Novgorod, y termina ses jours en 1244 : quel-temps avant sa mort, elle avait pris le voile dans le monastère de Saint-Georges, où elle fut enterrée auprès de son fils Féodor.

Michel mis à mort

La Russie, attristée par la perte d'Yaroslaf, reçut, presque en même temps, les détails horribles de la mort de Michel. Dès qu'il eut appris que son fils Rostislaf avait été favorablement accueilli en Hongrie, et que, pour remplir sa promesse, Bela IV lui avait accordé la main de la princesse sa fille, il alla, pour la seconde fois, trouver ce monarque, afin d'aviser ensemble aux moyens de délivrer leurs États du joug des Tatars : mais Bela lui témoigna si peu de considération ; Rostislaf lui-même accueillit son père avec une telle froideur, que ce prince, douloureusement affecté, reprit le chemin de Tchernigof, où il arriva lorsque les officiers du khan faisaient le dénombrement des misérables restes de la population, et imposaient la capitation sur les habitans de toutes les classes. Michel reçut d'eux l'ordre de se rendre à la horde : il fallait obéir à la nécessité ! Il partit après avoir reçu, de son confesseur, la bénédiction et quelques hosties consacrées. Encouragé, consolé par les exhortations chrétiennes de ce religieux, le prince arriva au camp des Mogols avec son pe-

tit-fils Boris de Rostof, et Féodor, un des principaux boyards de sa cour. Déjà il allait entrer dans la tente de Bâti, lorsque les mages ou prêtres des païens, conservateurs de leurs superstitieuses cérémonies, exigèrent qu'il passât au milieu du feu sacré, allumé devant la tente, et qu'il adorât leurs idoles. « Non ! s'écria Michel ; » je puis honorer votre roi parce que le ciel lui » a confié la destinée des Empires de la terre, » mais un chrétien n'adore ni le feu, ni d'in- » sensibles idoles. » Le cruel Bâti, qui avait entendu cette réponse courageuse, lui fit déclarer par Eldeg, un de ses officiers, qu'il fallait obéir ou recevoir la mort. « Soit, » répliqua le prince. Aussitôt il tire de son sein une hostie consacrée, qu'il partage avec son fidèle Féodor, et enflammé d'une religieuse ardeur, jaloux de mériter la couronne du martyre, il entonne à haute voix les psaumes de David. — En vain le jeune prince Boris essaie de le fléchir par ses prières, par ses larmes ; en vain les boyards de Rostof lui offrent de prendre sur leur conscience, le péché auquel il se refuse, et font vœu d'une pénitence solennelle, si, à l'exemple des autres princes, Michel se soumet à la volonté de Bâti. « Je ne veux pas perdre » mon âme pour vous, leur répond-il ; » et

jetant loin de lui son manteau de prince, il ajoute : « Prenez les vanités du monde ; je » veux obtenir la gloire céleste. » A l'instant le signal est donné ; et tels que des tigres altérés de sang, les assassins s'élancent sur Michel, lui percent le cœur, le foulent aux pieds, tandis que les boyards russes, saisis d'horreur, gardaient un morne silence. Féodor seul, conservant sa tranquillité d'âme, soutenait le courage du prince ensanglanté ; il lui disait, d'un air riant, que sa mort était celle d'un chrétien ; que les tortures temporelles sont de courte durée, au lieu que la récompense céleste est éternelle ; enfin, pour terminer sans doute le supplice de Michel, un apostat, nommé Doman, autrefois habitant de Poutivle, lui trancha la tête, et entendit ses dernières paroles, *je suis chrétien!* On assure que Bâti lui-même, admirant l'héroïque fermeté de ce malheureux prince, le traita de *grand homme.* Féodor reçut aussi la couronne du martyre, et prouva que les consolations qu'il avait prodiguées à Michel, n'étaient point dictées par l'hypocrisie ; car, mis en pièces par les barbares, il glorifiait encore la bonté du Tout-Puissant et sa propre destinée. Leurs corps, jetés pour servir de pâture aux chiens, furent conservés par le zèle des Russes,

et l'Église plaça au rang des saints ce prince magnanime, ainsi que son fidèle serviteur. Hors d'état de vaincre les Mogols dans les batailles, ils prouvèrent au moins, par la fermeté de leur âme, la puissance miraculeuse du christianisme. Le jeune Boris, déplorant le sort affreux de son grand-père, fut obligé d'aller chez Sartak, fils de Bàti, qui menait sa vie nomade aux frontières de la Russie : il obtint ensuite la permission de retourner dans son apanage. Quant aux princes de Tchernigof, nos annales n'en font plus mention depuis cette époque ; nous savons seulement que vers 1261, André, beau-fils de Vassilko, frère de Daniel, régnait dans cette principauté. Après la mort de Michel, ses fils conservèrent leurs apanages, et Rostislaf, leur frère aîné, gendre du roi Bela, resta en Hongrie. Il avait reçu de ce souverain le banat de Makhof, en Servie ; il se fit appeler prince de cette province, duc de Bulgarie et ban d'Esclavonie (*Rex de Madschau, dux et imperator Bulgariæ, et banus totius Sclavoniæ*). Il eut deux fils, nommés Bela et Michel, qui sont la tige des ducs de Makhof et de Bosnie; ensuite une fille, qui fut mariée à Lechko-le-Noir, duc de Pologne. Daniel fut plus heureux que le prince de Tchernigof, dans ses premières négociations

avec la horde. Les ambassadeurs du khan se succédaient pour exiger, de la part de leur maître, que Daniel sollicitât la protection de Bâti, ou pour le forcer à renoncer à ses États de Gallicie. Enfin il se décida à aller trouver ce conquérant, et passa à Kief, gouvernée alors par un boyard d'Yaroslaf de Souzdal. Au-delà de Péréïaslavle, il rencontra les Tatars, dont l'un des chefs, nommé Kouremsa, l'accueillit avec amitié; dans les environs du Volga, il trouva Bàti lui-même, qui, en signe de faveur distinguée, le fit entrer à l'instant dans sa tente, sans aucune de ces cérémonies superstitieuses qui blessaient les scrupules religieux de nos princes. *Vous avez refusé long-temps de me voir*, lui dit Bàti, *mais vous avez effacé vos torts par votre obéissance.* Le prince, affligé, vida une coupe remplie de *koumys*, fléchit les genoux devant Bàti, et vanta sa grandeur. Le khan témoigna à Daniel combien il était satisfait de lui voir observer les coutumes des Tatars; il lui fit donner un bocal de vin, en disant : *vous n'êtes point habitué à notre lait.* Daniel paya bien cher cet honneur, car, après vingt-cinq jours passés dans le camp tatar, il en partit avec les titres honteux de serviteur et de tributaire du khan. Nous verrons, dans la suite, que le but de ce

Daniel traité avec honneur dans la horde.

prince, en flattant les Mogols, était de redoubler leur sécurité, d'assoupir, pour quelque temps, leur vigilance, tandis qu'il méditait les moyens de délivrer sa patrie de leur joug. — Cependant les princes voisins, effrayés des liaisons d'amitié qui venaient de s'établir entre lui et la horde, commencèrent à lui témoigner plus de respect. Peu de temps avant cette époque, Bela avait eu avec lui un nouveau différent : Rostislaf, gendre du roi, qui commandait les troupes hongroises, vint assiéger Yaroslavle. Les deux partis déployèrent la plus grande animosité, et des deux côtés on fit mettre à mort les prisonniers de guerre les plus distingués; de ce nombre se trouvait Filni, capitaine hongrois, célèbre par son orgueil, que les Russes firent périr. Enfin, dans une bataille sanglante, ils l'emportèrent sur les Hongrois; et Bela, qui venait d'apprendre l'entrevue de Daniel avec le khan, craignit que, pour protéger leur tributaire, les Mogols ne franchissent une seconde fois les monts Krapacks : il proposa à notre prince une étroite alliance, à la suite de laquelle Léon, fils de Daniel, épousa Constance, fille cadette du roi de Hongrie. Celui qui contribua le plus à cette union, fut le métropolitain Cyrille, choisi par Daniel et Vassilko pour remplacer

Joseph. En traversant la Hongrie pour aller recevoir la consécration de la main du patriarche de Constantinople, ce nouveau chef de l'Église eut de longs entretiens avec Bela, et donna à ses princes les garanties les plus formelles sur la fidélité de ce monarque. Ayant ainsi établi avec lui une paix durable, Daniel vécut également en parfaite intelligence avec les Polonais : Conrad et Boleslas de Mazovie moururent ses amis; ce dernier prince, qui avait épousé Anastasie, fille d'Alexandre de Belz, désigna son frère Samovith pour lui succéder dans la principauté de Mazovie, disposition qui fut approuvée par Daniel.

Notions intéressantes sur la Russie et sur les Tatars.

Après la description des événemens passés dans le temps d'Yaroslaf, nous devons faire mention de l'intéressant voyage que Plan Carpin, moine de l'ordre de S. François, fit dans la Tatarie, à la cour du grand Khan. L'Europe, saisie d'horreur par l'invasion de Bâti, était tremblante à l'aspect des ruines de la Pologne et de la Hongrie, car les Tatars pouvaient reparaître une autre fois encore. L'empereur d'Allemagne écrivit à tous les princes de la chrétienté, à l'effet de les engager à lever des troupes pour le salut des royaumes et de la religion. L'inquiétude, l'agitation régnaient partout : le peuple jeûnait, tandis

que jour et nuit les prêtres faisaient retentir les voûtes des temples de leurs prières à l'Eternel. Saint Louis, ce vaillant roi de France, était le seul dont le courage ne fût point abattu. Il dit tranquillement à Blanche de Castille, sa vertueuse mère, que mettant son espoir en Dieu et dans son épée, il marcherait hardiment contre l'ennemi; mais le pape Innocent IV, qui voulait éloigner l'orage par de paisibles négociations avec le terrible khan, lui envoya des moines, porteurs de lettres amicales. Plan Carpin, l'un de ces envoyés, parti d'Italie en 1246, traversa la Russie, et donna sur l'état de notre pays à cette époque, ainsi que sur les Mogols, les renseignemens suivans. Nous verrons que tout en ayant l'air de s'occuper exclusivement des Tatars, le pape avait ses projets sur nos ancêtres, et désirait vivement nous assujétir à l'Église romaine; les désastres de la Russie devaient, en effet, lui paraître une occasion favorable pour espérer de réussir dans une affaire de cette importance.

« Nous avons, écrit Carpin, rencontré dans
» la Mazovie le prince russe Vassilko, frère de
» Daniel, qui, avec le duc de ce pays, marchait
» contre les Yatviagues. Ses ambassadeurs se
» trouvaient alors à la horde, et il nous raconta
» beaucoup de choses curieuses au sujet des Ta-

» tars. Instruits que l'on ne peut se présenter à
» eux les mains vides, nous nous sommes pro-
» curé une certaine quantité de fourrures de
» castor, etc. Conrad, duc de Cracovie, l'évêque
» de cette ville, et les barons polonais qui nous
» avaient fourni aussi différentes pelleteries,
» avaient prié le prince Vassilko de nous accor-
» der sa protection : nous fîmes route avec lui
» jusqu'à Vladimir de Volhynie, sa capitale, où,
» après quelques jours de repos, nous deman-
» dâmes un entretien aux évêques russes, et leur
» présentâmes des lettres du pape, dans lesquelles
» il les exhortait à se réunir à l'Église romaine;
» mais les évêques et Vassilko nous répondirent
» qu'avant l'arrivée du prince Daniel, qui se
» trouvait alors à la horde, ils ne pouvaient
» nous répondre catégoriquement sur cet objet.
» Vassilko nous fit partir ensuite pour Kief, avec
» un guide, et nous arrivâmes heureusement
» dans cette ville, malgré la rigueur du froid,
» l'énorme quantité de neige qui couvrait la terre
» et plusieurs autres dangers; car cette partie
» de la Russie est sans cesse inquiétée par les con-
» tinuelles incursions des Lithuaniens; la popu-
» lation y est peu nombreuse; les habitans en
» ont été exterminés par les Mogols, ou traînés
» en esclavage. Nous louâmes des chevaux ta-

» tars à Kief, où nous laissâmes les nôtres qui
» seraient morts de faim dans une route où l'on
» ne trouve ni foin, ni paille, tandis que ceux
» des Tatars fouillent sous la neige pour y trou-
» ver de l'herbe gelée qui suffit à leur nourri-
» ture.

» Le premier endroit où l'on rencontre des
» Mogols, à peu de distance de Kief, se nomme
» *bourg du khan*. Ils nous entourèrent de toutes
» parts, s'informant du motif de notre voyage
» et du lieu où nous voulions nous rendre. Je leur
» répondis que nous étions les envoyés du père et
» souverain de tous les chrétiens, qui, sans avoir
» jamais offensé les Tatars, avait appris avec le
» plus grand étonnement que la Hongrie et la
» Pologne, pays habités par ses sujets, étaient
» ravagés par les armées du khan, et que désirant
» la paix, le pape l'exhorte dans ses lettres à em-
» brasser la religion chrétienne, sans laquelle il
» n'y a point de salut. Les Mogols se contentè-
» rent de quelques présens, et nous fournirent des
» guides pour nous conduire à la horde de leur
» principal chef, nommé Kouremsa, qui com-
» mande à soixante mille hommes, et garde les
» limites occidentales des domaines des Mogols;
» il nous fit partir pour nous rendre près de Bâti,
» qui est le premier après le grand khan.

» Nous traversâmes tout le pays des Polovtsi, » vaste plaine arrosée par le Dniéper, le Don, » le Volga, le Jaïk. Les Tatars, sous les ordres » de différens chefs, errent, pendant l'été, dans » ces solitudes, et dans l'hiver ils approchent » de la mer grecque (mer Noire). Bâti a fixé » sa résidence sur les bords du Volga. Sa cour » est brillante et nombreuse. Son armée se » monte à six cent mille soldats, dont cent » soixante mille Tatars et environ quatre cent » cinquante mille étrangers, tant chrétiens » qu'autres de ses sujets. Le vendredi de la » semaine sainte nous fûmes conduits à sa tente » entre deux feux, parce que les Tatars pré- » tendent que le feu purifie jusqu'aux mauvaises » intentions, et ôte même la force à un poison » caché. Il nous fallut faire plusieurs prostra- » tions, et entrer dans la tente sans en toucher » le seuil. Bâti était sur son trône, avec une de » ses femmes; ses frères, ses enfans, et les sei- » gneurs tatars étaient placés sur des bancs; le » reste de l'assemblée, assis par terre, les » hommes à droite, les femmes à gauche. Cette » tente, faite de fine toile de lin, avait appar- » tenu autrefois au roi de Hongrie, et personne, » hors la famille du khan, n'ose pénétrer dans » son intérieur, sans une permission particu-

» lière. On nous fit placer du côté gauche. Bâti » lisait, avec beaucoup d'attention, les lettres » d'Innocent, traduites en langues slavonne, » arabe et tatare; le khan, ainsi que les seigneurs » de sa cour, vidaient, de temps à autre, des » coupes d'or et d'argent, tandis que des mu- » siciens faisaient retentir les airs de leurs chants. » Bâti a le teint animé; il met de l'affabilité » dans ses relations avec les siens, mais il ins- » pire une terreur générale. Cruel à la guerre, » il est renommé pour sa finesse et son expé- » rience. Il nous envoya au grand khan.

» Quoique très-faibles, car nous avions » jeûné pendant tout le carême, n'ayant, pour » nourriture, que du millet, et pour boisson, » de la neige fondue, nous allions vite, chan- » geant cinq à six fois de chevaux, selon qu'il » nous était possible d'en trouver sur notre » route. Le pays des Polovtsi est un désert » presque généralement sauvage, dont les ha- » bitans ont été en partie exterminés par les » Tatars; quelques uns d'eux ont pris la fuite; » d'autres se sont soumis aux vainqueurs. Ce » pays a, pour limites septentrionales, la Rus- » sie, le pays des Mordviens, la Bulgarie, la » Bachkirie (pays des Bastarques), patrie des » Hongrois, et les Samoyèdes (*Samogèdes*), ha-

» bitans des côtes désertes de la mer Glaciale (5);
» il est borné au midi par les Alains (les Osseté-
» niens), les Circassiens, les Khozars et la Grèce.
» Au-delà des possessions des Polovtsi, com-
» mence le pays des Kangites (les Kangles ou
» Khvalisses), pays où l'on ne trouve pas d'eau,
» et d'une faible population. C'est dans ce triste
» désert (aujourd'hui désert des Kirguis) que,
» dévorés par la soif, périrent les boyards
» d'Yaroslaf, prince de Russie, envoyés par
» lui en Tatarie; nous vîmes sur la terre leurs
» ossemens desséchés. Toute cette contrée a été
» ravagée par les Mogols. Ses habitans n'ont
» point de maisons; ils habitent sous des tentes;
» semblables aux Polovtsi, ils ne connaissent
» point l'agriculture, et vivent de l'entretien
» du bétail.

» Vers la fête de l'Ascension nous entrâmes
» dans le pays des Beserméens (des Kharases ou
» Khiviens) qui parlent la langue des Polovtsi,
» et professent la religion des Sarrazins. Là
» nous aperçûmes une quantité de villes et de
» villages en ruine. Leur prince, qui portait le
» titre de grand sultan, périt, avec toute sa
» tribu, sous l'épée des Tatars. Ce pays, très-
» montagneux, est borné au nord (à l'orient)
» par les Kitanes noirs, dans la petite Bukharie,

» séjour de Siban, frère de Bâti, et où se trouve
» le palais du khan. A quelque distance de là,
» nous aperçûmes un vaste lac (le Baïkal) que
» nous laissâmes sur notre gauche; après avoir
» traversé le pays des Naïmans nomades, nous
» arrivâmes, vers la fin du mois de juin, dans
» la patrie des Mogols, qui sont les véritables
» Tatars.

» Depuis quelques années ils se préparaient
» à l'élection du grand khan, et Gaïuk, succes-
» seur d'Octaï, n'était pas encore solennelle-
» ment proclamé : il nous ordonna d'attendre
» ce moment, et nous envoya près de sa mère,
» nommée Tourakana, veuve d'Octaï, alors ré-
» gente, chez laquelle s'assemblaient les chefs de
» la nation et les principaux officiers. Sa tente,
» entourée d'une palissade, pouvait contenir plus
» de deux mille hommes. Les grands, montés
» sur des chevaux richement caparaçonnés,
» tenaient conseil entre eux. Le premier jour
» leurs habits étaient de couleur pourpre-blanc,
» le second rouge, le troisième bleuâtre, le
» quatrième rouge clair. Le peuple se pressait
» en foule hors de la palissade, dont les portes
» étaient gardées par des soldats, l'épée nue à
» la main. On voyait aussi une autre porte laissée
» sans garde, dont l'entrée n'était permise qu'à

» Gaïuk. Les grands seigneurs, qui buvaient
» sans cesse du *koumys*, voulurent nous en
» régaler aussi, mais nous refusâmes cet hon-
» neur. Partout ils nous cédaient le pas, ainsi
» qu'au prince russe Yaroslaf. Là se trouvaient
» également deux fils du roi de Géorgie, l'am-
» bassadeur du calife de Bagdad, et des envoyés
» sarrazins au nombre de quatre mille, les uns
» avec des présens, les autres avec des tributs.
» Nous passâmes, de cette manière, un mois
» entier au milieu de ce camp tumultueux, nom-
» mé Syra-Horda, où nous eûmes souvent l'oc-
» casion de voir Gaïuk. Chaque fois qu'il sortait
» de sa tente, il était ordinairement précédé de
» chanteurs qui célébraient sa gloire; enfin la
» cour alla s'établir dans un autre lieu, sur les
» bords d'un ruisseau qui arrosait une belle
» vallée, où était dressée une magnifique tente,
» appelée *Horde-d'Or*, ornée au dedans et au
» dehors des plus riches étoffes. Les colonnes
» qui la soutenaient étaient garnies d'or. C'est
» là que Gaïuk devait monter solennellement
» sur le trône le jour de l'Assomption; mais
» le mauvais temps, la grêle et la neige retar-
» dèrent cette solennité jusqu'au 24 août. Ce
» jour arrivé, les grands s'assemblèrent et priè-
» rent long-temps, tournés du côté du midi;

» ensuite ils placèrent Gaïuk sur le trône, et
» fléchirent les genoux devant lui, ainsi que le
» peuple. Alors les princes et les seigneurs di-
» rent au nouvel empereur : *Nous désirons et*
» *nous demandons que vous soyiez notre chef.*
» Mais, répondit Gaïuk, *en me choisissant*
» *pour votre maître, êtes-vous prêts à exécuter*
» *toutes mes volontés? à venir lorsque je vous*
» *appellerai? à courir où je vous enverrai? à*
» *mettre à mort enfin ceux que je jugerai l'avoir*
» *mérité? Nous y sommes décidés*, s'écrièrent-
» ils unanimement. *Eh bien!* répliqua Gaïuk,
» *ma parole me servira désormais de glaive.*
» Les seigneurs mogols lui donnèrent la main,
» l'aidèrent à descendre du trône, le firent as-
» seoir sur un feutre (ce qu'on met sous la selle
» du cheval), et l'un d'eux lui adressa ces mots :
» *Le ciel et le Très-Haut sont au-dessus de*
» *votre tête; la terre et le feutre sont sous vos*
» *pieds. Si vous vous occupez de notre bonheur;*
» *si vos actions ont pour base la bonté et la*
» *justice; si enfin vous traitez les princes, les*
» *seigneurs avec les égards qui sont dus à leur*
» *rang, l'Empire de Gaïuk acquérera, dans*
» *le monde, une brillante renommée. Vous as-*
» *sujétirez toute la terre, et Dieu comblera*
» *tous les vœux de votre cœur; mais si vous*

» *trompez l'espoir de vos sujets, vous serez*
» *l'objet de leur mépris, et vous deviendrez si*
» *misérable, que vous perdrez jusques au feutre*
» *sur lequel vous êtes assis en ce moment.*
» Alors ils élevèrent Gaïuk sur leurs bras, le
» proclamèrent empereur, et lui présentèrent
» une quantité d'or, d'argent, de pierreries,
» et tout le trésor du dernier khan. Pour faire
» preuve de générosité, Gaïuk partagea une par-
» tie de ces richesses entre ses officiers, tandis
» que l'on préparait un festin pour lui et pour
» le peuple. Toute la journée se passa à boire;
» l'on fit des distributions de viande bouillie
» sans sel, et portée dans des chariots.

» Gaïuk est âgé de quarante à quarante-cinq
» ans; il est d'une taille moyenne, d'un esprit
» vif, pénétrant, mais grave à tel point, qu'il
» ne rit jamais. Les chrétiens, qui sont à son
» service, nous assurèrent qu'il a l'intention
» d'embrasser la religion du Sauveur, car il a,
» près de lui, des prêtres chrétiens auxquels il
» promet de célébrer, publiquement et devant
» sa tente, le saint sacrifice de la messe, selon
» le rit grec. Ce n'est qu'à l'aide d'interprètes
» qu'il s'entretient avec les étrangers, et tous
» ceux qui s'approchent de lui, doivent se
» mettre à genoux. Il a des officiers civils, des

» secrétaires, mais point d'avocats, car les Mo-
» gols ne souffrent pas la chicane, et dans tous
» les procès, la décision du khan est en dernier
» ressort. Tout se fait d'après ce qu'il ordonne;
» personne n'oserait lui faire la plus légère ob-
» jection, ni lui parler deux fois de la même
» affaire. L'âme de Gaïuk est embrasée d'am-
» bition; il est prêt à réduire en cendres l'uni-
» vers entier. La mort d'Octaï arrêta les Mo-
» gols dans leurs projets de détruire l'Europe;
» mais depuis qu'ils ont un nouveau khan, ils
» ne respirent plus que le carnage; de sorte que
» Gaïuk, à peine élu, a résolu, dans le premier
» conseil tenu avec ses princes et ses officiers,
» de déclarer la guerre à notre Église, à l'Em-
» pire Romain, à tous les princes de l'Europe,
» enfin à tous les peuples de l'occident, si le
» S. Père (Dieu nous en préserve!) ne se rend
» pas à ses désirs, c'est-à-dire, si, avec tous les
» princes chrétiens, il ne se soumet pas à la puis-
» sance des Mogols; car, fidèles au testament
» de Genghiskhan, les Tatars ont juré de s'em-
» parer de l'univers.

» Quelques jours après nous eûmes audience
» de Gaïuk, ainsi que les autres ambassadeurs,
» dont un secrétaire lui disait les noms. Il n'y
» eut que très-peu de monde admis dans la

» tente de l'empereur. Les présens qui lui furent
» offerts, consistaient en étoffes de soie, cein-
» tures, fourrures, selles, chameaux et mulets
» richement harnachés : nous avons remarqué,
» au nombre de ces innombrables présens, un
» parasol tout garni de pierreries. A quelque
» distance des tentes se trouvaient plus de cinq
» cents chariots chargés d'or, d'argent et de
» vêtemens de soie; tout cela fut présenté au
» khan, aux princes et aux grands seigneurs,
» qui, ensuite, en firent cadeau à leurs offici-
» ciers. Nous fûmes les seuls qui ne lui offrirent
» rien, car nous n'avions rien.

» Décidé à faire la guerre à l'occident, Gaïuk
» ne voulut entrer dans aucune négociation,
» et pendant environ un mois nous restâmes oi-
» sifs, accablés de misère et de chagrin; car
» ce que les Mogols nous donnaient pour cinq
» jours, suffisait à peine pour la nourriture d'un
» seul, et nous n'avions pas de quoi nous ache-
» ter la moindre chose. Heureusement un bon
» Russe, nommé Kom, orfèvre et favori de
» Gaïuk, nous fournit tout ce qui nous était
» nécessaire. Il avait fait, pour le khan, un
» sceau et un trône d'ivoire, enrichi d'or et
» de pierreries, orné de différens reliefs, et il
» nous montrait son travail avec complaisance.

» Enfin Gaïuk nous ayant fait venir, nous demanda si le pape avait, près de lui, des hommes qui connussent les langues tatare, russe ou arabe ? *Non*, répondîmes-nous ; *il se trouve quelques Arabes en Europe, mais ils sont loin du pays habité par le pape ; nous nous sommes d'ailleurs chargés de traduire nous-mêmes en latin ce qu'il plaira au khan d'écrire au S. Père.* En conséquence Kadak, ministre d'état, vint nous trouver avec les trois secrétaires du khan, pour composer une lettre que nous écrivions en latin, écoutant avec attention ce qu'ils nous disaient, et leur expliquant, mot à mot, notre traduction ; car, dans la crainte que nous fissions quelques fautes, ils nous demandaient continuellement si nous comprenions bien ce qu'ils nous voyaient écrire. Ceux qui étaient chargés de nous accompagner, disaient que, si nous l'exigions, le khan enverrait des ambassadeurs mogols en Europe ; mais plusieurs raisons nous firent rejeter cette proposition : d'abord parce que ces envoyés seraient témoins des dissensions des princes chrétiens, dissensions si favorables aux infidèles ! ensuite, parce que dans le cas où les ambassadeurs de Gaïuk éprouveraient quelque malheur, son acharnement

» contre les chrétiens redoublerait encore ; en-
» fin, persuadés que le khan ne donnerait point
» à ces ambassadeurs l'autorisation de conclure
» une paix solide, et qu'il les chargerait seule-
» de remettre au S. Père des lettres de la même
» teneur que celles dont nous étions porteurs.

» Nous prîmes congé de Gaïuk et de sa mère,
» qui donna à chacun de nous une pelisse de re-
» nard et un vêtement rouge ; ensuite nous nous
» remîmes en route le 14 novembre, à travers
» de vastes déserts, où nous ne rencontrions
» ni forêts, ni villages. Au milieu de ces tristes
» solitudes, nous passions la nuit sur la neige,
» et nous arrivâmes, vers le jour de l'Ascension,
» au camp de Bâti, auquel nous demandâmes
» ses lettres pour le pape : mais il nous répon-
» dit qu'il ne pouvait rien ajouter à la réponse
» du khan, et nous délivra un passeport au
» moyen duquel nous arrivâmes heureusement
» à Kief, où, de même qu'en Pologne, nous
» avions passé pour morts. Le prince russe
» Daniel et son frère Vassilko nous firent le
» plus favorable accueil dans leurs domaines.
» Ils convoquèrent les évêques, les abbés, les
» hommes les plus illustres, et déclarèrent una-
» nimement qu'ils étaient résolus à reconnaître
» le S. Père pour chef de leur Église, confir-

» firmant, en cette circonstance, tout ce qu'ils » avaient fait dire, quelque temps avant, au » pape, par leur envoyé particulier. »

Ces renseignemens importans sont conformes aux brefs d'Innocent IV, ainsi qu'aux rapports des annalistes polonais et russes. Occupé du généreux dessein d'arracher son pays au joug des Tatars, Daniel voyait avec douleur la faiblesse de la Russie, le découragement des princes et du peuple. Ne pouvant fonder aucune espérance sur leurs secours, il reconnut la nécessité de chercher hors de sa patrie les moyens nécessaires pour l'exécution de ses projets. La Grèce, qui professait la même religion que la Russie, attaquée à cette époque par les Arabes, les Turcs et les croisés, conservait à peine l'ombre de sa puissance. Daniel tourna ses regards vers l'occident, où Rome était l'âme et le centre de toutes les combinaisons politiques. Ce prince fit connaître à Innocent IV, qu'il désirait réunir notre Église à l'Église latine; qu'il était prêt à marcher contre les Mogols, sous les drapeaux de celle-ci. Ainsi s'établirent des relations d'amitié avec Rome (6). Le pape donna à Daniel le titre de roi; il le nomma son fils chéri, et ordonna à l'archevêque de Prusse de se rendre en Gallicie pour y choisir des évêques

Politique de Daniel.

1245 ou 1246.

parmi les savans moines catholiques; il déclara, par condescendance, que toutes les cérémonies de la religion grecque, qui ne seraient point contraires au rit romain, seraient conservées, (par exemple, la communion avec du pain levé) et pour plus grande marque de sa bienveillance particulière, il confirma le mariage du prince Vassilko avec une de ses parentes au troisième et quatrième degré (c'est ainsi que s'exprime la lettre d'Innocent, où cette princesse, fille de Georges de Souzdal, est appelée *Dobrava*). Enfin pour séduire l'ambition de Daniel, il lui offrit la couronne royale. Ce prince prudent répondit : « J'ai besoin d'une armée et non pas » d'une couronne, futile ornement, alors que » le joug des Barbares pèse sur la Russie. » Innocent promit aussi de lui fournir des troupes; mais en attendant l'effet de ces promesses, Daniel ne se pressait pas de se déclarer catholique. Tous les deux jouaient de finesse. De part et d'autre la mésintelligence allait croissant. Enfin, en 1249, le légat du pape, dépité, sortit de la Gallicie. Cependant la médiation du roi de Pologne parvint à apaiser cette rupture ouverte, et pour gage de sa bienveillance, Inno-
1253 — cent envoya à Daniel la couronne et les autres
1254. ornemens royaux. Il est digne de remarque que

le prince de Gallicie ayant rencontré inopinément les ambassadeurs du pape à Cracovie, ne voulut pas les voir ; il leur dit : « Comme roi, » je ne dois pas négocier avec vous en pays » étranger. » Et pour la seconde fois il refusa la couronne ; mais fléchi par sa mère, veuve de Roman, et par les ducs polonais, il consentit enfin à l'accepter, à condition qu'Innocent prendrait les mesures les plus efficaces pour défendre les chrétiens contre les entreprises de Bâti, et que jusqu'à la décision du premier concile général, il ne condamnerait point les dogmes de l'Église grecque ; alors Daniel reconnut le pape pour *son père* et comme vicaire de S. Pierre, par le pouvoir duquel le légat d'Innocent, abbé de Messine, plaça la couronne sur sa tête, en présence des boyards et du peuple. Cette cérémonie mémorable eut lieu à Droguitchin, et depuis cette époque le prince de Gallicie porta le titre *de roi*. Le pape adressa une épître aux habitans de la Bohême, de la Moravie, de la Pologne, de la Servie et autres contrées, pour les engager à se réunir aux Galliciens, et à attaquer de concert les Mogols, *sous l'étendard de la Croix* (7). Mais comme les querelles insensées des princes chrétiens s'opposaient à la levée de cette armée, Daniel

Daniel roi de Gallicie.

jeta le masque; il renonça à ses liaisons avec Rome, méprisant le courroux du pape Alexandre IV qui, en 1257, lui écrivit : « Vous avez » oublié les bienfaits spirituels et temporels de » l'Église qui vous a couronné et sacré; vous » n'avez pas rempli vos promesses : un sincère » repentir et un prompt retour sur le chemin » de la vérité, peuvent seuls arrêter votre » perte; l'interdiction de l'Église et le bras sé- » culier sont prêts à vous punir de votre ingra- » titude (8). » Le nouveau roi de Gallicie, qui espérait apaiser les Mogols par des ambassades et des présens, qui avait de riches trésors, une puissante armée et des voisins faibles ou divisés, se moqua de la haine et des menaces du pape. Il continua d'observer avec une scrupuleuse exactitude les dogmes de l'Église grecque, et prouva que son union prétendue avec celle d'occident, n'était qu'une ruse politique (9).

Nous reviendrons maintenant au voyage de Carpin et nous rapporterons ce qu'il raconte sur le caractère, les mœurs et la religion des Mogols : ces notions sont également remarquables, car elles nous donnent une connaissance précise d'un peuple qui désola si long-temps la Russie.

« Les Tatars, dit Carpin, se distinguent de » tous les autres peuples par leur physique, car

» ils ont les joues convexes et enflées, les yeux
» presque imperceptibles, les jambes grèles; ils
» sont pour la plupart maigres et d'une taille
» médiocre; ils ont le teint basané, le visage
» marqué de petite vérole; ils se rasent les che-
» veux derrière les oreilles et sur le front, mais
» ils tressent les autres en longues queues, lais-
» sent croître la barbe et les moustaches, et se
» font, sur la tête, une tonsure comme celle de
» nos prêtres. Les hommes et les femmes portent
» des habits de drap d'or, de soie et de toile cirée,
» qu'ils font venir de Perse; ils endossent à
» l'envers des fourrures de Russie, de Bulgarie,
» de Moldavie et du pays des Bachkirs; ils se
» coiffent de bonnets élevés, d'une singulière
» forme. Ils habitent sous des tentes faites de
» tissus d'osier et recouvertes de feutre; au-
» dessus est pratiquée une ouverture par où pé-
» nètre la lumière et s'échappe la fumée; car
» ils entretiennent toujours du feu dans leurs
» tentes. Les Mogols ont d'innombrables trou-
» peaux: l'on ne trouverait pas, dans toute l'Eu-
» rope, une aussi grande quantité de chevaux,
» de chameaux, de brebis, de chèvres et de
» bêtes à cornes. La principale nourriture de ces
» peuples sauvages se compose d'un peu de mil-
» let et de viande, en petite quantité; ils ne con-

» naissent pas l'usage du pain, mangent tout avec
» leurs mains, qu'ils ne lavent jamais, et qu'ils
» essuient après leur chaussure ou avec de l'herbe :
» ils ne lavent point les écuelles dans lesquelles
» ils mangent, non plus que leurs habillemens;
» ils aiment le koumys, et sont adonnés à la plus
» dégoûtante ivrognerie; quelquefois ils reçoi-
» vent des pays étrangers de l'hydromel, de la
» bierre et du vin. Les hommes ne s'occupent
» d'aucuns travaux; de temps en temps ils gar-
» dent les troupeaux et s'amusent à faire des
» flèches. Dès l'âge de deux ou trois ans les en-
» fans montent déjà à cheval; les femmes se
» livrent également à cet exercice, et quelques
» unes d'elles tirent de l'arc aussi bien que les
» soldats. Dans leur économie domestique, elles
» sont d'une admirable activité; ce sont elles
» qui préparent la nourriture, qui font les habits
» et les bottes, qui raccommodent les chariots,
» chargent les chameaux, etc. Les seigneurs et
» les Tatars riches ont jusqu'à cent femmes; les
» cousins épousent leurs cousines, les gendres
» leurs belles-mères : ordinairement le Mogol
» achète sa fiancée à un haut prix; non-seule-
» ment l'adultère, mais encore les liaisons crimi-
» nelles sont punies de mort, de même que le
» vol, si rare chez les Tatars, qu'ils ne con-

» naissent pas l'usage des cadenas. Ils craignent » et respectent leurs magistrats, se prennent » rarement de querelles, et ne se battent jamais, » même dans l'état d'ivresse. Modestes dans leurs » discours avec les femmes, ils ont en horreur les » paroles obscènes. Ils supportent avec patience » le chaud, le froid, la faim, et chantent des » chansons joyeuses, lors même qu'ils ont l'es- » tomac vide. Ils ont rarement des procès entre » eux, et ils aiment à se secourir mutuellement; » mais en revanche, ils méprisent les étrangers, » comme nous l'avons pu voir de nos propres » yeux : par exemple, Yaroslaf, grand prince » de Russie, et le fils du roi de Géorgie, n'osaient » quelquefois pas s'asseoir plus haut que leurs » gardes, pendant le temps de leur séjour dans » la horde. Le Tatar ne trompe jamais un Tatar; » mais tromper un étranger passe, à leurs yeux, » pour une ruse digne de louange.

» Quant à ce qui concerne leur religion, ils » croient à un Dieu, créateur de l'univers, qui » récompense les hommes selon leurs mérites; » en même temps ils offrent des sacrifices à des » idoles, ou mannequins revêtus de feutres ou » d'étoffes de soie, qu'ils regardent comme » protecteurs des troupeaux. Ils adorent le soleil, » le feu, la lune, à laquelle ils donnent le titre

» de *grande reine*, et se prosternent la face
» tournée vers le midi ; ils sont renommés pour
» leur tolérance, ne cherchant jamais à faire
» des prosélytes ; cependant on les a vus forcer
» quelquefois les chrétiens à suivre les coutumes
» payennes. Nous raconterons à l'appui de cette
» assertion, un fait dont nous avons nous-mêmes
» été témoins. Bâti fit mettre à mort un prince
» russe nommé André, accusé d'avoir acheté
» des chevaux tatars, et de les avoir vendus
» ensuite à des étrangers, malgré la défense du
» khan. Le frère et l'épouse de ce malheureux
» prince, vinrent trouver Bâti pour le supplier
» de ne pas les priver de leur principauté ; il y
» consentit, mais il força la veuve à épouser son
» beau-frère, selon la coutume des Mogols (10).

» Sans connaissance des principes de la véri-
» table vertu, ils ont, au lieu de lois, quelques
» anciennes traditions. Ils regardent cependant
» comme un péché de jeter un couteau dans le
» feu, de s'appuyer sur son fouet, de faire mou-
» rir un petit oiseau, de répandre du lait sur
» la terre, de vomir, et plusieurs autres sottises ;
» mais massacrer les hommes, détruire les États,
» est à leurs yeux un plaisir permis ; ils ne savent
» pas rendre compte de leurs opinions sur la
» vie éternelle, persuadés seulement qu'ils pour-

» ront y manger, boire, s'occuper de l'entre-
» tien du bétail, etc. Leurs prêtres sont des sor-
» ciers qui croient lire dans l'avenir, et dont les
» conseils leur servent de régulateur dans toutes
» leurs affaires. Le chef de ces sorciers demeure
» ordinairement près de la tente du khan (11);
» comme ils ont quelques connaissances en as-
» tronomie, ils annoncent au peuple les éclipses
» de lune et de soleil.

» Lorsqu'un tatar tombe malade, ses parens
» placent devant sa tente une pique enveloppée
» de feutre noir; ce signe suffit pour éloigner
» du malade tous les autres hommes. Un mou-
» rant est également abandonné de sa famille;
» le tatar qui en a vu mourir un autre, ne
» peut se présenter devant le khan, ni devant
» les princes, jusqu'à la nouvelle lune. On en-
» terre en secret les hommes illustres, en pla-
» çant auprès d'eux de la nourriture, un cheval
» sellé, de l'or et de l'argent; le chariot et la
» tente du défunt doivent être brûlés, et jusques
» à la troisième génération, personne n'ose pro-
» noncer son nom. Le cimetière des khans, des
» princes et des seigneurs est inaccessible; dans
» quelque lieu qu'ils terminent leurs jours, c'est
» là que l'on transporte leurs cadavres, et l'on
» y a enterré plusieurs de leurs chefs tués en

» Hongrie ; nous fûmes sur le point d'être percés
» de flèches par les gardiens de ces tombeaux,
» pour nous en être approchés.

» Tel est ce peuple insatiable de carnage ; les
» vaincus doivent donner aux Mogols la dixième
» partie de tout ce qu'ils possèdent, leurs es-
» claves, leurs armées, et servir d'instrument
» pour exterminer les autres peuples. De notre
» temps, Gaïuk et Bâti envoyèrent en Russie un
» de leurs seigneurs, chargé de prendre partout
» le troisième parmi les fils ; mais outrepassant
» ses pouvoirs, cet envoyé enleva sans ména-
» gement une grande quantité d'hommes, et
» fit le dénombrement de la population : il exi-
» gea de chacun, des impôts qui consistaient en
» peaux d'ours blancs, de castors, de martres,
» de renards noirs, et de putois : ceux qui ne
» peuvent payer ces impôts, deviennent esclaves
» des Mogols. Ces conquérans cruels ont surtout
» à cœur d'exterminer les princes et les grands ;
» ils exigent leurs enfans en otage, et ne leur
» permettent jamais de sortir de la horde. C'est
» ainsi que le *fils d'Yaroslaf* et le prince des
» Yasses vivent chez le khan, dans la captivité.
» Les chefs mogols, dans les pays conquis, por-
» tent le nom de baskaks, et au moindre sujet
» de mécontentement, ils versent le sang des

» hommes désarmés ; ils ont égorgé de cette
» manière *un grand nombre de Russes qui*
» *habitaient dans le pays des Polovtsi.*

» En un mot, le plus vif desir des Tatars est
» d'accomplir les vœux de Genghiskhan au mo-
» ment de sa mort, c'est-à-dire de faire la con-
» quète du monde entier. D'après ce motif,
» Gaïuk se fait nommer *prince de l'univers*,
» ajoutant à ce titre pompeux : *Dieu règne au*
» *ciel et moi sur la terre.* Il se prépare à envoyer
» au mois de mars 1294, une armée en Hongrie
» et une autre en Pologne, de passer le Don,
» trois ans plus tard, et de faire la guerre à l'Eu-
» rope pendant dix-huit ans. Après la défaite
» du roi de Hongrie, les Mogols avaient déjà
» formé le projet de se porter en avant, sans
» s'arrêter, lorsque la mort inopinée de leur khan,
» qui fut empoisonné, arrèta leur impétuosité.
» Gaïuk a également conçu le dessein de con-
» quérir la Prusse et la Livonie. Les souverains
» de l'Europe doivent songer à réunir leurs for-
» ces pour s'opposer à ses audacieuses entre-
» prises, ou s'attendre à devenir ses esclaves. »

La Providence sauva l'Europe : Gaïuk ne vécut pas long-temps, et Mangou, son successeur, inquiété par le désordre qui agitait ses domaines asiatiques, fut hors d'état de mettre à

exécution les projets de Gaïuk. Cependant l'Occident craignit long-temps encore ces hordes homicides ; et S. Louis qui, en 1253, se trouvait dans l'île de Chypre, envoya pour la seconde fois en Tatarie, des moines porteurs de lettres amicales. Il avait entendu dire que le grand khan avait embrassé la religion de Jésus-Christ ; mais ce bruit se trouva dénué de fondement. Gaïuk et Mangou souffraient auprès d'eux des prêtres chrétiens, auxquels ils permettaient des disputes théologiques avec les mahométans et les idolâtres ; ils leur laissaient même la faculté de convertir les femmes des khans ; mais quant à eux, ils observaient la foi de leurs pères. Rubruquis, ambassadeur de Louis, parti de la Tauride ou Khozarie, habitée par des Grecs et des Goths, soumis à la puissance des Mogols (12), traversa le pays des Cosaques actuels, ensuite les gouvermens de Saratof, de Penza, de Simbirsk, où au milieu d'épaisses forêts et dans de misérables huttes dispersées, vivaient les Mokchans et les Mordviens, leurs compatriotes, riches en fourrures, en miel et en faucons. Le prince de ce peuple, obligé de faire la guerre pour Bâti, fut tué en Hongrie, et les Mokchans qui avaient eu alors l'occasion de connaître les Allemands, en parlaient avec les plus grands

éloges; ils faisaient des vœux pour qu'ils délivrassent le monde du joug odieux des Tatars. A cette époque, Bâti menait sa vie nomade dans le gouvernement de Kazan, le long des rives du Volga; ordinairement il y passait tout l'été, et dans le mois d'août, il descendait vers les contrées méridionales, en suivant le cours de ce fleuve. Dans le camp des Mogols, ou aux environs, se trouvait un grand nombre de Russes, de Hongrois, de Yasses, qui, déjà faits aux mœurs de leurs vainqueurs, erraient dans les déserts et pillaient les voyageurs. Il y avait à la cour de Sartak, fils de Bâti, un illustre templier, qui s'était acquis la confiance des Mogols; il leur parlait souvent des coutumes des Européens et de la puissance de leurs souverains. En quittant les bords du Volga, Rubruquis prit la route de la Sibérie méridionale, pour arriver chez le grand khan, auquel il essaya de prouver la supériorité de la religion chrétienne (13); mais Mangou lui répondit froidement : « Les Mogols n'ignorent pas qu'il » existe un Dieu, et ils l'aiment de toute leur » âme. On peut trouver autant et plus de che» mins pour arriver au salut, que vous n'avez » de doigts aux mains : si Dieu vous a donné » la Bible, il nous a accordé des mages.

» Vous ne suivez point les préceptes de votre
» Bible, tandis que nous obéissons à nos doc-
» teurs, et que nous ne disputons avec personne.
» Voulez-vous de l'or? prenez-en dans mon
» trésor, et allez selon votre bon plaisir. » L'envoyé de Louis trouva à la cour du khan un architecte et un diacre russes, des Hongrois, des Anglais; enfin, un nommé Guillaume, orfèvre parisien, fort habile, qui vivait chez Mangou, au sein de l'abondance et en grande considération (14). Ce Guillaume avait fait pour le khan un arbre énorme en argent, posé sur quatre lions de même métal, qui servaient de cuves pendant les festins. Des tuyaux intérieurs faisaient monter jusqu'à la cîme de l'arbre du koumys, de l'hydromel, de la bierre et du vin, qui coulaient ensuite par la bouche de deux dragons dorés, et tombaient dans de grands vases posés sur la terre. Au-dessus de l'arbre on voyait un ange, avec les ailes déployées, qui sonnait de la trompette lorsqu'on servait à boire aux convives. En général, les Mogols aimaient les arts, et ils étaient redevables de ce nouveau goût au sage ministre de l'immortel Ilitchoutsay, dont nous avons déjà fait mention, et qui, long-temps ministre de Genghiskhan et de son successeur, mit tous ses soins à éclairer leurs

sujets. Il sauva la vie à plusieurs savans chinois, fonda des écoles et composa, avec des mathématiciens arabes et persans, un calendrier pour les Mogols; il traduisit lui-même plusieurs ouvrages, dessina des cartes géographiques, protégea les artistes, et à la mort de ce grand homme, ses ennemis trouvèrent, pour leur honte, au lieu des trésors dont ils le supposaient possesseur, un grand nombre de manuscrits sur la science du gouvernement, sur l'astronomie, l'histoire, la médecine et l'agriculture.

En congédiant l'ambassadeur du roi de France, le grand khan le chargea, pour son maître, d'une lettre dictée par l'orgueil; elle était terminée ainsi : « Au nom du Dieu tout-puissant, » je vous ordonne, roi Louis, de m'obéir, et » de me déclarer solennellement ce que vous » voulez choisir, la paix ou la guerre. Lorsque » la volonté du ciel sera accomplie; lorsque » l'univers m'aura reconnu pour son souverain, » on verra renaître sur la terre une heureuse » tranquillité; alors les peuples fortunés verront » ce que nous ferons pour eux. Tandis que si » vous osez mépriser les ordres divins, et dire » que votre pays est éloigné, que vos montagnes sont inaccessibles, que vos mers sont profondes, et que vous ne craignez pas mon » courroux, alors le Très-Haut, rendant facile

» ce qui paraît impossible, et rapprochant les » distances, vous prouvera ce que nous sommes » en état de faire. » Telle était la présomptueuse fierté des Mogols.

Rubruquis revint sur les bords du Volga, et arriva dans Saray, ville nouvelle, construite par Bâti, sur le bord de l'Aktouba, à soixante verstes d'Astrakhan. Non loin de là, sur un bras du Volga, se trouvait aussi l'ancienne ville de Soumerkent, habitée par les Yasses et les Sarrazins. Notre voyageur rapporte que les Tatars avaient eu beaucoup de peine à s'en emparer après un siége de huit ans. Dans son voyage, qui lui avait fourni l'occasion de voir les Russes, cet ambassadeur de Louis raconte que leurs femmes ornent leurs têtes à la manière des dames françaises; qu'elles garnissent de peaux d'écureuils et d'hermines le bas de leurs robes, et que les hommes portent des *manteaux allemands*, avec des chapeaux de feutre hauts et pointus : il ajoute aussi que la monnaie ordinaire des Russes consiste en petits morceaux de peaux de diverses couleurs. Ce fut par Derbent, par Chirvan (où se trouvait une grande quantité de Juifs), par Schamakha et par Téflis (commandée par Bakou, capitaine des Mogols), que Rubruquis arriva dans l'Arménie, d'où il atteignit heureusement ensuite l'île de Chypre.

CHAPITRE II.

Les grands princes SVIATOSLAF *Vsevolodovitch*, ANDRÉ *Yaroslavitch*, *et* ALEXANDRE NEVSKY.

(L'un après l'autre.)

1247 — 1263.

Alexandre à la horde. — Le prince de Moscou tué par les Lithuaniens. — Décrépitude de Bâti. — Ambassade de Rome. — Maladie d'Alexandre. — Ambassade en Norvège. — Fuite d'André. — Prudence d'Alexandre. — Légèreté des Novgorodiens. — Mort de Bâti. — Dénombrement des habitans de la Russie. — Punition des boyards. — Tentatives de Daniel pour secouer le joug. — Fermiers beserméniens. — Mort d'Alexandre. — Ses vertus. — Étrangers établis en Russie. — Sédition dans la horde.

A la nouvelle de la mort de son père, Alexandre se hâta d'arriver à Vladimir, pour déplorer, avec ses parens, la perte qu'ils venaient de faire, et pour prendre les mesures nécessaires à la tran- L'an 1247.

quillité de l'État. D'après la coutume générale, Sviatoslaf, oncle d'Alexandre, succéda au trône de la grande principauté, aussitôt qu'il eut établi les fils d'Yaroslaf dans leurs apanages particuliers.

Jusqu'alors on n'avait point vu Alexandre s'humilier à la horde, et les Russes, qui le nommaient avec orgueil leur prince indépendant, en faisaient peur aux Mogols. Bâti entendit parler de ses brillantes qualités; il lui fit dire : « Prince de Novgorod, vous est-il connu que » Dieu nous a soumis un grand nombre de peu- » ples ? Resterez-vous seul indépendant et libre ? » Si vous voulez régner tranquillement, rendez- » vous sur-le-champ dans ma tente, pour y con- » naître la gloire et la grandeur des Mogols. »

Alexandre à la horde.

Alexandre aimait sa patrie bien plus encore que la dignité dont il était revêtu; il ne voulut pas l'exposer à de nouveaux malheurs par un orgueilleux refus; et méprisant les dangers personnels autant qu'une vanité déplacée, il suivit son frère André au camp des Mogols. Bâti les accueillit avec distinction, déclarant à ceux qui l'entouraient, que la renommée n'avait point exagéré le mérite d'Alexandre, et que ce prince était en effet un homme extraordinaire; ce qui prouve à quel point l'air courageux du héros de

la Néva, ainsi que la sagesse de ses paroles, animées par son amour pour le peuple russe, par la noblesse du cœur, firent impression sur le chef des Mogols; mais il fallut que, comme Yaroslaf, Alexandre et son frère se rendissent chez le grand khan, dans la Tatarie. Ces voyages étaient terribles; il fallait, pour long-temps, abandonner sa patrie; souffrir la faim et la soif; se reposer sur la neige ou sur une terre brûlante, aux rayons du soleil : on ne rencontrait que d'arides déserts, entièrement nus, au milieu desquels on apercevait, de distance en distance, les ossemens dispersés de malheureux voyageurs : au lieu de villes, de villages, les cimetières des peuples nomades venaient présenter aux regards leurs tombes abandonnées, et offrir à l'imagination de sinistres pensées. Peut-être que dans l'antiquité la plus reculée, les caravanes marchandes traversaient ces tristes solitudes : au moins la soif de l'or, l'espoir de s'enrichir, aidaient les Scythes et les Grecs à triompher des obstacles, à supporter les dangers, le besoin et l'ennui; mais quel était le sort réservé aux princes russes dans la Tatarie? la honte et le désespoir! La servitude, si accablante pour le peuple, est plus affreuse encore pour des princes que leur naissance appelait à

régner. Les fils d'Yaroslaf, errans dans ces déserts sauvages, se rappelaient la fin déplorable de leur père, et pensaient que, peut-être pour toujours, ils avaient dit adieu à leur chère patrie.

L'an 1248. Le prince de Moscou tué par les Lithuaniens.

Pendant l'absence d'Alexandre, son frère cadet, Michel de Moscou, surnommé *le Brave*, chassa leur oncle Sviatoslaf de la ville de Vladimir; mais, dans le même hiver, faisant la guerre en Lithuanie, il fut tué dans un combat. Son corps, resté sur les bords du Protra, fut enlevé par les soins de *Cyrille*, évêque de Souzdal, zélé pour l'honneur de ses princes; il fut apporté à Vladimir, où on le plaça dans l'église cathédrale. Les frères de Michel vengèrent sa mort par une victoire qu'ils remportèrent sur les Lithuaniens, près de Zoubtzof.

L'an 1249.

Enfin Alexandre et son frère revinrent heureusement de leur long et pénible voyage. Le grand khan avait été si satisfait de ces princes, qu'il céda au premier toute la Russie méridionale, en y comprenant Kief, qui se trouvait auparavant sous la domination des généraux de Bâti. André fut placé sur le trône de Vladimir. Leur oncle Sviatoslaf alla inutilement en porter ses plaintes à la horde, et deux ans après il mourut à Yourief. Les princes apanagés de Vladimir

dépendaient particulièrement alors de Sartak, dans le camp duquel on les voyait souvent. Bàti vécut encore quelques années; mais sa vieillesse et sa décrépitude l'avaient mis hors d'état de s'occuper des affaires de la Russie conquise. L'an 1250.

Ambassade de Rome.

A cette époque, le héros de la Néva, dont la renommée avait fait connaître le nom en Europe, attira l'attention de Rome, et reçut, du pape Innocent IV, une lettre qui lui fut remise par deux cardinaux artificieux, Haldus et Gémon (16). Innocent assurait à Alexandre, que son père Yaroslaf, alors qu'il se trouvait en Tatarie, chez le grand khan, avait suivi le conseil d'un de ses boyards, et donné parole au moine Carpin, d'embrasser la religion romaine; que sans doute il aurait rempli sa promesse, s'il n'était pas mort inopinément; mais qu'il faisait déjà partie du véritable troupeau du Christ, et que le fils devait suivre le bon exemple de son père, s'il voulait obtenir le salut de l'âme et le bonheur dans ce monde; que dans le cas contraire, il commettrait une imprudence en désobéissant à Dieu et à son vicaire de Rome; que le prince et le peuple russe trouveraient la gloire et la tranquillité à l'ombre de l'Église d'Occident; enfin, qu'en fidele défenseur des chrétiens, Alexandre devait avertir, sans délai,

les chevaliers livoniens de l'approche des Mogols, si une autre fois ces peuples marchaient contre l'Europe. Le pape terminait sa lettre en prodiguant au prince de grandes louanges, pour n'avoir pas reconnu le pouvoir du khan; car Innocent ignorait encore le voyage d'Alexandre à la horde. Celui-ci fit convoquer les hommes les plus distingués par leur sagesse; il tint, avec eux, un conseil, à la suite duquel il répondit au pape : *Nous suivons la vraie doctrine de l'Eglise, et nous ne voulons ni connaître la vôtre, ni l'adopter*. Sans doute il n'ajoutait pas foi à la calomnie dirigée contre la mémoire de son père. Carpin lui-même, dans la relation de son voyage, ne dit pas un mot de la prétendue conversion d'Yaroslaf.

Les Novgorodiens reçurent, avec la plus grande joie, le héros de la Néva, ainsi que le métropolitain Cyrille, qui était venu de Vladimir pour consacrer leur évêque Dalmatus. La tranquillité intérieure dont jouissait Novgorod, ne fut troublée que par une disette, des incendies et une maladie dangereuse du prince

1251 — 1252. Maladie d'Alexandre.

Alexandre, maladie à laquelle toute la Russie prenait le plus vif intérêt, car c'était sur lui que reposaient toutes ses espérances. En effet, il avait su mériter le respect des Mogols; il répandait

ses bienfaits sur les malheureux, et envoyait à la horde des sommes considérables pour la rançon des Russes que l'on y retenait en captivité. Dieu entendit les prières du peuple, des boyards, du clergé ; il exauça leurs vœux, et Alexandre recouvra la santé. Pour mettre en sûreté les provinces septentrionales de Novgorod, il fit partir, pour Drontheim, une ambassade chargée de prier Hacon, roi de Norvège, de défendre à ses sujets du Finmark, de piller la Laponie russe et la Carélie (17). Ces ambassadeurs étaient chargés en même temps de prendre des renseignemens exacts sur la princesse Christine, fille de Hacon, avec laquelle Alexandre songeait à marier son fils Vassili. Le roi de Norvège y consentit. Il envoya à Novgorod quelques seigneurs de sa cour, qui conclurent la paix, et retournèrent à Drontheim, comblés de riches présens. Cependant l'alliance, désirée de part et d'autre, ne put avoir lieu alors ; car Alexandre, ayant appris les nouveaux malheurs de la principauté de Vladimir, remit cette affaire de famille à des temps plus favorables, et se hâta de se rendre à la horde, pour trouver remède aux désastres causés par l'imprudence de son frère André.

Ambassade en Norvège.

Ce prince, gendre de Daniel de Gallicie, avait l'âme noble ; mais la légèreté de son esprit

le rendait incapable de discerner la véritable de la fausse grandeur. Placé sur le trône de Vladimir, il s'occupait plutôt de la chasse que du gouvernement : il écoutait les avis de jeunes gens sans expérience ; et loin de se croire, lui et ses favoris, coupables du désordre qui régnait dans sa principauté, résultat ordinaire de la faiblesse des princes, il ne l'attribuait qu'aux malheureuses circonstances du temps ; il est vrai qu'il n'aurait pu délivrer la Russie du joug qui l'opprimait ; mais, à l'exemple de son père et de son frère, il pouvait au moins soulager le sort de ses sujets, par la sagesse, par l'activité de son gouvernement, surtout par une conduite prudente et mesurée à l'égard des Mogols : voilà en quoi consistait alors la vraie vertu des princes. Mais le bouillant et fier André aima mieux renoncer au trône que de l'occuper en tributaire de Bâti ; et dirigé par ce sentiment, il

Fuite d'André.

s'enfuit secrètement de Vladimir, avec sa femme

24 juillet l'an 1252.

et ses boyards, au moment où Nevrui, Olabuga-le-Vaillant, et Kotia, voïévodes tatars, approchaient déjà pour le punir de sa désobéissance : ils le poursuivirent, et furent sur le point de l'atteindre, de se saisir de sa personne, près de Péréiaslavle, où ils défirent sa garde. Heureux d'avoir trouvé l'occasion de traiter les Russes

comme des séditieux, les Tatars, sous les ordres de Nevrui, se dispersèrent dans les provinces de Vladimir, enlevant partout le bétail et les habitans. Ils massacrèrent le voïévode de Péréiaslavle, ainsi que la femme du jeune Yaroslaf Yaroslavitch; ils firent ses enfans prisonniers, et se retirèrent chargés d'un riche butin. Le malheureux André crut trouver un asile à Novgorod, mais les citoyens refusèrent de le recevoir; il fut obligé d'attendre à Pskof l'arrivée de la princesse son épouse, qu'il laissa à Revel, chez les Danois, pour se rendre, par mer, en Suède, où elle alla bientôt le rejoindre. Cependant l'accueil amical des Suédois fut, dans son exil volontaire, une insuffisante consolation : la perte de la patrie et du trône ne peut se compenser par les bons traitemens des étrangers.

Les sages représentations d'Alexandre réussirent à calmer la colère de Sartak contre les Russes. Il fut reconnu, à la horde, grand prince de Vladimir, et fit son entrée dans cette ville, de la manière la plus solennelle; il fut reçu, près de la porte d'or, par le métropolitain Cyrille, les abbés, les prêtres, tous les citoyens et les boyards commandés par Roman, chef militaire de la capitale : la joie était universelle. Alexandre se hâta de justifier la confiance publique par

Prudence d'Alexandre.

sa vive sollicitude pour le bonheur du peuple, et l'on vit bientôt renaître le calme dans la grande principauté. Ceux qui, effrayés de l'invasion de Nevrui, avaient abandonné leurs habitations, y revinrent : les laboureurs retournèrent à leurs charrues, les prêtres à leurs autels. A la même époque, les Tatars rendirent la liberté à Oleg, prince de Rezan, qui, ayant langui long-temps dans la captivité, retourna dans sa patrie, où il se fit moine, et mourut six ans après. Son fils, Roman, succéda au trône de Rezan.

L'an 1253. Pendant le voyage d'Alexandre à la horde, son fils Vassili, qu'il avait laissé à Novgorod, repoussa les Lithuaniens. La ville de Pskof, inopinément assiégée par les chevaliers livoniens, se défendit vigoureusement. L'ennemi se retira à la nouvelle que les Novgorodiens approchaient, et les Russes, réunis aux Caréliens, dévastèrent une partie de la Livonie ; ils triomphèrent des Allemands, aux environs de la Narva, et ces derniers, ainsi punis d'avoir osé violer la paix, furent obligés d'accepter toutes les conditions des vainqueurs.

L'an 1255. En même temps que le grand prince se félicitait du succès des armes de Novgorod, il reçoit une nouvelle fâcheuse autant qu'inattendue ; il

apprend que Vassili, honteusement chassé de cette ville, s'était rendu à Torgek. Yaroslaf, frère d'Alexandre, qui, l'année précédente, régnait à Tver, avait quitté cette ville avec ses boyards, à la suite de quelques sujets de mécontentement. Il fut élu prince de Pskof, et, par divers artifices, il parvint à gagner l'affection des Novgorodiens; d'abord ceux-ci commencent par se plaindre de Vassili; ils veulent ensuite envoyer l'évêque présenter leurs réclamations à Alexandre; puis tout à coup, oubliant les bienfaits du héros de la Néva, ils proclament Yaroslaf, leur prince. Justement offensé de la démarche de son frère, et de l'ingratitude d'un peuple qui lui était cher, le grand prince prend les armes, dans l'espoir cependant d'apaiser le trouble sans effusion de sang. Yaroslaf craint de tirer l'épée et s'enfuit; mais les citoyens, invoquant le nom de la sainte Vierge, jurent, sur la place publique, de mourir l'un pour l'autre, et se rangent en colonnes dans les rues. Cependant il n'y avait pas d'accord dans leurs déterminations : plusieurs boyards, guidés par leur intérêt personnel, voulaient entrer en négociation avec le grand prince pour lui livrer le peuple; de ce nombre était un certain Mikalko, citoyen ambitieux, qui, tout en flattant le possadnik Ana-

Légèreté des Novgorodiens.

nias, intriguait en secret pour obtenir sa place et qui s'enfuit au monastère de St.-Georges, où il avait fait rassembler ses nombreux partisans. Le peuple se mit à le poursuivre en criant : *C'est un traître! il faut le mettre à mort!* Mais le possadnik, qui n'avait pas connaissance des complots de cet ami prétendu, leur dit avec fermeté : *Commencez d'abord par me tuer moi-même!* Pour récompense d'un tel service, Mikalko, arrivé près d'Alexandre, lui dépeignit Ananias comme le premier séditieux : aussitôt un ambassadeur du grand prince fut envoyé à Novgorod pour demander aux habitans, au milieu de l'assemblée publique, qu'ils eussent à livrer le possadnik, et pour leur déclarer qu'en cas de refus, le prince irrité les traiterait en ennemis. Le peuple envoya à Alexandre l'évêque Dalmatus, et le magistrat Klim. « Novgorod vous chérit » et ne veut pas résister à son prince légitime, » lui dirent les ambassadeurs; venez au milieu » de nous, mais calmez votre colère, et ne vous » laissez pas séduire par nos traîtres. Ananias » est un bon citoyen. » Alexandre, au lieu de se laisser toucher par leurs discours persuasifs, exigea la tête du possadnik. Dans de semblables circonstances, les Novgorodiens auraient rougi de paraître pusillanimes : « Non, s'écrièrent-ils ;

» si le prince ajoute foi à des parjures plutôt » qu'à Novgorod, Dieu et Sainte Sophie ne nous » abandonneront pas. Nous n'accusons point » Alexandre, mais rien ne peut ébranler notre » fermeté. » Ils restèrent trois jours sous les armes. Enfin le prince leur fit déclarer qu'il se contentait de la simple destitution du possadnik; alors Ananias renonça avec plaisir à sa dignité, et le rusé Mikalko obtint sa place. Alexandre entra à Novgorod, promit de ne point attenter aux droits du peuple, et retourna avec honneur à Vladimir, sa capitale.

Bientôt on vit paraître, sur les bords de la L'an 1256.
Narva, les Suédois, les Finois et les Allemands, qui y jetèrent les fondemens d'une ville. A cette nouvelle, les Novgorodiens alarmés dépêchèrent des courriers à Alexandre, et dans les provinces de leur dépendance, pour rassembler des hommes de guerre. Les Suédois se retirèrent sans avoir achevé la construction de la ville, et le danger se dissipa. Mais le grand prince, qui était arrivé en toute hâte à Novgorod, avec le métropolitain Cyrille, ordonne à ses régimens de se préparer pour une grande entreprise, sans dire rien de plus. Arrivés près de Koporié, le métropolitain donne la bénédiction au prince, et là, seulement, les soldats apprennent qu'ils vont en

Finlande. Effrayés d'une expédition aussi lointaine pendant l'hiver, plusieurs Novgorodiens retournèrent dans leurs foyers; d'autres supportèrent avec patience les intempéries de la saison, et un grand nombre d'hommes perdirent la vie au milieu des neiges. Cependant les Russes atteignirent leur but, c'est-à-dire, qu'ils dévastèrent une grande partie de la Finlande, où, selon les historiens suédois, quelques habitans, mécontens du gouvernement de cette nation et de ses violences, servirent la cause des Russes.

Mort de Bâti.

Alexandre confia de nouveau le gouvernement de Novgorod à son fils Vassili, et se vit obligé de retourner à la horde, où il s'était opéré une grande révolution. Bâti avait terminé ses jours; son fils Sartak avait voulu alors dominer sur les Tatars, mais il fut la victime de l'ambition de son oncle Berki, qui, l'ayant fait mourir, s'était déclaré successeur de Bâti, conformément à la volonté suprême du grand khan, et avait remis les affaires de Russie à son lieutenant Oulavtchi. Ce seigneur recevait nos princes et leurs présens. C'est devant lui que comparut Alexandre, accompagné de son frère André, qui, depuis son retour dans sa patrie, vivait à Souzdal, et de Boris, fils de Vassilko. Il est à présumer que ces princes, instruits du dessein formé par les Tatars, d'assujé-

L'an 1257.

tir la Russie septentrionale à un tribut, selon le nombre d'habitans, ainsi qu'ils l'avaient établi dans les principautés de Kief et de Tchernigof, voulaient chercher à détourner ce fardeau ; leurs réclamations n'eurent aucun succès. Des employés tatars vinrent, sur leurs pas, dans les provinces de Souzdal, de Rezan, de Mourom; ils firent le dénombrement des habitans, et préposèrent à la levée des impôts des décurions, des centurions, et des temniks, dont le pouvoir s'étendait sur dix mille hommes, n'exceptant, de ce tribut général, que les moines et les ecclésiastiques : ruse digne de remarque! A leur entrée dans notre patrie, les Mogols versaient, avec la même cruauté, le sang des laïcs et celui des religieux, car ils ne songeaient point à s'établir aux environs des frontières de la Russie ; dans la crainte de laisser derrière eux de nombreux ennemis, ils voulaient, en passant, exterminer la population entière. Mais les circonstances étaient changées. La horde de Bâti se disposait à se fixer sur les bords rians du Volga et du Don ; pour son propre intérêt, le khan était donc, en quelque sorte, obligé d'épargner la Russie, assujetie à sa puissance, et riche en productions de la nature, dont les barbares eux-mêmes éprouvaient les besoins. Les Mogols s'étaient aperçu enfin du pouvoir qu'exer-

Dénombrement des habitans dans la Russie.

çait le clergé sur la conscience d'hommes généralement zélés pour leur religion ; ils essayèrent de le gagner pour qu'il n'exhortât plus les Russes à résister au joug des Tatars, afin que désormais le khan dominât sur nous avec plus de sécurité. En témoignant de la considération pour le clergé, ces conquérans cherchaient à prouver aussi qu'ils n'étaient pas les ennemis du Dieu des Russes, comme le peuple se l'imaginait. Gleb Vassilkovitch revint de la horde en même temps qu'Alexandre. Ce prince de Bielo-Ozéro était allé chez le grand khan, et y avait épousé une Mogole chrétienne; car les femmes même des khans professaient ouvertement la religion du Sauveur : il espérait, au moyen de cette alliance, procurer quelques avantages à sa patrie, accablée par l'infortune.

Quelques mois après, le grand prince retourna chez Oulavtchi, avec Boris de Rostof, André de Souzdal, et Yaroslaf de Tver, qui avait reconnu ses torts, et recouvré l'amitié d'Alexandre. Le lieutenant du khan exigeait que Novgorod payât le tribut, et le héros de la Néva, jadis défenseur zélé de l'honneur et de la liberté de cette ville, eut la douleur de se voir chargé de cette pénible mission : il se vit obligé de décider à l'obéissance un peuple fier, violent, et qui met-

tait sa gloire à une liberté exclusive. Accompagné des préposés tatars, des princes André et Boris, Alexandre se rendit à Novgorod pour remplir ces funestes devoirs. A cette nouvelle, les habitans furent saisis d'épouvante. En vain quelques uns d'entre eux, ainsi que le possadnik, voulurent leur prouver que la volonté du plus fort est une loi dont la prudence prescrit aux faibles la stricte exécution, et que toute résistance serait inutile ; le peuple répondit par un cri terrible, mit à mort le possadnik, et en choisit un autre sur-le-champ. Le jeune Vassili lui-même, excité par les conseils des boyards, partit de Novgorod pour Pskof, déclarant qu'il ne voulait plus obéir à un père qui apportait des chaînes et la honte à des hommes libres. C'est dans ces dispositions qu'Alexandre trouva la plus grande partie des citoyens : tous ses efforts, pour changer ou adoucir leurs résolutions, devinrent inutiles, et décidément ils refusèrent d'accorder aucune espèce de tribut : cependant ils firent des présens aux envoyés des Mogols, et leur dirent qu'ils désiraient conserver la paix avec leur khan, mais qu'ils ne se soumettraient jamais au joug de la servitude.

Le grand prince, irrité de la désobéissance de son fils, le fit arrêter à Pskof, et conduire

dans le pays de Souzdal. Il punit de mort, sans miséricorde, tous les boyards, perfides conseillers de Vassili ; quelques uns eurent les yeux crevés, d'autres le nez coupé ; punition sévère, mais regardée comme juste par les contemporains : le peuple même les reconnaissait coupables, car ils avaient excité le fils contre le père, tant l'autorité paternelle paraissait sacrée !

L'an 1259. Alexandre, resté à Novgorod, prévoyait que le khan ne se contenterait pas de présens, et s'attendait aux suites funestes de sa colère. En effet, on reçut, de Vladimir, l'avis que l'armée des Tatars était prête à marcher sur Novgorod. Cette nouvelle, d'ailleurs fausse, produisit un tel effet sur le peuple, qu'il consentit à tout, et le grand prince fit connaître cette soumission aux Mogols. Leurs officiers, Beskaï et Kassatchik, parurent bientôt sur les bords du Volkhof, avec leurs femmes et leur suite, pour faire le dénombrement de la population. Ils commencèrent aussitôt à lever le tribut dans les environs de la capitale, mais d'une manière si violente, si cruelle pour les indigens, que les citoyens, instruits de ces vexations, changèrent à l'instant de pensées, et la sédition éclata. Les envoyés des Mogols demandèrent une sauve-garde pour leur sûreté. Alexandre chargea le fils du possad-

nik et ceux des boyards de faire la garde, jour et nuit, devant les maisons qu'occupaient ces étrangers. La révolte durait toujours. Les boyards conseillaient au peuple d'exécuter la volonté du prince ; mais le peuple ne voulait pas entendre parler de tribut, et, rassemblé autour de l'église de Sainte-Sophie, il voulait mourir pour l'honneur et pour la liberté ; car le bruit se répandait que les Tatars et leurs partisans avaient le dessein d'attaquer la ville de deux côtés. Enfin Alexandre eut recours à un dernier moyen : il sortit de son palais, accompagné des Mogols, déclarant qu'il livrait les séditieux au courroux du khan et à leur funeste sort; qu'il les abandonnait pour toujours, et se rendait à Vladimir. A cette nouvelle, le peuple chancela dans ses résolutions, et les boyards profitèrent habilement de la circonstance pour courber sa tête superbe sous un joug détesté, guidés dit l'annaliste, par le mobile de l'intérêt personnel. La capitation exigée par les Mogols était la même pour tous; de sorte qu'en accablant les pauvres, elle était à peine sensible pour les riches ; car les malheurs d'une guerre désespérée les effrayaient davantage que ceux qui n'avaient rien à perdre. Ainsi le peuple consentit à se soumettre, à condition de n'avoir plus rien à démêler avec les

Baskaks, mais de fournir une certaine quantité d'argent, soit directement à la horde, soit par l'entremise des grands princes.

Les Mogols, un registre à la main, allèrent de maison en maison, faisant le relevé des habitans. Le silence et la tristesse régnaient dans Novgorod. Les boyards pouvaient encore tirer vanité de leurs rangs et de leur opulence, mais les simples citoyens avaient perdu, avec l'honneur national, le plus précieux des biens. Après la répartition des impôts, les envoyés tatars s'éloignèrent. Alexandre confia Novgorod à son fils Dmitri, et partit pour sa principauté, en passant par Rostof, où Marie, veuve de Vassilko, ainsi que les princes Boris et Gleb, l'accueillirent avec tous les témoignages d'un attachement sincère. Mais ce prince généreux pouvait-il se livrer à la joie? pouvait-il éprouver quelques instans de bonheur dans les déplorables circonstances où sa patrie se trouvait alors?

Tentatives de Daniel pour secouer le joug.

La Russie était asservie depuis le Dniester jusqu'au lac Ilmen. Daniel de Gallicie, plus entreprenant qu'Alexandre, avait essayé, mais en vain, après la mort de Bâti, de se soustraire au pouvoir des Mogols. Lorsque, par l'activité de son génie, il fut parvenu à réorganiser sa principauté, à effacer les vestiges de la dévastation

des Tatars, il prit part aux affaires de l'Europe; il marcha deux fois au secours de Béla, roi de Hongrie, ennemi de l'empereur Frédéric et du roi de Bohême. (Les Hongrois, dit un annaliste, admiraient l'ordre qui régnait parmi les troupes russes, leurs armes tatares, la magnificence du prince, son habit grec, garni de dentelles d'or, son sabre, ses flèches et sa selle, enrichis de pierres précieuses et de bas-reliefs d'un superbe travail.) La mésintelligence avait éclaté entre ces princes, au sujet des domaines du défunt Frédéric, duc d'Autriche, sur lesquels Béla, l'empereur et le roi de Bohême élevaient des prétentions. Le premier prit ouvertement la défense de Gertrude, fille de Frédéric, qui lui avait cédé ses droits de succession : il maria cette princesse à Roman, fils de Daniel, les fit partir tous deux pour Iüdenbourg, et promit solennellement de rendre à Gertrude, l'Autriche et la Styrie, aussitôt qu'il aurait fait la conquête de ces provinces. Ce motif faisait désirer vivement à Daniel de voir l'entreprise du roi de Hongrie couronnée d'un heureux succès, et malgré un mal d'yeux qui le privait presque entièrement de la vue, il se mit en campagne avec le duc de Cracovie; il ravagea la Silésie bohémienne, enleva la ville de Nosselt, livra aux flammes

les environs de Troppau, et revint dans sa principauté, satisfait de l'idée qu'aucun des anciens héros russes, ni S. Vladimir, ni son valeureux père, n'avaient porté la guerre aussi loin que lui en Allemagne. Béla ne tint pas la parole qu'il avait donnée à Gertrude : il ne défendit pas même l'époux de cette princesse, assiégé dans Iüdenbourg par le prince de Bohême, ce qui obligea Roman à abandonner sa femme, alors enceinte, et à s'enfuir chez son père. Cependant cet événement ne détruisit pas l'amitié qui régnait entre Daniel et les Hongrois. Les succès militaires de ce prince contre les Yatviagues et les Lithuaniens, illustrèrent son brillant courage. Ce fut en vain que le premier de ces peuples crut trouver, au sein des forêts marécageuses, un asile sûr contre ses entreprises; il fut obligé de consentir à lui payer un tribut en martres noires et en argent. La Lithuanie était à cette époque sous la domination du célèbre Mindovg, que quelques auteurs font descendre, fabuleusement, des anciens Romains, d'autres des princes de Polotsk (18). Il vivait à Kernof, d'où il commandait à tous les petits princes lithuaniens : il ravageait les pays chrétiens environnans et rechercha l'amitié du seul Daniel, qui épousa sa nièce en secondes noces. Leur bonne intelligence

ne fut pas de longue durée. Mindovg qui redoutait l'ambition de Tortivil et d'Edivid, frères de la femme de Daniel, leur ordonna de porter la guerre dans la province de Smolensk, en même temps qu'il formait le projet de les faire périr. Les neveux découvrirent ce complot, et coururent se réfugier à Vladimir en Volhynie. Content de trouver l'occasion de rabaisser l'orgueil de Mindovg, Daniel représenta aux Polonais et aux Allemands de Riga, que les dissensions des princes de Lithuanie étaient, pour les chrétiens, une circonstance heureuse, dont il fallait profiter; en effet, les Allemands prirent les armes, à l'exemple des Russes, et d'après leurs ordres, les Yatviagues et les habitans de la Samogitie se déclarèrent contre la Lithuanie. Daniel s'empara de Grodno et d'autres villes de ce pays, mais bientôt il se vit trahi par les Allemands, que Mindovg avait trompés ou corrompus. A l'approche de l'orage dont il était menacé, ce rusé païen embrassa la religion catholique, et sut gagner la protection du pape Alexandre IV, qui lui accorda le titre de roi (19). Deux ans après, on découvrit que cette conversion n'était qu'un subterfuge. Mindovg, réduit à l'extrémité, céda à Roman, fils de Daniel, les villes de Novogrodok, Slonim et Volkovisk; il maria sa fille à Schvarn,

autre fils de Daniel, et après quelque temps de repos, il rassembla ses troupes, se livra de nouveau aux pratiques de l'idolâtrie, et exerça des ravages funestes à l'ordre livonien, ainsi qu'à la Mazovie, aux provinces de Smolensk, Tchernigof et même de Novgorod.

A cette époque, Daniel, encouragé par les Polonais, par le roi de Hongrie, et plus encore par le succès de ses armes, osa se déclarer l'ennemi des Mogols; ceux-ci entrent aussitôt dans la basse Podolie et s'emparent de Bakota, d'où ils sont chassés par le jeune Léon, fils de Daniel, qui fit prisonnier le baskak du khan. Kouremsa, l'un de leurs principaux chefs, ne put réussir à s'emparer de Kremenetz. Toute la Russie méridionale attendait avec inquiétude la suite de ces événemens: le valeureux Daniel profita de l'étonnement des Tatars, pour leur enlever les villes situées entre le Boug et le Teteref, où les Baskaks dominaient comme dans leurs provinces. Il avait même conçu le dessein de délivrer Kief, mais il revint sur ses pas pour défendre la principauté de Loutsk ravagée par les Lithuaniens, ses prétendus alliés: déjà Daniel se félicitait d'avoir recouvré une entière indépendance, lorsque, sous la conduite du cruel Bourondaï, successeur du faible Kouremsa, une innombrable

multitude de Mogols parut aux frontières de la Lithuanie et de la Russie. « Nous voulons sa-
» voir, dirent les envoyés de Bourondaï au roi
» de Gallicie, si vous êtes l'ami ou l'ennemi de
» notre khan ; dans le premier cas marchez avec
» nous contre les Lithuaniens. » Daniel cherchait à retarder sa résolution, mais intimidé par la supériorité de forces des Tatars, il fut contraint d'obéir. Il envoya Vassilko à Bourondaï, avec une armée et des paroles de soumission qui eurent d'abord d'heureux résultats. Les troupes mogoles se jetèrent sur la Lithuanie, qui jusques-là leur avait été inconnue : dans peu de temps les villes, les villages, les habitations, tout fut détruit, et les malheureux habitans n'échappèrent à la fureur des barbares, qu'en se réfugiant dans l'obscurité des forêts ou au milieu de marais impénétrables. Les Yatviagues éprouvèrent le même sort. Satisfait du courage que le frère de Daniel avait déployé dans diverses escarmouches, Bourondaï lui laissa la liberté de retourner à Vladimir : pendant deux années la Russie du sud-ouest jouit de la paix et de la tranquillité. Tout en ayant l'air de se glorifier de l'amitié du khan, Daniel bâtissait des villes qu'il entourait de fortifications : il conservait l'espérance que tôt ou tard les puissances voisines reconnaîtraient la

nécessité de réunir leurs forces contre les Tatars. Mais Bourondaï ouvrit à la fin les yeux : il entra en Gallicie, et fit sommer le roi de comparaître dans son camp, en humble tributaire, ou de s'attendre à une punition exemplaire. Daniel lui envoya son frère, son fils, et Jean évêque de Kholm, avec des présens. « Voulez-vous, leur dit un gé-
» néral tatar, nous convaincre de la sincérité
» de votre soumission ? Détruisez, incendiez
» vous-mêmes les murailles de vos forteresses ;
» rasez leurs remparts au niveau de la terre. »
Vassilko et Léon n'osèrent pas désobéir : les villes de Danilof, Stojek, Kremenetz, Loutsk, Lvof fondée peu de temps auparavant, et dont le nom venait de celui du fils aîné de Daniel, furent converties en villages, entièrement dépouillées de leurs fortifications, objets d'inquiétude et de haine pour les Tatars. L'incendie des murailles et des tours de Vladimir offrait à Bourondaï un spectacle de joie ; il prodiguait des louanges à la soumission de Vassilko, et ayant passé, pour témoignage de satisfaction, quelques jours dans le palais du prince russe, il marcha vers Kholm d'où le malheureux Daniel sortit pour se retirer en Hongrie. La providence sauva une seconde fois cette ville par un trait d'esprit de Vassilko : ce prince, envoyé avec deux mourzas (*a*) qui comprenaient la

(*a*) Seigneurs tatars.

langue russe, pour décider les habitans à capituler, prit une pierre dans sa main et la jetta sur la terre en disant : *Je vous défends de faire résistance*. Le voïévode de Kholm saisissant la pensée du prince, lui répondit avec une colère simulée : *Éloignez-vous ; vous êtes l'ennemi de notre souverain*. Vassilko désirait en effet que les habitans fissent résistance, car ils avaient de bonnes troupes, des fortifications sûres et un grand nombre de machines propres à lancer des flèches : les Tatars qui détestaient les siéges longs et dangereux, se retirèrent quelques jours après, pour porter la guerre en Pologne, où, malgré leurs regrets, Vassilko et Léon devinrent complices des maux dont ce pays eut à souffrir. Ces princes persuadèrent au commandant de Sandomir d'accepter une capitulation qui garantissait la sûreté des habitans et la sienne, mais ils eurent la douleur de voir les Mogols passer les citoyens au fil de l'épée ou les noyer dans la Vistule, au mépris de la convention : enfin Bourondaï retourna sur les bords du Dniéper, menaçant de réduire en cendres les provinces de Volhynie et de Gallicie, dans le cas où leurs princes ne se soumettraient pas paisiblement au joug et refuseraient le tribut aux Tatars.

Ainsi les puissans efforts, toutes les ruses de Daniel n'eurent aucun résultat utile; il ne trouva de secours ni à Cracovie, ni en Hongrie, mais il eut, en route, la satisfaction d'apprendre que Vassilko avait vaincu Mindovg, faible ennemi des Mogols, et voisin terrible pour les États policés qui l'environnaient. Après la retraite de Bourondaï, les Lithuaniens dévastèrent la Mazovie, tuèrent le prince Samovith, et, sous la conduite du traître Eustache, boyard de Rezan, ils pénétrèrent dans nos domaines auprès de Karnen. Vassilko les défit sur les bords du lac de Nevel, et envoya à son frère un grand nombre de trophées, de chevaux tout harnachés, de boucliers, de casques et de piques des Lithuaniens.

Nous venons de décrire les événemens survenus pendant le cours de quelques années au sud-ouest de la Russie, pays qui, séparé depuis le temps de Bâti, des provinces septentrionales, avait eu un système politique tout particulier, plus intimement lié aux affaires de Pologne, de Hongrie et de l'ordre teutonique, qu'à celles de Souzdal et de Novgorod. Les dernières cependant sont pour nous d'une plus grande importance; car c'est dans ces lieux que fut décidé le sort de notre patrie.

Alexandre Nevsky, de retour à Vladimir, supportait avec résignation le poids d'une rigou-

reuse dépendance, qui de jour en jour devenait plus accablante pour le peuple. La domination des Mogols avait ouvert le chemin de la Russie à une foule de marchands beserméniens du Kharasm ou de Khiva, experts dans le commerce, depuis long-temps habitués à toutes les finesses de la cupidité : ces gens prenaient à ferme les tributs de nos principautés, exigeaient des indigens, d'énormes intérêts, et, en cas de non-paiement, ils déclaraient leurs débiteurs esclaves et les emmenaient en captivité. Exaspérés enfin par le malheur, les habitans de Vladimir, de Souzdal, de Rostof perdent patience; au son du tocsin, ils courent spontanément aux armes et se jettent sur ces abominables usuriers; ils en massacrent quelques uns et chassent les autres. On en fit autant dans toutes les villes de la Russie septentrionale; à Yaroslavle le peuple fit mourir un apostat impie, nommé Zosime, qui, d'abord moine et depuis mahométan, se glorifiait de la faveur de Koblay, nouveau grand khan, et avait osé insulter à la sainteté de la religion chrétienne. Son cadavre fut jeté pour servir de pâture aux chiens. Bouga, magistrat mogol, chargé de la perception du tribut, se trouvait alors à Oustiougue; en exerçant ses fonctions il avait forcé une fille, nommé Marie, à devenir sa concubine;

Fermiers beserméniens.

L'an 1262.

mais il parvint à gagner son affection, et instruit par elle du complot qui menaçait ses jours, il manifesta le désir de recevoir le baptême. Le peuple alors lui pardonna ses exactions, et Bouga, devenu chrétien, sous le nom de Jean, épousa Marie par reconnaissance. Bientôt la piété, les vertus de cet homme lui méritèrent l'attachement de ses nouveaux concitoyens, et sa mémoire vit encore à Oustiougue. On y montre un lieu, où se livrant au plaisir de la chasse aux faucons, il lui vint dans l'idée de faire construire l'église de Saint-Jean-Baptiste, et de nos jours, ce lieu se nomme encore *Mont des Faucons* (*a*).

Après ces événemens on devait s'attendre à de funestes suites. Les vengeances exercées contre les usuriers du Karasm, enflammèrent le courroux des Tatars qui les protégeaient; d'un autre côté, le gouvernement n'avait rien fait pour retenir le peuple, parce que peut-être il n'en avait pas la possibilité; quoi qu'il en soit, tout accusait Alexandre aux yeux du khan, et le grand prince prit la résolution de se rendre à la horde, avec sa justification et des présens. Les annalistes donnent encore un autre motif à ce voyage : quelque temps auparavant, les Mo-

(*a*) Sokolieiou goroiou.

gols avaient demandé des troupes auxiliaires à Alexandre ; il voulait chercher à s'affranchir de cette funeste obligation, afin qu'au moins ses malheureux sujets ne se vissent pas forcés à verser leur sang pour les infidèles. Au moment de son départ, Alexandre envoya son armée à Novgorod, et donna à Dmitri l'ordre de marcher contre les chevaliers livoniens. Ce jeune prince prit d'assaut la ville de Dorpat, entourée de trois remparts ; tous les habitans furent passés au fil de l'épée, et il s'en retourna chargé de butin : il avait dans son armée beaucoup de Novgorodiens, et pour compagnons d'armes Yaroslaf de Tver, Constantin, gendre d'Alexandre, et Tortivil, prince de Lithuanie. Le neveu de Mindovg, qui avait embrassé la religion chrétienne, régnait à Polotsk, soit qu'il en eût fait la conquête, ou, ce qui est plus probable, que la bonne renommée dont il jouissait l'y eût fait appeler par les habitans de cette ville, après la mort de Briatcheslaf, beau-père d'Alexandre. Aidé de Daniel de Gallicie et des chevaliers livoniens, Tortivil, qui avait établi son indépendance par la force des armes, vivait en paix avec les Russes.

Alexandre trouva le khan Berka à Saraï, ville située sur le Volga ; ce successeur de Bâti aimait les sciences et les arts ; il protégeait les savans et

les artistes; il embellit de nouveaux édifices sa capitale du Kaptchak, laissant aux Russes qui l'habitaient une telle liberté dans l'exercice de la religion chrétienne, qu'en 1261, le métropolitain Cyrille y établit une nouvelle éparchie qui prit le nom *de Saraï*, et à laquelle fut réuni depuis l'évêché de Péréïaslavle du midi. La démarche du grand prince fut couronnée d'un heureux succès, et il parvint à justifier les violences exercées contre les fermiers bésserméniens,
L'an 1263. dans les villes de la principauté de Souzdal. Le khan consentit également à ne point exiger de troupes russes, mais il retint Alexandre tout l'hiver et tout l'été à sa cour. Ce prince, dont la santé s'était affaiblie, reprit, pendant l'automne, le chemin de Nyjni-Novgorod; il se rendit ensuite à Gorodetz, où il fut atteint d'une maladie mortelle qui termina ses jours, le 14 du mois de novembre. Dans la noble ardeur qui l'animait pour le bien-être de sa patrie, il avait, pour la servir, épuisé ses forces physiques, ses facultés morales, et au moment de sa mort, ses méditations avaient uniquement Dieu pour objet. Il prit la tonsure monacale, et à la vue des pleurs qui coulaient autour de son lit de mort, il dit à ses fidèles serviteurs, d'une voix faible, mais avec l'expression de la plus tendre sensibilité : « *Eloignez-*

» *vous, mes amis, et n'abattez pas mon âme » par le tableau de votre douleur.* » Tous étaient prêts à descendre au tombeau avec un prince qu'ils chérissaient, selon les propres expressions de l'un d'eux, *plus encore qu'un père*. Le métropolitain Cyrille résidait alors à Vladimir; à la nouvelle de la mort du grand prince, il dit à haute voix dans l'assemblée du clergé : *Il s'est couché le soleil de la patrie!* Personne ne comprit d'abord ces paroles; le métropolitain accablé gardait un morne silence; tout à coup il laisse éclater ses sanglots, et s'écrie : *Alexandre n'est plus!* Tous les assistans furent saisis de terreur, car ils regardaient le héros de la Néva comme indispensable au bonheur de la Russie, et d'après son âge, il aurait pu vivre long-temps encore. La douleur publique s'exprimait par un seul mot, par un cri de désespoir que répétaient les boyards, le clergé, le peuple : *nous allons périr!*.... Le corps du grand prince fut transporté à Vladimir, dont tous les habitans vinrent, malgré la rigueur de la saison, au-devant du cercueil jusqu'à Bogolubof; des larmes coulaient de tous les yeux : chacun voulait baiser les restes précieux du bon prince, et à travers les sanglots, lui exprimer, comme s'il avait pu les entendre, les regrets sincères et touchans que sa perte causait à la Russie.

Mort d'Alexandre. Ses vertus.

Que pourrait ajouter un historien à la louange d'Alexandre, après cette simple description de la douleur nationale, description fondée sur le récit de témoins oculaires? Alexandre Nevsky fut placé au nombre des génies tutélaires de la Russie, et pendant l'espace de plusieurs siècles, il fut considéré par les Russes comme un nouveau défenseur céleste, auquel ils attribuaient tous les événemens heureux pour la patrie; tant la postérité ajoutait foi à l'opinion et au jugement des contemporains à l'égard de ce prince! Le surnom *de saint*, qu'on lui a accordé, est bien plus expressif que celui de *grand*, car celui-ci est d'ordinaire le partage des princes heureux, et Alexandre n'avait, pour soulager le cruel destin de la Russie, que son caractère et ses vertus. En prodiguant ces éloges à sa mémoire, ses sujets prouvèrent au monde que le peuple sait quelquefois apprécier avec justesse les qualités des princes, et qu'il ne les juge pas toujours d'après l'éclat extérieur des Etats soumis à leur puissance. Les capricieux Novgorodiens eux-mêmes, bien qu'ils eussent cédé, malgré eux, à Alexandre, une partie de leurs droits ou franchises, priaient unanimement pour lui et ne cessaient de répéter : « *Il a beaucoup fait pour » Novgorod et pour toute la Russie.* » Le corps d'Alexandre fut enterré dans le monastère de

Notre-Dame, où il reposa jusqu'au dix-huitième siècle, époque à laquelle Pierre-le-Grand fit transporter, sur les bords de la Néva, les restes de ce prince immortel, comme pour lui consacrer sa nouvelle capitale et consolider, par ce moyen, son illustre existence.

Après la mort d'Alexandra, fille du prince de Polotsk, sa première épouse, Alexandre Nevsky épousa en secondes noces une princesse nommée Vassa, dont l'origine nous est inconnue, et dont la dépouille mortelle est déposée dans l'église du couvent de l'Assomption à Vladimir, où est également enterrée Eudoxie fille d'Alexandre.

La gloire d'Alexandre, d'après le témoignage de nos *livres généalogiques*, attira dans ses États plusieurs hommes de marque des pays étrangers, surtout de l'Allemagne et de la Prusse (20); leur postérité existe jusqu'à présent en Russie, et sert la patrie dans les premiers emplois civils et militaires. Emigrés des pays étrangers.

Ce fut sous le règne d'Alexandre Nevsky que l'on vit naître, dans la horde du Volga ou de Kaptchak, des dissensions qui présageaient sa chute. Orgueilleux de sa puissance, Nogaï, l'un des principaux chefs des Tatars, refusa d'obéir au khan et se déclara souverain indépendant aux environs de la mer Noire; il contracta alliance Séditions dans la horde.

avec Michel Paléologue, empereur d'orient, qui, en 1261, ayant pris Constantinople et rétabli la monarchie de Byzance, ne rougit pas d'accorder à ce séditieux la main d'Euphrosine, sa fille naturelle. C'est du nom de ce Nogaï qu'est dérivé celui des Tatars nogaïs, sujets actuels de la Russie. Malgré leurs divisions intestines, les Mogols étendaient sans cesse leurs conquêtes : en traversant la Bulgarie d'orient, ils arrivèrent jusqu'à la Permie, dont une partie des habitans, poussés par la terreur, se réfugièrent en Norvège ; le roi Hacon les convertit au christianisme, et leur concéda des terres pour y établir leurs habitations (21).

CHAPITRE III.

Le grand prince YAROSLAF *Yaroslavitch.*

1263 — 1272.

Le plus ancien acte civil de Novgorod. — Mariage d'Yaroslaf. — Séditions en Lithuanie. — Guerre en Livonie. — Baskaks. — Reproches faits au grand prince. — Paix entre les Novgorodiens et Yaroslaf. — Les Tatars embrassent la religion de Mahomet. — Mort d'Yaroslaf. — Changemens dans les apanages. — Le prince Féodor gendre du khan. — Mort du roi Daniel. — Ses vertus. — Événemens dans la Russie occidentale. — Fondation de Caffa. — Ville de Crime.

ANDRÉ Yaroslavitch devait hériter du trône de Vladimir ; mais comme il ne survécut que de quelques mois à Alexandre Nevsky, ce fut son frère Yaroslaf de Tver qui devint grand prince. Les Novgorodiens se soumirent également à sa puissance, après avoir chassé le jeune Dmitri Alexandrovitch, en raison de sa minorité ; mais ils exigèrent qu'Yaroslaf s'engageât par serment à observer fidèlement les conditions qu'ils lui L'an 1264.

imposaient. Nous avons l'original de ce traité solennel, fait au nom de l'archevêque, du possadnik Michel, de Tissiatchski Codrat et de tous les habitans de Novgorod, depuis *les plus vieux* jusqu'aux *plus jeunes;* il y est dit : « Prince » Yaroslaf, nous voulons, qu'à l'exemple de vos » aïeux et de votre parent, vous confirmiez, » en baisant la croix, la sainte promesse de » gouverner Novgorod conformément à ses an» ciennes lois; de vous contenter des *présens* » de nos provinces, sans rien exiger d'elles; » de n'en confier le gouvernement qu'à des ma» gistrats novgorodiens, qui ne pourront être » choisis que du consentement du possadnik; » enfin, de ne point changer, sans de puissans » motifs, ceux nommés par votre frère Alexan» dre, par son fils Dmitri ou par les Novgoro» diens. Il sera envoyé, à Torgek et à Volok, » des juges chargés de nos intérêts réciproques; » mais vous, la princesse, vos boyards ou gen» tilshommes, ne pourrez avoir de villages ni à » Béjitzi, ni dans les autres domaines de Nov» gorod, comme Volok, Torgek, etc., ainsi que » Vologda, Zavolotchié, Kola, la Permie, chez » les Petchoriens et les Yougres, soit par suite » d'acquisitions ou de présens. Il vous sera per» mis, prince, de venir en automne dans la

» ville de Roussa ; et, conformément au traité
» conclu avec votre père Yaroslaf, vous ne pour-
» rez envoyer à Ladoga que votre pêcheur et
» celui qui brasse de l'hydromel pour vous.
» Dmitri et les Novgorodiens ont accordé, pour
» trois ans, aux habitans de Béjitzi, ainsi qu'à
» ceux d'Obonège, le droit de se juger eux-
» mêmes : respectez ces dispositions et ne leur
» envoyez point de juges. Ne transportez pas
» les hommes de nos provinces dans votre pays,
» ni de gré, ni de force ; la princesse votre
» épouse, vos boyards et vos gentilshommes ne
» doivent prendre en otage, pour dettes, ni les
» marchands, ni les laboureurs ; nous assigne-
» rons des prairies pour vous ainsi que pour vos
» boyards ; mais ne réclamez pas celles qui nous
» avaient été enlevées par Alexandre, et en gé-
» néral, ne l'imitez pas dans ses actes de despo-
» tisme. Ainsi que cela était anciennement éta-
» bli, les juges et gentilshommes du prince qui
» visitent les districts, doivent payer, avec l'ar-
» gent qu'ils reçoivent à cet effet, les chevaux
» dont ils se servent pendant leur voyage ; les
» courriers militaires pourront seuls exiger que
» les marchands leur fournissent des chevaux
» dans les villages ; quant à ce qui concerne
» les douanes, nos marchands doivent payer,

» dans votre principauté ainsi que dans tout le
» pays de Souzdal, deux écureuils par canot,
» chariot et panier de lin ou de houblon : c'est
» ainsi, prince, que tout se faisait sous nos
» pères et nos aïeux. En conséquence, et pour
» garantie que vous exécuterez ces conditions,
» baisez donc vous-même la Sainte-Croix en
» présence des ambassadeurs de Novgorod : sur
» ce, prince, nous vous saluons. »

Cet acte intéressant prouve que le revenu particulier des princes de Novgorod consistait en *présens*, et que le tribut appartenait au trésor public. Bien que l'élection des gouverneurs de provinces dépendît du prince, on y voit qu'il fallait cependant que leur nomination fût approuvée par le possadnik ; que quelques districts prenaient à ferme le droit d'avoir leurs juges particuliers ; que les Novgorodiens ne permettaient pas à leurs compatriotes de transporter leur résidence dans d'autres principautés ; que leurs marchands faisaient, dans les provinces voisines, le commerce de houblon et de lin ; enfin que les habitans de Ladoga, qui avaient en abondance du miel et du poisson, en fournissaient pour la table du prince. C'est ici que, pour la première fois, il est fait mention de la ville de Vologda, qui, selon les mémoires ecclé-

siastiques de ce lieu, n'était, vers l'an 1147, qu'un bourg de commerce, entouré de forêts, et qui devint dans la suite une ville considérable, environnée d'une muraille de briques, dont on voit encore des tours, des portes et des débris.

Yaroslaf, ayant garanti par serment l'exécution de ce traité, entra à Novgorod, où, devenu veuf, il épousa Xénie, fille d'Youri Mikhaïlovitch. Ce fut là qu'il apprit les événemens importans qui s'étaient passés en Lithuanie. Mindovg, roi de ce pays, n'était plus ; il avait été assassiné par de proches parens, qui firent mourir aussi Tortivil de Polotsk, attiré dans leur piége ; ils donnèrent un autre prince à cette ville, et pour échapper aux coups de ces scélérats, le fils de Tortivil se rendit à Novgorod. Les Russes virent avec douleur le trône d'une principauté orthodoxe, jadis si illustre, occupé par un idolâtre ; mais les dissensions et les malheurs de la Lithuanie étaient pour eux un sujet de satisfaction. Mindovg avait un fils nommé Voichelg, prince de Novogrodok, où il s'était rendu célèbre par sa tyrannie. Il se baignait dans le sang d'innocentes victimes : enfin ses malheureux sujets eurent la satisfaction de lui voir embrasser la religion chrétienne, du vivant de son père. La morale de l'Évangile calma la violence de ses

L'an 1265. Mariage d'Yaroslaf.

passions, et lui fit prendre en horreur les vanités du monde. Il se retira chez Daniel de Gallicie, où il tint sur les fonts de baptême Youri, fils de Léon. Bientôt il renonça à la société, et vécut long-temps dans le couvent de Grégoire, abbé de Polonino, connu par sa piété. Il lui prit envie de visiter Jérusalem et le mont Athos. A son retour il fonda, sur les bords du Niémen, un monastère, dans lequel il mena, pendant quelques années, une vie laborieuse, remplissant avec zèle tous les devoirs de l'état monastique : ni les flatteries, ni les menaces de Mindovg n'avaient pu ébranler sa foi, ni diminuer son ardeur pour le christianisme; mais la nouvelle de la fin déplorable de son père produisit sur lui un effet extraordinaire : transporté de fureur, il saisit son épée, et rejette l'habit religieux, en faisant vœu de ne le reprendre qu'après avoir immolé à sa vengeance les ennemis de Mindovg. Cette vengeance fut terrible ! Semblable à une bête farouche, Voichelg se jette sur la Lithuanie, à la tête des troupes qu'il venait de lever ; il est bientôt unanimement reconnu pour souverain ; il fait exterminer, comme traîtres, une multitude de citoyens. Trois cents familles lithuaniennes courent chercher un asile à Pskof, se convertissent à la religion chrétienne, et trou-

vent, dans Yaroslaf, un généreux défenseur contre les violences que les Novgorodiens voulaient exercer sur eux.

A la même époque, Dovmont, parent de Mindovg, quitte sa patrie, embrasse le christianisme, et parvient à inspirer aux habitans de Pskof une telle confiance, que, sans le consentement d'Yaroslaf, ils le choisissent pour leur prince, et lui fournissent des troupes pour ravager la Lithuanie. Dovmont justifia cette confiance par ses exploits, son courage, surtout par sa haine contre ses compatriotes. Il saccagea la province de Gerden, prince de Lithuanie, s'empara de sa femme, de ses deux fils, et remporta sur lui une victoire décisive aux environs de la Dvina. Gerden put à peine échapper au vainqueur. La valeur de Dovmont n'était pas le seul objet des louanges des Pskoviens; ils voyaient en lui l'humilité d'un chrétien; car il attribuait modestement le succès de ses armes à l'intercession de S. Léontius; parce que la défaite des ennemis avait eu lieu le jour de la fête de ce martyr.

L'an 1266.

Le 18 juin.

Cependant Yaroslaf, irrité de l'audace des Pskoviens, qui, de leur propre autorité, avaient osé se choisir un prince étranger, forma le projet de chasser Dovmont, et donna à cet effet,

aux troupes de Souzdal, l'ordre de se rendre à Novgorod; mais il fut obligé de les renvoyer dans leur pays, car les Novgorodiens ne voulaient pas entendre parler de cette guerre civile.
L'an 1267. *L'ami de Sainte-Sophie*, disaient-ils, *pourrait-il être jamais l'ennemi de Pskof?* — Yaroslaf retourna à Vladimir, laissant à Novgorod son neveu Youri, fils d'André, sous le règne duquel une partie considérable de cette ville fut
Le 23 mai. réduite en cendres. Le quartier Nérévien fut entièrement détruit; plusieurs citoyens perdirent la vie, et il fut même impossible de sauver les bâtimens qui se trouvaient dans le port, chargés de marchandises. Un annaliste rapporte que le Volkhof paraissait tout en feu: dans quelques heures les habitans les plus riches se trouvèrent ruinés; tandis que profitant de la confusion générale, les pauvres enlevaient les choses précieuses, et s'enrichissaient ainsi du malheur public.

Ce désastre n'empêcha pas les Novgorodiens de s'occuper d'entreprises de guerre: leurs troupes réunies à celles de Pskof, marchèrent, sous le commandement de Dovmont, contre la Lithuanie; elles revinrent sans avoir éprouvé de pertes, ayant causé de grands dommages à l'ennemi: une autre armée, qui fit le siége de

Vesenberg, ville d'Esthonie, soumise aux Danois, ne réussit pas à s'en emparer. Animés du désir de réparer cet affront, les Novgorodiens se procurent d'habiles artisans, auxquels ils font fabriquer des machines de siége pour battre les murailles; ils appellent Dmitri Alexandrovitch, qui arrive avec une armée de Péréiaslavle; Dovmont de Pskof se réunit à eux, et ils attendaient même le grand prince, mais Yaroslaf se contenta de leur envoyer ses deux fils, Michel et Sviatoslaf. Au moment où l'armée était sur le point de se mettre en campagne, on vit arriver à Novgorod les espions de l'ordre livonien, sous le titre d'ambassadeurs de Riga, de Fellin et de Dorpat : ils dirent à nos princes que les chevaliers livoniens désiraient vivre en bonne intelligence avec eux; qu'ils ne songeaient point à porter secours aux Danois, ni à se mêler, en aucune façon, des affaires de ceux-ci avec les Russes; les Allemands affirmèrent, par serment, la sincérité de leurs protestations, et un boyard de Novgorod, dépêché à leurs évêques, aux magistrats des *gentilshommes de Dieu* (nom que l'on donnait en Russie aux chevaliers livoniens), reçut d'eux le même serment. Ainsi persuadés de l'amitié des Allemands, les Russes croient venir facilement à bout des Danois, et

Guerre en Livonie.

L'an 1268. Le 28 janvier.

ils marchent sur Vesenberg par trois routes différentes, dévastant tous les villages qu'ils rencontrent. Ils apprennent qu'un grand nombre d'habitans étaient cachés avec leurs biens dans une caverne inaccessible, ils l'inondent au moyen d'une machine hydraulique; et les misérables Esthoniens, obligés d'en sortir, sont tous passés au fil de l'épée. Le butin trouvé dans la caverne fut donné en totalité au prince Dmitri. Déjà l'armée russe, qui s'approchait de Vesenberg, était disposée sur les bords de la Kegol, lorsque soudain elle voit avec étonnement de nombreuses troupes allemandes, commandées par le grand maître lui-même, Othon de Rodenstein, et par Alexandre, évêque de Dorpat, prendre le parti des Danois, au mépris de leurs engagemens. Les Novgorodiens, reconnaissant qu'il fallait résoudre la question l'épée à la main, traversent à l'instant la rivière et se forment vis-à-vis le *bataillon de fer* des Allemands. Michel, fils d'Yaroslaf, était à l'aile gauche; la droite était confiée à Dovmont de Pskof, Dmitri et Sviatoslaf. Le combat s'engage, et des deux côtés les guerriers font preuve de courage et d'audace. *Jamais nos pères*, dit un annaliste, *jamais nos aïeux ne virent une semblable boucherie.* Les Novgorodiens, engagés avec la phalange

Le 18 février.

d'élite des Allemands, tombaient par rangs entiers. Le possadnik Michel et plusieurs officiers de marque restèrent au champ d'honneur; Codrat, le premier des généraux, disparut dans la mêlée ; le prince Youri, fils d'André, prit la fuite. Cependant les troupes de Pskof et de Ladoga réunies combattaient en bon ordre; enfin le prince Dmitri, à la tête des Novgorodiens, renverse les ennemis et les poursuit l'espace de sept verstes, jusque sous les murs de la ville même; mais, de retour au lieu du combat, il est étonné d'y rencontrer encore un autre régiment allemand qui pillait les bagages de l'armée russe. Déjà le jour était à son déclin; inspirés par la prudence, les chefs décidèrent qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain pour ne pas s'exposer à tuer, dans une action nocturne, leurs propres soldats au lieu des ennemis : ils eurent beaucoup de peine à calmer la bouillante ardeur de leurs troupes; elles attendaient l'aube du jour avec impatience; mais profitant de l'obscurité, les chevaliers firent leur retraite. Les Russes restèrent trois jours *sur les cadavres*, c'est-à-dire sur le champ de bataille, en signe de leur triomphe. Ils prirent ensuite le parti de retourner dans leur pays; car les pertes qu'ils venaient de faire, les mettaient hors d'état de s'occuper du

siége des villes. Au lieu de riches dépouilles, ils rapportèrent les corps de leurs illustres chefs. Celui du possadnik Michel fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie ; cet honneur et les larmes de tout Novgorod furent la récompense de son noble trépas. Pavcha fut choisi pour le remplacer, tandis que la place du premier général restait vacante ; car le peuple n'avait aucune nouvelle positive sur le sort de Codrat. On conserva long-temps, à Novgorod et à Riga, le souvenir de cette bataille. Les historiens de Livonie assurent que cinq mille Russes et treize cent cinquante Allemands y perdirent la vie ; au nombre de ces derniers se trouvait aussi l'évêque de Dorpat.

L'an 1269. Le grand-maître de l'ordre livonien, plus irrité que jamais contre les Russes, leva de nouvelles troupes, et bientôt ses navires, ainsi que sa cavalerie, pénétrèrent dans la province de Pskof; il livra Isborsk aux flammes, assiégea Pskof, et fut sur le point de la raser entièrement ; car il avait quantité de beliers, et dix-huit mille soldats, ce qui constituait, à cette épo-
23 avril. que, une force considérable. Othon menaçait surtout de punir Dovmont, dont la valeur avait été l'effroi, non-seulement de la Lithuanie, mais encore des Allemands, ses voisins, et qui, peu

de temps auparavant, avait taillé en pièces, sur ses frontières, un de leurs détachemens. L'intrépide Dovmont ayant examiné les forces des Allemands, se prépare au combat; il convoque ses guerriers dans le temple de la Trinité, pose ses armes sur l'autel, demandant à Dieu que tous ses coups deviennent mortels aux ennemis. Après avoir reçu la bénédiction de l'abbé Isidore, qui, de ses propres mains, lui ceignit l'épée, ce prince se livre à l'impulsion de son courage, et excite l'admiration autant que l'amour des habitans de Pskof, par ses héroïques exploits; il combattit dix jours entiers, et blessa de sa main le grand-maître de l'ordre. Cependant l'arrivée des troupes de Novgorod força les chevaliers à se retirer derrière la Velika. On entra avec eux en négociations, à la suite desquelles la paix leur fut accordée, et cette guerre n'eut pour les deux partis, d'autre résultat que la perte d'un grand nombre d'hommes, sans aucun avantage.

Alors le grand prince se rendit à Novgorod: il exprima son mécontentement contre plusieurs magistrats auteurs de cette guerre sanglante; il exigea qu'on en mît d'autres à leur place si l'on ne voulait pas qu'il sortît de la capitale. Les citoyens déclarèrent positivement qu'ils se refusaient au premier objet de cette demande, mais

ils le suppliaient de rester au milieu d'eux ; car la paix, conclue avec les Allemands, ne leur paraissait pas solide ; ils apprennent bientôt que le prince les a réellement abandonnés, et ils se hâtent de lui expédier l'archevêque, qui rejoint Yaroslaf à Bronnitzi, et le décide à retourner à Novgorod. Les magistrats ne furent point changés ; mais, par condescendance pour le prince, les citoyens choisirent pour premier général, Ratibor, l'un de ses favoris les plus dévoués, et commencèrent leurs préparatifs de guerre. Les princes apanagés de Souzdal et les troupes d'Yaroslaf s'assemblèrent à Novgorod, où l'on vit arriver aussi le tatar Amragan, grand baskak de Vladimir. Cet officier du khan, qui, selon l'apparence, prenait part à nos conseils, approuva le dessein des Russes, de marcher sur Revel ; alors les Danois et les Allemands, affaiblis par leurs pertes, craignant les suites d'une nouvelle guerre, désarmèrent Yaroslaf, en consentant à lui céder tous les bords de la Narva.

Baskaks.

Le grand prince, ayant laissé l'Esthonie en repos, avait formé le projet de conduire ses troupes dans la Carélie, pour y consolider sa domination ; mais il se rendit aux prières des Novgorodiens, renonça à inquiéter ce misérable peuple, et licencia son armée, ne prévoyant

aucun danger. Assuré de la fidélité de quelques magistrats, fort de la protection des Tatars, il observait mal les conditions du traité passé entre lui et les Novgorodiens. Souvent il agissait en maître absolu; il entendait, sans en faire aucun cas, les murmures du peuple, et le mécontentement général augmentait tous les jours. Tout à coup, Yaroslaf entend avec surprise le son du tocsin. L'heure terrible du jugement du peuple allait sonner, et de toutes parts les citoyens couraient au temple de Ste.-Sophie, persuadés qu'ils allaient décider du sort de la patrie. Le premier décret de cette assemblée tumultueuse ordonne l'exil d'Yaroslaf et le châtiment de ses favoris, dont le principal est mis à mort; les autres prennent la fuite et se réfugient dans l'église de St.-Nicolas, ou dans le palais du prince, abandonnant leurs maisons à la fureur du peuple, qui les ruina de fond en comble. L'acte d'accusation contre Yaroslaf lui fut remis au nom de Novgorod. « Pourquoi, » lui écrivaient les citoyens, vous êtes-vous » emparé de la maison d'un de nos boyards? » Pourquoi avez-vous pris de l'argent à d'au- » tres? Pourquoi avez-vous fait sortir de Nov- » gorod les étrangers qui vivaient paisible- » ment avec nous? Pourquoi vos oiseleurs nous

L'an 1270.

» éloignent-ils du Volkhof, et vos chasseurs, de » nos champs ? Il est temps de mettre fin à ces » violences ! Partez, allez où il vous plaira ; » quant à nous, nous saurons trouver un autre » prince. » Yaroslaf envoya son fils à l'assemblée publique, avec l'assurance qu'il était prêt à faire tout ce qui plairait au peuple. « C'en est » fait, répondirent les citoyens, nous ne vou- » lons plus de vous. Éloignez-vous, ou bien » vous serez chassé sur-le-champ. » Le grand prince partit. Aussitôt les Novgorodiens envoyèrent une ambassade à Dmitri Alexandrovitch, convaincus qu'il consentirait avec plaisir à régner sur eux ; mais ce prince rejeta leurs offres, en disant : « Je ne veux pas monter sur » un trône dont vous avez chassé mon oncle. »

Ce refus parut aux Novgorodiens une offense grave ; ils apprirent en même temps par Vassili, jeune frère d'Yaroslaf, que le grand prince, guidé par son ressentiment, se préparait à marcher contre eux à la tête des troupes mogoles, avec Dmitri de Péréïaslavle et Gleb de Smolensk. « Mais soyez sans inquiétudes, leur écrivait Vas- » sili, la patrie de Ste.-Sophie est la mienne, » et je suis prêt à la servir ainsi que vous. » Il se rendit à la horde, où Ratibor, favori du grand prince, était parvenu à armer le khan

contre ses compatriotes, en lui disant : « Les
» Novgorodiens sont vos ennemis ; ils ont honteusement
» chassé Yaroslaf, ruiné vos maisons ;
» ils ont cherché à nous faire mourir,
» sans autre motif que d'avoir exigé d'eux le
» tribut qu'ils doivent vous payer. » Trompé par ces discours, le khan avait déjà fait partir une armée pour apaiser les rebelles ; Vassili le tira d'erreur, en lui donnant la certitude que les Novgorodiens n'avaient point songé à offenser les Mogols, et qu'ils avaient de justes motifs de se plaindre du grand prince. Alors le khan rappela ses troupes, et Vassili, qui venait de rendre aux Novgorodiens un si éminent service, conçut l'espoir de devenir leur prince. Disposés à mourir pour la conservation de leurs droits et de leur liberté, ces fiers républicains avaient déjà entouré leur ville d'une palissade élevée, transporté leurs biens au centre de cette enceinte, et ils attendaient les ennemis.

Yaroslaf s'approcha jusqu'à Goroditché, mais il y rencontra tous les habitans sous les armes, à pied ou à cheval, et se dirigea vers Roussa qu'il occupa avec son armée ; il envoya aussitôt Tvorimir, un de ses boyards, porter aux Novgorodiens des propositions amicales. « Je veux
» bien, disait-il, oublier les injures que vous

» m'avez faites : tous les princes russes ga-
» rantiront l'accomplissement des conditions
» convenues entre nous. » Les Novgorodiens lui répondirent par cet ambassadeur : « Prince, vous
» vous êtes déclaré l'ennemi de Sainte-Sophie :
» laissez-nous donc en repos : dans le cas contraire
» nous sommes décidés à périr pour notre patrie.
» Nous nous trouvons sans prince, mais Dieu,
» le bon droit et Sainte-Sophie sont pour nous ;
» nous ne voulons point de vous. » Aussitôt une armée nombreuse dans laquelle se trouvaient les troupes de Ladoga et de Pskof, de la Carélie, de l'Ingrie et les Vojans, se mit en marche vers Roussa, sur les pas de l'ambassadeur : leur camp était placé d'un côté de la rivière, celui d'Yaroslaf sur la rive opposée ; après huit jours d'inaction, les Novgorodiens reçurent une lettre du métropolitain Cyrille. Ce digne pasteur des fidèles les conjurait au nom de la patrie et de la religion d'éviter l'effusion du sang : il garantissait l'exécution des promesses d'Yaroslaf et prenait sur sa conscience le péché qu'ils croiraient commettre, si, dans le délire de la colère, ils avaient prononcé le vœu de ne faire jamais la paix avec le grand prince. Les exhortations de ce sage vieillard, illustre par son rang autant que par ses vertus, réussirent à toucher le cœur des Novgorodiens,

et les ambassadeurs d'Yaroslaf, arrivés dans leur camp, terminèrent l'œuvre de la paix ; on rédigea le traité que le grand prince ratifia en baisant la sainte croix. La teneur de cet acte, conservé dans nos archives, est conforme à celle du premier, à quelques supplémens près ; il est stipulé ainsi de la part des Novgorodiens : « Prince Yaroslaf, oubliez votre ressentiment contre l'archevêque, le possadnik et tous les citoyens de Novgorod. Renoncez à les poursuivre et à vous venger d'eux, soit par des paroles, soit par des actions. Repoussez les insinuations de la calomnie, n'admettez pas les accusations des esclaves contre leurs maîtres. Rendez à nos ambassadeurs et à nos marchands, arrêtés à Kostroma et dans les autres villes du pays de Souzdal, la liberté d'en partir avec ce qui leur appartient. Délivrez aussi tous les prisonniers de guerre et les débiteurs de Novgorod, arrêtés à Torgek par le prince Youri, en comprenant dans ce nombre les vôtres, ceux de la princesse votre épouse, et de vos boyards ; que le marchand puisse retourner dans sa centurie, le paysan dans son district. Ne distribuez à personne les revenus de l'État. Remettez en vigueur la convention passée avec votre père, et qu'au lieu des changemens que vous

Paix des Novgorodiens avec Yaroslaf.

» avez apportés dans nos droits, les traités con-
» sentis par Yaroslaf et Alexandre, aient toute
» leur force ; ne faites le commerce dans le quar-
» tier des Allemands que par l'entremise de nos
» marchands ; ne fermez point ce quartier et n'y
» envoyez pas vos préposés ; le village de Sainte-
» Sophie sera la propriété inaliénable de cette
» église. Les Novgorodiens ne pourront être
» jugés dans la principauté de Souzdal ; nos né-
» gocians y feront librement le commerce selon
» l'autorisation du khan ; vous pourrez y per-
» cevoir les droits d'entrée déjà établis, mais
» non pas les introduire dans les provinces de
» Novgorod. Les juges commenceront leurs
» tournées depuis la fête de S. Pierre et S.
» Paul, etc. : Sur le revers de cette charte, munie d'un sceau de plomb, il est écrit que Schevgou et Banchi, ambassadeurs du khan des Tatars, vinrent en son nom à Novgorod pour placer Yaroslaf sur le trône, ce qui prouve la servile dépendance où les princes russes se trouvaient réduits.

Yaroslaf demeura ensuite pendant quelques mois à Novgorod. Ennemi de Dovmont, il donna pour prince aux Pskoviens un nommé Aïgouste, mais ce fut pour très-peu de temps, et pendant l'hiver il partit pour Vladimir, laissant le gou-

vernement de Novgorod au lieutenant André. La grande principauté de Souzdal jouissait d'une parfaite tranquillité ; c'est-à-dire qu'elle supportait en silence le joug de l'esclavage. Le peuple rendait grâce au ciel d'avoir allégé son sort en inspirant à Mangou Timour, frère et successeur du khan Berka, l'heureuse idée de délivrer les Russes des violences des fermiers du kharasm. Abulgasi, historien mogol, fait l'éloge de la sagacité de Timour ; mais son esprit n'adoucissait point la férocité de son cœur, et la mémoire de ce prince est conservée en lettres de sang dans nos annales : elles rapportent que ce fut par ses ordres que le vertueux Roman, prince de Rezan et fils d'Oleg, reçut dans la horde la couronne du martyre. Le khan Berka, qui avait eu l'occasion de s'entretenir sur la religion avec des marchands de Bukharie, avait été charmé de la doctrine de l'alcoran, et il était devenu zélé mahométan. Son exemple avait servi de loi à une grande partie des Mogols, fort indifférens pour leur ancienne idolâtrie, et comme l'effet ordinaire de toute religion nouvelle est le fanatisme, la tolérance qui d'abord avait distingué les Tatars, fit place à l'ardeur la plus vive pour la prétendue divinité de l'alcoran. Roman avait peut-être indiscrètement parlé contre cet aveuglement de la

Les Tatars embrassent la religion de Mahomet.

raison, aussi fut-il accusé devant Timour d'avoir blasphémé la religion. Roman, sommé de se disculper, ne voulut point trahir sa conscience; il parla avec si peu de retenue, que les barbares, irrités de son audace, lui fermèrent la bouche, coupèrent par morceaux cet infortuné prince et
Le 19 juillet. mirent sa tête au haut d'une pique, après en avoir arraché la peau. Les Russes ne purent retenir leurs larmes à cet affreux spectacle, mais la fermeté de ce second Michel les consolait, dans l'idée que Dieu n'avait pas encore abandonné un pays dont les princes, foulant aux pieds la gloire de ce monde, mouraient si généreusement pour sa loi sainte.

1272. Mort d'Yaroslaf.

A l'exemple de son père et d'Alexandre Nevsky, le grand prince Yaroslaf employait tous les moyens possibles pour se concilier la bienveillance des khans. Comme ces princes, il mourut en revenant de la horde où il s'était rendu avec son frère et Dmitri Alexandrovitch : son corps fut transporté à Tver où il fut enterré. Les annalistes ne disent rien du caractère d'Yaroslaf; nous voyons seulement qu'il aurait voulu jouir d'un pouvoir plus absolu, mais qu'il était d'un caractère trop faible pour se le procurer par une détermination hardie. Il opprimait le peuple, et s'accusait ensuite comme un coupable.

La gloire des héros n'eut point de charmes à ses yeux, puisqu'il refusa de prendre lui-même le commandement de l'armée, lorsqu'elle combattait contre les Allemands ; il est également indigne du nom d'ami de la patrie, car il arma les Mogols contre Novgorod.

Change-mens dans les apanages.

Le règne de ce prince est remarquable par quelques changemens dans les apanages particuliers de la grande principauté. Vassili Vsevolodovitch, petit-fils de Constantin, mort en 1249, avait laissé sur le trône d'Yaroslavle, sa femme Xénie, avec Marie sa fille, encore mineure, qui épousa dans la suite Féodor Rostislavitch *le noir*, petit-fils de Mstislaf Davidovitch de Smolensk, prince apanagé de Mojaïsk. Féodor, se croyant offensé par ses frères aînés, Gleb et Michel, passa dans Yaroslavle, apanage de sa femme, et en partagea le trône avec sa belle-mère. Des annalistes plus modernes ont accompagné ce récit des détails suivans : « Féodor, qui se trouvait » à la horde, charma tellement la reine des Mogols, » par sa beauté mâle et par son esprit, qu'elle réso- » lut de lui donner sa fille en mariage. Cependant » Marie étant morte à Yaroslavle, le peuple pro- » clama son fils Michel, prince de cet État, et re- » fusa d'obéir à Féodor, qui, privé de la sorte de sa » couronne et de son épouse, consentit à devenir

» gendre du khan, ou roi de Kaptchak. Tous les » obstacles qui auraient pu empêcher cette union » furent levés. Le khan permit à sa fille de re- » cevoir le saint baptême; et le patriarche de » Constantinople confirma cette heureuse al- » liance par une autorisation solennelle. Le » beau-père fit construire à Saraï un palais ma- » gnifique, dont il fit présent à Feodor, lui » donnant en même temps les villes de Tcher- » nigof, Cherson, Kazan et Bolgar. Dans la » suite le jeune Michel étant mort, le khan sou- » mit à son gendre chéri la principauté d'Ya- » roslavle, après avoir puni ses ennemis. L'é- » pouse de Féodor, baptisée sous le nom d'Anne, » érigea à Yaroslavle une église en l'honneur » de S. Michel Archange, et s'illustra par l'exer- » cice des vertus chrétiennes. » Dans le cas où ce récit serait véritable, il est à supposer que Féodor n'était pas gendre de Mangou-Timour, mais plutôt de Nogaï, dont l'épouse était chrétienne, et qui n'avait pas voulu embrasser la religion de Mahomet.

Dmitri Sviatoslavitch, cousin d'Yaroslaf et prince de Yourief, mourut en 1269; depuis cette époque, il n'est fait nulle mention, dans notre histoire, des souverains de Yourief, pendant plus de soixante-dix ans. Ce prince, célèbre par

sa piété, reçut l'habit monastique des mains de l'évêque de Rostof, et prêt à s'endormir du sommeil de l'éternité, il lui dit : « Saint père ! votre » œuvre est achevée, vous venez de préparer à » un long voyage un fidèle soldat de Jésus-Christ. » Je vais, armé de la foi et de l'espérance, » servir avec zèle le Dieu de miséricorde qui » règne dans tous les siècles. » Ces dernières paroles de Dmitri ont sans doute paru plus mémorables aux annalistes que ses actions, qui nous sont entièrement inconnues.

Six ans avant la mort d'Yaroslaf mourut Daniel, roi de Gallicie, qui fut inhumé à Kholm. Ce prince, illustre par ses talens militaires et politiques, se rendit plus célèbre encore par une vertu bien rare dans ces temps d'orage et de barbarie. Je veux dire par une clémence que ne purent lasser ni les trahisons, ni l'affreuse ingratitude de ses boyards séditieux. Bon, affable envers ses sujets, il ne s'écarta jamais des principes de la morale : dans sa jeunesse il respecta toujours les princes plus anciens, et animé d'un tendre attachement pour sa mère et pour son frère, il donna à ce dernier la province de Vladimir en apanage. Doué d'un cœur reconnaissant, scrupuleux observateur des traités de paix, Daniel sut par ses victoires, par sa prudence, ga-

Mort de Daniel de Gallicie.

rantir l'intégrité et l'honneur de la monarchie gallicienne. L'invasion des Mogols déconcerta, il est vrai, les plans de sa politique; cependant il conserva sa fermeté dans l'infortune, et son esprit ne perdit rien de sa vigueur. Bien qu'il ne pût secouer entièrement le joug odieux des Tatars, il mourut pourtant avec le doux espoir que ses descendans seraient plus heureux, en suivant son système politique, celui de rester en alliance avec les princes de l'occident, et d'employer tour à tour l'or et une apparente soumission, pour séduire les barbares, ou quelquefois la force pour les effrayer, en attendant que, semblables aux Huns d'Attila ou aux Obres, ils disparussent, anéantis par leurs dissensions intérieures ou succombant sous les efforts réunis des souverains de l'Europe. Ces espérances se réalisèrent en partie; car les successeurs de Daniel eurent bien moins à souffrir de l'esclavage, que les autres princes de Russie : ils furent respectés par les khans, et, pendant un siècle entier, les puissances chrétiennes du voisinage, regardèrent le royaume de Gallicie comme le rempart le plus sûr contre les invasions des cruels Mogols.

Événemens dans la Russie occidentale.

Aussitôt après la mort de Daniel la guerre s'alluma entre ses successeurs et Boleslas de Pologne. Vassilko était resté prince de Vladimir;

Léon régnait à Pérémysle ; Roman Danielovitch n'était plus ; Mstislaf dominait à Loutsk et à Doubno ; Schvarn, le plus jeune de tous, et le plus cher à son père, avait reçu en héritage Galitch, Kholm et Droguitchin. Malgré la paix et le traité d'alliance conclu peu de temps auparavant à Ternau, entre Boleslas et Daniel, les avides boyards de Schvarn se liguèrent avec les Lithuaniens pour ravager les provinces polonaises. Boleslas, résolu de se venger, livra un combat funeste aux troupes de Schvarn, mais qui amena une réconciliation commandée par l'intérêt réciproque des deux puissances.

Quoique les états de Daniel eussent été divisés en apanages, ses fils s'accordaient néanmoins dans leurs entreprises politiques, et obéissaient à leur oncle Vassilko, homme prudent et expérimenté. Le prince Léon seul voyait, avec déplaisir, Galitch et Kholm entre les mains de son frère cadet ; cette jalousie fut encore augmentée par un nouvel événement qui pouvait avoir des résultats importans et heureux, non-seulement pour la Russie méridionale, mais pour la tranquillité des autres pays voisins. Jadis moine, Voychelg, fils de Mindovg, fidèle ami de Vassilko et de son gendre Schvarn, s'était, avec le secours de ces deux princes, emparé d'une grande partie de la

Lithuanie, alors partagée en plusieurs petits Etats. Il y donna un apanage à Schvarn, auquel il céda même sa couronne, après avoir quitté le manteau royal pour se renfermer dans le monastère d'Ougrof, conformément au vœu qu'il avait fait. Les Russes virent cette cession avec plaisir, dans l'espoir que la Lithuanie ne formant plus, sous le fils de Daniel, qu'une seule puissance avec la Gallicie, ses dangereux habitans cesseraient pour jamais leurs brigandages; mais Léon, plus occupé de satisfaire ses vues ambitieuses que de contribuer au bonheur de la patrie, ne put voir d'un œil indifférent la belle principauté de Lithuanie entre les mains du jeune Schvarn plutôt que dans les siennes; furieux contre Voychelg, il entreprit de s'en venger d'une manière aussi infâme que cruelle. Il lui proposa une entrevue à Vladimir, sous prétexte de traiter avec lui une affaire de haute importance. Ce prince-moine hésita long-temps de céder à l'invitation de Léon, dont il connaissait le caractère perfide : cependant, tranquillisé sur sa sûreté personnelle par la parole du bon Vassilko, il se rendit à Vladimir où il alla loger dans le monastère de Saint-Michel. Le lendemain, Marvolt, premier boyard de la cour de Daniel, donna un repas splendide, où, selon la coutume du temps, les princes bu-

rent immodérement, et pendant lequel Léon déploya l'art le plus admirable dans les tendres protestations d'amitié qu'il fit au fils de Mindovg. Dès que la nuit fut venue, Voychelg se remit tranquillement en route pour rejoindre son monastère. Léon l'y suivit aussitôt, afin, disait-il, de se réjouir encore avec son cher compère ; mais à peine le malheureux a-t-il ouvert la porte, que les satellites du prince l'entourent, et que Léon, après avoir énuméré d'une voix terrible tous les maux causés à la Russie par les Lithuaniens, lui fend la tête d'un coup de sabre. Ni Vassilko, ni Schvarn ne trempèrent en aucune manière dans cet affreux complot; indignés de voir le nom russe souillé d'une aussi horrible perfidie, ils enterrèrent Voychelg dans le monastère de Saint-Michel, avec tous les honneurs dus à son rang. On écrit que lorsqu'il était sur le trône, ce prince lithuanien, cruel par caractère, portait un *manteau monacal* par-dessus ses habits royaux, ce qui lui fit donner le nom de *loup revêtu de la peau de l'agneau*. Cependant il mérita la reconnaissance des Russes, car, mû par son zèle pour la religion chrétienne autant que par son attachement pour eux, il voulut que le sang de S. Vladimir, uni à celui du célèbre Mindovg par les mariages de Daniel

et de Schvarn, régnât dans la Lithuanie. Un bienfait aussi important n'eut pas, pour la Russie, les suites heureuses qu'on avait le droit d'en attendre. Schvarn mourut à la fleur de ses ans, et le trône de Mindovg fut occupé par un prince lithuanien, nommé Troïden, païen de religion et féroce de cœur. Bientôt après mourut aussi le prince Vassilko, dont plusieurs chroniques étrangères, et surtout l'histoire de Servie, parlent avec éloge, à cause de son amitié avec le roi Étienne Dragoutin. Ce digne frère de Daniel, jadis brave et infatigable guerrier, termina ses jours en anachorète et revêtu de l'habit monastique. On raconte qu'il habita quelque temps une caverne sauvage, entourée de broussailles, où il déplorait les péchés que lui avait fait commettre son amour pour les vanités du monde et pour les fumées de la gloire. Son fils, Jean Vladimir, marié, en 1269, à Olga, fille de Roman, prince de Briansk, hérita de son apanage, et Léon entra en possession des Etats de Schvarn, c'est-à-dire de Galitch, de Kolm et de Droguitchin. Ce prince établit sa résidence dans la nouvelle ville de Lvof, fondée sous Daniel.

Fondation de Caffa.

C'est avec le temps que nous décrivons, que les historiens font coïncider la restauration de

l'ancienne ville de Théodosie, ou la fondation de la ville actuelle de Caffa. Les Génois avaient, avant cette époque, partagé le commerce de la Tauride avec les Vénitiens : mais sous le règne de l'empereur Michel Paléologue, ils tâchèrent de s'en emparer exclusivement; et, du consentement des Mogols, ils construisirent, dans la presqu'île, une halle, des bazars et des boutiques. Ils entourèrent d'abord d'un fossé et d'un rempart, le petit espace de terre qu'ils avaient obtenu, et ils y bâtirent de hautes maisons; mais bientôt ils empiétèrent sur le terrain contigu, où ils élevèrent une muraille de brique. Ils donnèrent le nom de Caffa à cette belle et forte cité, et s'emparèrent de Soudak, de Balaklava et de la ville actuelle d'Azof ou Tanaïs, dont ils chassèrent leurs dangereux rivaux, les Vénitiens. Ils inquiétèrent même l'ancien Cherson, qui, en 1333, avait déjà un évêque *catholique*, et où, dans le seizième siècle, le voyageur n'apercevait plus que des ruines, attestant son antique splendeur. Malgré de fréquens débats avec les Mogols; malgré une guerre qu'ils eurent à soutenir, en 1343, avec ces barbares, les Génois dominèrent dans la presqu'île jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient, époque à laquelle ils furent exterminés par les Turcs. Cependant

nous voyons encore aujourd'hui en Crimée des monumens de ces Italiens civilisés, des vestiges de leurs édifices, et plusieurs de leurs inscriptions. Un historien dit même que, jusqu'au dix-septième siècle, il y avait encore des familles génoises à Azof (22). Dans le voisinage de Caffa se trouvait aussi Crime, célèbre ville des Mogols, et dont le nom s'étendit depuis à toute la Tauride. Elle était si vaste, qu'un cavalier, monté sur un cheval vigoureux, pouvait à peine en faire le tour dans l'espace de douze heures. Cette ville fameuse possédait une mosquée magnifique, ornée de marbre et de porphyre; beaucoup d'autres édifices, et surtout des écoles publiques, dignes de fixer l'attention des voyageurs. La route de Chiva jusqu'à Crime était extrêmement sûre; et quoique les marchands chiviens fussent instruits qu'il leur fallait près de trois mois pour y arriver, ils ne faisaient cependant aucune provision de bouche pour leur voyage, parce qu'ils trouvaient dans les auberges tout ce qui leur était nécessaire; ce qui prouve l'amour des Mogols pour le commerce, et les encouragemens qu'ils lui accordaient. Les habitans de Crime étaient aussi renommés pour leurs richesses que pour leur avarice. Leur or ne sortait point de leurs coffres; et sourds à

La ville de Crime.

la voix des indigens, ils faisaient construire de riches mosquées en signe de dévotion. Le petit bourg actuel de *vieille Crime* (sur la Tchourouxa, près de Caffa) n'est plus qu'un misérable reste de cette ancienne et magnifique cité.

CHAPITRE IV.

Le grand prince VASSILI *Yaroslavitch.*

1272 — 1276.

Différent au sujet de la principauté de Novgorod. — Expédition des Mogols contre la Lithuanie. — Les Prussiens à Slonine et à Grodno. — Mort de Vassili. — Concile.

1272. Différent au sujet de la principauté de Novgorod.

VASSILI, prince de Kostroma, frère cadet d'Yaroslaf, monta sur le trône de la grande principauté, et envoya aussitôt à Novgorod ses ambassadeurs, qui y furent bientôt suivis de ceux de Dmitri. Ces députés s'empressèrent de plaider la cause de leurs princes respectifs, tous deux également jaloux de posséder la riche et puissante Novgorod, moins assujétie que les autres provinces au joug des Tatars. Dmitri appuyait ses prétentions sur la gloire dont il s'était couvert au combat de Vesenberg, et plus encore sur les triomphes du héros de la Néva, son père. Vassili fondait ses espérances sur le service éminent qu'il avait rendu à Novgorod

par ses démarches à la horde. Le possadnik prit le parti du fils d'Alexandre, qui, de la sorte, au comble de ses désirs, se hâta de faire son entrée dans Novgorod. A cette nouvelle, Vassili dépêche un voïévode à la poursuite de Dmitri pour l'arrêter en chemin, et lui-même il marche sur Péréiaslavle; mais bientôt il tourne ses armes contre Torgek, dont il s'empare, et où il laisse un de ses lieutenans. En même temps, Sviatoslaf Yaroslavitch, prince de Tver, à l'effet de prêter main-forte à son oncle, ravage les bords du Volga, et porte la désolation dans les villes de Béjesk et de Volok. Afin d'arrêter ces mesures hostiles, les Novgorodiens résolurent d'employer à la fois la voie des armes et celle des négociations; tandis qu'ils levaient des troupes, ils dépêchèrent leurs boyards vers le grand prince, afin d'apaiser sa colère par des paroles d'amitié. Vassili reçut les ambassadeurs avec de grandes marques de considération; mais il rejeta leurs propositions de paix; et pendant l'hiver, Dmitri s'avança contre Tver avec une puissante armée. Cependant la face des affaires changea subitement. « L'alliance du grand prince nous est » indispensable, disaient un grand nombre » de Novgorodiens. Nos marchands sont pil» lés dans le pays de Souzdal; nous ne recevons

Le 9 octobre.

» plus de blé, et nous sommes menacés de la » famine. Au lieu de verser notre sang et celui » de nos frères, ne vaudrait-il pas mieux céder » aux désirs de Vassili, désirs si conformes aux » intérêts de l'État ? » Ces discours furent bientôt répétés par tout le peuple, et l'armée, arrivée à Torgek, refusa de se porter en avant. Dmitri lui-même se fit un scrupule de résister au vœu général ; il se sépara amicalement des Novgorodiens, qui destituèrent le possadnik Pavcha, son fidèle ami, et déclarèrent Vassili prince de Novgorod. Le grand prince, qui avait ainsi atteint son but, fit son entrée dans la ville ; afin de prouver combien ses intentions étaient pacifiques, il oublia l'inimitié du boyard Pavcha, et permit au peuple de lui rendre le rang de possadnik. Cet officier avait quitté Torgek pour se rendre auprès de Dmitri ; mais, craignant de rester dans l'exil au déclin de sa vie, il eut recours à la générosité de Vassili, et jouit, jusqu'à sa mort, de l'affection de ses concitoyens.

1275. Au bout de deux ans, pendant lesquels la Russie goûta les douceurs de la paix, le grand prince partit pour la horde, à l'époque où les Mogols, à l'instigation de Léon de Gallicie, se préparaient à marcher contre les Lithuaniens. Après être resté quelque temps allié des fils de

Daniel, le successeur de Schvarn, le cruel Troïden, s'empara inopinément de la ville de Droguitchin, dont il passa au fil de l'épée la plus grande partie de la population. Irrité d'une semblable perfidie, désirant voir ses ennemis s'entredétruire, Léon implora le secours du khan Mangou-Timour. Les Tatars furent joints dans leur marche par Gleb de Smolensk, et Roman de Briansk, beau-père de Jean Vladimir, tous princes courroucés des incursions des Lithuaniens, qui avaient passé le Dniéper et ravagé les extrémités les plus reculées de la principauté de Tchernigof. Mais, en général, cette expédition eut pour la Russie des résultats bien plus funestes qu'avantageux; car la désunion se mit bientôt entre les princes, qui, après s'être emparés du faubourg de Novogrodek, refusèrent de continuer leur route en Lithuanie. A leur retour les Mogols ruinèrent un grand nombre de villages, et, sous le nom d'amis, ils enlevèrent aux laboureurs de ces contrées, leurs bestiaux, leurs biens, et jusqu'à leurs habits. « Une al-
» liance avec des infidèles, dit un annaliste, n'est
» pas plus avantageuse que la guerre, et le fait
» qui vient d'être cité, doit servir de leçon à la
» postérité. »

Expédition des Mogols contre les Lithuaniens.

Ainsi délaissés par leurs alliés, les princes de

Prussiens à Slonine et à Grodno.

Gallicie prirent deux villes en Lithuanie, Tourisk, sur les bords du Niémen, et Slonine, où demeuraient des Prussiens qui y avaient trouvé un asile contre les violences de l'ordre teutonique, et dont Troïden s'était également servi pour peupler Grodno. Léon et Vladimir, fils de Vassilko, avaient déjà fait la paix avec Troïden; mais le superbe Nogaï, indigné du mauvais succès des armes mogoles dans le pays des Lithuaniens, envoya une nouvelle armée en Gallicie, et les troupes de cette principauté reçurent l'ordre d'entrer en Lithuanie avec celles du khan. Elles obéirent et allèrent mettre le siége devant Grodno, tandis que les Mogols faisaient celui de Novogrodek. Cependant les alliés ne retirèrent d'autre fruit de cette nouvelle expédition, que quelque butin, dont ils s'emparèrent dans les environs de ces deux villes, et qui leur coûta un grand nombre d'hommes. Les Prussiens de Grodno surtout déployèrent la plus brillante valeur; dans une attaque imprévue ils firent prisonniers les premiers boyards de Galitch. Ils furent néanmoins contraints de leur rendre la liberté, lorsque les Russes, s'étant emparés de la principale tour de la forteresse, eurent acquis le droit de proposer aux habitans une paix honorable.

A son retour de la horde, le grand prince mourut à Kostroma, à l'âge de quarante ans, emportant les regrets des princes et du peuple, qui respectaient en lui un chef plein de sagesse et de bonté. Sous son règne, les fonctionnaires tatars firent un second dénombrement des habitans de toutes les provinces de la Russie, afin de fixer le tribut qui leur serait imposé, et le peuple, qui déjà commençait à se familiariser avec la servitude, souffrit sans murmurer son humiliation.

Un des événemens les plus mémorables du règne de Vassili, fut le concile tenu, en 1274, à Vladimir, par le métropolitain Cyrille, qui était venu de Kief dans cette ville, pour y sacrer, comme évêque, Serapion, archimandrite du couvent de Petchersky. Instruit qu'il s'était glissé dans les affaires ecclésiastiques un grand nombre d'abus, embrasé d'un saint zèle pour y remédier, Cyrille, cet illustre pacificateur des princes, qui fut toujours l'ami de la patrie, convoqua tous les évêques du nord de la Russie, et après de longues délibérations, il publia les canons ecclésiastiques, dont la copie, sur parchemin et presque contemporaine de l'original, se trouve dans la bibliothèque du Synode. « Jusqu'à présent, écrit le métropolitain, *les institutions ecclésiastiques ont été obscurcies par*

» *le génie d'une langue étrangère* (la langue » grecque). Mais aujourd'hui qu'elles sont ex» posées avec précision, personne ne pourra » plus se justifier par l'ignorance. En effet, quels » fruits avons-nous retirés de nous être éloignés » des véritables principes du christianisme ? » Dieu nous a dispersés sur toute la surface du » globe ; nos villes sont tombées au pouvoir de » l'ennemi ; nos princes ont péri dans les com» bats ; nos familles ont été traînées en escla» vage ; nos temples sont devenus la proie de » la destruction, et tous les jours même nous » gémissons davantage sous le joug qui nous » accable. Tel était, mes frères, le châtiment » qui nous était réservé pour avoir violé les » saints préceptes de l'église. » Persuadé que les bonnes ou les mauvaises mœurs du clergé ont une grande influence sur la moralité du reste de la nation, Cyrille ordonne de ne conférer les ordres sacrés qu'à des hommes d'une réputation intacte, dont la conduite et le genre de vie soient connus *depuis leur enfance*, et dont les voisins et les amis puissent attester la probité, la tempérance et les vertueuses inclinations. Sont à jamais éloignés du saint ministère, tout habitant d'un diocèse étranger ; tout esclave non affranchi ; tout citoyen qui ne paie point tribut ; les

seigneurs cruels envers leurs vassaux ; ceux qui invoquent en vain le nom de Dieu ; les faux témoins ; tout assasin, même involontaire ; les usuriers ; ceux qui ne savent ni lire ni écrire ; tous ceux enfin qui ne sont point légitimement unis avec leurs épouses. Les prêtres doivent être âgés de trente ans, les diacres de vingt-neuf. Il est sévèrement défendu aux évêques de recevoir d'autre argent pour l'ordination desdits prêtres et diacres, que les sept grivnas fixées par le métropolitain, pour les clercs. Les autres impôts et présens sont abolis. Il y est dit plus loin : « Nous sommes instruits que quelques prêtres » du pays de Novgorod passent leur temps au » milieu des fêtes et des plaisirs, depuis le jour » de pâques jusqu'à la semaine de tous les saints ; » que pendant ce temps ils ne baptisent per- » sonne, et s'abstiennent même de célébrer la » sainte messe. Soient à jamais interdits ces in- » dignes ministres des autels, s'ils refusaient de » se corriger. Car un seul pasteur respectable » et zélé pour son devoir, est plus précieux que » mille prêtres impies. Il est aussi parvenu à » notre connaissance qu'un grand nombre de » personnes, encore fidèles aux anciens usages » du paganisme. se rassemblent pendant les » fêtes saintes pour certains jeux diaboliques

» auxquels ils invitent des ivrognes comme eux,
» qui s'y rendent, attirés par leurs cris et leurs
» sifflemens; qu'ils se battent jusqu'à la mort à
» grands coups de massues, et qu'ensuite ils
» dépouillent ceux qui ont péri dans le combat.
» Soit banni des temples du Seigneur, celui qui
» ne cesserait pas de récréer le démon par ces
» abominables amusemens; qu'il soit à jamais
» privé des dons du Très-Haut; qu'il ne reçoive
» plus ni hostie sacrée, ni cierge, ni gâteau en
» l'honneur des trépassés; qu'à sa mort on ne
» célèbre point la sainte messe sur son tombeau,
» et que son cadavre soit jeté loin de la sainte
» église. » Entre autres coutumes contraires aux canons de l'église orthodoxe, Cyrille reproche la cérémonie de *l'aspersion* dans le baptême : il renouvelle à cette occasion l'ordre formel d'*immerger* toujours l'enfant dans les fonts baptismaux.

C'est ainsi qu'attribuant les désastres de la patrie à la corruption des mœurs du peuple ou aux erreurs du clergé, ce pieux métropolitain tâchait d'extirper les abus par des mesures conformes à l'esprit de son siècle.

CHAPITRE V.

Le grand prince DMITRI *Alexandrovitch.*

1276 — 1294.

État de la Russie. — Les Russes dans le Daghestan. — Koporié. — Dissensions des princes de Rostof. — Guerre civile dans la grande principauté. — Désastres de Koursk. — Indépendance de la principauté de Tver. — Dévastation de la Russie. — Mort de Dmitri. — Désordres à Novgorod. — Affaires avec les Allemands et les Suédois. — Incursions des Lithuaniens. — Affaires avec la Pologne. — Mort du prince Vladimir de Volhynie. — Vertus du métropolitain Cyrille. — Mort de Nogaï.

PENDANT les trente années qui suivirent la terrible invasion de Bâti, notre patrie eut le loisir de respirer, grâce à la prudente administration d'Yaroslaf Vsevolodovitch et de Saint-Alexandre, qui s'étaient appliqués à rétablir dans son sein le bon ordre et la tranquillité. Quelques ravages partiels exercés par les Mogols ; quelques dissensions entre nos princes ; la perte même de l'indépendance nationale, paraissaient aux yeux du

1276. État de la Russie.

peuple de légères calamités, en comparaison des affreux malheurs qui avaient pesé sur eux pendant les années précédentes, et dont le souvenir était encore si récent dans leur mémoire. Les armes russes avaient obtenu d'assez brillans succès contre les ennemis extérieurs ; les batailles de la Néva et de Vesenberg attestaient que les Russes savaient encore manier le glaive, et le commerce, encouragé par les décrets du khan lui-même, fournissait à nos marchands et à nos laboureurs les moyens de payer sans peine le tribut qui leur était imposé. Telle était la situation de la grande principauté, lorsque Dmitri Alexandrovitch monta sur le trône pour son propre malheur, pour celui de ses sujets, et pour couvrir d'opprobre le siècle et le sang du héros de la Néva.

Les Novgorodiens s'empressèrent de reconnaître Dmitri pour leur prince, d'abord pour se conformer à l'ancienne règle qui établissait chef de Novgorod, celui de toute la Russie ; en second lieu, afin qu'il protégeât leur important commerce dans la grande principauté de Vladimir, et ne troublât point leurs communications avec le Zavolotchié.

Dmitri partit aussitôt pour Novgorod : alors les autres princes, Boris de Rostof, Gleb de Bielo-

Ozéro, Féodor d'Yaroslavle, et André de Gorodetz, fils d'Alexandre Nevsky et frère de Dmitri, conduisirent leurs troupes dans la horde. Ils avaient reçu l'ordre de s'y rendre pour suivre le khan Mangou-Timour dans une expédition contre les Yasses du Caucase, ou Alains, dont un grand nombre, poussés par la haine la plus violente contre les Tatars, refusaient de se soumettre à leur domination. Nos princes s'emparèrent de Dédiakof, ville des Yasses dans le Daghestan méridional : ils la brûlèrent, et y firent un riche butin, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers. Ces brillans succès leur méritèrent la bienveillance particulière du khan, qui les combla d'éloges et leur fit de magnifiques présens. L'année suivante, Féodor, prince d'Yaroslavle, et son gendre Michel, fils de Gleb, allèrent au secours des Tatars, soit par obéissance aux ordres du khan, soit qu'ils fussent poussés par l'ardeur du butin, que les Mogols aimaient à partager avec les Russes dont ils mettaient le courage à profit. Les Tatars faisaient alors la guerre en Bulgarie à un célèbre aventurier connu dans les annales grecques sous le nom de Lachan. Cet homme, qui d'abord avait gardé les pourceaux, séduisit un grand nombre de ses compatriotes, auxquels il persuada que Dieu l'avait choisi pour délivrer

Les Russes dans le Daghestan.

son pays du joug des Mogols. Il eut quelques succès et se maria même à la veuve du roi de Bulgarie qu'il avait fait inhumainement périr ; mais enfin il fut battu par les Tatars, et condamné à perdre la tête dans le camp de Nogaï.

Cependant le grand prince Dmitri alla châtier les Caréliens, tributaires de Novgorod, qui comptant peut-être sur le secours du grand maître de Livonie ou sur celui du roi de Suède, avaient essayé de s'affranchir de la domination des Novgorodiens. Pour les punir de cette désobéissance, ou plutôt de cette révolte ouverte, Dmitri ravagea leur pays, leur fit un grand nombre de prisonniers, et afin d'empêcher les Allemands et les Suédois de descendre librement sur les côtes du golfe de Finlande, il fonda une forteresse de briques à Koporié, où il y en avait déjà une en bois, construite de son temps même. La fondation de cette forteresse donna lieu à une vive altercation entre le prince et le peuple. Le premier voulait s'approprier le fort et y mettre garnison, tandis que les citoyens ne voulaient point que le prince eût un domaine particulier, et surtout une citadelle, dans les États de Novgorod. Dmitri, furieux contre les Novgorodiens, se retira à Vladimir pour y faire ses préparatifs de guerre. Ce fut en vain que l'archevêque Clé-

Koporié.

ment, successeur de Dalmatus, alla le supplier d'apaiser les transports de sa colère contre des gens dont le seul crime était un attachement inviolable à leurs anciens droits ; le grand prince entra à la tête de son armée dans la province de Novgorod, où il commença les hostilités. Lorsqu'il eut désolé plusieurs villages, il s'arrêta enfin sur les bords de la Chelona. C'est là que touché par les prières réitérées de l'archevêque Clément, et plus encore par les présens qui lui furent offerts, il se décida à faire la paix. Les Novgorodiens consentirent à ce que la garnison du prince prît possession de Koporié ; mais depuis cette époque, ils ne témoignèrent plus à Dmitri la même affection, et ils attendirent, pour se venger des actes de violence qu'il avait exercés, une occasion qui ne tarda pas à se présenter.

Ayant laissé un de ses lieutenans à Novgorod, 1281. Debats entre les princes de Rostof.
Dmitri retourna à Vladimir pour être médiateur dans un différent survenu entre les princes de Rostof. En 1227, Boris Vassilkovitch était mort à la horde, où il se trouvait avec son épouse Marie. Gleb de Biélo-Ozéro qui lui avait succédé au trône de Rostof, avait également fini sa carrière quelques mois après. Ce prince, le plus jeune des fils de Vassilko, avait toujours joui de la faveur particulière des khans, qu'il servait avec

zèle afin de mieux servir sa patrie : les Russes, accablés par les Mogols, avaient, dans toutes les circonstances, trouvé un appui et un sauveur dans le généreux Gleb, généralement connu pour sa bienfaisance, sa libéralité, pour son amour envers les pauvres et les orphelins dont il était le père. Après sa mort, Dmitri et Constantin Borissovitch, qui dominaient à Rostof, enlevèrent à Michel, fils de Gleb, sa province héréditaire de Biélo-Ozéro; mais bientôt après ils eurent eux-mêmes un démêlé, à la suite duquel Constantin eut recours au grand prince, et Dmitri Borissovitch se mit à lever des troupes. Cependant le grand prince réussit à éloigner la guerre : il se rendit lui-même à Rostof, et avec le secours d'Ignace, évêque de cette ville, il parvint à rétablir la concorde parmi ces frères désunis.

Guerre civile dans la grande principauté.

Sur ces entrefaites, d'après le conseil d'un intrigant, nommé Siméon, et d'autres boyards non moins coupables, André Alexandrovitch, prince de Gorodetz, sur le Volga, propre frère de Dmitri, conçut le projet d'usurper le trône de la grande principauté, malgré les lois existantes, et en dépit de l'ancienne coutume, d'après laquelle l'aîné de la famille devait succéder au trône de son père. André sut tellement se concilier les bonnes grâces du khan,

par ses basses flatteries, par ses présens, qu'il reçut de lui un titre à la grande principauté, et une armée à la tête de laquelle il s'avança contre Mourom, ordonnant à tous les princes apanagés de venir le joindre dans son camp, avec toutes leurs troupes. Personne n'osant désobéir à un ordre si précis, bientôt Féodor d'Yaroslavle, Michel de Starodoub, petit-fils de Vsevolod III, Constantin de Rostof lui-même, comblé des bienfaits de Dmitri, allèrent se réunir à André. Etourdi de ce coup de foudre, le grand prince chercha son salut dans la fuite, et les Tatars profitèrent de cette circonstance pour rappeler à la Russie les temps affreux de Bâti. Mourom, les environs de Souzdal, de Vladimir, de Yourief, de Rostof et de Tver sont livrés par eux à toutes les horreurs de la dévastation. Les Mogols pillent et incendient les maisons, les monastères, les églises, d'où ils enlèvent les images, les vases précieux et les livres richement reliés. Des troupes entières d'habitans sont traînées en esclavage, ou tombent sous le fer des féroces soldats du khan. Les jeunes religieuses, les femmes des prêtres sont forcées d'assouvir les abominables désirs de ces monstres; les infortunés laboureurs qui, pour se soustraire à la mort ou à la captivité, s'étaient réfugiés dans les déserts, pé-

rissent victimes de la rigueur des frimas. Péréiaslavle, capitale de l'apanage de Dmitri, fut punie de la manière la plus cruelle, pour avoir songé à opposer quelque résistance : il n'y resta pas, dit l'annaliste, un seul habitant qui n'eût à pleurer la mort d'un père ou d'un fils, d'un frère ou d'un ami. Ce désastre, qui eut lieu le 19 décembre, fut si terrible, que, pendant les fêtes de Noël, toutes les églises étaient désertes; et qu'au lieu des hymnes sacrées, des pleurs et des gémissemens retentissaient dans la ville. André, seul, dont le père avait été si grand et si cher à tous les Russes, se réjouissait avec ses Tatars. Il les renvoya au khan après leur avoir témoigné sa reconnaissance, et acheva de la sorte son œuvre d'iniquité.

1281. Dmitri Alexandrovitch, qui s'était réfugié à Novgorod, songeait à se renfermer dans Koporié, lorsque les Novgorodiens, avec de nombreuses troupes, allèrent à sa rencontre sur le lac Ilmen, et lui dirent : « Arrêtez, prince ! » nous n'avons pas oublié l'outrage que vous » nous avez fait ; allez donc aujourd'hui où bon » vous semblera. » Ils prirent en otage les filles et les boyards de Dmitri, promettant de les mettre en liberté dès que le prince aurait évacué Koporié, où se trouvait alors le célèbre Dov-

mont de Pskof, gendre du grand prince. Dovmont prit fait et cause pour son beau-père : il entra avec un petit corps de troupes dans Ladoga, où il reprit le trésor de Dmitri, qu'il grossit d'un assez riche butin; ensuite il retourna à Koporié. Cependant cette expédition n'eut point des résultats fort heureux; car les Novgorodiens assiégèrent aussitôt cette forteresse, forcèrent Dovmont à en sortir avec toute la garnison, et la ruinèrent de fond en comble, indignés peut-être de la scélératesse d'André; mais accoutumés à transiger avec leur conscience pour satisfaire leurs intérêts particuliers, les Novgorodiens appelèrent ce coupable prince, et le firent monter sur le trône de Sainte-Sophie.

Cependant, à la nouvelle que les Mogols avaient quitté la Russie, Dmitri retourna à Péréiaslavle, dont les habitans lui témoignèrent le zèle le plus touchant, et où il s'empressa de lever des troupes. Ces préparatifs de guerre forcèrent André à se réfugier à la horde; tandis que, d'un autre côté, les Novgorodiens, inquiets, manquant déjà de vivres, et craignant que Dmitri ne s'emparât de Torjek, où se trouvaient d'abondans magasins de blé, confièrent la défense de cette place importante à un boyard qui jouissait de leur confiance. Ils lui ordonnèrent de

faire parvenir, par eau, à Novgorod, tout le grain qu'il y aurait de trop à Torjek, et se réunirent aux amis d'André, Daniel de Moscou, son plus jeune frère, et Sviatoslaf de Tver. Leur intention était de chasser le grand prince ; mais l'ayant rencontré prêt au combat, à cinq verstes de Dmitrof, ils s'arrêtèrent, et firent avec lui une paix dont ils dictèrent les conditions, c'est-à-dire que Dmitri renonça à Novgorod, et jura de ne jamais exercer de vengeance contre ses habitans. André trouva des secours beaucoup plus efficaces chez les Mogols. Les barbares, toujours avides de carnage et de rapines, furent charmés de trouver cette seconde occasion de ravager la grande principauté : ils firent, de toutes parts, irruption dans les provinces de Souzdal, et se précipitèrent sur Péréiaslavle, mettant tout à feu et à sang sur leur passage. Dmitri, trop faible pour résister à de si puissans ennemis, s'enfuit auprès du terrible Nogaï qui, d'abord voïévode du khan, dominait alors en souverain depuis les Steps des gouvernemens actuels d'Ukraine et d'Ekatérinoslaf, jusqu'aux bords de la mer Noire et jusqu'au Danube. C'est ainsi que les princes russes cherchaient des protecteurs dans les auteurs même des maux qui les accablaient, et qu'ils sacrifiaient les derniers restes

de l'orgueil national à leurs propres intérêts, à leur insatiable ambition.

Dmitri ne se trompa point dans ses espérances; 1283.
car, soit qu'il fût convaincu de la justice de la cause de ce prince dépossédé, ou qu'il voulût donner une preuve de son autorité, Nogaï lui rendit la couronne et le pouvoir. Dmitri remonta sur le trône de son père sans avoir tiré l'épée. L'autorisation seule de son protecteur lui suffit, et André lui-même se soumit à cet ordre; car le nouveau khan, Toudan Mangou, redoutait Nogaï. Les deux frères se réconcilièrent; mais la sincérité ne présidait point à cette démarche. Le cadet renonça à la grande principauté, et ne put même protéger ses amis contre le ressentiment de Dmitri. Nous avons déjà parlé du boyard Siméon, premier conseiller d'André, connu par son caractère turbulent et rusé : le grand prince envoya deux boyards pour faire mourir ce seigneur, qui demeurait paisiblement à Kostroma, se reposant sur la foi du traité conclu entre les deux frères. Les boyards s'emparèrent secrètement de Siméon, et tâchèrent en vain d'en arracher quelque aveu sur les nouveaux projets d'André. « Je ne sais rien, répondit Siméon : les frères » se brouillent et se réconcilient à leur gré; » quant à moi, je sers fidèlement mon prince,

» et je ne connais pas d'autre loi. » Il nia que ce fût d'après ses conseils qu'André eût appelé les Mogols à son secours, et il ajouta froidement : « Eh quoi, le grand prince ne craint donc point » de passer pour un perfide? Il a juré d'être l'a- » mi d'André, et aujourd'hui il menace les jours » de ses boyards! » Aussitôt les agens de Dmitri se hâtent d'exécuter les ordres de leur prince, et immolent cet homme cruel, à la vérité, mais hardi et résolu, qualités sans lesquelles les scélérats ne pourraient souvent pas réussir dans leurs desseins.

1283 — 1284. André dévora son dépit : hors d'état de lutter d'autorité avec Dmitri, il lui céda Novgorod, quoique peu de temps auparavant, lors de son séjour à Torjek, il eût fait aux habitans de cette ville, le serment de vivre ou de mourir avec eux. Il marcha même contre eux, accompagné du grand prince et des Tatars, pour les soumettre et les forcer d'obéir à son frère. Afin d'apaiser les Mogols, et pour sauver leur pays des horreurs du pillage, ils consentirent enfin à se reconnaître dépendans de Dmitri, auquel ils cédèrent Volok.

Désastres de la province de Koursk. Nous verrons bientôt qu'André, qui s'efforçait de prouver au grand prince son repentir et son amour pour la paix, n'agissait ainsi que par hy-

pocrisie; mais avant d'entamer le récit de ses nouveaux forfaits, nous allons retracer les malheurs de l'État de Koursk. Cet apanage était alors gouverné par Oleg et Sviatoslaf, descendans des anciens souverains de Tchernigof, dont le premier régnait à Rilsk et à Vorgol, le second à Lipetsk. Akhmat, baskak de cette principauté, qui avait pris à ferme le tribut que les Tatars en retiraient, faisait peser le joug le plus odieux sur le peuple, sur les boyards et les princes même : il fonda près de Rilsk deux villages, qu'il offrit pour asile à des gens sans aveu, qui en sortaient pour aller piller les campagnes voisines. Du consentement de Sviatoslaf, Oleg alla se plaindre au roi de la horde, et celui-ci lui confia un petit corps de Mogols, avec ordre de ruiner les villages d'Akhmat; ce qui fut exécuté. Akhmat se trouvait alors chez Nogaï : apprenant ce qui se passait dans la province de Koursk, il lui représenta Oleg et Sviastoslaf comme des brigands, ses secrets ennemis. Cette accusation avait quelque apparence de vérité, car l'imprudent Sviatoslaf, avant même qu'Oleg fût de retour de la horde, avait inquiété les villages du baskak par des attaques nocturnes, auxquelles on pouvait bien donner le nom de brigandages. « Pour vous convaincre de la vérité de mes assertions, disait

» Akhmat à Nogaï, envoyez vos fauconniers
» prendre des cygnes dans le pays d'Oleg ; or-
» donnez à ce prince de se rendre auprès de
» vous, et vous verrez qu'il ne vous obéira pas. »
Oleg n'était point coupable, puisqu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres du khan ; mais comme il redoutait les suites des calomnies d'Akhmat, il refusa d'obéir à la sommation de Nogaï, qui, indigné de ce manque de soumission, envoya une armée pour punir son ennemi prétendu. Oleg, prince de deux ou trois misérables villes, ne songea pas même à résister : il se retira auprès du khan Télébouga, et Sviatoslaf s'enfuit dans les forêts de Voronège. Les Mogols, après avoir ravagé le pays de Koursk, saisirent treize boyards avec quelques pauvres voyageurs : ils les livrèrent, enchaînés comme des victimes, au féroce baskak. Celui-ci fit périr les premiers, mais il délivra les voyageurs, et leur ayant donné les habits ensanglantés des boyards immolés à sa fureur : « Retournez, leur dit-il, dans votre
» pays, et proclamez que c'est ainsi que sera
» puni quiconque osera offenser un baskak. »
Les villages d'Akhmat se repeuplèrent de nouveau, et s'enrichirent du bétail ainsi que de tout ce qu'on avait enlevé dans la province de Koursk. Les habitans de cette triste contrée erraient dans

les déserts, malgré les rigueurs de l'hiver. Les villes, les villages n'étaient plus que de vastes solitudes ; de manière que les satellites envoyés par le baskak, pour montrer en tous lieux les têtes et les membres palpitans des boyards égorgés, ne rencontrèrent personne à effrayer par ces horribles témoignages de la plus terrible des vengeances. Cependant Akhmat, qui craignait les princes fugitifs, confia à ses deux frères la défense de ses domaines, et se rendit en personne auprès de Nogaï. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver : les vagabonds, qui peuplaient les possessions du baskak, furent bientôt obligés de se disperser ; car, à son retour du fond des forêts, Sviatoslaf, qui les épiait sur les grands chemins, en fit périr un grand nombre, sans penser aux suites que pouvaient avoir ces violences. Sur ces entrefaites, son cousin Oleg revint de la horde ; son premier soin fut de rassembler le peuple dispersé, de l'encourager, et de rendre les honneurs de la sépulture aux boyards, dont les cadavres défigurés étaient encore suspendus aux arbres. Afin d'éloigner du pays de Koursk de nouveaux malheurs, le prince déclara solennellement que Sviatoslaf était un criminel ; il lui dit : « Naguère notre conscience était pure ;
» mais aujourd'hui nous sommes coupables. Ce

» que vous venez de faire est un brigandage, » capable de nous attirer la haine des Tatars. » Pourquoi, au lieu de vous rendre auprès du » khan pour implorer sa justice, vous êtes-vous » caché comme un scélérat dans l'épaisseur des » forêts? » Peu sensible à ces reproches, Sviatoslaf répondit fièrement : « Libre de mes ac- » tions, je suis innocent; car je n'ai fait que » punir mes ennemis. » Oleg partit aussitôt pour la horde, afin de se plaindre à Télébouga; et fidèle à l'ordre du khan, il fit mourir Sviatoslaf. Remarquez que les annalistes ne font point de reproche à l'assassin, tandis qu'ils blâment la conduite inconsidérée de la victime; tant la servitude change les idées des hommes sur l'honneur et sur la justice! Sviatoslaf passait à leurs yeux pour un scélérat, parce qu'en repoussant la force par la force, il attirait sur les Russes le courroux d'un despote puissant; et le cruel Oleg, qui avait plongé son épée dans le cœur d'un prince, son parent, leur parut excusable, puisqu'il n'avait commis ce crime que pour échapper, lui et ses sujets, à la vengeancedesTatars!... Mais il espérait en vain se sauver : Alexandre, frère de Sviatoslaf, tua le meurtrier avec ses deux fils, et trouva cependant moyen d'apaiser les Mogols. Ces conquérans n'exigeaient que de

l'obéissance et des présens, laissant d'ailleurs à nos princes le droit de s'entr'égorger : tout en épousant quelquefois avec chaleur la cause de l'opprimé, ils étaient prêts en même temps à prendre le parti des oppresseurs.

Nous avons déjà vu Nogaï se déclarer le dé- 1285.
fenseur de Dmitri ; nous le verrons bientôt protéger ouvertement André. Après avoir vécu pendant deux ans dans la tranquillité, le prince de Gorodetz appela auprès de lui un Tsarévitch de la horde et ne cacha plus ses préparatifs de guerre. Mais le grand prince prévint ses ennemis : réuni aux princes apanagés il chassa le Tsarévitch et fit prisonniers les boyards d'André. Une pareille témérité, faite pour outrager le khan, fut encore surpassée par celle des Rostoviens.
Mécontens de voir qu'un grand nombre de Ta- 1289.
tars, attirés chez eux par la cupidité, voulaient s'ériger en maîtres absolus dans leur pays, ils résolurent de chasser ces hôtes turbulens dont ils pillèrent toutes les propriétés. Dmitri Borissovitch, prince de Rostof, et parent du grand prince, envoya aussitôt son frère Constantin à la horde, pour justifier la conduite de son peuple et la sienne ; soit par l'effet des présens qui lui furent offerts, soit plutôt à cause des désordres intérieurs de la horde, le khan ne songea

point à venger l'injure des Tatars. Nogaï qui restreignait de plus en plus la puissance des khans, fit enfin mourir Télébouga et mit la couronne sur la tête de son frère, nommé Tokhta. Malheureusement la Russie ne pouvait encore profiter des divisions de ses tyrans, qui n'étaient d'accord que pour la faire gémir sous le joug de l'esclavage.

Le grand prince qui devait tout à la faveur de Nogaï, pouvait vivre dans une sécurité plus parfaite que jamais, en voyant son protecteur disposer ainsi du sort des khans. Pour lui prouver sa reconnaissance, il envoya son fils Alexandre
1292. à la horde où il mourut bientôt. Cependant, à force de ruses et d'intrigues, André parvint à entraîner dans son parti plusieurs princes apanagés, entre autres Féodor d'Yaroslavle, favori et vraisemblablement gendre de Nogaï. Il leur peignit Dmitri comme un homme dangereux, jaloux de limiter leurs droits, tandis que le grand prince ne songeait aucunement au pouvoir monarchique. Quelques années avant les événemens que nous allons décrire, Dmitri, offensé par le fier Michel Yaroslavitch, prince de Tver, alla à la tête des Novgorodiens porter la guerre dans les Etats de son agresseur; cependant il n'osa pas lui livrer bataille, et fit la paix auprès

Indépendance de la principauté de Tver.

de Kachin, semblant reconnaître par-là l'indépendance de la principauté de Tver. André et Féodor contractèrent une étroite alliance : ils s'accordèrent à noircir Dmitri aux yeux de Nogaï. Ce barbare, méprisant les lois de l'équité, fut charmé d'une occasion qui allait enrichir ses Mogols, et ceux-ci s'apprêtèrent avec joie à une nouvelle incursion en Russie, car ils en massacraient les habitans comme d'innocentes brebis ; ils emportaient de nos provinces un ample butin sans s'exposer au moindre danger. Nogaï prononce un seul mot, et en un clin d'œil les nombreuses légions tatares se précipitent, avides de carnage et de destruction. Ces troupes féroces étaient commandées par 1293.
Dudin, frère de Tokhta, guidées par les princes André et Féodor qui leur montrent un chemin sûr pour pénétrer au sein de la patrie. Dmitri se trouvait alors à Péréiaslavle : n'ayant pas le courage d'aller à la rencontre de Dudin, ni pour le combattre, ni pour le désarmer par les preuves convaincantes de son innocence, il s'enfuit à Pskof chez Dovmont son fidèle gendre. Les Tatars, assemblés sous le prétexte de faire monter André sur le trône de la grande principauté, auraient pu atteindre leur but sans effusion de sang, car personne n'avait l'idée de résister à la volonté de Nogaï ; mais la protection qu'ils

accordaient à André n'était qu'une ruse. Mourom, Souzdal, Vladimir, Moscou, un grand nombre d'autres villes tombent en leur pouvoir, et ces villes sont traitées en ennemies. Leurs habitans sont faits prisonniers, les femmes et les filles déshonorées. Le clergé même, libre du tribut que l'on payait à la horde, ne peut se soustraire au désastre général : spoliateurs des églises, les Tatars brisent jusqu'au plancher d'*airain* de la cathédrale de Vladimir, cité comme une merveille par les annalistes. Ils trouvèrent Péréiaslavle entièrement déserte, car les citoyens avaient eu le temps d'en sortir avec leurs femmes et leurs enfans. Daniel Alexandrovitch de Moscou, frère et allié d'André, ne put arracher à la rapacité des Tatars, sa capitale, où ils étaient entrés en amis. La terreur était générale, et les sombres forêts qui couvraient alors cette partie de la Russie, offraient seules un asile assuré aux habitans des villes et des campagnes.

Dévastation de la Russie.

Dudin entra dans la province de Tver, dont il croyait prendre la capitale avec d'autant plus de facilité, que le prince Michel se trouvait alors à la horde. Heureusement les boyards ainsi que le peuple déployèrent le dévouement le plus magnanime : ils font sur la sainte croix le serment mutuel de périr jusqu'au dernier ; ils ras-

semblent une armée assez forte, grossie d'un grand nombre d'hommes qui, échappés des provinces voisines, s'étaient refugiés à Tver et offrent noblement leurs secours à ces braves citoyens. L'allégresse universelle s'augmente encore lorsqu'on voit paraître le jeune prince Michel, âgé de vingt ans, adoré de ses sujets. Ignorant que Moscou était au pouvoir des Tatars, il avait été sur le point de tomber entre leurs mains; mais un prêtre des environs de cette ville l'instruisit de cette funeste nouvelle, et lui indiqua une route sûre pour échapper aux ennemis. Le clergé alla au-devant du prince avec les croix; le peuple, persuadé qu'il lui amenait le salut et la victoire, le reçut avec un vif enthousiasme. Les plus lâches eux-mêmes sentirent ranimer leur fermeté, et dès ce moment ils se crurent des héros; car il est certaines occasions où le courage se communique avec la même facilité que la terreur. André, cet infâme prince, pour qui les forfaits des Tatars étaient une source de jouissances, montrait déjà à Dudin la route de Tver; mais apprenant que les habitans de cette ville, commandée par Michel en personne, s'apprêtaient à faire une vigoureuse résistance, les Mogols tournèrent leurs armes vers Novgorod. Ce n'était point des triomphes qu'ils cher-

chaient en Russie ; ils n'y étaient attirés que par l'espoir d'en tirer un riche butin, sans rencontrer de résistance. Ces scènes affreuses se terminèrent par le pillage de Volok. Les Novgorodiens eurent soin d'envoyer des présens au chef des Mogols, en lui protestant que leur désir ayant toujours été d'avoir André pour prince, il n'avait pas besoin de se faire accompagner à Nov-
1274. gorod par les Tatars. Dudin opéra sa retraite et sortit de la Russie : quant à André, il fut bien accueilli par les Novgorodiens : son allié Féodor Rostislavitch prit possession de Péréiaslavle-Zalessky. Après la mort de ses frères, Gleb et Michel, ce prince se trouva maître de Smolensk ; mais il fut bientôt obligé de céder cette ville à son neveu Alexandre Glebovitch, guerrier courageux, qui, en 1285, avait heureusement repoussé loin de sa capitale, Roman Mikhaïlovitch, prince de Briansk.

Le grand prince n'attendait que la retraite des troupes de Dudin pour retourner dans son apanage héréditaire de Péréiaslavle, dont il connaissait le peuple toujours dévoué à ses intérêts. Il se mit sans délai en marche ; mais il fut arrêté près de Torjek, par son frère André, à la tête d'un détachement novgorodien. Dmitri, obligé d'abandonner son trésor à André, se retira à Tver

auprès du jeune Michel, qui le reçut avec tous les honneurs dus à son rang ; il s'empressa même de lui offrir sa médiation pour le réconcilier avec son frère, afin d'épargner ainsi à la patrie les malheurs dont la menaçait une plus longue inimitié. L'évêque de Tver se rendit à Torjek ; il fit tant par ses prières, par ses exhortations, qu'André consentit à la paix. Le grand prince, content de Péréïaslavle, son apanage, renonça à son droit d'aînesse et au trône de Vladimir ; alors les Novgorodiens reprirent Volok. Une des principales conditions du traité était que Féodor Rostislavitch évacuerait Péréïaslavle. Il en sortit en effet, ne pouvant s'opposer à la volonté d'André ; mais ce ne fut qu'après avoir livré aux flammes cette malheureuse ville. Dmitri apprit cette nouvelle dans les derniers momens de sa vie. Il était tombé malade, et avait eu à peine le temps de se faire moine, lorsqu'il mourut sur le chemin de Volok. Ce prince n'est célèbre dans nos fastes que par les désastres auxquels la Russie fut en proie sous son règne, désastres dont il ne faut chercher la cause que dans la soif de régner qui dévorait André. Les annalistes ajoutent que ces tristes années furent signalées encore par de terribles phénomènes, par des orages, des ouragans et des maladies épidémiques.

Mort de Dmitri.

Le règne de Dmitri fut également pour les Novgorodiens, un temps de guerre et de dissensions intestines. Le possadnik Siméon, déposé en 1287, et faussement accusé d'avoir abusé de son pouvoir, fut assiégé dans sa maison par des bandes séditieuses de citoyens en armes; il eut toutes les peines possibles à échapper à la mort. L'archevêque le conduisit dans l'église de Sainte-Sophie, asile sacré, même pour les scélérats, et dont personne n'osa enfoncer les portes. Le lendemain l'innocence de Siméon fut généralement reconnue, mais ce digne magistrat ne put survivre à l'affront que lui avaient fait ses cruels et trop crédules concitoyens. Tous les quartiers de la ville se trouvaient en pleine insurrection. Les uns s'armaient contre les autres. La rue, dite Prussienne, fut livrée aux flammes, afin d'en punir les habitans qui avaient tué le boyard Samuel dans le palais de l'archevêque. En 1291, les séditieux ayant pillé les plus riches boutiques de la ville, les citoyens assemblèrent un conseil pour juger ces malfaiteurs, dont les deux plus coupables furent noyés dans le Volkhof. — Les Allemands inquiétaient souvent les Novgorodiens; ils faisaient périr leurs vaisseaux sur le Ladoga; ils cherchaient à rendre les Caréliens leurs tributaires; mais le possadnik Siméon dé-

Désordres à Novgorod.

Affaires avec les Allemands et les Suédois.

fit le général allemand Trounda, à l'embouchure de la Néva, et y détruisit une partie de sa flotte. Irrités d'une irruption faite en Finlande par un corps de troupes novgorodiennes, les Suédois vinrent, par représailles, ravager l'Ingrie et la Carélie, et des huit cents hommes qu'ils avaient envoyés, aucun ne parvint à s'échapper; ils furent tous massacrés par les habitans du pays. Cependant l'année suivante, c'est-à-dire, en 1293, les Suédois fondèrent la forteresse actuelle de Vibourg, sur les frontières de la Carélie. Les Novgorodiens firent de vains efforts pour s'en emparer, et leurs troupes furent obligés de revenir, après avoir essuyé une perte assez considérable. En construisant cette place, l'intention de Birger, roi de Suède, était de s'établir dans la Carélie, afin de réprimer les farouches habitans de ces contrées qui, voisins dangereux pour ses provinces nord-est, pillaient sans cesse ses flottes marchandes dans le golfe de Finlande. Il voulait, en outre, y introduire la religion catholique romaine et s'approprier exclusivement le commerce des Allemands avec Novgorod. Tous ces projets sont prouvés par des patentes accordées par Birger à Lubeck, ou autres villes anséatiques, patentes dans lesquelles, en promettant sa protection à leurs marchands, il leur défend expressément d'importer des armes et du fer en Russie.

Incursions des Lithuaniens.

Cependant les Lithuaniens ne cessaient pas leurs incursions. Les habitans de Volok, de Torjek, de Zubtsef, de Tver, ceux même de Moscou et de Dmitrof furent obligés de prendre les armes pour repousser leurs attaques; et, en 1285, les troupes coalisées de toutes ces villes défirent plusieurs bandes de ces brigands, dont ils tuèrent le prince nommé Domont.

Affaires avec la Pologne.

Un événement bien plus important et bien plus funeste pour la Russie, d'après l'historien Dlougoch, fut la bataille livrée, en 1280, aux Polonais, par Léon de Gallicie. Après la mort du bon roi Boleslas, décédé sans enfans, Léon espérait devenir son successeur et régner sur toute la Pologne; mais n'ayant pu intéresser en sa faveur les seigneurs de Cracovie, qui avaient déjà choisi Lechko, neveu de Boleslas, il voulut du moins s'emparer des villes les plus proches de la Russie. A cet effet, il se rendit en personne dans la horde pour implorer le secours de Nogaï, qui lui accorda une puissante armée. Malgré ces terribles auxiliaires, les voïévodes de Lechko remportèrent la plus éclatante victoire sur Léon, qui perdit deux mille hommes faits prisonniers, huit mille tués et sept drapeaux.

Les princes Vladimir-Jean et Mstislaf Danielovitch prirent également part à cette entreprise,

mais ce fut involontairement; car, renommés par leur prudence, ils reprochaient l'appel des Mogols à Léon, dont l'aveugle ambition facilitait ainsi aux infidèles la dévastation des pays chrétiens. Cependant la Providence protégea l'occident. En 1285, Nogaï et Télébouga, ces cruels généraux du khan, resolurent de renverser entièrement la puissance des Hongrois, et forcèrent les princes de Gallicie à les suivre dans leur expédition. Bientôt les précipices des monts Krapacks furent remplis des cadavres de leurs soldats. Les Russes, qu'ils avaient pris pour guides, les conduisaient mal, et les Mogols erraient des mois entiers dans un espace qui n'exigeait pas plus de trois jours de marche. Bientôt la famine et la peste vinrent assaillirent les Tatars, au point que, selon l'expression d'un annaliste, Télébouga s'enfuit *à pied avec une seule femme et une seule jument*. Environ cent mille barbares périrent au milieu des montagnes et des déserts. Ces désastres n'empêchèrent point Nogaï et Télébouga de reparaître, en 1287, avec de nouvelles forces sur les bords de la Vistule. Lechko abandonna Cracovie; personne même, dans la Pologne, ne songeait à se défendre; enfin c'en était fait de ce royaume, si, par bonheur, la désunion ne se fût mise entre les deux généraux tatars, qui se craignaient et se

haïssaient mutuellement. Ils refusèrent d'agir de concert et finirent par se séparer, emmenant avec eux une grande quantité de prisonniers. A son retour, Télébouga s'arrêta dans la Gallicie où il demanda l'hospitalité aux princes qui avaient été obligés de le suivre, malgré eux, au-delà de la Vistule. Pour prix des bons traitemens qui leur furent prodigués, les Mogols, peu contens de piller les Russes, en massacrèrent un grand nombre et leur communiquèrent la peste. S'il faut ajouter foi à l'historien Dlougoch, cette maladie, qui emporta douze mille cinq cents hommes dans les seuls États de Léon, provint de ce que les Mogols avaient empoisonné les eaux de Gallicie, au moyen d'un suc venimeux qu'ils avaient, dit-il, extrait des cadavres (23). Ces malheurs prouvèrent enfin à Léon de Gallicie, qu'au lieu d'appeler les Tatars, il aurait dû s'opposer, autant que possible, à leurs tentatives contre l'occident; car la Gallicie et la Volhynie se trouvant sur leur passage, leur servaient de pied à terre et n'avaient pas moins à souffrir que les pays où ces barbares entraient en ennemis.

Mort du prince Vladimir de Volhynie.

L'annaliste de Volhynie termine les détails circonstanciés qu'il nous donne sur les événemens passés dans sa patrie, par une notice sur la maladie et la mort de Vladimir-Jean Vassil-

kovitch. Ami de la vérité, doux, clément, sobre, ce bon prince de Vladimir, qui fut surnommé *le Philosophe*, en raison deson étonnante érudition, éprouva pendant quatre ans toutes les souffrances de Job. D'abord il se forma une plaie à sa lèvre inférieure, et tout l'art des médecins fut insuffisant pour arrêter les progrès du mal; cependant le prince le supportait avec résignation, et toujours occupé des affaires de l'État, il continuait de monter à cheval. Bientôt la maladie prit un caractère encore plus grave : toute la partie charnue du menton s'affaissa; les dents inférieures ainsi que toute la mâchoire commencèrent à se pourrir. Voyant alors que sa mort était prochaine, Vladimir rassembla tous ses effets précieux : les ceintures d'or et d'argent de son père, les siennes propres, les colliers de sa mère, ceux de son aïeule, les grands plats d'argent, les coupes d'or; il les fit tous fondre en grivnas, qu'il distribua aux pauvres, ainsi que ses troupeaux. Comme il n'avait point d'enfans, il désigna pour son successeur, Mstislaf Danielovitch, au préjudice de son cousin Léon et de son fils Youri, qu'il n'aimait pas à cause de leur caractère intrigant et rusé. Léon ayant appris que Vladimir était dangereusement malade, lui envoya Memnon, évêque

de Pérémysle, le priant de lui accorder Brest, *comme un hommage aux mânes du roi Daniel*, disait le prélat. « Mais qu'a donc donné Léon » en mémoire de mon père ? répondit Vladimir. » Quoi ! maître des trois principautés de Galitch, » de Pérémysle et de Belz, il ose encore demander Brest ; mais je saurai déjouer ses projets. » Youri échoua aussi dans les démarches qu'il fit contre la volonté de son père, lequel, disait-il, l'avait privé de son apanage. Vladimir reconnut dans ses plaintes le désir de lui extorquer Brest. Il légua la ville de Kobrin à son épouse, qu'il recommanda à son successeur, ainsi que la jeune princesse Ysiaslava, leur fille adoptive, recueillie par eux dès sa plus tendre jeunesse. Enfin il mourut à Lubomle, en 1289. Son corps, *enveloppé de velours garni de dentelles*, fut enterré à Vladimir, dans l'église de Notre-Dame, par l'évêque Eussegêne. Son épouse et sa sœur Olga furent inconsolables de sa mort : elle excita les regrets de ses sujets et des étrangers, au nombre desquels l'annaliste met également les Juifs. La même chronique ajoute que ce prince était d'une taille colossale ; qu'il avait une figure superbe, des cheveux blonds et crêpus, la voix forte, et qu'il se rasait la barbe, contre la coutume du temps. Il bâtit la ville de Kamenetz,

plus loin que Brest, sur la Lstna, dont tous les environs étaient déserts depuis quatre-vingts ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Roman, père de Daniel : partout il répara les forteresses ou en construisit de nouvelles : il s'appliqua à orner les églises de peintures, d'argent, d'émail, à les pourvoir de livres copiés de sa propre main. Mstislaf, héritier du trône de Vladimir, le fut aussi de ses vertus : par la seule force de ses menaces, il parvint à chasser Youri de Brest, de Kamenetz et de Belz ; il exigea des habitans de ces villes un tribut considérable. L'annaliste qui nous a transmis ces intéressans détails vivait à cette époque, qu'il appelle heureuse pour la Volhynie. Les Tatars cessèrent d'inquiéter la Russie occidentale et se contentèrent de percevoir, par l'entremise de nos princes, le tribut qu'ils avaient imposé sur le peuple de ces contrées. Boudiki et Bouivid, deux frères alors souverains de Lithuanie, achetèrent l'amitié de Mstislaf, en lui cédant Volkovysk. Les Yatviagues, réunis par Troïden à la Lithuanie, n'osaient plus offenser les Russes, qui leur fournissaient du blé, et auxquels ils donnaient en échange de la cire, des castors, des martres noires et même de l'argent. La Pologne était déchirée par les guerres civiles. Boleslas et Con-

rad, fils de Samovith, ennemis de Henri de Vratislavle, recherchèrent la protection des princes de Galitch. Léon leur prêta secours : il mit le siége devant Cracovie, et la trahison des seigneurs de Boleslas lui ôta les moyens de s'en emparer. Cependant il revint avec un très-riche butin, après avoir ravagé les provinces de Henri et fait alliance avec le roi de Bohême. En un mot, grâce à la prudence, à l'activité de leurs princes, la Gallicie et la Volhynie commençaient à respirer. Les descendans de Sviatopolk Michel régnaient encore à Pinsk ; le dernier prince de cette race, dont le nom soit parvenu à notre connaissance, fut Georges Vladimirovitch, dit le *Bon* et le *Juste*. C'est sans doute de la même branche que viennent les princes de Stépan, dont il est fait mention dans la chronique de Volhynie. Reportons-nous vers la Russie septentrionale.

Dmitri Alexandrovitch vit s'accroître, sous son règne, la puissance d'une nouvelle principauté, c'est-à-dire celle de Tver, qui, d'abord dépendante de celle de Souzdal ou de Vladimir, en avait été détachée par Yaroslaf Yaroslavitch, qui y établit un évêché. Siméon, premier évêque de Tver, possédait déjà un grand nombre de riches domaines, tels que Olechna et autres qui lui

avaient été accordés par le prince : l'abbé André, successeur de Siméon, était fils du prince lithuanien Gerden et d'Euphrasie, tante de Dovmont de Pskof, convertie à la religion chrétienne. Ce second évêque de Tver fut sacré par le nouveau métropolitain Maxime ; car Cyrille, qui pendant trente-un ans avait été chef de notre Eglise, était mort, en 1280, à Péreiaslavle-Zalessky. Son corps fut transporté à Kief, où on lui rendit les honneurs funèbres. De tous les anciens métropolitains de la Russie, il n'en est point qui ait possédé à un degré plus éminent que Cyrille, les vertus qui doivent être l'apanage de tout pasteur de l'Eglise. Animé du zèle le plus ardent pour la religion ainsi que pour la pureté de la doctrine évangélique, attentif à entretenir l'harmonie entre les princes et leurs peuples, il s'appliquait surtout à déraciner les erreurs et à instruire le clergé de ses véritables devoirs. Voici un événement assez curieux qui justifiera de la sagesse de ce métropolitain célèbre. Ignace, évêque de Rostof, avait condamné comme infâme le bon prince Gleb Vassilkovitch, mort depuis quelques années ; il avait même ordonné d'enlever, pendant la nuit, le cadavre, et de le transférer de la cathédrale où il était enterré, dans le couvent de Saint-Sauveur. Offensé d'un

Vertus du métropolitain Cyrille.

tel abus du pouvoir spirituel, Cyrille lança l'interdiction sur l'évêque; cependant il lui pardonna par égard aux prières du prince Dmitri Borissovitch de Rostof. « Allez, Ignace, lui dit-il, » allez pleurer pour le reste de vos jours le crime » impardonnable d'avoir osé anticiper sur le ju- » gement de Dieu. Lorsque Gleb vivait encore, » lorsqu'il était sur le trône, vous recherchiez sa » faveur avec avidité; vous étiez assis avec dé- » lices à la table de ce prince, et pour prix de ses » bontés, vous osez flétrir sa mémoire, vous in- » sultez à ses restes inanimés. Allez, et si vous » voulez que Dieu vous pardonne votre péché, » faites-en pénitence au fond de votrecœur. » Cyrille envoya Théognoste à Jean Veccus, patriarche de Constatinople, homme célèbre par son instruction, par son éloquence, mais traître à la foi orthodoxe, car il voulait soumettre l'Eglise d'Orient à celle d'Occident. Le patriarche en agissait ainsi pour plaire à l'empereur Michel Paléologue, et celui-ci à son tour consentait à tout pour la sécurité de ses Etats, dans l'espérance que le pape le réconcilierait avec le frère de S. Louis, le dangereux Charles d'Anjou, qui, maître de toute la mer Méditerranée, menaçait l'empire d'Orient. Le prélat russe ne vit à Constantinople que le triomphe de l'hérésie et que persécutions : il fut même

témoin de la mort de plusieurs fidèles serviteurs de la véritable Eglise, qui avaient eu le courage de reprocher hautement à l'empereur ses coupables erreurs ; Théognoste revint en 1277 apporter au métropolitain les plus affligeantes nouvelles. Après la mort du célèbre Cyrille, le clergé russe resta deux ans sans pasteur, n'ayant pas voulu, sans doute, en recevoir un des mains de l'hérétique Veccus. Enfin, en 1283, Maxime fut sacré par le vénérable Joseph qui, pour la seconde fois, appelé au patriarchat après la mort de Michel Paléologue, prononça l'anathème contre les dogmes de l'Eglise Latine.

Il est dit, dans une chronique, qu'à la suite d'un voyage à la horde, le grec Maxime, successeur de Cyrille, convoqua tous nos évêques à Kief, on ne sait pour quel sujet ; mais cette circonstance n'étant certifiée par aucun autre annaliste plus digne de foi, nous la regarderons comme douteuse. Jusqu'alors ni les métropolitains, ni les évêques russes ne s'étaient rendus à la horde, à l'exception de celui de Saraï, dont la résidence était établie dans la capitale des khans ; il est digne de remarque que l'évêque Théognoste partit de cette ville pour Constantinople, non-seulement afin d'y plaider la cause de l'Eglise russe, mais encore en qualité d'am-

bassadeur du khan auprès de l'empereur Michel, beau-père de Nogaï. Ce célèbre Nogaï mourut à l'époque où l'armée de Dudin exerçait toutes ses fureurs dans la Russie : vaincu par le khan Tokhta, son corps fut trouvé parmi les morts. Il paraît qu'alors plusieurs généraux tatars avaient usurpé le titre souverain, car il est encore question dans nos annales d'un certain khan Tokhtomer, arrivé à Tver en 1293, et qui après avoir opprimé de mille manières le peuple de cette province, retourna à la horde chargé du plus riche butin.

Mort de Nogaï.

CHAPITRE VI.

Le grand prince ANDRÉ *Alexandrovitch.*

1294 — 1304.

Mariages. — Caractère d'André. — Jugement des princes. Leurs Diètes. — Accroissement de Moscou. — Audace des Russes. — Mort de Daniel de Moscou. — Guerres civiles dans les principautés. — Guerre avec l'ordre de Livonie. — Mort de Dovmont. — Sa gloire. — Landskron. — Paix avec le Danemarck. — Mort d'André. — Différens malheurs. — Le métropolitain à Vladimir. — Mort de Léon de Gallicie. — Institutions judiciaires de la Dvina.

L'AMBITIEUX André se voyait enfin légitime- 1294.
ment paré du titre de grand prince; personne n'osait même lui disputer cette haute dignité. Constantin Borissovitch monta sur le trône de Rostof à la mort de son frère aîné, après avoir cédé Ouglitch à son fils Alexandre. Le grand prince
et Michel de Tver épousèrent les filles de feu Mariages.
Dmitri Borissovitch : deux ans se passèrent ainsi dans la plus parfaite tranquillité.

Caractère d'André.

Cependant André, dévastateur de sa patrie, pouvait-il bien prétendre à l'amour de son peuple, au respect des princes ? Privé de ces qualités brillantes, dont les fléaux de l'humanité savent quelquefois colorer la noirceur de leurs actions ; étranger à cet amour passionné de la gloire, à cette éclatante valeur qui caractérise les grandes âmes, il armait les Mogols pour prendre des villes, pour anéantir les chrétiens ; mais lui-même ne tira jamais le glaive ; jamais il ne sut braver le danger ; et couvert du sang de mille victimes innocentes, il n'avait pu, même à ce prix affreux, acheter le titre de vainqueur.

Les conjonctures où se trouvaient alors la Russie auraient exigé un grand prince, doué du génie supérïeur d'Alexandre Nevsky, un prince qui n'eût pas été de nom, mais de fait, le chef des souverains apanagés, qui tous visaient à l'indépendance. Michel de Tver et Féodor d'Yaroslavle l'avaient conquise sous le règne de Dmitri ; Daniel de Moscou et Jean de Péréïaslavle,
1295. fils de Dmitri Alexandrovitch, voulurent les imiter sous André. On vit alors éclater une rupture dont les motifs furent portés au tribunal suprême du khan. Le grand prince lui-même, accompagné de sa jeune épouse, se rendit à la

horde pour tâcher de gagner les bonnes grâces de Tokhta. L'ambassadeur du khan, choisi pour médiateur dans ces débats, convoqua les princes à Vladimir : leurs sentimens furent partagés ; Michel de Tver prit le parti de Daniel, ainsi que les boyards de Péréïaslavle, en l'absence de Jean, qui se trouvait alors à la horde. Féodor-le-Noir, Constantin Borissovitch se rangèrent du côté d'André. Le Tatar écouta les deux parties avec gravité ; mais son air imposant et fier ne put retenir les princes dans les bornes du respect et de la décence. Ils s'échauffèrent au point que, dans le fort de la dispute, ils tirèrent leurs épées. Cependant les évêques Siméon de Vladimir, Ismaël de Saraï se jetèrent au milieu de cette tumultueuse assemblée, et leurs efforts empêchèrent ces furieux de s'entr'égorger.

1296 — 1297.

Jugement des princes.

Le jugement se termina par un traité de paix, ou pour mieux dire, sans que rien de définitif eût été arrêté. L'ambassadeur tatar se retira comblé de riches présens. Alors André, qui venait de promettre solennellement de ne point troubler le repos des autres princes, se mit à lever des troupes pour les punir comme des rebelles. Il voulait aussi profiter de l'absence de Jean pour s'emparer de Péréïaslavle ; mais il rencontra,

près de Youricf, la puissante armée coalisée de Tver et de Moscou; car, à son départ pour la horde, Jean avait confié la défense de ses États à Michel Yaroslavitch. On entama de nouvelles négociations, à la suite desquelles fut conclu un
1295 — 1304. second traité de paix, qui, contre l'attente générale, ne fut pas rompu jusqu'à la mort d'André. Ce n'est pas que les princes ne se brouillassent quelquefois, mais ils n'arrivaient jamais jusqu'à une rupture ouverte, et trouvaient toujours moyen de se réconcilier sans combats.

Diètes des princes.

Les diètes des princes, anciennement instituées par Monomaque, sous Sviatopolk II, se renouvelèrent alors dans des circonstances absolument semblables, et dans les mêmes intentions. Sviatopolk et André ne pouvant, ni l'un ni l'autre, réprimer par la force les princes apanagés, crurent à propos d'essayer les voies de conciliation pour parvenir à ce but si désirable. On voyait également siéger dans ces assemblées solennelles les ecclésiastiques de la plus haute distinction, interprètes des lois sacrées de la vérité et de la conscience. La première de ces assemblées se tint à Dmitrof à la mort de Féodor d'Yaroslavle. André y termina à l'amiable tous les différens avec son fils Daniel, ses neveux Jean et Michel; mais le prince de Tver et celui de

Péréïaslavle ne purent s'accorder sur un seul point, bien que jusqu'alors ils eussent vécu dans la plus parfaite harmonie. L'adroit Michel s'était ménagé l'amitié des Novgorodiens par un traité particulier, d'après lequel ils s'engageaient mutuellement à se prêter secours en cas d'oppression de la part du grand prince, et même du khan. André, qui n'avait pu s'opposer à une alliance aussi fâcheuse pour lui, vit avec une secrète joie éclater, entre Michel et Jean, un démêlé qui diminua la puissance du premier. Cependant Jean, que les annales représentent comme un prince doux et paisible, redoubla d'amitié pour son oncle Daniel. Au moment de sa mort, arrivée en 1302, il lui céda Péréïaslavle en toute propriété. En conséquence, le prince de Moscou entra dans cette ville, et en fit sortir les boyards d'André. Celui-ci, qui se regardait comme l'héritier légitime de Jean, indigné de l'ambition de son frère cadet, alla porter ses plaintes au khan. La province de Péréïaslavle, avec Dmitrof, était, après Rostof, la plus considérable de la grande principauté, tant par le nombre de ses habitans, de ses boyards et de ses soldats, que par la force de sa capitale, entourée d'un fossé profond rempli d'eau, environnée d'un rempart élevé et d'une double

muraille que protégeaient douze tours. Cette importante acquisition garantissait davantage encore l'indépendance du souverain de Moscou, qui, deux ans auparavant, avait vaincu et fait prisonnier Constantin Romanovitch, prince de Rezan, dans un combat où il fit mordre la poussière à un grand nombre de Tatars. Cette audace extraordinaire n'eut pourtant pas de suites : elle prouve seulement que les Russes commençaient à reprendre courage, et qu'ils profitaient de l'assoupissement des khans, pour aiguiser en silence les glaives qui devaient consommer l'anéantissement de la tyrannie.

Audace des Russes.

Mort de Daniel de Moscou.

Tandis qu'André implorait à la horde la justice du khan, Daniel mourut inopinément, revêtu de l'habit monastique, selon la coutume des gens pieux de son temps. Il fut le premier qui releva la dignité des princes de Moscou, et le premier qui fut enterré dans l'église de Saint-Michel de cette ville. Il laissa après lui la réputation d'un souverain guidé par la bonté, la justice et la prudence. Il prépara Moscou à devenir, dans la suite, capitale de la Russie, au lieu de Vladimir.

Aussitôt qu'ils eurent appris la mort de Daniel, les habitans de Péréïaslavle proclamèrent unanimement, pour leur prince, son fils Youri ou

Georges, qui se trouvait alors parmi eux. Ils ne lui permirent pas même d'aller rendre les derniers devoirs à son père, dans la crainte qu'André ne vînt s'emparer une seconde fois de leur ville. Georges tranquillisa le peuple : certain de la protection, ou plutôt de l'insouciance du khan, non-seulement il attendit André de pied ferme, mais il voulait même aggrandir ses États de Moscou par de nouvelles conquêtes. Réuni à ses frères, il fit occuper par ses troupes, Mojaïsk, apanage dépendant de Smolensk, et emmena prisonnier Sviatoslaf Glebovitch, prince de cette ville.

Après un an entier de séjour à la horde, le grand prince revint enfin avec des ambassadeurs de Tokhta, et dans l'automne de l'année 1303, il y eut à Péréïaslavle une diète générale des princes. On y lut, en présence du métropolitain Maxime, les décrets du fier khan : ce maître impérieux annonçait que sa volonté suprême était que la grande principauté jouît de la tranquillité ; à cet effet, il prescrivait aux princes de mettre un terme à leurs dissensions ; de se contenter de ce qui appartenait à chacun d'eux. André, Michel et les fils de Daniel renouvelèrent le traité de paix ; mais Georges retint Péréïaslavle, déjouant de la sorte le projet du grand prince, qui faisait un pompeux étalage de la faveur de Tokhta.

Ni les princes de Rezan, ni ceux de Smolensk ne prenaient aucune part à ces congrès, car l'invasion des Mogols avait rompu jusqu'aux derniers nœuds qui unissaient jadis les différentes parties de la Russie. Le grand prince n'ayant pu même conserver sous sa domination les anciens apanages de Vladimir, devait-il songer à s'établir l'arbitre des autres princes, lors même qu'il en aurait eu la bonne volonté? possédait-il les moyens de faire régner partout l'ordre, la justice et la concorde? Le pouvait-il, lorsqu'à l'exemple des souverains de la grande principauté, les liens du sang ne pouvaient empêcher ceux des autres apanages de s'armer les uns contre les autres? Alexandre Glebovitch, qui, en 1295, avait chassé de Smolensk son oncle Féodor-le-Noir, voulut, deux ans après, s'emparer de Dorogobouge, ville de la principauté de Smolensk, qui refusait de lui obéir; mais défait par les habitans, au secours desquels André, prince de Viazma, était accouru, il se retira grièvement blessé. Roman, son frère, fut aussi percé d'une flèche, et le jeune fils de ce dernier tomba mort sur le champ de bataille.

Guerres civiles dans les principautés.

Le courage des Russes se déploya d'une manière bien plus honorable dans leurs guerres avec les étrangers. En 1299, les chevaliers livo-

Guerre avec l'ordre de Livonie.

niens assiégèrent inopinément Pskof, dont ils pillèrent les monastères situés dansles faubourgs. Les moines, les femmes, les enfans, tous ceux enfin, hors d'état de leur opposer résistance, devinrent les victimes de leur fureur. Le prince Dovmont qui, au milieu des glaces de la vieillesse, conservait encore tout le feu de l'héroïsme, se met aussitôt à la tête de sa garde, et malgré le petit nombre de ces braves, il livre bataille aux Allemands, sur les bords de la Velika, les repousse sur cette rivière, s'empare d'une grande quantité d'armes, qu'ils jettent dans leur fuite, et envoie prisonniers, chez le grand prince, les habitans de Fellin, ville d'Esthonie. Le commandeur de l'ordre, général des Allemands, fut blessé dans ce sanglant combat, dont ne parlent point les historiens livoniens, et qui fut le dernier exploit du vertueux Dovmont. Ce prince mourut quelques mois après, atteint d'une maladie épidémique, qui emporta également un grand nombre de Pskoviens; son trépas fut pleuré long-temps par les habitans de toutes les classes. Dovmont, qui avait reçu le nom de Timothée lorsqu'il embrassa le christianisme, naquit et passa sa jeunesse dans un pays barbare, odieux à nos ancêtres; mais, devenu enfant de Jésus-Christ, il sortit des fonts baptismaux avec tout

Mort de Dovmont. Sa gloire.

le zèle d'un bon chrétien et d'un fidèle ami des Russes. Ses vertus, son épée, furent, pendant trente-trois ans, consacrées au vrai Dieu et à sa patrie adoptive. Elevé à la dignité de prince, non-seulement il devint l'honneur du nom russe dans les combats, mais il fut juste envers le peuple; rempli du plus touchant amour pour les pauvres, il ne souffrait point que le faible devînt la victime du plus fort. Epoux de Marie, fille du grand prince Dmitri, il n'abandonna point cet exilé dans son malheur, et il était toujours prêt à verser son sang pour défendre la cause de son beau-père; après la mort de Dmitri, il observa religieusement tous les devoirs de prince apanagé, par rapport à André. Aussi aucun prince ne fut jamais plus cher à ses sujets que Dovmont, et sous un tel chef les guerriers affrontaient la mort avec joie. *Bons citoyens de Pskof*, disait-il ordinairement au moment d'une bataille, *je respecte comme un père tout vieillard pskovien; je chéris comme un frère celui qui est jeune encore; souvenez-vous de votre patrie et de la sainte église*. Il fortifia Pskof d'une nouvelle muraille de briques, qui, jusqu'au seizième siècle, porta le nom de *muraille de Dovmont*, et qu'en 1309 le possadnik Boris étendit depuis l'église de Saint-Pierre

et Saint-Paul, jusqu'à la Vélika. L'historien de Lithuanie raconte que Dovmont dominait également à *Polotsk* ; mais qu'en 1307, les Lithuaniens achetèrent, des chevaliers allemands, cette province cédée autrefois à l'église de Riga, par un prince de ce pays, converti à la religion chrétienne et mort sans successeur.

Les Suédois, qui avaient déjà fondé Vibourg en Carélie, bâtirent également, en 1295, sous les ordres de leur général Siggé, la ville actuelle de Kexholm. Les Novgorodiens prirent cette forteresse d'assaut, passèrent au fil de l'épée tous les Suédois qui s'y trouvaient, et en rasèrent les remparts. Cependant comme ils sentaient l'indispensable nécessité d'avoir une place forte sur les bords du golfe de Finlande, ils rebâtirent Koporié. Cinq ans après, une puissante flotte suédoise, composée de cent onze bâtimens, et sous les ordres du maréchal d'état Torkel Knoutson, entra dans la Néva, où celui-ci fonda une nouvelle ville, à sept verstes de Saint-Pétesbourg d'aujourd'hui, près de l'embouchure de l'Okhta. Cette forteresse, à la construction de laquelle on employa les plus habiles ouvriers, reçut le nom de Landskron, c'est-à-dire *couronne du pays*. Notre chronique dit seulement que le grand prince n'était point alors à Nov- Landskron.

gorod, et que les Suédois s'éloignèrent en laissant une garnison dans la forteresse. Les historiens scandinaves, au contraire, racontent « que les » Russes, profitant d'un vent favorable, lancè- » rent quelques brûlots du lac Ladoga, dans » la Néva, avec l'intention d'incendier la flotte, » mais que le maréchal Torkel, instruit à temps » par ses espions, fit entourer de pilotis, à fleur » d'eau, l'embouchure de la Néva. Les Nov- » gorodiens voyant leur projet découvert, sor- » tirent alors de leurs canots, attaquèrent les » Suédois, et se retirèrent après avoir perdu » beaucoup de monde. Le fameux Mathieu » Kettilmoundson, devenu depuis tuteur de » Magnus, roi de Suède, poursuivit les cava- » liers russes jusqu'à la nuit, défiant au combat » tous les braves de l'armée, dont aucun n'ac- » cepta le cartel. » Ce récit peut être vrai en partie, car il est incroyable que les Novgorodiens ne se soient pas opposés au maréchal; qu'ils lui aient permis, sans coup férir, de fonder et d'achever une forteresse aux bords de la Néva. Sentant de quelle importance était la possession de cette place, les Novgorodiens supplièrent instamment le grand prince André de seconder leurs efforts. Ils l'attendirent longtemps; enfin, au printemps de l'année 1301,

il arriva avec les troupes de Vladimir, et mit le siége devant Landskron. Épuisés par la faim, par les maladies, les Suédois firent des prodiges de valeur, sous le commandement du célèbre chevalier Stein; mais cet homme, aussi brave qu'insouciant et fier, s'obstina à ne pas demander de secours au régent de Suède; il répondait froidement à un autre chevalier, nommé Amoundson : *à quoi bon importuner le grand maréchal?* En peu de jours les Russes eurent détruit une grande partie des fortifications extérieures, au moyen du feu et des frondes; sourds à toutes les propositions de Stein, ils se disposèrent à un assaut décisif. Amoundson se contenta de rappeler à son chef ces paroles, cause de leur perte : *A quoi bon importuner le grand maréchal?* et il fut, avec lui, taillé en pièces par les vainqueurs.

Les Novgorodiens, maîtres de la forteresse, la rasèrent, et firent prisonniers un petit nombre de soldats qui s'étaient défendus long-temps dans une cave. Les annales citent cette action, comme la seule où André ait mérité quelques éloges, puisqu'il y prit part pour assurer le repos de la patrie. Michel de Tver se préparait également à voler sur les bords de la Néva, lorsqu'il apprit en chemin que déjà la terrible Landskron n'existait plus.

Paix avec le Danemarck.

Ainsi, tranquilles du côté de la Suède, les Novgorodiens envoyèrent, en 1302, une députation outre mer pour conclure avec Eric VI, roi de Danemarck, un traité qui pût mettre un terme à leurs fréquentes guerres avec l'Esthonie, l'une de ses provinces. — Cependant, comme ils ne comptaient pas sur une paix de longue durée, comme ils redoutaient les ennemis extérieurs et les princes russes eux-mêmes, ils construisirent la même année, dans leur ville, une grande citadelle en pierre. Jusqu'alors leur liberté n'avait eu pour rempart qu'un fragile mur de bois; mais des dangers plus pressans exigeaient une défense mieux établie : l'augmentation considérable des revenus publics et particuliers, fournissait au gouvernement les moyens d'élever ce fort d'une manière peu onéreuse pour les citoyens.

27 juillet. Mort d'André.

Objet de la juste haine de ses contemporains et du mépris de la postérité, le grand prince mourut, en 1304, revêtu de l'habit monastique. Aucun des princes de la famille de Monomaque, ne causa autant de maux à sa patrie, que cet indigne fils du héros de la Néva. Il fut enterré à Gorodetz sur le Volga, loin des cendres sacrées de son père.

Désastres divers.

Tout ce que la nature a de plus effroyable,

des malheurs de toute espèce, signalèrent les dix années du règne d'André. Parmi les météores célestes qui, à cette époque, portèrent la terreur dans l'esprit des peuples, il faut citer la célèbre comète de 1301, décrite par les astronomes chinois, et chantée par le poëte Pachimer. Il y eut aussi d'affreux ouragans, de grandes sécheresses, des incendies : la famine et la peste exercèrent leurs ravages dans quelques provinces. En 1298, le palais du prince de Tver fut dévoré par les flammes, avec tout ce qu'il renfermait de trésors et d'objets précieux : or, argent, armes, tout devint la proie de l'incendie, et le prince Michel lui-même, réveillé au milieu de la nuit par le tumulte, réussit à peine à se faire jour au travers des flammes, avec sa jeune épouse. A Novgorod plusieurs rues et toutes les belles boutiques des Allemands, furent réduites en cendres, en 1299. Pour comble d'horreur, des scélérats profitèrent de la confusion générale pour s'emparer des différens effets amoncelés dans les églises, ayant tué les gens préposés à la garde de ce dépôt : l'annaliste parle de ces forfaits avec la plus juste indignation.

Le métropolitain à Vladimir.

En 1299, le métropolitain Maxime, afin de n'être plus le témoin ni la victime de l'affreuse tyrannie des Mogols, abandonna pour toujours

la ville de Kief, et vint s'établir à Vladimir avec tout son clergé ; une grande partie des Kiéviens se dispersa dans les autres villes de l'empire. Depuis Yaroslaf et Alexandre Nevsky son fils, les grands princes n'eurent plus aucun pouvoir sur le pays du Dniéper, et nous ignorons quel descendant de Saint-Vladimir y dominait alors ; les annales font seulement mention d'un Youri, prince de Porossié, qui était au service de Mstislaf, fils du roi Daniel. L'ancienne capitale de ses ancêtres, abandonnée de la sorte à la puissance des barbares, n'était plus pour Léon de Gallicie une possession digne d'envie. Ce prince, chéri de ses sujets, mourut en 1301, dans un âge fort avancé, au sein de la paix et de la tranquillité, emportant les regrets universels. Il avait ordonné qu'on l'enterrât sans aucune marque de distinction (24); en conséquence, les moines le revêtirent d'un simple linceul, et lui mirent un crucifix dans la main. On montre dans la ville de Lvof deux actes de donations faites par ce prince, l'une à l'église de Saint-Nicolas, l'autre à celle de l'Assomption à Kryloss, près de Galitch, de certaines propriétés et du droit exclusif de se référer aux jugemens de leurs évêques ; mais ces deux actes semblent de date plus récente. Le style qui en est moderne offre un mélange maladroit de

Mort de Léon de Gallicie.

Russe et de Polonais. Il est fait mention des *métropolitains de Gallicie*, tandis qu'il n'en existait pas; le métropolitain de Kief y est appelé Cyprien, tandis que ce prélat ne gouverna notre église que sous Dmitri Donskoï et son fils. Léon eut pour successeur son fils Youri, qui, après la mort de son oncle Mstislaf Danielovitch, monta sur le trône de la principauté de Vladimir; il releva le titre de son grand père, et prit comme Daniel le nom de roi de Russie (Rex Russiæ), ainsi qu'il est représenté sur le sceau de ce prince conservé dans les archives de Kœnisberg, avec les lettres adressées par le souverain de Gallicie au grand maître de l'ordre teutonique (25).

Après le siége de Pskof, si funeste aux Allemands, les Russes vécurent en paix et en bonne intelligence avec les chevaliers livoniens. En 1304, le maître de l'ordre convoqua une diète à Dorpat, où il fut unanimement résolu par les magistrats et les évêques, d'éviter avec soin toute rupture avec nos princes, de terminer à l'amiable tous les différens qui pourraient s'élever, de ne point enfin épouser la querelle de ceux qui, par des outrages faits à Novgorod ou à Pskof, attireraient de la sorte sur eux la vengeance de ces deux républiques.

Au nombre de nos propres monumens qui

Institutions judiciaires.

nous sont restés de cette époque, nous citerons un acte écrit par le grand prince lui-même, et adressé par lui aux possadniks, trésoriers et commandans du Zavolotchié. Il y est dit qu'en vertu du traité conclu par André avec Novgorod, il pourra envoyer, sous les ordres de l'attaman Krontiszky, ses oiseleurs sur mer; que les villages sont tenus de leur fournir des vivres et des chariots, ainsi qu'au fils de l'attaman, dans le cas où de là il serait obligé de partir avec les oiseaux de mer; que, conformément aux articles arrêtés sous le règne d'Alexandre et de Dmitri, les chasseurs novgorodiens ne doivent point aller du côté de la Tèr, c'est-à-dire, dans la Laponie russe, etc. C'est ainsi que les grands princes tâchaient d'accroître leurs revenus en participant au commerce des particuliers.

CHAPITRE VII.

Le grand prince MICHEL *Yaroslavitch.*

1304 — 1319.

Débats au sujet de la grande principauté. — Crime des princes de Moscou. — Affaire de Novgorod. — Usbecks. — Courage des Novgorodiens. — Georges beau-frère du khan. — Modération et bonté de Michel. — Victoire sur les Tatars. — Jugement dans la horde. — Amusemens magnifiques des khans. — Mort généreuse de Michel. — Ville de Madgiar. — Brigandages des Mogols. — Le métropolitain Pierre. — Écrit du khan. — Différens malheurs.

1304 — 1305. Débats au sujet de la grande principauté.

La mort d'André ne fut pas moins funeste à la Russie que son règne. Michel de Tver et Georges Danielovitch de Moscou se firent, tous les deux à la fois, déclarer ses héritiers au trône; cependant les droits du premier étaient bien mieux fondés, car il était petit-fils d'Yaroslaf Vsevolodovitch et oncle de Georges, par conséquent le plus âgé de la famille. Ce droit parut généralement incontestable, et les boyards de la grande principauté,

après avoir rendu les honneurs funèbres à André, se rendirent sur-le-champ à Tver pour féliciter Michel sur son avénement au trône de Vladimir. Les Novgorodiens le reconnurent aussi pour leur chef, dans la persuasion que c'était à lui que le khan réservait la grande principauté. Ainsi que l'avait fait son père, Michel s'engagea à observer rigoureusement leurs institutions, à rétablir les anciennes limites entre leur pays et celui de Souzdal; il s'obligea à n'élever aucune prétention sur les domaines qui avaient appartenu à Dmitri et à André; à remettre, contre remboursement, à leurs premiers propriétaires, ou au gouvernement, ceux qu'il aurait achetés lui-même dans le pays de Novgorod, ou dont sa femme et ses boyards auraient fait l'acquisition; il promit de s'interdire à lui ainsi qu'à ses juges, tout jugement arbitraire, de décider les procès selon les règles de la justice, et de n'envoyer ses gens au-delà du Volok que de Novgorod, et dans deux barques seulement, etc.

Vainement le métropolitain Maxime exhorta Georges à ne pas faire valoir de faux droits à la grande principauté; en vain il lui promit en son propre nom et au nom de Xénie, mère de Michel, d'ajouter à ses États de Moscou, les villes qu'il trouverait le plus à sa convenance, ce tur-

bulent neveu força son oncle à comparaître avec lui devant le tribunal du khan, livrant ainsi la patrie aux troubles et à la discorde. Les villes de Russie se partagèrent : les unes se rangèrent du côté du prince de Tver ; les autres prirent le parti de celui de Moscou. Georges eut beaucoup de peine à échapper aux amis de Michel, qui, mécontens de ce qu'il voulait se ndre à la horde, cherchèrent à s'emparer de lui dans la province de Souzdal ; quant à Boris Danielovitch, il fut arrêté par eux à Kostroma, et envoyé à Tver. Cependant Jean, second frère de Georges, défit les Tvériens qui avaient voulu prendre Péréïaslavle : leur voiévode Hyacinthe fut trouvé mort sur le champ de bataille. Les lieutenans de Michel voulurent entrer dans Novgorod ; les citoyens s'y opposèrent en disant : « Nous avons choisi Michel, » il est vrai, mais à condition qu'il nous mon» trerait l'autorisation du khan : il ne saurait » être notre prince avant d'avoir satisfait à cette » obligation. » L'anarchie, le désordre régnaient également dans les autres provinces. Les habitans de Kostroma, dévoués à Michel, qui détestaient la mémoire d'André, se permirent de mettre en jugement un grand nombre de ses amis et de les faire mourir de la manière la

plus arbitraire. A Nijni-Novgorod même, la populace, après un conseil séditieux, fit justice de plusieurs boyards accusés d'intentions hostiles contre la patrie. A son retour de la horde, où il s'était marié, Michel, fils d'André Yaroslavitch, prince de Nijni, punit de mort les membres de ce tribunal, illégitime, puisque le peuple n'avait pas le pouvoir judiciaire, droit exclusif des princes.

Au bout de quelques mois la querelle fut décidée, et Michel, qui l'avait emporté sur son compétiteur, revint avec les lettres du khan, à Vladimir, où le métropolitain le fit monter sur le trône de la grande principauté. Cependant,
1305 — 1308. comme il connaissait le caractère opiniâtre de son adversaire, il résolut de dompter Georges par la force des armes; deux fois il fit, sans aucun succès, le siége de Moscou : le combat sanglant, livré sous les murs de cette ville, ne fit qu'alimenter dans le cœur de ces fiers concurrens une animosité qui, comme nous le verrons dans la suite, devint également funeste à tous les deux. Les annalistes contemporains n'accusent que le prince de Moscou, car, malgré les usages établis, il osait disputer à son oncle le droit d'ancienneté. Georges avait d'ailleurs une âme noire et tous les vices capables de lui mériter

la haine universelle. A peine se fut-il affermi sur le trône de ses pères, qu'il prouva, par les actions les plus abominables, à quel point il foulait aux pieds les lois les plus sacrées de l'humanité. Nous avons déjà parlé de Constantin, prince de Rezan, qui, fait prisonnier par Daniel, gémit six ans dans la plus dure captivité. Pendant ce temps, sa principauté, privée de chef, dépendait en quelque sorte de celle de Moscou. Mais Georges, qui croyait le crime nécessaire pour assurer ses droits aux États de Rezan, fit périr l'infortuné Constantin. Il se trompa dans ses espérances. Yaroslaf, fils du prince si cruellement assassiné, aidé de la protection immédiate du khan, succéda à son père sans opposition; et de toutes ses villes, Georges ne put conserver que Kolomna. Les frères cadets de Georges, qui jusqu'alors l'avaient fidèlement servi, ne purent vivre plus long-temps en bonne intelligence avec lui. Deux d'entre eux, Alexandre et Boris, outrés sans doute de ses actes de cruauté, se retirèrent auprès du prince de Tver. Crime des princes de Moscou.

Michel jouit de quelques années de tranquillité, pendant lesquelles il résida presque toujours à Tver; ses lieutenans gouvernaient en son nom la grande principauté, de même que

Novgorod, dont les magistrats s'en rapportaient à lui dans toutes les affaires d'état. Ils se plaignirent, dans une lettre à Michel, de deux de ses seigneurs, l'un commandant de Pskof, l'autre gouverneur de la Carélie. Le premier, instruit que les chevaliers livoniens avaient fait invasion sur le territoire de Pskof, en 1307, était sorti de la ville, mettant, par là, les Pskoviens, privés de leur chef, dans l'obligation de conclure avec Gertvon Yocke, une paix désavantageuse; il avait ensuite détruit quelques villages novgorodiens. Le second, par ses concussions dans la Carélie, forçait les habitans à s'enfuir chez les Suédois, et à lui abandonner tout ce qu'ils possédaient. Les Novgorodiens, dans l'intention de se délivrer pour toujours de chefs aussi criminels, offraient le prix des villages achetés dans leurs provinces par ces boyards, se réservant de prendre verbalement d'autres arrangemens avec le prince. Celui-ci se rendit de Tver à Novgorod, où il fut reçu par les citoyens avec les démonstrations de zèle accoutumées; cependant il refusa de les commander dans une expédition qu'ils firent bientôt au nord de leurs
1310. Etats. Ils construisirent une forteresse à l'endroit où se trouve aujourd'hui Kexholm, se rendirent sur deux barques en Finlande, et pénètrèrent jus-

qu'à la rivière Noire ou Koumo; ils mirent le feu à la ville de Vanaï, assiégèrent les Suédois dans une citadelle bâtie sur un rocher inaccessible ; ils ravagèrent enfin un grand nombre de villages. Selon un annaliste, il ne resta pas une seule bête à cornes aux malheureux habitans, car les Russes exterminaient tout ce qu'ils ne pouvaient pas emmener avec eux. 1311.

Affaires de Novgorod.

Cette expédition lointaine heureusement terminée, les Novgorodiens cherchèrent querelle au grand prince, se plaignant de ce qu'il ne se conformait pas aux conditions du traité. Michel, offensé de leur arrogance, fit sur-le-champ occuper Torjek par ses troupes, avec ordre de 1312. cesser tout envoi de blé à Novgorod. Alarmé de ces mesures vigoureuses, le peuple, malgré les mauvais chemins, suite du dégel, fit partir pour Tver son archevêque David, afin de désarmer la colère du grand prince La paix fut bientôt faite, car de part et d'autre on la désirait avec une égale ardeur. Novgorod ravagée à cette époque par un violent incendie, avait le plus grand besoin de vivres, et tremblait de se voir désolée par la famine, dans le cas où l'on intercepterait ses convois; de son côté Michel se voyait forcé de se rendre sans délai à la horde. Le khan Tokhta n'était plus ; son fils Usbeck ve-

nait de monter sur le trône. Ce jeune prince est devenu célèbre dans les annales de l'Orient, par sa justice, par son zèle pour la religion de Mahomet, qu'il introduisit dans tous les États des Mogols, car il paraît que Tokhta était païen, et qu'il ne suivait pas la doctrine de l'Alcoran. L'historien Abulgazi rapporte qu'en témoignage de leur attachement pour ce prince, un grand nombre de Tatars prirent de son nom celui d'*Usbecks*, sous lequel ils sont encore connus aujourd'hui dans le pays de Kharasm ou Chiva et dans les contrées environnantes.

Les Usbecks.

Michel imposa les Novgorodiens à quinze cents grivnas d'argent; il leur renvoya ses lieutenans, puis il partit pour la horde, où il resta deux ans entiers. Une absence aussi longue et sans doute involontaire, eut des suites funestes tant pour lui que pour la Russie. Les Suédois brûlèrent la ville de Ladoga; les Caréliens firent périr beaucoup de Russes qu'ils avaient attirés dans Kexholm. Les Novgorodiens se vengèrent des uns et des autres. Sous le commandement du lieutenant de Michel, ils chassèrent les Suédois et firent justice des perfides Caréliens; cependant ils reprochèrent à Michel d'avoir été dans la horde ramper aux pieds du khan, plutôt que d'être accouru au secours de la patrie en danger.

Georges de Moscou s'empressa de profiter de cette disposition des esprits. Le prince Féodor de Kief, son parent, se rendit à Novgorod, y fit arrêter les lieutenans de Michel, et sut tellement captiver les inconstans Novgorodiens, qu'ils reconnurent Georges pour leur chef et déclarèrent même la guerre au grand prince. On fut sur le point d'en venir aux mains, car les Novgorodiens s'étaient déjà postés d'un côté du Volga, et on voyait de l'autre Dmitri, fils de Michel, à la tête des fidèles soldats de Tver. Les froids d'automne, qui glacèrent la surface du fleuve, éloignèrent le combat. Les Novgorodiens consentirent à faire la paix, et le prince 1315.
de Moscou, qui leur promit le bonheur avec la liberté, monta sur le trône de Sainte-Sophie.

Georges fut bientôt sommé de comparaître devant le khan pour se justifier des plaintes portées contre lui par Michel. Il confia Novgorod à son frère Athanase, et se munit de riches présens, dans l'espérance de se disculper aisément devant un tribunal où présidait la plus insatiable cupidité ; mais déjà Michel, mettant à profit l'autorisation formelle du khan, avait tiré le glaive ; bientôt il fut joint par de nombreuses troupes mogoles qui entrèrent en Russie, sous le commandement de Taïtémer. Cette terrible nouvelle

ébranla les résolutions des Novgorodiens, sans abattre leur courage. Ils font l'énumération de tous les triomphes qui ont couronné leur valeur depuis Rurik; ils se répètent que ce fut par sa généreuse fermeté que Michel lui-même avait sauvé Tver de la fureur des Mogols; aussitôt ils prennent les armes et vont attendre l'ennemi, près de Torjek. Six semaines se passèrent de la sorte; enfin on vit paraître la formidable armée de Michel, celle de Vladimir, de Tver et des Mogols. Le combat, quoique inégal, fut accepté sans hésitation. Jamais les Novgorodiens ne déployèrent une plus brillante valeur que dans cette sanglante bataille. Les magistrats et les boyards se trouvaient dans les endroits les plus périlleux; les marchands eux-mêmes combattirent comme des héros; un grand nombre resta sur la place, le reste alla se renfermer dans Torjek. Michel, ainsi couronné par la victoire, fit déclarer aux Novgorodiens que le seul moyen d'obtenir la paix était de lui livrer les princes Athanase et Féodor de Rjef. Bien que réduits à un très-petit nombre, tout couverts de leur propre sang, et de celui de leurs ennemis, ces braves répondirent unanimement : « Mourons pour Ste.-Sophie » et pour Athanase; l'honneur nous est plus » cher que la vie! » Michel exigea qu'on lui

Le 10 février 1316.

Courage des Novgorodiens.

livràt au moins Féodor de Rjef; mais plusieurs d'entre eux rejetèrent même cette proposition. Enfin, contraints de céder à la nécessité, ils s'engagèrent à payer au grand prince une somme considérable en argent. Quelques boyards novgorodiens restèrent en ôtage entre les mains du vainqueur avec le prince Athanase; les autres lui abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient, leurs chevaux, leurs armes, leur argent. On dressa ensuite l'acte suivant : « Le grand prince » Michel s'engage envers l'archevêque et envers » Novgorod à oublier tout ce qui s'est passé. On » renonce de part et d'autre à tout dédomma- » gement des pertes que l'on pourrait avoir faites » pendant le cours de la guerre civile. Les prison- » niers seront mis en liberté sans aucune rançon. » L'ancien traité, conclu à Tver, sera remis en » vigueur. Novgorod s'oblige de payer au prince, » à différentes époques, c'est-à-dire, depuis la » seconde semaine de Carême jusqu'à celle des » Rameaux, la somme de douze cents grivnas » en argent, dans laquelle sera compris tout ce » qui a été enlevé à Torjek aux boyards novgo- » rodiens. Dès que le prince aura touché ladite » somme, il promet de rendre la liberté aux » otages, de déchirer cet acte et de gouverner » Novgorod d'après les anciennes institutions. »

Il était difficile de compter beaucoup sur une paix ainsi arrachée par la nécessité : aussi le grand prince fit-il arrêter des ambassadeurs novgorodiens qui se rendaient secrètement à la horde pour porter des plaintes contre lui ; il fit plus, il rappela de Novgorod ses lieutenans et marcha contre cette ville à la tête de son armée. Les Novgorodiens fortifient aussitôt leur capitale ; ils appellent à leur secours les habitans de Pskof, de Ladoga, de Roussa, les Caréliens, les Ingriens, les Vojans, et brûlant de l'amour de la liberté, pleins de haine pour le grand prince, ils se préparent à la plus vigoureuse résistance. Michel avait à la vérité quelques amis à Novgorod ; mais ces amis timides n'osaient prononcer un seul mot en sa faveur. Leur voix eût d'ailleurs été étouffée par celle du peuple qui vociférait dans le conseil, et les menaçait de la mort. Il jeta dans le Volkhof un boyard faussement accusé de trahison ; il en fit mourir un autre, également innocent, sur le rapport d'un esclave de ce boyard, qui déclara que son maître entretenait de secrètes intelligences avec Michel. L'acharnement des Novgorodiens et le grand nombre de troupes qu'ils avaient rassemblées, en imposèrent au grand prince, qui, après être resté quelque temps sous les murs de la ville, prit le parti

de s'en retourner. Afin d'abréger le chemin, il eut la funeste idée de se frayer une route à travers d'impénétrables forêts, où son armée fut obligée de marcher au milieu des lacs et des marais. Les hommes et les chevaux tombaient morts de faim et de fatigue; les soldats arrachaient la peau de leurs boucliers pour s'en nourrir. Il fallut bientôt abandonner les bagages ou les brûler, et le prince ne sortit de ces affreux déserts qu'avec une infanterie épuisée de lassitude et presque désarmée.

Les Novgorodiens députèrent alors l'archevêque David à Tver pour demander au grand prince, avec beaucoup de modération, la délivrance des otages, lui proposant en même temps de l'argent, la paix, et leur amitié. « *Ce » qui est fait est fait*, disaient-ils, *nous ne dé» sirons que le repos et la tranquillité.* » Michel rejeta ces propositions, et repoussant l'idée de faire une paix honteuse, il résolut de vaincre avant de l'accorder. 1317.

1318. Georges beau-frère du khan.

Cependant Georges, qui était resté trois jours à la horde, avait su, par ses prévenances et ses présens, se ménager si bien la faveur du khan, que le jeune Usbeck le déclara chef des princes russes et lui donna en mariage Kontchacka, sa sœur chérie, qui reçut le nom d'Agathe lors de

son baptême. Ce fait s'accorde peu avec le zèle que ce prince montra toujours pour le mahométisme. Georges revint en Russie accompagné d'une armée mogole, commandée par Kavgadi; animé du désir de se défaire de son ennemi, il résolut de s'emparer sans délai de Tver. Michel lui envoya des ambassadeurs qui lui dirent : « *Soyez grand prince, si tel est le bon plaisir du* » *khan; mais laissez Michel paisible posses-* » *seur de son apanage héréditaire : allez à* » *Vladimir et congédiez votre armée.* » Le prince de Moscou ne répondit à ces députés qu'en ravageant les villes et les villages de Tver jusqu'aux rives du Volga. Michel convoqua alors un conseil composé de l'évêque et de ses boyards auxquels il adressa ce discours : « Devenez juges en- » tre moi et mon neveu. N'est-ce pas le khan » lui-même qui m'a fait monter sur le trône de » la grande principauté? N'est-ce pas à lui que » je paie exactement le tribut royal? Cependant » aujourd'hui que je renonce à cette dignité, je » ne puis désarmer la colère de Georges. Il en » veut à ma vie; il porte le fer et le feu dans » l'apanage de mes pères. Ma conscience ne me » fait aucun reproche; mais peut-être suis-je » dans l'erreur? — Je viens à vous pour enten- » dre ma sentence. Dites-moi avec franchise si

Modération et bonté de Michel.

» je suis coupable envers Georges. » L'évêque, les boyards, touchés de la douleur et de la bonté de Michel, lui répondirent unanimement : « Prince, » vous êtes innocent devant le Très-Haut, et si » votre modération n'a pas fléchi le cœur en- » durci de votre ennemi, armez-vous sans crainte » du glaive de la justice : allez, Dieu vous pro- » tégera ; vous serez secondé par vos fidèles ser- » viteurs qui, tous, sont prêts à verser leur sang » pour le meilleur des princes. — Hélas ! ajouta » Michel, ce n'est pas pour moi seul qu'il faut » prendre les armes, c'est pour une foule d'in- » nocens qu'on arrache au toit paternel, qui per- » dent la liberté et la vie. Rappelez-vous le » texte de l'Évangile : *Celui qui périt pour son* » *frère mérite le nom de grand* (*a*). Que la pa- » role du Seigneur soit donc notre salut ! » Le grand prince, à la tête de sa valeureuse armée, rencontra les troupes de Georges, réunies aux Tatars et aux Mordviens, à quarante verstes de Tver, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Bortnovo. Le combat s'engage. Michel semblait chercher la mort ; son casque, sa cuirasse étaient percés de flèches ; cependant il resta saint et sauf ; sur tous les points il repoussa l'ennemi, dont la déroute fut complète. Cette vic-

Le 22 décembre. Victoire sur les Tatars.

(a) *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat pro amicis suis.* Ev. sicut S. Joan. c. XV. v. 13.

toire arracha à l'esclavage un grand nombre de malheureux Russes, habitans des États de Tver, faits prisonniers par les Tatars. Ces infortunés, chargés de chaînes, regardaient le combat de loin; à défaut d'armes, ils tâchaient d'aider leur prince par leurs ferventes prières; les plus douces larmes coulèrent de leurs yeux lorsqu'ils furent témoins de son triomphe. On amena à Michel la femme de Georges, son frère Boris Danielovitch et Kavgadi, le général d'Usbeck, avec les autres prisonniers de guerre. Le grand prince défendit à ses soldats de faire aucun mal aux Tatars. Il traita Kavgadi avec toutes sortes de bontés et d'égards, et le renvoya vers son maître avec de riches présens. Ce perfide jura de rester à jamais son ami; il jeta tout l'odieux de cette guerre sur lui-même et sur Georges, et alla jusqu'à dire qu'ils avaient ravagé la principauté de Tver sans aucune autorisation du khan.

Le prince de Moscou s'enfuit chez les Novgorodiens, qui, n'ayant pas encore eu connaissance de ses succès dans la horde, avaient donné parole à Michel de ne point se mêler de leurs débats. Ils revenaient alors d'une expédition contre les Suédois, sur les côtes de Finlande, où ils s'étaient emparés de deux villes, l'une propriété d'un prince finois; l'autre, l'Abo d'au-

jourd'hui, appartenant à l'évêque. Dès qu'ils eurent appris la victoire remportée par Michel, ils prirent le parti de Georges, levèrent des troupes, et s'approchèrent du Volga ; sur l'autre rive de ce fleuve, on voyait les étendards de Tver, environnés des trophées de leur dernier triomphe. Cependant le grand prince ne voulut point livrer une seconde bataille, qui eût coûté trop de sang : il proposa à Georges de se rendre avec lui à la horde. « Que le khan soit notre » juge, disait Michel, sa décision sera une loi » sacrée pour moi, et je rends la liberté à votre » femme, à votre frère, à tous les otages de » Novgorod. » Ces paroles servirent de base à un traité dans lequel Georges fut nommé grand prince, et selon lequel, en attendant la sentence d'Usbeck, les Novgorodiens jouirent du droit de commercer, sans entraves, dans la province de Tver, et d'en faire librement traverser le territoire par leurs ambassadeurs. — Par malheur, l'épouse de Georges étant morte subitement à Tver, les ennemis de Michel firent courir le bruit, que ce prince l'avait empoisonnée. Peut-être ce fut Georges lui-même qui forgea cette calomnie ; il était du moins fort porté à y ajouter foi, et il profita de cette occasion pour noircir son généreux adversaire

aux yeux d'Usbeck. Accompagné d'une foule de princes et de boyards, il se rendit chez le khan avec Kavgadi, tandis que l'imprudent Michel se contenta d'y envoyer son fils Constantin, âgé de douze ans, défenseur trop jeune et incapable de le justifier.

Pendant que son neveu intriguait vigoureusement à Saraï, tandis qu'il corrompait, à force d'or, les seigneurs mogols, le grand prince, dont la conscience était pure, prêt à tout sacrifier pour le bonheur de la Russie, s'occupait tranquillement à Tver de l'administration de l'Etat. Enfin, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, il partit pour la horde, et la grande princesse l'accompagna jusqu'aux bords de la Nerle. C'est là, qu'après avoir ouvert son âme à son confesseur, il lui dit de l'air le plus attendri : « C'est peut-être pour la dernière fois que je vous » dévoile le fond de mon cœur. Malgré tout mon » amour pour ma patrie, je n'ai pu mettre un » terme aux guerres civiles qui la déchirent ; mais » je serais trop heureux si ma mort pouvait lui » rendre le calme que j'ai cherché en vain à lui » procurer. » Michel eut soin de cacher à sa tendre épouse le noir pressentiment qui l'agitait ; il la conjura de reprendre le chemin de Tver. — Arrivé à Vladimir, Akhmyl, ambassadeur du khan, dé-

clara au grand prince, qu'Usbeck était courroucé contre lui. « Hâtez-vous, lui disait-il, de vous » rendre auprès de lui; autrement, avant un » mois vous verrez ses légions inonder vos pro- » vinces. Songez que Kavgadi lui persuade » que vous voulez résister à ses ordres. » Effrayés de ces paroles, les boyards conseillèrent au grand prince de s'arrêter; ses fils, Dmitri et Alexandre, le conjurèrent, au nom de l'amour filial, de ne point aller à la horde, mais d'y envoyer l'un d'entre eux, pour fléchir la colère du khan. « Non, répondit Michel, ce n'est pas » vous, c'est moi qu'Usbeck demande auprès » de lui. Loin de moi l'idée d'exposer, par ma » désobéissance, ma patrie à de nouveaux mal- » heurs! Ne voyez-vous pas, si je résiste à la » volonté du khan, des milliers de chrétiens » périr, victimes de sa fureur? Songez que les » Russes infortunés seront traînés en esclavage. » Pouvons-nous lutter contre les forces des infi- » dèles? Quel autre asile que la mort me restera- » t-il alors? O mes amis! ne vaut-il pas mieux » mourir aujourd'hui, que mon trépas peut sau- » ver les jours de mes fidèles sujets? » Il fit son testament, distribua des apanages à ses fils, leur donna des instructions pour ne jamais s'écarter des lois de l'honneur et de la vertu, et leur dit un éternel adieu.

Michel rencontra Usbeck sur les bords de la mer Sourojienne ou d'Azof, près de l'embouchure du Don; il offrit des présens au khan, à son épouse, aux seigneurs, et pendant six semaines il demeura paisiblement à la horde, sans entendre parler ni de plaintes ni d'accusations; lorsque tout à coup, comme par réminiscence d'une chose tout-à-fait oubliée, Usbeck donna à ses seigneurs l'ordre de juger Georges et Michel; de décider impartialement lequel des deux méritait d'être puni. A ces mots on entama le procès : les seigneurs s'assemblèrent dans une tente voisine de celle du khan, où l'on fit comparaître Michel; il se vit obligé de répondre aux différens chefs d'accusations portés contre lui, par plusieurs baskaks, qui se plaignaient de ce qu'il n'avait pas payé la totalité du tribut fixé par le khan. Le grand prince répondit victorieusement à tout; il produisit même toutes les pièces, tous les témoins nécessaires; mais le perfide Kavgadi, son principal accusateur, était au nombre de ses juges! Dès la seconde séance, Michel fut conduit garotté dans la tente, et on le déclara, avec les plus horribles menaces, coupable de deux autres crimes. On lui dit qu'il avait tiré l'épée contre l'ambassadeur du khan; qu'il avait en outre empoisonné l'épouse de

Jugement dans la horde.

Georges : « On ne reconnaît pas les ambassa-
» deurs dans une bataille, répondit le grand
» prince, mais j'ai sauvé la vie à Kavgadi, et je
» l'ai renvoyé comblé d'honneurs. Quant à la
» seconde accusation elle n'est qu'une horrible
» calomnie. Comme chrétien, j'appelle Dieu à
» témoin que jamais cet abominable forfait n'est
» entré dans ma pensée. » Les juges furent
sourds à toutes ses justifications; ils le firent
charger de chaînes, et jeter ensuite dans un
affreux cachot. Ses boyards, ses fidèles servi-
teurs, n'avaient pas quitté jusqu'alors ce prince
infortuné, mais les gardes les éloignèrent bien-
tôt; ils lui attachèrent au cou un énorme carcan
et se partagèrent ses riches vêtemens.

A cette époque Usbeck partit pour la chasse avec toute son armée, un grand nombre de princes tributaires et d'ambassadeurs de différentes nations. Cet amusement favori des khans durait ordinairement un ou deux mois, et donnait une grande idée de leur puissance : plusieurs centaines de milliers d'hommes en mouvement (26); chaque soldat vêtu de son plus bel habit et monté sur son plus beau cheval; des marchands qui transportaient, dans d'innombrables chariots, les objets les plus précieux des Indes et de la Grèce, offraient le coup d'œil le plus

Amusemens magnifiques du khan.

magnifique ; le luxe et la gaieté régnaient dans des camps immenses, qui, au milieu de déserts sauvages, présentaient l'aspect de villes brillantes et tumultueuses. Toute la horde se mit en marche ; Michel fut traîné à sa suite, car Usbeck n'avait pas encore prononcé sur son sort. Le malheureux prince supportait avec la plus généreuse fermeté les humiliations et les tortures. Il avait communié plusieurs fois sur le chemin de Vladimir à la mer d'Azof ; sur le point de mourir, il témoignait, comme tout bon chrétien, une admirable impassibilité. Ses boyards, plongés dans la tristesse, ayant obtenu la permission de le voir, Michel les encouragea, et leur dit d'un air content : (27) « Mes amis, vous m'avez longtemps contemplé au sein des honneurs et de la gloire : mais nous rendrions-nous coupables d'ingratitude ? Oserions-nous maudire le Seigneur, de ce qu'il nous humilie pour quelques instans ? Oui, bientôt mon cou sera délivré de cet affreux carcan. » Il passait les nuits à prier, à chanter les consolans cantiques de David. Un de ses pages tenait le livre devant lui et en tournait les feuillets, car toutes les nuits les gardes de Michel lui liaient les mains. Afin de prolonger les souffrances de sa victime, le cruel Kavgadi le fit conduire un jour au milieu d'un marché

Mort généreuse de Michel.

rempli de monde, il l'accabla d'injures, et tout à coup, comme s'il eût été touché de compassion, il lui dit : « Ne t'abandonne pas au dé» sespoir. C'est ainsi que le khan punit ses pa» rens eux-mêmes, lorsqu'il est irrité contre » eux : mais bientôt, demain peut-être, il te » rendra ses bonnes grâces, et tu seras de nouveau » comblé d'honneurs. » Le perfide, triomphant, s'éloigna de Michel, et le laissa exposé aux regards curieux de la multitude, qui se disait : *Ce prisonnier était, il n'y a pas long-temps, un grand souverain dans son pays*. Les yeux du prince se remplirent de larmes, il se leva et se rendit dans sa tente, en répétant à voix basse ces paroles du psalmite : *Tous ceux qui m'ont vu ont remué la tête* (a).... *Je mets ma confiance dans le Seigneur*. Plus d'une fois ses fidèles serviteurs lui proposèrent de s'évader, l'assurant qu'ils auraient des chevaux et des guides à leur disposition. « Jamais, répondait Michel, je n'ai eu » la honte de fuir : d'ailleurs cette évasion ne » sauverait que moi, sans sauver la patrie; que » la volonté de Dieu soit faite ! »

La horde était déjà bien au-delà du Terek et des montagnes de Circassie, près de la porte

(a) *Omnes videntes me deriserunt me et moverunt caput.* Psal. XXI, vers. 8.

de fer ou de Derbent, non loin de Tétiakof, ville des Yasses, soumise, en 1277, par nos princes, à la puissance du khan Mangou Timour. Tous les jours Kavgadi, admis à l'audience du khan, lui présentait de fausses preuves de la scélératesse du grand prince, qu'il prétendait avoir été convaincu de tous les crimes dont on l'accusait : Usbeck, encore jeune et sans expérience, craignait de prononcer une sentence injuste; mais enfin, trompé par l'accord qui régnait dans ce tribunal inique, dévoué à Georges et à Kavgadi, il confirma leur arrêt. Cette nouvelle n'effraya point Michel. Après avoir entendu matines (car il avait auprès de lui un abbé et deux prêtres), il donna sa bénédiction

Le 22 novembre. à son fils Constantin; il lui ordonna de dire à sa mère, à ses frères, qu'il descendait dans la tombe avec le plus tendre amour pour eux; qu'il recommandait à leur sollicitude, les généreux boyards, les fidèles serviteurs qui avaient témoigné tant de zèle à leur souverain, et sur le trône et dans les fers. L'heure fatale approchait : Michel prit le psautier des mains du prêtre; l'ayant ouvert il lut à haute voix : *Mon âme est troublée, et la crainte de la mort m'a frappé (a).* Son cœur fut involontairement

(a) *Cor meum conturbatum est in me, et formido mortis cecidit super me.* Psal. LIV, vers. 5.

frappé de frayeur. L'abbé lui dit alors : « Prince, » dans le même psaume, qui vous est si connu, » il est dit : *Déposez votre affliction dans le » sein du Seigneur* (a). *Qui me donnera des ailes » comme à la colombe*, répondit le grand prince ; » *je volerai et me reposerai* (b). » Vivement touché de cette image frappante de la liberté, il ferme le livre, et au même instant il voit entrer dans sa tente un de ses pages, qui, le visage pâle, d'une voix tremblante, vient lui annoncer que le prince Georges et Kavgadi s'approchaient, suivis d'une grande foule de peuple. *Je sais pourquoi*, répond Michel (28) ; aussitôt il envoie son jeune fils chez la reine Baïalyne, dans la ferme persuasion qu'elle aura pitié de ce jeune innocent. Georges et Kavgadi s'arrêtent sur la place, près de la tente : ils mettent pied à terre, et donnent à leurs sicaires l'ordre d'aller consommer le crime. Tous les serviteurs du prince avaient été chassés, et Michel, livré de la sorte à lui-même, adressait à Dieu les prières les plus ferventes : les monstres le renversent par terre, le torturent, le foulent aux pieds.

(a) *Jacta super Dominum curam tuam.* Psal. LIV, vers. 23.

(b) *Quis det mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam.* Psal. LIV, vers. 7.

Enfin l'un d'entre eux, nommé *Romanetz* (conséquemment un chrétien), lui plonge un poignard dans le flanc et lui arrache le cœur. Aussitôt le peuple se précipite dans la tente pour la piller, comme il était d'usage parmi les Mogols, en pareilles occasions. A la nouvelle de la mort de ce saint martyr, qu'à juste titre notre Église reconnaît pour tel, Georges et Kavgadi remontèrent à cheval et s'approchèrent de la tente; à l'aspect du corps de Michel, dépouillé de tous ses vêtemens, Kavgadi regarda Georges d'un air farouche, et lui dit : *Eh quoi! laisserez-vous outrager le cadavre de celui qui fut votre oncle?* Sur-le-champ un des serviteurs de Georges couvrit le corps de son manteau.

Michel ne s'était point abusé lorsqu'il avait compté sur la générosité de l'épouse d'Usbeck. Cette sensible princesse reçut avec bonté le jeune Constantin; elle tâcha de le consoler, et défendit également ceux des boyards qui eurent le temps de se mettre sous sa protection. Les autres, saisis par les cruels ennemis du prince, furent tourmentés de mille manières et chargés de fers. Georges envoya le corps du grand prince à Madgiar, ville de commerce sur la Kouma, dans le gouvernement actuel du Caucase, où

Ville de Madgiar.

jadis avaient habité les Ougres, chassés de la Libédie par les Petchenègues (29). Plusieurs marchands de cette ville, qui avaient personnellement connu Michel, voulurent envelopper son cadavre dans des étoffes précieuses, et l'enterrer dans l'église; mais les boyards de Georges leur défendirent d'approcher de ces restes ensanglantés, qu'ils déposèrent ensuite dans une étable. Ils ne voulurent pas non plus s'arrêter près de l'église chrétienne, bâtie dans Bezdége, ville 1319.
des Yasses : on gardait le corps jour et nuit; enfin il fut amené à Moscou, et on l'enterra au Kremlin, dans le monastère de Saint-Sauveur, à l'endroit où existe, encore de nos jours, l'ancienne église de la Transfiguration.

L'infâme Kavgadi mourut subitement quelques mois après, et nous verrons bientôt que le ciel punit également le cruel Georges, tandis que la mémoire de Michel fut sacrée pour les contemporains, et le sera à jamais pour la postérité. Ce prince, si grand dans son malheur, mérita le nom d'*ami de la patrie*. A l'exception des Novgorodiens qui le croyaient ennemi de leur indépendance nationale, il fut généralement pleuré de toute la Russie; mais personne ne déplora son sort comme ses fidèles et braves Tvériens dont il avait illustré la principauté, et

qu'il avait toujours chéris comme ses enfans. Outre de grandes qualités administratives, de la prévoyance, de la fermeté, du courage, Michel possédait encore toutes les vertus domestiques. Il eut toujours le plus tendre amour pour son épouse, pour ses enfans, surtout pour la sage et vertueuse Xémie, sa mère, qui l'avait élevé dans les maximes de la plus sainte piété, et qui termina ses jours dans un couvent.

Brigandages des Mogols.

Sous le règne de ce grand prince les villes de Rostof, de Kostroma et de Briansk furent la proie de la rapacité des Tatars. Vassili, successeur de son père Constantin de Rostof, mort auprès du khan, revint, en 1316, de la horde dans sa capitale, avec deux seigneurs mogols, qui y laissèrent pour longtemps les traces sanglantes de leurs exactions et de leurs violences (30). — Ces brigands étaient ordinairement revêtus du titre d'ambassadeurs. En 1318, l'un d'eux fit périr cent vingt hommes dans la ville de Kostroma; il mit tout à feu et à sang dans celle de Rostof, s'empara des trésors qu'il trouva dans les églises, et s'éloigna ensuite emmenant en esclavage une quantité prodigieuse d'habitans. Briansk fut redevable de tous ces malheurs à la discorde survenue entre deux princes. Vassili, petit-fils de Roman, régnait d'abord dans cette ville, mais chassé par son oncle Sviatoslaf, il

revint, en 1310, avec une bande de Mogols. Sviatoslaf, qui comptait sur le zèle des habitans, se hâta de repousser les ennemis, malheureusement les citoyens le trahirent; ils jetèrent leurs drapeaux et prirent honteusement la fuite. Cette perfidie ne ralentit point le courage du prince, qui, plutôt que de céder, tomba mort sur la place avec toute sa garde. Malgré tous les efforts d'une valeur aussi brillante qu'infructueuse, les vainqueurs s'emparèrent de la ville et la mirent au pillage.

Le nouveau métropolitain, successeur de Maxime, se trouvait alors à Briansk; il ne put échapper à la férocité des Tatars qu'en se retirant dans une église. Après la mort de Maxime, arrivée en 1305, un abbé nommé Géronte eut l'insolence de se déclarer, de son propre chef, successeur de ce prélat, et de s'approprier toutes les marques de la dignité pontificale. Mais pour satisfaire aux vœux du prince de Gallicie, le patriarche Athanase destitua Géronte, et en 1308, il sacra, métropolitain de toute la Russie, Pierre, abbé de Volhynie, homme qui remplit avec tant de zèle tous les devoirs de pasteur de l'église, que tout le clergé de la Russie septentrionale s'accordait à bénir ce vertueux chef. L'évêque de Tver seul, fils de Gerten, prince de Lithuanie,

Le métropolitain Pierre.

homme fier et inconséquent, eut l'audace de maudire le nom de ce prélat; mais il fut solennellement convaincu de calomnie dans un conseil tenu à Péréïaslavle-Zalessky en présence de l'évêque de Rostof, d'un grand nombre d'abbés, de prêtres, de princes, de seigneurs, et du légat du patriarche de Constantinople. Pierre n'employa d'autres armes pour fermer la bouche au calomniateur que la force de la vérité et la chaleur du sentiment; ensuite, au lieu de reproches, il lui dit : *Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous, mon enfant; gardez-vous désormais du mensonge. Puisse le Seigneur vous pardonner ce qui vient de se passer.* Ce prélat, si débonnaire, savait déployer dans l'occasion une juste fermeté; il ôta la dignité épiscopale à Ismaël, évêque de Saraï, coupable, sans doute, de quelque crime envers l'église et la patrie : il lança l'anathême contre un dangereux hérétique, nommé Seite, convaincu d'avoir énoncé quelques erreurs impies dont il ne voulait point se départir. En digne apôtre de la religion chrétienne, Pierre exhortait les princes à vivre en bonne intelligence; il conjura Sviatoslaf de Briansk de ne pas livrer bataille à Vassili; il tâcha d'étouffer tous les germes de discorde entre les princes de Tver et de Moscou (31). Privé des

moyens de rompre les fers de ses ouailles chéries, il voulait du moins assurer la tranquillité de l'église et celle de ses ministres. En 1313, il se rendit à la horde avec Michel, et y obtint un acte qui accordait exemption d'impôts à tous les serviteurs de J.-C., et dans lequel, à l'exemple des khans, ses prédécesseurs, Usbeck confirmait les droits et priviléges du clergé de Russie. Cet acte, qui nous est parvenu, ainsi que plusieurs autres plus modernes, est curieux tant pour le contenu que pour le style. « Par la volonté et la puissance, » la grandeur et la grâce du Dieu très-haut et » immortel; Usbeck à tous les princes grands » ou petits, à tous les voïévodes, savans, bas- » kaks, greffiers, ambassadeurs, fauconniers et » chasseurs de tous les camps et pays, où par » la force de Dieu immortel *règne* notre vo- » lonté et *domine* notre parole. Il est défendu » à qui que ce soit d'offenser en Russie, l'église » cathédrale, le métropolitain Pierre et ses gens, » les archimandrites, abbés, prêtres, etc., etc. » Leurs villes, domaines, villages, terres, chas- » ses, ruches, prairies, forêts, vignes, jardins, » moulins, métairies, seront libres de tout im- » pôt et tribut; car tous ces biens sont sacrés, » puisqu'ils appartiennent à des hommes dont » les prières nous conservent la vie et fortifient

Écrit du khan.

» notre armée. Ils ne peuvent être jugés que par
» le métropolitain, conformément à leurs an-
» ciennes lois et aux décrets des khans, nos pré-
» décesseurs. Que le métropolitain mène une
» vie douce et tranquille; qu'à l'abri des alar-
» mes et avec un cœur juste, il prie Dieu pour
» nous et pour nos enfans. Celui qui enlevera
» quelque chose à un prêtre, paiera trois fois la
» valeur de l'objet; sera puni de mort tout in-
» dividu qui oserait blasphêmer la religion russe,
» profaner une église, un monastère ou une cha-
» pelle. Fait, etc., etc. (32). »

Au nombre des tributs imposés sur la Russie, Usbeck fait mention de ceux qu'il prélevait sur chaque soc de charrue, sur les ponts et les rivages. Il exempte tous les gens d'église du service militaire, des relais, en général de toute corvée. Par là, nous pouvons juger de celles qui pesaient sur les Russes, pressurés par l'insatiable cupidité des receveurs des impositions ou fermiers du khan, parmi lesquels il se trouvait quelquefois des juifs, habitans de la Crimée, ou de la Tauride.

Ces maux, qui s'étendaient en général sur tout l'État, furent accompagnés de calamités de la nature qui se renouvelèrent assez fréquemment. En 1309, au rapport des annalistes, il survint

une quantité prodigieuse de souris qui dévorèrent, dans toutes les campagnes, le blé, le seigle, l'avoine et le froment. Ce fléau fut suivi de la famine et d'une peste qui attaquait également les hommes et les bestiaux (33).

En 1314, les Novgorodiens eurent à souffrir une grande disette de vivres, et le peuple de Pskof, exaspéré par l'exorbitante cherté des denrées, se mit à piller les maisons et les villages des gens riches. Leurs excès furent tels que le gouvernement se vit forcé de prendre les mesures les plus sévères pour rétablir l'ordre, et qu'il punit même de mort cinquante des principaux séditieux. En 1318, une maladie cruelle et contagieuse exerça les plus grands ravages dans la ville de Tver.

CHAPITRE VIII.

Les grands princes Georges *Danielovitch,* Dmitri *et* Alexandre *Mikhaïlovitch.*

(Successivement.)

1319 — 1328.

Douleur des Tvériens. — Roubles. — Guerre avec les Suédois. — Affaires avec les Allemands de Livonie. — Paix avec les Suédois à Orekhof. — Princes d'Oustiougue. — Assassinat de Georges et de Dmitri. — Massacres des Mogols à Tver. — Vengeance du khan. — Punition du prince de Rezan. — Conquête des Lithuaniens. — Narration douteuse de Strikovsky. — Sort de la Russie méridionale et occidentale. — Dernier prince de Gallicie. — Caractère de Gédimin.

Confirmé par le khan dans la dignité de grand prince, suivi du jeune Constantin et des boyards
1319. de Tver, qu'il emmenait prisonniers, Georges vint régner à Vladimir; il envoya son frère Athanase à Novgorod pour y gouverner en son nom. A cette nouvelle, la tendre épouse de Michel, ses fils, l'évêque, et les seigneurs furent saisis d'étonnement, car ils ignoraient encore ce qui s'était passé à la horde. Cependant, pressen-

tant leur malheur, ils dépêchèrent des courriers à Moscou, afin d'y apprendre le sort du grand prince. Les courriers revinrent avec les détails des affreuses circonstances qui avaient accompagné la mort de Michel ; la douleur fut générale, et le clergé, le peuple, la partagèrent avec la famille du prince. Au bout de quelques jours, consacrés aux larmes et aux prières, Dmitri, fils aîné de Michel, monta solennellement sur le trône de son père et envoya une ambassade à Vladimir. Alexandre, son frère cadet, ainsi que les boyards de Tver, se présentèrent à Georges en habit de deuil ; au lieu de lui adresser des reproches, ils le supplièrent de leur faire remettre les précieux restes d'un prince également cher à son épouse, à ses enfans et à son peuple. Georges y consentit, à condition qu'on lui enverrait, en échange, la dépouille mortelle de sa femme Kontchacka, sœur d'Usbeck. La veuve de Michel, avec Dmitri Mikhaïlovitch et ses autres frères, descendirent le Volga, à la rencontre du corps, tandis que l'évêque, le clergé, les citoyens restèrent sur le rivage pour l'attendre. Cette lugubre cérémonie offrait le spectacle le plus douloureux et le plus attendrissant : le peuple en larmes se pressait en foule autour du cercueil, et, comme s'il avait espéré ressusciter Michel, il l'appelait à haute voix par

Douleur des Tvériens.

son nom. Les seigneurs les plus distingués portèrent le corps à pas lents et le placèrent devant le monastère de Saint-Michel archange, où une innombrable multitude de citoyens s'empressa de venir le baiser. Enfin l'on ôta le dessus du cercueil, et l'on vit avec une joie mêlée de surprise, que les reliques étaient restées intactes, malgré la longue route qu'elles avaient parcourue depuis les bords de la mer Caspienne, malgré un séjour de cinq mois dans le tombeau. Le peuple rendit des actions de grâces au Tout-Puissant pour le remercier de ce miracle, et la triste cérémonie des funérailles leur parut alors le vrai triomphe de la sainteté de Michel. La pieuse et sensible princesse Anne renonça au monde et finit ses jours dans un monastère. Alexandre et Dmitri essuyèrent bientôt leurs larmes pour ne plus songer qu'aux moyens de se venger. Cependant Georges s'était porté sur Rezan avec son armée; il avait forcé Jean Yaros-
1320. lavitch, prince de cette ville, à consentir à toutes ses propositions, et fait des préparatifs pour attaquer Tver, trop persuadé de la juste haine que lui portaient les fils de Michel. Dmitri ne craignait pas la guerre, mais avant de la commencer il désirait délivrer son frère Constantin et les boyards de Tver, restés en otage à Vladimir; il

envoya donc à Péréïaslavle Barsonophe, évêque de Tver, et fit une paix dont les principales conditions étaient qu'il donnerait à Georges deux mille roubles avec sa parole de ne plus entamer aucun débat au sujet de la grande principauté. — Remarquons que c'est ici où pour la première fois il est fait mention des roubles (34), qui n'étaient autre chose que de petits lingots d'argent, sans contrôle, dont la pesanteur équivalait à celle de vingt-deux zolotniks (*a*). Séduit et tranquillisé par ces fausses apparences de paix, Georges se rendit à Novgorod dont les magistrats l'avaient appelé pour commander l'armée destinée à marcher contre les Suédois qui voulaient s'emparer de la Carélie et de Kexholm. Georges mit le siége devant Vibourg; cependant, malgré six énormes beliers qu'il avait amenés avec lui, tous ses efforts, depuis le 12 août jusqu'au 9 septembre, furent inutiles pour prendre la ville. Furieux contre les Suédois, les Russes pendirent les prisonniers de guerre.

1321. Roubles.

1322. Guerre avec les Suédois.

A son retour à Novgorod, Georges eut à pleurer la mort de son bon frère Athanase; il apprit en même temps que, sous le prétexte de rétablir l'ordre dans les provinces de la grande principauté, Akmyl, ambassadeur d'Usbeck, qui avait

(*a*) Le zolotnik est la sixième partie d'une once russe.

accompagné le prince Jean Danielovitch à son retour de la horde, se baignait dans le sang des citoyens sans défense; qu'il s'était emparé de Yaroslavle comme d'une ville ennemie, et qu'ensuite il était retourné triomphant chez Usbeck, pour lui rendre compte de sa mission. Les autres nouvelles que reçut Georges n'étaient pas moins affligeantes. Dmitri, fils de Michel, avait violé sa promesse; il avait sollicité à la horde la dignité de grand prince, et Séventch Bouga, seigneur du khan, s'était rendu à Tver pour faire monter Dmitri sur le trône de Vladimir. Georges essaya vainement d'engager les Novgorodiens à marcher avec lui sur Vladimir; obligé de s'y rendre seul, il fut, en chemin, sur le point de tomber entre les mains d'Alexandre Mikhaïlovitch, qui lui enleva son trésor et ses bagages. Georges se réfugia à Pskof, où il fut reçu avec bienveillance par les magistrats et le peuple qui se souvenaient des bienfaits de son aïeul, Alexandre Nevsky; mais il n'en put obtenir de troupes, car ils se préparaient à la guerre contre les chevaliers d'Esthonie, qui, malgré le traité de paix, tuaient les marchands et les chasseurs pskoviens sur le lac Peipus et sur les bords de la Néva. Occupé de son propre danger, le grand prince partit pour Novgorod, et les Pskoviens ravagèrent

toute l'Esthonie jusqu'à Revel; ils y firent quelques milliers de prisonniers et n'épargnèrent pas même les lieux saints. Ils étaient alors commandés par David, prince de Lithuanie, célèbre dans l'histoire de l'ordre teutonique, sous le nom de *Castelan de Garden*. Ayant mérité la reconnaissance des Pskoviens il retourna en Lithuanie, et bientôt il eut occasion de leur rendre un service encore plus important (35). Au printemps, les Allemands levèrent une armée beaucoup plus nombreuse, et vinrent faire le siége de Pskof. Après dix-huit jours d'attaque leurs beliers avaient détruit la plus grande partie des fortifications; déjà ils allaient appliquer les échelles pour donner l'assaut. Eustache, gouverneur d'Yzborsk, avait, il est vrai, attaqué à l'improviste les bagages des Allemands de l'autre côté de la Vélika, et mis en liberté les prisonniers russes qu'il y avait trouvés : cependant les assiégés, réduits à toute extrémité, dépêchaient courriers sur courriers à Novgorod pour demander du secours, lorsque tout à coup ils virent paraître le brave David de Lithuanie. Réunir sa troupe à celle des Pskoviens, mettre les Allemands en pleine déroute, s'emparer de leur camp et de leurs machines de siége fut l'affaire de quelques instans. Le résultat de cette brillante victoire fut une paix avanta-

1323. Affaires avec les Allemands de Livonie.

geuse que les Pskoviens conclurent, pour dix-huit ans, avec l'ordre.

Instruit qu'outre la protection d'Usbeck, Dmitri Mikhaïlovitch avait aussi une forte armée dans la grande principauté; certain que le peuple témoignait au fils le même amour, le même zèle, qu'il avait eu pour le père, Georges résolut de rester quelque temps à Novgorod, dans la crainte de perdre encore cette principauté s'il venait à s'absenter. Les Novgorodiens le suivirent sur les bords de la Néva, et à l'endroit où ce fleuve sort du lac Ladoga, ils fondèrent la forteresse d'Orekhof, sur l'île de ce nom. Cette forteresse, dont la construction avait pour but d'interdire aux Suédois la libre navigation du lac, existe encore aujourd'hui, sous le nom de Schlüsselbourg. A cette nouvelle, et pour mettre un terme à une guerre souvent si funeste à la Carélie suédoise, ainsi qu'à la Finlande, le jeune roi Magnus envoya dans le camp de Georges, des seigneurs suédois chargés de signer une paix conforme aux intérêts réciproques des deux peuples. Le traité conclu, les Russes célébrèrent, dans leur nouvelle forteresse, la cérémonie de la paix dont la principale condition fut le rétablissement des anciennes limites, entre les deux puissances, dans la Carélie et dans la Finlande.

Paix avec les Suédois à Orekhof.

Les Novgorodiens furent alors obligés de faire face, à la fois, aux habitans d'Oustiougue et aux Lithuaniens. Les premiers pillaient les marchands qui se rendaient chez les Yougres; les troupes des autres désolaient les environs de la Lovate. Ils défirent ceux-ci et s'emparèrent d'Oustiougue; mais satisfaits des ravages qu'ils avaient exercés dans ce pays, ils firent la paix sur les bords de la Dvina, avec les princes d'Oustiougue, lieutenans de celui de Rostof. Ayant ainsi mérité la reconnaissance des Novgorodiens, s'étant assuré de leur fidélité, Georges leur fit de tendres adieux, et se rendit auprès du khan afin de regagner ses bonnes grâces, de les ravir à Dmitri, et de remonter, par ce moyen, sur le trône de la grande principauté. Ce voyage est remarquable en ce que Georges, parti des bords de la Dvina, traversa la province de Permie, et descendit ensuite la Kama jusqu'au gouvernement actuel de Kazan.

1324. Princes d'Oustiougue.

L'année suivante, Dmitri parut aussi à la horde. Alors les deux ennemis irréconciliables s'y rencontrèrent. Aussitôt le tendre fils de Michel croit voir l'ombre ensanglantée de son père; saisi d'horreur, les yeux étincelans de fureur à l'aspect du meurtrier, il tire son épée et la lui plonge toute entière dans le cœur. Georges ex-

1325.

21 novembre. Assassinat de Georges et de Dmitri.

pira, et Dmitri attendit paisiblement l'effet d'une vengeance qui lui semblait juste et légitime.
1326. C'est ainsi que souvent un crime en produit un autre ! l'auteur du premier est donc responsable de tous les deux au tribunal du Très-Haut. Le corps de Georges fut transporté à Moscou, apanage de son frère Jean Danielovitch, et enterré dans l'église de Saint-Michel Archange. La cérémonie des funérailles fut célébrée par le métropolitain Pierre, assisté de quatre évêques. Le prince Jean versa des larmes sincères sur le tombeau de Georges; le peuple même déplora le trépas funeste de ce prince, criminel à la vérité, mais doué d'un esprit distingué, illustre par ses ancêtres. Novgorod le regretta, tandis que les Tvériens, qui approuvaient l'action de leur prince, attendaient avec anxiété le jugement d'Usbeck.

Le khan fut long-temps sans prononcer sur le sort de Dmitri. Les amis du prince de Moscou lui représentèrent sans doute qu'un crime, commis sous ses yeux, exigeait une punition exemplaire; que le pardonner était imprimer une tache ineffaçable à l'honneur du khan, avouer sa faiblesse et s'exposer à de nouveaux outrages de la part
15 septembre. des princes russes; qu'enfin Usbeck devait voir dans son gendre une victime dont le sang criait

vengeance. Dix mois s'étaient cependant écoulés depuis la mort de Georges, et Alexandre, frère de Dmitri, revint tranquillement de la horde avec les fermiers du khan, plein de l'espoir que l'affaire était terminée, et qu'Usbeck ne songeait plus à punir le coupable. Enfin la sentence fut prononcée, et l'infortuné Dmitri égorgé dans la horde, avec le prince de Norossil, descendant de Michel de Tchernigof, également accusé d'un crime capital. Cette nouvelle, froidement accueillie à Moscou et à Novgorod, accabla de douleur les bons et fidèles Tvériens, qui, fidèles à leurs souverains, voyaient dans leur jeune prince une illustre victime de l'amour filial. Dmitri, fils de Michel, surnommé *aux yeux terribles*, prince ardent et audacieux, n'avait que vingt-sept ans. Il avait épousé la fille de Gédimin, prince de Lithuanie, et mourut sans enfans.

Le crime et la punition de Dmitri ne mirent point un terme à l'amitié d'Usbeck pour le frère du prince de Tver : il le reconnut pour grand prince de Russie ; c'est du moins le titre qu'on donne à Alexandre Mikhaïlovitch dans un traité 1327.
par lequel les Novgorodiens, qui étaient alors sans chefs et en proie à des dissensions intestines, s'engagent à lui obéir comme à leur prince lé-

gitime (36). Ce traité, conclu en 1327, n'est que la répétition de ceux d'Yaroslaf et de Michel; on y trouve seulement quelques articles supplémentaires, en vertu desquels les Novgorodiens cèdent à Alexandre les terres achetées par lui ou ses boyards, à condition que les gentilshommes nommés par le prince pour administrer ces domaines, ne se mêleront aucunement des affaires de ceux voisins, et qu'ils ne recevront pas d'hommes libres dans les leurs. Mais la faveur d'Usbeck et l'amitié des Novgorodiens furent de courte durée.

A la fin de l'été, on vit paraître à Tver, Schevkal, fils de Dudin et cousin d'Usbeck, qui, sous le titre d'ambassadeur du khan, s'était fait suivre par de nombreuses bandes de brigands. Le malheureux peuple, accoutumé déjà aux violences des féroces Tatars, se contentait de gémir pour alléger ses peines. Quel fut son effroi à la nouvelle que Schevkal, adorateur zélé de l'alcoran, avait le dessein de convertir les Russes à la religion mahométane; qu'il voulait massacrer Alexandre avec ses frères, monter lui-même sur le trône de ce prince, et distribuer toutes les villes à ses seigneurs. On ajoutait qu'il avait fixé pour l'exécution de ces projets, le jour de la fête de l'Assomption, parce

qu'elle attirait à Tver une foule de chrétiens zélés, qui tous devaient être égorgés par les Tatars. Ces bruits pouvaient être mal fondés, car Schevkal n'avait pas assez de troupes pour exécuter un plan d'une aussi grave importance, si peu conforme d'ailleurs à la politique du khan, dont le but avait été toujours de protéger l'église et le clergé dans la pieuse Russie ; mais ordinairement les opprimés prêtent à leurs oppresseurs toutes sortes de vues criminelles, et la plus grossière calomnie peut passer, à leurs yeux, pour une vérité démontrée. Les boyards, les soldats, les citoyens, déterminés à tout pour le salut de la religion et de leur prince, se rangent avec empressement autour de leur souverain. Jeune encore et inconsidéré, au lieu de suivre l'exemple de son père, qui avait si généreusement sacrifié ses jours au repos de ses sujets, Alexandre représente avec feu aux Tvériens que sa vie est en danger ; qu'après avoir immolé Michel et Dmitri, les Mogols veulent exterminer sa race ; qu'enfin ce n'est pas lui, mais Schevkal qui est altéré de carnage, et que Dieu est l'espérance du juste. Les citoyens, remplis de zèle et d'ardeur, demandent des armes ; le 15 août, dès l'aube du jour, le prince les conduit au palais de Michel, où demeurait le cousin

Massacre des Mogols à Tver.

d'Usbeck. Bientôt le tumulte devient général : les Tatars se réveillent au bruit de l'insurrection, au cliquetis des armes ; cependant ils ont encore le temps de se rassembler chez leur chef, et de se ranger en bataille, sur la place du palais. Aussitôt les Tvériens se précipitent sur eux en poussant des cris affreux ; ils en font un horrible carnage. Depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, on se battit avec le dernier acharnement ; obligés enfin de céder à la supériorité du nombre, les Mogols se renferment dans le palais. Alexandre y met le feu, réduit cet édifice en cendres, et Schevkal y périt avec les débris de la troupe du khan. Avant l'aurore tous les Tatars avaient perdu la vie. Les citoyens n'épargnèrent pas même les marchands mogols.

Cette action, inspirée par le désespoir, étonna la horde, tandis que la Russie, tremblante, craignait que la vengeance du khan, irrité par les Tvériens, ne s'appesantît également sur ses autres provinces ; mais les Mogols s'imaginèrent que les Russes étaient prêts à se soulever et à briser leurs fers. Usbeck, enflammé de courroux, jura d'anéantir le repaire des séditieux ; cependant, comme il agissait toujours avec prudence, il jugea plus convenable de remettre sa vengeance aux Russes eux-mêmes ; il fit venir

Jean Danielovitch de Moscou, lui promit le titre de grand prince, et lui donna une armée de cinquante mille hommes, commandée par cinq généraux tatars, pour marcher contre Alexandre. Cette nombreuse armée fut encore grossie par les Souzdaliens, commandés par leur prince Alexandre Vassiliévitch, petit-fils d'André. Le prince de Tver aurait pu acquérir une gloire réelle en périssant généreusement dans un combat, ou si, pour sauver ses sujets, il se fût livré lui-même entre les mains des Mogols; mais le fils de Michel n'avait pas les vertus de son père. A l'approche de l'orage, ne songeant plus qu'à sa sûreté personnelle, il alla demander un asile à Novgorod. Il fut prévenu par les lieutenans de Jean, qui engagèrent les Novgorodiens à ne point accueillir ses demandes. Cependant Jean et le prince de Souzdal, fidèles instrumens de la colère d'Usbeck, s'approchèrent de Tver à travers les neiges profondes qui couvraient les campagnes et malgré la rigueur de l'hiver. Le faible Alexandre abandonna son bon, son malheureux peuple : il s'enfuit à Pskof; ses frères, Constantin et Vassili, se réfugièrent à Ladoga. C'est alors que commencèrent les malheurs de Tver. La capitale, Kachin, Torjek, furent prises et dévastées ainsi que tous les bourgs des en-

Vengeance du khan.

virons ; une partie des habitans furent détruits par le fer et par le feu, d'autres traînés en captivité. Les Novgorodiens eux-mêmes ne purent éviter la rapacité des Mogols, qu'en donnant mille roubles à leurs ambassadeurs, et en comblant les généraux d'Usbeck de riches présens.

La joie du khan, à la réception de ces nouvelles, égala l'impatience avec laquelle il les avait attendues. Les ruines fumantes des villes et des villages tvériens, lui parurent un monument digne de sa royale colère, suffisant pour faire rentrer dans le devoir de turbulens vassaux. Il fit périr, à la même époque, Jean Yaroslavitch, prince de Rezan ; et Jean Korotopol, fils de ce prince infortuné, fut obligé de monter sur le trône encore teint du sang de son père. Content de la fidélité du prince de Moscou, Usbeck lui donna l'autorisation de prendre le titre de grand prince, titre acquis au prix de tous les malheurs qui venaient de fondre sur la Russie.

Supplice du prince de Rezan.

1328.

Après le tableau des suites funestes qu'entraîna la mort de Georges, il est temps de fixer l'attention de nos lecteurs sur les provinces méridionales de la Russie : ces contrées, qui jadis avaient formé la plus belle partie de ses possessions, devinrent, vers le milieu du treizième siècle, presque étrangères à nos provinces sep-

tentrionales. Les habitans de celle-ci prenaient si peu d'intérêt au sort de ceux de Kief, de la Volhynie, de la Gallicie, que les annalistes de Souzdal et de Novgorod n'en font presque aucune mention, et la chronique de Volhynie ne va pas jusqu'à cette époque si importante par les faits intéressans qu'elle offre à notre curiosité ; époque où une nation pauvre et sauvage, pendant plusieurs siècles tributaire de la Russie, qui depuis cent ans ne s'était illustrée que par ses brigandages, reçoit de nous et des Allemands les principes de la science militaire et de la civilisation : sortie alors du fond de ses forêts obscures, avec de formidables masses, pour briller à son tour sur le théâtre du monde, elle fonde un empire célèbre par la rapidité de ses conquêtes (37). Nous parlons ici des Lithuaniens qui, déjà puissans sous Mindovg et Troïden, le devinrent bien plus encore sous Gédimin. Cet homme, doué d'un génie et d'un courage extraordinaire, était grand écuyer d'un prince lithuanien, nommé Viten ou Bouivid (38). Meurtrier de son souverain, il usurpa la puissance de ce dernier sur toute la Lithuanie, et bientôt les Russes, les Allemands et les Polonais s'aperçurent que son intention n'était pas de borner là ses désirs. Le butin ne suffisait plus à l'am-

Conquêtes des Lithuaniens.

bitieux Gédimin, dévoré de la soif des conquêtes. L'ancienne principauté de Pinsk, depuis si long-temps l'apanage des descendans de Sviatopolk-Michel, fut, par la force des armes, réunie à la Lithuanie. Des mariages lui parurent aussi des moyens avantageux pour agrandir ses domaines. Ses filles s'allièrent à des princes russes; mais tandis qu'il se contentait de leur donner sa bénédiction, il exigeait impérieusement de l'or et de l'argent de leurs futurs époux. A l'occasion du mariage de ses fils, Olgerd avec la fille du prince de Vitebsk, et Lubart avec celle du prince de Vladimir, il leur permit d'embrasser la religion chrétienne. Après la mort de son beau-père, Olgerd devint maître de tout le pays de Vitebsk; Lubart hérita de l'apanage de Volhynie. Youri Danielovitch, prince de Volhynie et de Gallicie, était mort vers l'année 1316; car ces pays étaient alors gouvernés par ses fils André et Léon, princes dont les noms ne nous sont connus que par les relations qu'ils eurent avec l'ordre teutonique, et parce que, dans les traités qu'ils conclurent avec lui, ils se donnaient le titre de *princes de toute la Russie, de Gallicie et de Vladimir* (39). Il faut croire que c'était un de ces deux princes qui fut beau-père de Lubart. L'historien de Lithuanie, qui l'appelle

Vladimir, nous donne à ce sujet les détails suivans :

« Les princes russes, Vladimir et Léon, crai- Narration douteuse de Strikofsky.
» gnant les projets ambitieux de Gédimin, ré-
» solurent de le prévenir. Ils profitèrent, pour
» attaquer la Lithuanie, du moment où il était
» engagé dans une guerre contre les Allemands.
» Vladimir ravagea les bords de la Vilia; Léon
» prit Brest et Droguitchin, qui, à cette époque,
» se trouvaient déjà au pouvoir de Gédimin.
» En 1319, cet illustre guerrier, ayant terminé,
» par une brillante victoire, la guerre qu'il fai-
» sait à l'ordre teutonique, se porta, sans délai,
» sur Vladimir, où régnait le beau-père de
» Lubart. On livra sous les murs de cette ville
» une bataille dans laquelle on vit des Tatars
» combattre, sous les étendards du prince russe,
» contre des Russes. Car Gédimin avait sous ses
» ordres les soldats du pays de Polotsk, et le
» prince Vladimir était soutenu par la cavalerie
» du khan. Les innombrables flèches lancées
» par les Tatars éclaircirent les rangs épais des
» Lithuaniens, mais Gédimin parvint enfin à
» mettre ses ennemis en déroute, par une ma-
» nœuvre habile de son infanterie, armée de
» frondes et de piques. Les Russes s'ébranlèrent.
» En vain les femmes et les vieillards, specta-

» teurs du combat, leur criaient du haut des
» murailles de la ville, que cette bataille allait
» décider du sort de la patrie ; rien ne put arrê-
» ter une armée découragée, qui se dispersa
» bientôt. Le prince Vladimir périt au champ
» d'honneur, après avoir déployé la valeur la
» plus héroïque. La ville se rendit à Gédimin,
» qui la confia à ses lieutenans et se hâta lui-
» même de marcher sur Loutsk. Léon en sortit,
» effrayé des désastres de Vladimir, et courut
» se réfugier chez son gendre, Roman, prince
» de Briansk. Les citoyens ne cherchèrent pas
» à se défendre, et le vainqueur, animé des
» sentimens les plus généreux, guidé par la plus
» sage modération, persuada à tous les Russes
» qu'ils n'avaient rien à craindre sous sa pro-
» tection. Pendant tout l'hiver, l'armée se reposa
» de ses fatigues, et Gédimin, lorsqu'il eut libé-
» ralement récompensé ses généraux, alla de-
» meurer à Brest, pour se préparer à d'autres
» exploits...

» Aussitôt le retour du printemps, dès que
» la terre se fut de nouveau couverte de ver-
» dure, Gédimin entra en campagne, rempli
» d'une nouvelle ardeur. Il prit Ovroutch, Gi-
» tomir, villes dépendantes de Kief, et se ren-
» dit ensuite sur le Dniéper. Stanislas, des-

» cendant de S. Vladimir, qui régnait alors à
» Kief, eut le temps d'appeler les Mogols à
» son secours; réuni à Oleg de Péréïaslavle, à
» Léon, chassé de Loutsk, à Roman de Briansk,
» il marcha au-devant de l'ennemi à vingt-cinq
» verstes de la capitale, sur les bords de l'Irpen.
» La victoire fut long-temps disputée; mais
» enfin les Russes attaqués en flanc par les meil-
» leures troupes lithuaniennes, ne purent en
» soutenir le choc et se débandèrent. Oleg,
» ainsi que Léon, restèrent parmi les morts.
» Stanislas et Roman s'enfuirent à Rezan. Gédi-
» min distribua à ses soldats le butin enlevé aux
» ennemis, et alla ensuite mettre le siége de-
» vant Kief. Les habitans qui avaient encore
» quelque lueur d'espérance, résistèrent vigou-
» reusement et soutinrent plusieurs assauts avec
» courage; mais ne voyant pas arriver les se-
» cours qu'ils attendaient de la part de Stanis-
» las et des Tatars, instruits que Gédimin se
» faisait une gloire d'épargner les vaincus, ils lui
» ouvrirent leurs portes. Le clergé alla à sa
» rencontre avec les croix, et jura, de même
» que le peuple, fidélité au prince de Lithua-
» nie, qui laissa dans Kief, ainsi délivrée du
» joug des Mogols, son neveu Mindovg, chré-
» tien de religion. Bientôt après il conquit

» toute la Russie méridionale jusqu'à Poutivle » et Briansk. »

Ce récit, peu authentique, ne paraît point fondé sur des témoignages contemporains dignes de foi. Il est d'autant plus douteux, que les baskaks du khan restèrent jusqu'en 1331 à Kief, gouvernée alors non pas par Mindovg, mais par un prince russe. Nous ignorons l'époque précise où les Lithuaniens s'emparèrent des pays situés sur le Dniéper; tout ce que nous savons, c'est que sous Dmitri-Donskoï, Kief et la principauté de Tchernigof se trouvaient en leur pouvoir. C'est ainsi que notre patrie perdit pour plusieurs siècles cette ancienne capitale, ces lieux remplis de si intéressans souvenirs, ces lieux où sa grandeur s'était accrue à l'ombre du bouclier d'Oleg, où elle connut le vrai Dieu, sous St. Vladimir, où elle reçut les lois du grand Yaroslaf, et où enfin elle emprunta des Grecs la connaissance des arts. Quant à la principauté de Volhynie, malgré le récit de l'historien lithuanien, elle conserva quelque temps encore son indépendance ainsi que la Gallicie. Les princes André et Léon moururent en l'an 1324, et c'est d'eux que parle Vladislas Loketek, roi de Pologne, dans sa lettre au pape Jean XXII (40). « Votre » Sainteté apprendra sans doute avec affliction

Sort de la Russie méridionale et occidentale.

» la mort des deux derniers princes russes qui » étaient notre plus ferme rempart contre la » férocité des Mogols. Ces cruels ennemis du » nom chrétien vont sans doute s'emparer main- » tenant des provinces russes voisines de notre » royaume, et nous exposer de la sorte au plus » grand danger. » Mais André et Léon laissèrent le trône au prince Georges, encore en bas âge, arrière petit-fils de Léon, fils de Daniel. Dans les lettres amicales que ce prince écrivait en latin aux grands maîtres de l'ordre teutonique, lettres scellées du sceau de l'évêque, du gouverneur, du prince et des lieutenans de Belz, de Pérémysle, de Lvof et de Loustk, il prend le titre *de prince et souverain-né de toute la petite Russie*, s'engageant à protéger le pays des chevaliers contre les invasions des Mogols. Il se servait du sceau de Youri Lvovitch, son grand-père, et demeurait tantôt à Vladimir, tantôt à Lvof (41). Les boyards qui gouvernaient l'État pendant la minorité de Georges, n'osèrent pas s'opposer aux succès des armes lithuaniennes, succès si funestes à la Russie méridionale ! Ils se contentèrent de voir Gédimin respecter l'apanage de Georges, vraisemblablement beau-frère de Lubart; ils se flattaient que cet ambitieux conquérant, à force d'agrandir

Dernier prince de Gallicie.

ses domaines vers l'orient, et de se rapprocher des Tatars, exciterait contre lui les terribles forces du khan, et que le résultat de cette lutte serait ou la perte du prince lithuanien, ou l'affaiblissement de la puissance des Mogols. Ces deux chances pouvaient leur paraître également avantageuses pour notre patrie.

Caractère de Gédimin.

Mais l'adroit Gédimin sut se ménager l'amitié des Mogols; au moins eut-il l'art de ne jamais leur faire la guerre, et de ne leur payer aucun tribut. Maître de la Lithuanie et d'un grand nombre de provinces conquises sur la Russie, il prit le nom *de grand prince de Lithuanie et de Russie* (42). Il demeurait ordinairement à Vilna qu'il avait fondée lui-même : habile à gouverner ses nouveaux sujets, il respectait leurs anciennes coutumes judiciaires, protégeait la religion grecque, et dans les affaires ecclésiastiques, il permettait à son peuple de recourir au tribunal du métropolitain de Moscou ; il s'appliquait à embellir sa nouvelle capitale et à reléguer les bêtes féroces dans l'épaisseur des forêts. Enfin, pour terminer les guerres inutiles et sanglantes qu'il faisait continuellement avec l'ordre teutonique, il écrivit au pape Jean. « Si je triomphe des chrétiens, » dans les combats, mon intention n'est pas » d'anéantir leur religion, comme les autres

» princes ; je ne fais que me défendre contre » mes ennemis. Je suis entouré de moines franciscains, de dominicains auxquels je donne » pleine liberté d'instruire et de baptiser mes » sujets. Moi-même je crois à la Sainte-Trinité, » et je désire vous obéir comme au chef de l'é» glise, comme au pasteur des rois. Je réponds » également des bonnes dispositions de mes sei» gneurs ; mais employez votre crédit pour » apaiser les cruels Allemands (43). » Jean, au comble de la joie à la réception de cette lettre, dépêcha aussitôt en Lithuanie, Barthélemy, évêque d'Alet, et Bernard abbé du Puy ; mais Gédimin irrité de nouveau par les démarches hostiles, par la perfidie de l'ordre de Prusse, changea tout d'un coup d'avis. Il alla au-devant des ambassadeurs de Jean, auxquels il dit dans un mouvement d'indignation : « Retirez-vous, je » ne connais, ni ne veux connaître votre pape. » Je professe la religion de mes pères, et jusqu'au » tombeau je lui serai fidèle. » Les députés, humiliés d'un pareil accueil, baissèrent les yeux, et furent obligés de s'éloigner ; depuis cette époque, Gédimin passa en Europe pour un prince astucieux et trompeur. Cependant l'histoire fait l'éloge de plusieurs de ses actions, ainsi que de ses qualités. Il mit le plus grand zèle à civiliser

son peuple; il permit aux marchands des villes anséatiques d'exercer le commerce en Lithuanie, sans aucune taxe; il fit avec des artisans, des orfèvres, des maçons, des mécaniciens, qu'il avait appelés auprès de lui, un arrangement par lequel ces nouveaux colons étaient exempts d'impositions pendant dix années consécutives; il garantissait, en outre, leur sûreté personnelle et l'inviolabilité des propriétés qu'ils pourraient se procurer par leurs travaux. Ces étrangers reçurent de lui le droit civil de Riga, et généralement tous les priviléges possibles. Des églises furent bâties pour les chrétiens, à Vilna et à Novogrodek. Mais autant ce prince aimait les religieux vertueux, auxquels il permettait de propager la foi de Jésus-Christ, autant il abhorrait les moines qui, sous le masque de la dévotion, cachaient un cœur dépravé et une criminelle cupidité. Il se piquait de fidélité dans l'accomplissement de ses promesses, se proposant aux chrétiens comme un modèle de bonne foi. Tous ces détails nous sont connus par des lettres patentes qu'il accorda en 1323 aux Allemands de Lubeck, de Rostof, de Stettin et d'autres villes (44).

Il n'y a pas de doute que toute la province de Polotsk, ou la Russie blanche actuelle, dépendait alors de Gédimin; mais fidèle à son système

de modération, au milieu même de ses brillantes conquêtes, il n'en voulut point chasser les princes qu'il avait vaincus ; satisfait de leur obéissance, il leur laissa leurs apanages héréditaires. C'est ainsi qu'en 1326, Vassili, prince de Polotsk, et Féodor Stanislavitch de Minsk, descendans de St. Vladimir par Ysiaslaf, fils de Rognéda, se rendirent de Lithuanie à Novgorod pour y conclure la paix avec Voïn, frère de Gédimin.

CHAPITRE IX.

Le grand prince JEAN *Danielovitch, surnommé* Calita.

1328 — 1340.

La Russie septentrionale respire. — Moscou devient capitale de la Russie. — Prédiction du métropolitain. — Amitié du khan des Mogols pour Jean. — Générosité des Pskoviens. — Pskof devient un diocèse particulier. — Événemens à Novgorod. — Argent des pays situés au-delà de la Kama. — Politique de Novgorod. — Le khan pardonne à Alexandre. — Jean souverain des princes apanagés. — Malheurs d'Alexandre. — Paix avec la Norvège. — Inimitié des Suédois. — Brigandages des Lithuaniens. — Querelle de Jean avec Novgorod. — Expédition contre Smolensk. — Mort de Jean, son caractère. — Origine du surnom de Calita. — Kremnick. — Foire de Mologa. — Testament du grand prince. — Acte d'Yaroslaf. — Sort de Galitch.

1328. A peine Jean fut-il monté sur le trône des grands princes, que la paix et le repos commencèrent à régner dans la Russie septentrionale. Les Mogols cessèrent enfin de ravager les pro-

vinces, de verser le sang des Russes sur les débris fumans de leurs villes. Après tant d'années d'épuisement et de carnage, il fut permis aux chrétiens de respirer pendant près d'un demi-siècle. Occupés à faire la guerre aux peuples de l'orient, obligés de réprimer les troubles intérieurs qui agitaient la horde, peut-être même, effrayés des scènes sanglantes de Tver où Schevkal avait péri victime de l'exaspération du peuple, Usbeck et ses successeurs, contens de percevoir les tributs des Russes, n'envoyèrent plus, ainsi que par le passé, leurs baskaks pour dévaster la grande principauté. A la vérité, la patrie gémissait encore de son avilissement; comme autrefois, un seul mot des khans suffisait pour faire tomber dans la horde les têtes de nos princes, mais au moins le laboureur pouvait tranquillement cultiver ses guérêts : le marchand était libre d'aller trafiquer de ville en ville, et le boyard voyait renaître le luxe dans son palais. Les Tatars ne foulaient plus les enfans aux pieds de leurs chevaux; les vierges n'avaient plus à redouter la perte de leur innocence, ni les vieillards, le supplice d'expirer de froid sur la neige. Si le repos, le calme sont les premiers biens d'un État, l'honneur est le plus précieux trésor pour les peuples dans la prospérité; mais une nation opprimée

Le nord de la Russie respire.

ne demande que l'allégement de sa misère ; elle remercie la Providence lorsqu'elle daigne exaucer ce modeste vœu. Un changement si heureux, pour les circonstances où l'on se trouvait alors, signala l'élévation de Moscou, qui, à dater du règne de Jean, devint la véritable capitale de la Russie. Nous avons vu précédemment que les anciens grands princes préféraient le séjour de leurs villes héréditaires ou de leur apanage, à celui de Vladimir, où ils ne paraissaïent que pour célébrer la cérémonie solennelle de leur avénement au premier trône de Russie. Dmitri Alexandrovitch demeurait à Péréïaslavle Zalessky. Michel Yaroslavitch à Tver. Guidé par le même penchant pour les lieux où il avait reçu le jour, Jean Danielovitch ne voulut point abandonner sa capitale où se trouvait déjà la cathédrale métropolitaine. Pierre, qui avait eu occasion de venir plusieurs fois dans cette ville, avait pris en affection et son heureuse position et le bon prince qui la gouvernait ; il quitta la célèbre capitale d'André Bogolubsky, où les grands princes se faisaient remplacer par des lieutenans, et alla établir sa résidence auprès de Jean. Voici ce que raconte, à cette occasion, le métropolitain Cyprien, dans la vie de Saint-Pierre. « Si, disait au prince ce » prélat animé de l'esprit de prophétie, si vous

Moscou devient capitale de la Russie.

» protégez mes vieux ans et si vous érigez ici » une église digne de Notre-Dame, vous deviendrez le plus illustre de tous les princes, et votre » famille deviendra grande et célèbre; mes os » resteront dans cette ville; les métropolitains » voudront y fixer leur séjour, et elle terrassera » tous ses ennemis. » Jean satisfit au vœu de ce vénérable vieillard, et le 4 août 1326, il fonda, sur la *grande place de Moscou,* la première église en pierre, sous le nom de l'Assomption de la Sainte-Vierge. Cette auguste cérémonie fut célébrée devant une foule innombrable de peuple. Le saint prélat se construisit de ses propres mains, dans les murs du temple, un tombeau où il fut déposé quelques mois après. L'année suivante, l'évêque de Rostof consacra cette église sur les cendres de Pierre, et le nouveau métropolitain Théognoste, grec de nation, établit également son séjour à Moscou. Les autres princes ne virent pas cette résolution sans un secret déplaisir, car ils prévoyaient que les successeurs de Jean, ayant dans leur résidence le chef de l'église, finiraient par s'approprier exclusivement le titre de grands princes. La Russie eut le bonheur de voir leurs craintes se réaliser. Ce fut du moment où, arrivée au comble de l'infortune, elle voyait ses plus belles provinces devenir la proie des

Prédiction du métropolitain.

Lithuaniens ou déchirées par les Mogols, que data sa régénération politique. C'est dans une ville, jusqu'alors inconnue, que se consolida le plan d'une bienfaisante monarchie; c'est là que l'on vit éclater la courageuse résolution de briser le joug des Mogols, et préparer les moyens qui devaient assurer l'indépendance et la grandeur de l'État. Novgorod est illustre comme berceau de la Russie; Kief comme celui de la religion chrétienne pour les Russes; mais Moscou sauva et la patrie et la religion : cependant le temps de ses brillants exploits, de ses nobles tentatives est encore éloigné; reprenons le fil de notre narration.

Amitié du khan des Mogols pour Jean.

La première démarche du grand prince fut de se rendre à la horde avec Constantin Mikhaïlovitch, frère cadet d'Alexandre de Tver, et quelques magistrats novgorodiens. Usbeck reconnut Constantin comme prince de Tver, et témoigna beaucoup d'amitié à Jean; mais au moment où il les congédia, il leur ordonna de lui présenter le prince Alexandre. En conséquence de cette sommation, les ambassadeurs du grand prince, ceux de Novgorod, l'archevêque Moïse et un officier supérieur, nommé Abraham, se rendent à Pskof pour conjurer Alexandre, au nom de la patrie, de paraître devant le tribunal du khan

et d'apaiser par là un courroux qui faisait trembler tous les Russes. « Ainsi, répond le prince » de Pskof, au lieu de trouver en vous des pro» tecteurs, je ne rencontre que des ennemis? » Quoi! des chrétiens prêtent leur secours à des » infidèles; ils les servent et abandonnent leurs » frères?.... Au reste, des jours qui ne sont que » vanité, une vie remplie d'amertume, sont peu » faits, sans doute, pour me charmer, et je suis » prêt à me sacrifier à la tranquillité publique. » — « *Non, prince,* s'écrient unanimement les gé» néreux Pskoviens, touchés de sa cruelle posi» tion, *restez avec nous, et nous vous jurons de* » *mourir plutôt que de vous livrer à vos enne*» *mis.* » Aussitôt ils ordonnent aux ambassadeurs de s'éloigner, et tous prennent les armes. C'est ainsi que quelquefois le peuple s'abandonne à l'impulsion du cœur! alors, sourd à la voix de l'intérêt personnel, il sait braver le danger, et se laisse toucher par la gloire d'une action magnanime. Aussi plus ces événemens sont rares, plus le burin de l'histoire doit s'empresser de les graver en caractères ineffaçables. Les habitans de Pskof qui partageaient avec ceux de Novgorod les avantages du commerce de l'Allemagne, étaient célèbres à cette époque par leurs richesses, par leur humeur belliqueuse. Sous la protection

Générosité des Pskoviens.

des hautes murailles de leur ville, ils se préparèrent à la plus vigoureuse résistance, et ils construisirent même à Izborsk une nouvelle forteresse en pierre, sur le mont Gérava.

1329. Dans la crainte de passer, aux yeux du khan, pour un serviteur peu docile à ses ordres, Jean partit lui-même pour Novgorod avec le métropolitain et plusieurs princes russes, au nombre desquels se trouvaient aussi Constantin et Vassili, frères d'Alexandre, de même qu'Alexandre Vassilivitch, prince de Souzdal. Les menaces de Jean, ses préparatifs de guerre, rien ne put ébranler la fermeté des Pskoviens. Enfin, dans l'espérance qu'ils rentreraient en eux-mêmes, le grand prince s'approcha lentement de leurs frontières, et trois semaines après, il disposa son camp tout près d'Opoka. Réduit alors à la nécessité de combattre ou de céder, il se servit d'un moyen jusqu'alors inoui dans la Russie ancienne. Il engagea le métropolitain à lancer l'interdit sur Alexandre et sur tous les Pskoviens, dans le cas où ils ne voudraient pas se soumettre. Ce châtiment spirituel, joint à l'excommunication, effraya les citoyens de Pskof; cependant il ne put les forcer à livrer le malheureux fils de Michel. Alexandre eut lui-même la grandeur d'âme de renoncer à leur protection. *Dieu me*

préserve, dit-il en pleurant, *de laisser, à cause de moi, peser l'anathème sur la tête de mes frères et de mes amis! Je sors de votre ville, et vous affranchis du serment que vous m'avez prêté.* A ces mots il leur confia sa jeune, son inconsolable épouse, et s'enfuit en Lithuanie. La douleur fut générale, et proportionnée à l'amour que l'on portait à ce bon prince. Le possadnik de Pskof ayant déclaré à Jean que l'exilé avait quitté la ville, le grand prince, au comble de ses vœux, pria le métropolitain d'absoudre les Pskoviens et de leur donner sa bénédiction. Bien que Jean n'eût été, dans cette circonstance, qu'un instrument involontaire de la colère du khan, les bons Russes lui reprochaient de persécuter son parent pour complaire aux infidèles, et d'avoir forcé le métropolitain d'excommunier des chrétiens zélés, dont tout le crime était de s'être montrés généreux. Les Novgorodiens, auxiliaires forcés de cette expédition, s'empressèrent de retourner dans leurs foyers, pour mettre à la raison les Allemands qui avaient fait mourir leur ambassadeur à Dorpat, pour punir les princes d'Oustiougne qui avaient tué quelques uns de leurs marchands. Les annalistes ne disent pas de quelle manière le gouvernement de Novgorod tira vengeance de ces deux insultes.

1330 — 1332. La terreur que Jean avait répandue dans Pskof, n'eut pas les résultats que l'on en espérait; car Alexandre amicalement accueilli par Gédimin, prince de Lithuanie, sûr de la protection des bons Pskoviens qu'il chérissait, revint dans leur ville au bout de dix-huit mois (45). Ils le reçurent avec joie et le nommèrent leur prince, c'est-à-dire qu'ils se séparèrent de Novgorod. —

Pskof devient diocèse particulier.

Après avoir élu un évêque particulier, ils l'envoyèrent pour être sacré par le métropolitain, qui se trouvait alors en Volhynie : Alexandre Mikhaïlovitch, et Gédimin même, engagèrent Théognoste à se prêter aux vœux des Pskoviens; mais le métropolitain fut insensible à toutes leurs sollicitations : assisté des évêques de Polotsk, de Vladimir, de Galitch, de Pérémysle et de Kholm, il sacra l'archevêque Basile, choisi par les Novgorodiens, dont l'éparchie, d'après les anciens statuts, devait comprendre aussi la province de Pskof. Gédimin toléra cette désobéissance du métropolitain, qu'il respectait comme chef du clergé, mais il essaya de faire arrêter l'archevêque Basile avec les boyards de Novgorod, à leur retour de Volhynie. Ils eurent beaucoup de peine à se sauver, en prenant une autre route; cependant ils se virent obligés de payer rançon à Féodor, prince de Kief, qui les

poursuivit jusqu'à Tchernigof, avec un baskak tatar.

Événemens à Novgorod.

Tandis que par de fréquens voyages à la horde, preuves de son dévouement aux Tatars, Jean rétablissait le calme dans les provinces de la grande principauté, Novgorod était dans une continuelle agitation, résultat de ses troubles civils, de ses guerres contre les ennemis extérieurs, enfin de ses débats avec le grand prince. Instruit que les Novgorodiens, qui exerçaient le commerce aux confins de la Sibérie, recevaient beaucoup d'argent des pays situés au-delà de la Kama, Jean 1333.

Argent des pays situés au delà de la Kama.

prétendit en toucher une partie, mais le refus qu'il essuya lui fit prendre les armes. Il appela les princes de Souzdal et ceux de Rezan; il occupa Bejetsk et Torgek dont il désola les environs. En vain les Novgorodiens essayèrent de terminer à l'amiable cette altercation. Jean refusa d'écouter leurs ambassadeurs, et Basile même, leur archevêque, qui était venu le trouver à Péréiaslavle, ne put parvenir à l'apaiser. Novgorod consentait à payer au grand prince cinq cents roubles d'argent, à condition qu'il restituerait les bourgs et les villages qu'il avait illégitimement acquis dans leur province; Jean refusa cet accommodement et partit pour la horde enflammé de colère.

Un si pressant danger força les Novgorodiens à faire la paix avec le prince Alexandre Mikhaïlovitch. Sept ans s'étaient écoulés depuis que les Pskoviens n'avaient vu dans leurs murs l'archevêque de Novgorod. Basile, mettant de côté tout ressentiment contre leur obstination, parut enfin au milieu d'eux avec tout son clergé : il donna la bénédiction au peuple, aux magistrats, et baptisa le fils du prince. Afin de s'assurer un appui encore plus solide, les Novgorodiens firent la paix avec Gédimin, qui, en même temps, contractait alliance avec Jean Danielovitch, en mariant sa fille ou petite-fille Auguste, avec Siméon, fils du grand prince. En 1331, selon un annaliste, Gédimin arrêta l'archevêque Basile et les boyards de Novgorod, qui se rendaient en Volhynie ; il leur arracha la promesse solennelle de céder à perpétuité à son fils Narimant, la ville de Ladoga et ses dépendances. Cette circonstance est fort douteuse puisqu'elle ne se trouve point dans des chroniques beaucoup plus dignes de foi ; d'ailleurs une promesse ainsi extorquée par la force, pouvait-elle effectivement être regardée comme un engagement sacré ? Il est plus vraisemblable de penser que Gédimin fit entendre aux Novgorodiens que le plus sûr moyen d'avoir sa pro-

tection, était de donner un apanage à son fils Narimant, ou bien qu'eux-mêmes recherchèrent ainsi l'appui de ce prince, dans la crainte où ils étaient de voir fondre sur eux, et les forces de Jean et celles d'autres ennemis extérieurs. Cette politique était, sans doute, peu conforme au bien général de la nation russe ; mais persuadés que la Russie déchirée par les Mogols, opprimée par la Lithuanie, succomberait bientôt, les Novgorodiens, guidés par leur intérêt particulier, ne songeaient qu'à trouver des moyens de préserver de toute atteinte leur indépendance et leur bien-être, au milieu même des ruines de notre patrie. Quoi qu'il en soit, Narimant, plongé jusqu'alors dans les erreurs du paganisme, déclara aux Novgorodiens qu'il avait embrassé la religion chrétienne, et qu'il voulait *rendre hommage à Sainte-Sophie*. Le conseil du peuple lui dépêcha en conséquence des ambassadeurs, et après avoir exigé de lui le serment de rester à jamais fidèle à Novgorod, il lui donna, en patrimoine réversible sur ses fils et petits-fils, Ladoga, Orekhof, Kexholm, toute la Carélie et une partie de Koporié. Le droit héréditaire, accordé à ses descendans, consistait à rendre la justice, à disposer des forces militaires, et à entrer en jouissance de certains revenus déterminés.

Politique de Novgorod.

1334. Cependant les Novgorodiens firent de nouveaux efforts pour apaiser la colère du grand prince : ils y réussirent enfin par l'entremise du métropolitain Théognoste, avec lequel l'actif archevêque Basile eut une entrevue à Vladimir. Jean, qui était revenu de la horde, reçut fort bien, à Moscou, les ambassadeurs novgorodiens ; il les écouta avec bienveillance, et lui-même il se rendit à Novgorod ; sa présence mit un terme à tous les mécontentemens. En témoignage de sa reconnaissance pour les honneurs qu'on lui avait prodigués, pour le bon accueil des habitans, que personne ne surpassait en prévenances, quand ils voulaient flatter un prince,
1335. Jean fit venir à Moscou l'archevêque et les principaux magistrats, afin de s'acquitter envers eux des fêtes brillantes dont il avait été l'objet.—Au milieu de ces marques réciproques de bienveillance, il convint avec les Novgorodiens de soumettre ceux de Pskof et de chasser, une seconde fois, de la Russie, Alexandre Mikhaïlovitch, soit qu'en cela il se conformât au vœu des Tatars, ou plutôt qu'il suivît l'impulsion de sa haine personnelle contre ce prince. On s'arrangea de part et d'autre pour les mesures à prendre, mais on différa, pour quelques temps encore, l'exécution de ce projet.

Ainsi, tranquilles au dehors, les Novgorodiens se cherchèrent des ennemis dans leurs propres murs. Peu de temps avant cette époque, le peuple avait profité de la destitution de son possadnik, pour piller les maisons et les villages de quelques boyards : pendant cette année le Volkhof servit, pour ainsi dire, de limites entre deux camps ennemis. Le peu d'harmonie qui régnait dans les actes d'un gouvernement fondé sur les décrets d'un conseil national, ou sur les volontés réunies de tous les citoyens, devait nécessairement donner lieu à ces fréquentes séditions : voilà le vice principal de la liberté, idole chérie des peuples, malgré les maux que souvent elle entraîne ! Tous les habitans se soulevèrent, et, sur les deux rives du Volkhof, on vit briller les lances et les épées des citoyens, armés les uns contre les autres : heureusement ces menaçans préparatifs n'eurent aucun résultat sanglant, et ce spectacle d'horreur fit bientôt place au tableau le plus touchant d'amour fraternel. Réconciliés par le zèle de quelques prudens médiateurs, les citoyens s'embrassèrent cordialement, sur le pont, et le discret annaliste, qui passe sous silence le motif de cette sédition, nous dit seulement qu'elle fut une preuve de la colère et de la miséricorde du ciel. Il est vrai qu'elle

se termina sans aucune suite funeste; mais ce ne fut que pour éclater de nouveau quelque temps après. Il est fait mention, dans la chronique, d'une autre émeute, pendant laquelle le
1337. peuple maltraita beaucoup un archimandrite, qu'il renferma dans une église où cet ecclésiastique fut gardé comme dans une prison.

La bonne intelligence qui existait avec le grand prince fut encore une fois violée par une entreprise de celui-ci, contre la province de la Dvina. Dans l'espérance de remplir son trésor, dont il prodiguait les richesses dans ses fréquens voyages à la horde, ne voyant pas les Novgorodiens très-disposés à partager avec lui les avantages que leur procurait le commerce de Sibérie, il résolut de les leur enlever à force ouverte. En conséquence les troupes de Jean reçurent, au milieu de l'hiver, l'ordre de s'avancer dans ces contrées glacées; épuisées bientôt par les fatigues d'une route impraticable, arrêtées par la vigoureuse résistance des commandans de la province, ses troupes n'eurent aucun succès et furent obligées de revênir, après avoir perdu beaucoup de monde. Ces démarches hostiles forcèrent les Novgorodiens à rechercher l'amitié des Pskoviens, qu'ils tachèrent de gagner par l'entremise de l'archevêque Basile, leur commun

pasteur spirituel. Il eut ordre de se rendre à Pskof; mais les habitans qui regardaient les Novgorodiens comme leurs ennemis, refusèrent toute espèce d'alliance avec eux. Ils reçurent le prélat avec beaucoup de froideur et ne lui donnèrent pas même le péage judiciaire, c'est-à-dire, la dixième partie des revenus judiciaires de l'État. En vain Basile menaça les magistrats, au nom de l'église, et lança l'anathême sur toute leur ville, à l'exemple de Théognoste; les Pskoviens écoutèrent fort paisiblement la sentence d'excommunication, et l'archevêque partit furieux de ce qu'ils étaient insensibles à une démarche inspirée par l'avarice ou par la politique, et si peu conforme à l'esprit du christianisme.

Au reste, le grand prince, qui venait ainsi d'échouer dans son projet, ne songeait plus à troubler la tranquillité de Novgorod, car il était lui-même fort tourmenté du changement qui s'était opéré dans le sort d'Alexandre Mikhaïlovith. Après un séjour d'environ dix ans à Pskof, Alexandre pensait toujours à sa patrie et aux moyens d'y aller régner encore avec sécurité. *Hélas!* disait-il à ses amis, *si je meurs dans l'exil, mes enfans resteront sans héritage.* Il était chéri des Pskoviens, mais leur puissance ne répondait pas à leur amour pour lui : il pré-

voyait que les Novgorodiens ne renonceraient pas au pouvoir qu'ils avaient anciennement sur Pskof; qu'ils profiteraient de la première occasion pour soumettre cette ville rebelle, et que si alors ils ne le chassaient pas, ils le laisseraient peut-être dans cette ville en qualité de leur lieutenant. La protection du puissant Gédimin n'avait pu lui rendre le trône de Tver, car le prince de Lithuanie évitait la guerre avec le khan. Alexandre aurait pu avoir recours au grand prince, mais, objet de sa haine depuis longtemps, il crut plus facile de fléchir le terrible Usbeck. Il lui envoya donc son jeune fils Michel Féodor, qui, en 1336, revint heureusement en Russie, accompagné d'un ambassadeur mogol. Les nouvelles, dont Féodor était porteur, étaient de telle nature, qu'elles engagèrent Alexandre à se rendre en personne à la horde. — Il se fit, par procuration, donner la bénédiction du métropolitain Théognoste, et partit avec ses boyards. A son arrivée il fut présenté au khan : « Grand roi, dit-il à Usbeck d'un » air soumis, mais sans timidité ni bassesse, j'ai » mérité votre colère et je vous abandonne mon » sort. Agissez d'après l'inspiration des cieux, d'a» près celle de votre propre cœur. A vous appar» tient le droit de me pardonner ou de me punir.

» Dans le premier cas j'en rendrai grâce à Dieu
» et à votre clémence; voulez-vous ma tête ?
» la voici ! » Le féroce khan fut touché de ce Le khan pardonne à Alexandre.
noble abandon : il jeta sur le prince un regard
favorable et dit à ses seigneurs, avec un air de satisfaction, que, par son humble et prudente démarche, Alexandre avait désarmé sa colère. Lui-même il le combla de marques de sa bienveillance et lui rendit la dignité de prince de Tver.

Alexandre, ivre de joie, revint dans sa capi- 1338.
tale, où il fut reçu avec un égal plaisir par ses frères et par le peuple. Cruellement dévastée par les Mogols, en 1327, Tver sortait déjà de ses cendres, grâce aux efforts, à la touchante sollicitude de Constantin Mikhaïlovitch. Les habitans dispersés s'étaient de nouveau rassemblés, et les églises, ornées par leurs soins, par leur zèle pour la religion, brillaient de leur ancien éclat. Le généreux Constantin, restaurateur de cette principauté (46), se fit un devoir d'en remettre le gouvernement à son frère aîné, dont l'ardeur inconsidérée avait causé de si grands malheurs; il témoigna le noble désir qu'Alexandre employât la supériorité de son esprit et son expérience à rendre à leur patrie toute la splendeur, toute la puissance qu'elle avait acquises du temps de Mi-

chel. Alexandre fit venir à Tver son épouse et ses enfans qu'il avait laissés à Pskof, en faisant assurer les bons citoyens de cette ville d'une reconnaissance éternelle pour leur inviolable fidélité; il jura de ne plus vivre désormais que pour le bonheur de ses sujets; mais le ciel lui réservait un autre sort!

Dès son avénement au trône, Jean qui s'était aperçu que tous les malheurs de la Russie venaient de la désunion et de la faiblesse des princes, s'appliquait à se rendre maître absolu des anciens apanages de Vladimir; il y réussit en effet, surtout après la mort d'Alexandre Vassilivitch de Souzdal. Ce prince, petit-fils du fils aîné d'Yaroslaf, avait des droits légitimes à la grande principauté, et quoiqu'il les eût cédés à Jean, il conservait encore un certain pouvoir sur la ville de Vladimir (47). Alexandre étant mort sans enfans, en 1333, Jean ôta ce pouvoir à Constantin, frère de ce prince, et profitant de la faveur dont il jouissait auprès du khan, il affecta une autorité plus entière sur les princes apanagés. Il maria une de ses filles à Vassili prince d'Yaroslaf, une autre à Constantin de Rostof, et s'érigeant en chef souverain de la Russie, il leur dicta des lois dans leurs propres États. C'est pourquoi un boyard ou voïévode de Moscou, nommé

Jean se rend l'arbitre des princes apanagés.

Vassili, demeurait à Rostof comme plénipotentiaire du grand prince qui semblait en être le véritable souverain. Il chassa de la ville le vieux boyard Averky; il intervenait dans les jugemens et les procès, enlevait ou distribuait les biens à son gré (48). Le peuple se plaignait de ce que la gloire de Rostof avait disparu; il voyait avec chagrin ses princes dépouillés de toute autorité, forcés de se soumettre au tyran moscovite. Les souverains de Rezan furent eux-mêmes contraints d'accompagner Jean dans ses expéditions, et Tver, qui gémissait sous ses ruines, qui pleurait l'exil d'Alexandre Mikhaïlovitch, n'osait songer à l'indépendance; mais tout changea de face au retour de ce prince vigilant, actif et ambitieux. Jadis assis lui-même sur le trône des grands princes, aurait-il pu voir d'un œil indifférent cette couronne sur la tête de son ennemi? Réintégré dans les bonnes grâces d'Usbeck, pouvait-il ne pas méditer une éclatante vengeance? Les princes apanagés, qui obéissaient avec peine au monarque de Moscou, prirent avec joie le parti du prince de Tver, pour affaiblir la puissance redoutable du premier. C'est du moins ainsi que se conduisit Vassili d'Yaroslaf qui, pour témoigner son mécontentement à son beau-père, fit alliance avec Alexandre. Dans la crainte de per-

dre une priorité flatteuse pour son ambition, autant que nécessaire à la tranquillité de l'État, Jean résolut de renverser son dangereux rival.

Plusieurs boyards de Tver, indisposés contre leur prince, passèrent, à cette époque, dans la ville de Moscou avec leurs familles et leurs serviteurs. Une pareille démarche n'était point regardée alors comme une trahison. Volontairement entré au service du grand prince ou d'un prince apanagé, un boyard était toujours libre de les quitter, sauf à leur restituer les terres et les villages qu'il avait reçus d'eux (49). Cet événement fait présumer que, long-temps absent de sa patrie, Alexandre y était retourné avec de nouveaux favoris qui excitèrent l'envie des anciens boyards. Nous savons, par exemple, qu'un seigneur allemand, nommé Dol, et venu de la Courlande, lorsque le prince était encore à Pskof, devint le premier officier de sa cour, et cette faveur seule pouvait paraître un motif suffisant aux boyards de Tver, pour aller chercher du service auprès du prince de Moscou, dont ils tâchèrent certainement d'éveiller les craintes à l'égard des secrètes intentions d'Alexandre Mikhaïlovitch.

Jean ne voulut pas avoir recours aux armes; il avait un moyen plus sûr de perdre le prince de Tver; il envoya d'abord son jeune fils André

à Novgorod pour terminer tous ses débats avec cette république ; ensuite il se hâta de se rendre lui-même à la horde avec ses deux fils aînés, Jean et Siméon, qu'il présenta au fier Usbeck, comme les plus fidèles et les plus zélés serviteurs de la famille du khan. Il sut enfin, par d'adroites flatteries, par des présens répandus avec profusion, gagner la confiance du khan, au point qu'il lui fut dès lors possible d'atteindre son but principal, celui de noircir le prince de Tver. Jean le peignit aux yeux d'Usbeck comme l'irréconciliable ennemi des Mogols; comme un prince toujours prêt à armer toute la Russie contre eux, à surprendre la clémence imprudente d'Usbeck par de nouvelles démarches hostiles. Effrayé du péril dont il se voyait menacé, le khan envoya sur-le-champ à Alexandre et à plusieurs autres princes apanagés, l'ordre de venir le trouver à la horde, promettant à chacun d'eux, mais surtout au premier, de le combler des marques de sa bienveillance. Afin d'éloigner toute espèce de soupçon, Jean revint immédiatement à Moscou, pour y attendre les suites de ses accusations.

1339.

Malgré toutes les assurances de l'ambassadeur du khan sur les bonnes dispositions d'Usbeck à son égard, Alexandre, qui avait lieu de redouter les perfides insinuations de Jean dans la horde, crut

Infortune d'Alexandre.

devoir se faire précéder par son fils Féodor, afin de pénétrer les véritables intentions du khan ; une seconde sommation d'Usbeck força le prince de Tver d'obéir. A cette nouvelle, sa mère, ses frères, les seigneurs et les citoyens, tous furent saisis d'effroi, car ils se rappelaient le sort de Michel et de Dmitri. La nature même semblait avertir le malheureux prince de l'affreuse catastrophe qui l'attendait. Au moment où il s'embarqua, il s'éleva un vent contraire si violent, que les rameurs pouvaient à peine vaincre l'impétuosité des vagues qui reportaient toujours la barque sur le rivage. Cette circonstance fut regardée, par le peuple, comme un funeste présage. Vassili Mikhaïlovitch reconduisit son frère à quelques verstes de la ville. Constantin était alors retenu au lit par une cruelle maladie, et ce qui excita les plus vifs regrets d'Alexandre, fut de ne pouvoir être témoin du rétablissement de ce frère chéri. Le prince de Tver fut accompagné dans son voyage, par Roman Mikhaïlovitch de Belozersk, et par son cousin Vassili Davidovitch d'Yaroslavle. Le grand prince qui détestait le dernier, qui était persuadé qu'il prendrait chaudement le parti d'Alexandre devant le khan, envoya secrètement cinq cents soldats pour se saisir de sa personne ; mais Vassili les repoussa, et se rendit

à la horde dans l'intention d'accuser Jean, son beau-père, devant Usbeck.

Le jeune Féodor Alexandrovitch vint à la rencontre de son père dans le camp des Tatars, et les yeux baignés de larmes, il lui annonça la fureur du khan. *Que la volonté de Dieu soit faite*, s'écria Alexandre. En même temps il alla offrir de riches présens à Usbeck et à toute sa cour qui l'accueillirent dans le plus morne silence. Alexandre passa un mois entier en prières et dans la plus cruelle incertitude. Quelques seigneurs tatars, la reine elle-même tâchaient d'obtenir la grâce du prince, lorsque l'arrivée des fils de Jean à la horde, décida l'affaire. Gagné par eux ou par les affidés de leur père, Usbeck arrêta, sans plus de discussions, que l'ingrat, le séditieux prince de Tver méritait la mort. Cependant Alexandre conservait encore quelques espérances; comme il attendait des nouvelles de la reine, il monta à cheval pour aller solliciter ses protecteurs; mais à la nouvelle que sa perte était inévitable il retourne dans sa tente, reçoit les sacremens avec son fils, embrasse tendrement ses fidèles serviteurs, et marche avec fermeté à la rencontre des assassins qui lui tranchent la tête, ainsi qu'au jeune Féodor, et coupent ensuite par morceaux leurs corps inanimés. Les restes mutilés de ces

Le 28 octobre. malheureux princes furent transportés en Russie, reçus à Vladimir par le métropolitain Théognoste et enterrés dans l'église cathédrale de Tver, à côté de Michel et de Dmitri, tous les quatre victimes de la tyrannie d'Usbeck, victimes pleurées par les contemporains et vengées par la postérité. Aucun des souverains tatars ne fit périr autant de princes russes que celui-ci. En 1330, il condamna également à mort Féodor Mikhaïlovitch de Starodoub, dans l'idée que ces terribles effets de la colère des khans consolideraient à jamais la puissance des Mogols sur la Russie. Cependant le contraire arriva; car ce ne fut pas le khan, mais bien le grand prince qui profita de la mort d'Alexandre, pour s'approprier le pouvoir suprême sur la principauté de Tver. Constantin et Vassili Mikhaïlovitch n'osèrent pas désobéir à Jean; en témoignage de leur soumission à ses volontés, ils furent obligés d'envoyer à Moscou un objet qui alors était d'une grande importance, c'est-à-dire, la cloche de l'église cathédrale, dont la grosseur prodigieuse était un sujet de vanité pour les Tvériens. Usbeck ignorait que la faiblesse de notre patrie venait du morcellement de ses forces; il était loin de se douter que favoriser la puissance du prince de Moscou, c'était préparer l'indépendance de la Russie et la chute de l'empire de Kaptchak.

Les Novgorodiens qui avaient repoussé Alexandre dans son malheur, et contribué à son exil, le regrettèrent lorsqu'il eut cessé de vivre, car ils prévoyaient que Jean, débarrassé de ce dangereux rival, respecterait beaucoup moins leur liberté. Ils tâchèrent en conséquence de se précautionner contre les ennemis extérieurs. La paix conclue avec les Suédois dura environ quinze ans. Magnus, qui alors régnait en Norvège, voulut que les avantages de cette paix s'étendissent aussi sur son royaume, souvent inquiété par les Novgorodiens, maîtres de la Laponie orientale. — C'est ainsi que d'après les annales norvégiennes, ils ravagèrent, en 1316 et en 1323, les frontières de la province de Drontheim, et que le pape Jean XXII céda à Magnus une partie des revenus ecclésiastiques, afin de lui faciliter l'exécution de mesures plus efficaces pour défendre ses limites septentrionales, contre les attaques des Russes (50). En 1326, un seigneur norvégien, nommé Gaquin, se rendit à Novgorod, et le 3 juin il y signa un traité de paix particulier, dans lequel les Russes et les Norvégiens s'engagent mutuellement à s'abstenir, pendant dix ans, de toutes incursions dans leurs provinces réciproques; de rétablir les anciennes limites entre lesdites provinces; d'oublier les vieilles injures et

Paix avec la Norvège.

de protéger en général tous ceux qui exerceront le commerce (51). En 1337, les Suédois violèrent cette paix. Ils accordèrent dans Vibourg un asile à des Caréliens séditieux, tributaires des Russes. Ils prêtèrent secours à ces rebelles pour faire périr les marchands de Ladoga, de Novgorod, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens de la religion grecque qui se trouvaient en Carélie. Ils ravagèrent les bords de l'Onéga, incendièrent le faubourg de Ladoga, et voulurent même s'emparer de Koporié. Ce fut dans ce pressant danger que les Novgorodiens eurent lieu de reconnaître la mauvaise volonté de Narimant à leur égard, ainsi que l'inutilité des honneurs qu'ils lui avaient accordés. Avant cette époque, c'est-à-dire, en 1335, malgré le droit de la souveraineté, attaché à leur province, malgré les liens de parenté qui unissaient Gédimin avec le grand prince, des bandes de brigands lithuaniens vinrent porter la désolation dans les environs de Torjek; cette attaque força Jean à ordonner à ses voïévodes d'aller brûler en Lithuanie les villes de Riasna et d'Osetchen qui avaient jadis appartenu à la principauté de Polotsk. Ces hostilités se terminèrent bientôt, à la vérité, mais elles prouvèrent aux Russes toute la fausseté de l'amitié de Gédimin. Ils en furent bien plus convaincus en-

Malveillance des Suédois.

Brigandages des Lithuaniens.

core lorsque les Novgorodiens, alarmés par une attaque inopinée des Suédois, envoyèrent prier Narimant, alors en Lithuanie, de venir se mettre à la tête de leur armée. Il refusa de marcher avec eux, et fit même sortir son fils Alexandre, d'Orekhof, où il ne laissa que son lieutenant. Heureusement les forces des Suédois n'égalaient point leur audace. Ils rejetèrent d'abord avec fierté, toutes les propositions de paix de Féodor, possadnik de Novgorod; mais bientôt ils furent contraints d'évacuer Koporié, et ne purent défendre même les environs de Vibourg où les Russes mirent tout à feu et à sang. Le commandant de la forteresse se hâta de faire savoir aux Novgorodiens que son prédécesseur avait commencé cette guerre de sa propre autorité, et que le roi désirait effectivement la paix. On fit alors un traité en tout conforme à celui d'Orekhof, et quelques mois après on s'engagea par serment à en observer les conditions. Ce traité fut conclu dans la ville de Lound, où les ambassadeurs russes rencontrèrent Magnus. Ceux-ci exigèrent que les Suédois leur livrassent les déserteurs caréliens; Magnus refusa d'y consentir, alléguant que ces hommes avaient déjà embrassé la religion latine, que d'ailleurs ils étaient en fort petit nombre. « Puisque les Caréliens, dit le roi,

» sont la cause ordinaire de nos débats, prenons
» à l'avenir les mesures les plus sévères pour
» prévenir de nouveaux malheurs. Faites périr
» sans pitié nos déserteurs; nous nous enga-
» geons, de notre côté, à punir les vôtres de
» mort, afin que leurs perfides calomnies ne
» soient plus un obstacle à la bonne intelligence
» qui doit régner entre nous. »

Tranquilles du côté des Suédois, les Novgorodiens envoyèrent à Jean le tribut ordinaire destiné au khan, mais le grand prince, mécontent d'eux, exigea une somme deux fois plus forte, sous le prétexte que telle était la volonté d'Usbeck; les Novgorodiens citèrent alors tous les traités, tous les actes, toutes les institutions d'Yaroslaf qui exemptaient leur république de tout impôt extraordinaire au profit des princes. « Ce qui n'exista jamais depuis le commence-
» ment du monde, répondirent-ils aux ambas-
» sadeurs moscovites, ne saurait jamais avoir
» lieu; en baisant la sainte croix, votre prince
» a juré de ne violer jamais nos lois constitu-
» tionnelles; c'est à lui de tenir son serment! »

Le grand prince, qui attendait des nouvelles de la horde, laissa passer quelque temps, mais à peine Usbeck eut-il congédié ses fils, comblés d'honneurs ainsi que tous les autres princes,

avec l'injonction la plus formelle d'obéir au prince de Moscou, que Jean fit éclater sa colère contre Novgorod, et qu'il ordonna à ses lieutenans de sortir de cette ville. Comme André Bogolubsky, il croyait qu'il était temps d'humilier la fierté de ce peuple orgueilleux, de terminer enfin la lutte qui durait depuis si long-temps entre l'indépendance de cette république et l'autorité des grands princes; mais, fort heureusement pour les Novgorodiens, Jean fut obligé de tourner toutes ses forces d'un autre côté.

Si nos chroniques ne font aucune mention du voyage des princes de Smolensk à la horde, non plus que des tributs qu'ils ont pu lui payer, la véritable cause de leur silence à cet égard est que nos anciens annalistes, domiciliés dans d'autres provinces, ne parlent que fort rarement de Smolensk et de son histoire. Cependant se peut-il qu'une si faible principauté soit parvenue à se soustraire seule au joug qui pesait sur la Russie entière, tandis que Novgorod, plus éloignée encore, était tributaire du roi de Kaptchak? Smolensk était alors gouvernée par Jean Alexandrovitch, petit-fils de Gleb, contre lequel Dmitri, prince de Briansk, fit, en 1334, une guerre dans laquelle il fut inutilement secouru par les Tatars. Les deux princes, après avoir

fait verser des torrens de sang, furent obligés de conclure la paix. — Il est vraisemblable que le khan n'eut aucune part dans l'entreprise de Dmitri contre Smolensk, et que ce prince ne fut aidé que par des volontaires tatars, qui le servaient comme mercenaires. Cette guerre fut avantageuse pour Jean Alexandrovitch, en ce qu'il fit l'heureuse expérience de son courage, et que, par une alliance avec Gédimin, il voulut se rendre tout-à-fait indépendant. Usbeck le déclara rebelle, et envoya en Russie un général mogol, nommé Tovloubi, avec ordre à tous nos princes de marcher contre Smolensk. Korotopol, prince de Rezan, s'avança d'un côté, tandis qu'une forte armée moscovite pénétra de l'autre dans la province ennemie. On voyait sous les étendards de Moscou, Constantin de Souzdal, Constantin de Rostof et plusieurs autres princes. Jean, n'étant pas d'un naturel belliqueux, resta dans la capitale, et confia le commandement de l'armée à deux de ses voïévodes. Tout semblait annoncer que les troupes coalisées des Mogols et des princes russes, allaient anéantir d'un seul coup la puissance de Smolensk, mais elles étaient à peine arrivées près de cette ville, que satisfaites d'avoir jeté les yeux sur ses murailles, elles s'éloignèrent sans avoir rien entrepris. Il est présumable que les Russes

étaient fort peu disposés à combattre contre leurs frères ; qu'ensuite le général d'Usbeck gagné par les présens des habitans de Smolensk, prit sur lui d'apaiser la colère du khan.

C'est ici le terme du règne mémorable de Jean Danielovitch. Arrêté, par une maladie grave, dans l'exécution de ses importans projets, il dépouilla ses vêtemens de prince pour revêtir l'habit monastique ; il termina ses jours dans la force de l'âge, après avoir montré à ses successeurs la route qui devait mener à l'unité monarchique et à la véritable grandeur. Cependant tout en rendant de justes actions de grâces à Jean, pour ce bienfait politique, pourrions-nous, parce qu'elle consolida son autorité de grand prince, lui pardonner la mort d'Alexandre de Tver? Les lois de la morale et de la vertu sont les plus saintes de toutes les lois, elles doivent servir de base à la véritable politique : le tribunal de l'histoire, unique pour les rois, après celui de Dieu, ne saurait excuser un forfait, eût-il même le plus heureux résultat, parce que l'action dépend de l'homme, tandis que les suites de cette action dépendent uniquement de la providence. Malgré l'artifice odieux dont Jean s'était servi pour faire périr son dangereux adversaire, les Moscovites fe-

31 mars. Mort de Jean. Ses qualités.

saient l'éloge de sa bonté ; ils arrosèrent sa tombe des larmes les plus sincères, et lui donnèrent unanimement le nom de père et *de restaurateur de la Russie* ; car, soigneux de ne pas verser inutilement le sang de ses sujets dans les combats, il délivra la grande principauté des brigands qui l'infestaient au dehors et au dedans. Il rétablit la sûreté des personnes et des propriétés, en infligeant les châtimens les plus rigoureux aux voleurs. En général, il se rendit célèbre par son amour pour la justice. Les habitans des autres États russes, hors de sa dépendance, en proie à la licence des citoyens ou à la tyrannie de princes pusillanimes, enviaient l'ordre et la tranquillité qui régnaient dans les États de Jean. Ainsi le prince Vassili, descendant de Michel de Tchernigof, fit périr son oncle André Mstislavitch : ainsi Korotopol de Rezan, lors de son retour de la horde avant l'expédition contre Smolensk, se saisit en chemin de la personne d'Alexandre de Pronsk, son parent, qui allait porter son tribut au khan ; il le pilla et le mit à mort dans la ville actuelle de Rezan : ainsi, en 1340, à la suite d'un conseil tumultueux, malgré toutes les représentations du métropolitain Théognoste, qui se trouvait alors dans leur ville, les habitans de Briansk massacrèrent le prince Gleb Sviatoslavitch, le

jour même de S. Nicolas, une des plus grandes fêtes de la Russie (52).

Pourquoi il fut surnommé Kalita.

Parmi les vertus qui méritèrent à Jean l'affection générale, il faut citer son ardente piété, son zèle infatigable à bâtir des églises, et la plus touchante charité envers les indigens. Un *kalita*, ou sac plein d'argent, qu'il portait toujours pour ses aumônes aux pauvres, lui fit donner le surnom de *Kalita*. Outre la cathédrale de l'Assomption, il bâtit aussi l'église de Saint-Michel archange où fut déposé son cercueil, et qui, depuis, servit de lieu de sépulture à tous les princes de Moscou; celle de Saint-Jean Calimaque sur la place du Kremlin, enfin celle de la Transfiguration, la plus ancienne de toutes celles qui subsistent jusqu'à présent, et où il y avait alors un monastère. Jean, qui rapprocha ce couvent de son palais, montra toujours une grande prédilection pour ce lieu de retraite, auquel il affecta de très-riches revenus; c'est là qu'il pourvoyait à la nourriture et à l'habillement des pauvres : il y prit l'habit religieux avant sa mort. Ce prince qui se plaisait à orner sa capitale de magnifiques églises, la fit entourer, en 1339, de murs de chêne, et reconstruisit le Kremnik ou le Kremlin. Cet édifice, détruit sous son règne par un violent incendie, formait alors une for-

Kremlin.

tification intérieure. Jean vit deux fois sa capitale en flammes, et cette ville éprouva, en outre, divers malheurs. Elle eut à souffrir d'une famine et d'une affreuse inondation, causée par des pluies extraordinaires; mais les reconnaissans moscovites, comblés des bienfaits que leur procurait le gouvernement sage et paternel de Kalita, n'osaient pas se plaindre de ces désastres accidentels : tous s'empressaient de célébrer le temps fortuné où ils vivaient.

Le règne paisible de Jean fournit à la Russie septentrionale les moyens de s'enrichir. Alliée des villes anséatiques, Novgorod envoyait à Moscou et dans les provinces circonvoisines les industrieux produits des fabriques de l'Allemagne. L'orient, la Grèce, l'Italie, nous faisaient parvenir leurs marchandises par Caffa et la ville actuelle d'Azof. Les négocians étrangers ne craignaient plus de rencontrer des bandes de brigands tatars dans les environs de Vladimir ou d'Yaroslavle. Les lettres patentes données par Usbeck au grand prince, servaient de sauve-garde aux étrangers et aux habitans. De nouveaux modes d'échange, de nouvelles foires furent instituées en Russie. Les marchands allemands, grecs, italiens, persans, se rassemblaient à des époques fixes dans la principauté d'Yaroslavle,

près de l'embouchure de la Mologa, où existait autre fois *Kholopigorodok*, c'est-à-dire le *bourg des Serfs*, et d'après ce qu'assure un écrivain du dix-septième siècle (53), le trésor du prince se grossissait considérablement, pendant les mois d'été, du profit des douanes. Le Volga était couvert d'une innombrable quantité de barques : des milliers de tentes s'élevaient sur la belle et vaste prairie de Mologa, et soixante-dix cabarets étaient organisés pour l'amusement du peuple. Cette foire passa pour la première de toute la Russie jusqu'au seizième siècle. Foire de Mologa.

La haute renommée dont jouissait Kalita, attira des hommes illustres à sa cour. Tchet, mourza tatar, qui reçut au saint baptême le nom de Zacharie, aïeul du tzar Boris Godounof, quitta la horde pour venir trouver Kalita, à Moscou. Le seigneur Rodion Nestorovitch de Kief, ancêtre des Kvaschines, appelé du temps de Michel de Tver à Moscou, y amena avec lui dix-sept cents pages ou enfans de boyards (54). D'après une de nos chroniques, Rodion élevé par le prince de Moscou au rang de boyard, excita l'envie de tous les autres seigneurs. Hyacinthe, l'un d'entre eux, plutôt que de reconnaître sa supériorité, s'enfuit chez Michel de Tver, avec ses fils. Dans une victoire rempor- Le mourza Tchet.

tée en 1304, près de Péréïaslavle, sur les Tvériens, Rodion sauva la vie à Jean Danielovitch; ce fidèle serviteur coupa la tête à Hyacinthe et l'apporta au prince au bout d'une pique. Pour le récompenser, Jean lui donna une moitié du Volok; Rodion prit l'autre moitié sur les Novgorodiens, dont il chassa leurs lieutenans.

Ces détails sont aussi mentionnés dans la requête présentée par les Kvaschines au tzar Jean Vassilievitch, contre les Boutourlines, descendans du boyard Hyacinthe, lors des malheureux débats des boyards sur la préséance ou la priorité d'origine.

C'est, je crois, à l'époque où notre patrie gémissait sous le joug des Tatars, qu'il faut rapporter l'origine de ce proverbe russe : *près du roi, près de la mort.* Les princes se rendaient à la horde comme s'ils allaient comparaître au jugement dernier. Bienheureux celui qui en revenait, sinon avec les marques de faveur de la part du khan, du moins sain et sauf. Cela est si vrai, qu'au commencement de son règne, Jean Danielovitch, en partant pour la horde, fit son testament, dans lequel il distribua son héritage entre ses trois fils et son épouse Hélène, qui mourut religieuse, en 1332 (55). Cet acte, le plus ancien de nos actes testamentaires connus,

est fort curieux, en ce qu'il contient le dénombrement des villes qui dépendaient de la principauté de Moscou, de même qu'il fixe l'étendue des domaines des grands princes. Après la formule ordinaire, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, voici comme Jean s'exprime : « Ignorant le sort qui m'attend à la horde où » je vais me rendre, j'ai laissé ce testament que » j'ai écrit de ma propre volonté et dans un état » complet de santé de corps et d'âme. Dans le » cas où je viendrais à mourir, je lègue la ville » de Moscou à mes fils : je donne à Siméon, » Mojaïsk et Kolomna, avec les bourgs y attenant ; à Jean, Zvénigorod et Roussa ; à André, » Lapostna, Supoukhof et Pérémysle ; à la princesse mon épouse, tous les villages qui lui ont » appartenu de mon vivant (suit la liste de ces » villages), ainsi que les revenus des domaines » de la capitale. Quant aux taxes que l'on y perçoit sur les marchandises, elles feront partie » des revenus de nos fils. Dans le cas où les » Tatars enlèveraient quelque domaine à l'un » d'entre vous, alors, mes chers enfans, il faudra » procéder à un nouveau partage, afin que vos » portions restent toujours égales. Les habitans » soumis à la capitation, c'est-à-dire, les propriétaires libres doivent être sous votre com-

Testament de Jean.

» mune administration ; vous ne devez vous par-
» tager que les serfs achetés par moi. J'ai donné
» de mon vivant à mon fils Siméon, quatre chaî-
» nes, trois ceintures, deux coupes, un plat
» orné de perles, et deux tasses, le tout en or,
» ainsi que trois plats d'argent ; à Jean, quatre
» chaînes d'or, deux ceintures garnies de perles,
» de pierreries, une troisième de cornaline,
» deux coupes et tasses rondes en or, avec trois
» plats d'argent ; à André, quatre chaînes d'or,
» une ceinture de perles, une autre à agraffe,
» deux tasses, deux coupes en or et trois plats
» d'argent. Je donne à ma fille Fétinia tout l'or
» de la princesse, ainsi que quatorze bagues,
» un collier tout neuf que j'ai fait faire moi-
» même ; le collier de sa mère et un diadême.
» Quant à l'or qui m'appartient, je le lègue à
» mon épouse et à ses plus jeunes enfans. Je
» cède à Siméon ma pelisse rouge bordée de
» perles, et mon bonnet d'or ; à Jean, ma pe-
» lisse de moire jaune garnie de perles, et mon
» grand manteau brodé ; à André, ma pelisse
» de martre zibeline, mes épaulettes enrichies
» de perles et un grand manteau rouge à franges
» dorées ; à mes filles cadettes, Marie et Théo-
» dosia, deux pelisses neuves garnies de perles.
» Je laisse aux prêtres mes ceintures d'argent et

» mes autres habits ; j'ordonne de distribuer aux » églises cent roubles que j'ai déposés chez mon » trésorier. Le grand plat d'argent à quatre an- » neaux sera envoyé dans l'église de Notre-Dame » de Vladimir. Le reste de l'argent et les trou- » peaux du prince, à l'exception des deux que » j'ai donnés à Siméon, seront partagés par » portions égales entre mon épouse et mes en- » fans. Quant à vous, Siméon, qui êtes l'aîné, » je vous recommande vos plus jeunes frères, » ainsi que la princesse mon épouse avec ses » filles ; après Dieu soyez leur plus zélé défen- » seur. Cet acte a été écrit par Kastroma, se- » crétaire du prince, en présence de mes pères » et confesseurs, Théodose et David. Malheur » à celui qui tenterait d'en violer les condi- » tions. » Cet acte est muni de deux sceaux, dont l'un d'argent doré, orné des images du Sauveur et de S. Jean-Baptiste, et avec cette inscription : *Sceau du grand prince Jean*. L'autre est simplement de plomb. Il n'est fait aucune mention dans ce testament ni de Vladimir, de Kostroma, de Péréïaslavle, ni des autres villes qui faisaient partie des domaines des grands princes. Jean n'y dispose absolument que de ses biens patrimoniaux ; il ne pouvait léguer aucune de ces villes à ses fils, puisque la nomination de son successeur dépendait du khan.

Dans l'énumération de ses villages, le grand prince parle de ceux qu'il a achetés ou échangés à Novgorod, Vladimir, Kostroma et Rostof. Ce qui prouve, qu'en dépit des autres princes et contre la condition formelle du traité conclu avec les Novgorodiens, il avait tâché d'acquérir des domaines héréditaires hors même de la principauté de Moscou; mais son acquisition la plus importante fut celle des villes d'Ouglitch, de Biélozersk et de Galitch, qu'il acheta, les deux premières, aux descendans Constantin I[er]; la troisième aux successeurs de Constantin Yaroslavitch de Galitch, ainsi qu'il est constaté par l'un des actes de Dmitri Donskoï (56). Ces achats doivent avoir été faits peu de temps avant la mort de Kalita; cependant jusqu'au règne de Dmitri Donskoï, ces apanages faisaient partie des domaines de la grande principauté, et non de ceux de Moscou; voilà la cause pour laquelle il n'en est point parlé dans les testamens des fils de Kalita.

Acte de Yaroslavle.

Il nous reste encore, des temps de Jean, un acte mémorable donné par Vassili d'Yaroslavle à l'archimandrite du monastère de Saint-Sauveur (57). Ce prince y dit, nommément, qu'à l'exemple de son grand-père, Féodor-le-Noir, il fixe le traitement des serviteurs de couvens à

deux roubles par an, et les exempte de tous impôts, relais, logement de gens de guerre et factions. Il y est dit plus loin : « Défense à mes » lieutenans et officiers de justice d'envoyer » leurs *gentilshommes* pour juger les gens qui » appartiennent au monastère du Sauveur, sans » en avertir préalablement l'abbé dudit monas- » tère, qui est libre de les juger seul, ou de » concert avec un de mes juges, si l'une des » deux parties n'appartenait pas au couvent. » Dans le dernier cas, une partie de l'amende » pécuniaire, imposée au coupable, sera versée » au trésor du monastère, l'autre dans celui du » prince. Les moines et clercs du monastère » qui trafiquent au profit du couvent, sont » exempts de tous impôts, bien entendu ce- » pendant que ce privilége n'abroge pas l'an- » cien réglement relatif aux transports. » Cet acte, écrit sur parchemin et muni d'un sceau de cire, prouve l'étendue des prérogatives dont les monastères jouissaient autrefois en Russie, prérogatives fondées sur le respect de nos bons ancêtres pour la dignité monastique, et cependant évidemment contraires au but des premiers couvens chrétiens, uniquement institués pour y pratiquer les exercices salutaires de piété, pour y fuir les vanités du monde.

Sort de Galitch.

Après avoir décrit le règne de Jean, il nous reste encore à parler, pour la dernière fois, de la Gallicie, comme province russe. Georges, petit-fils de Youri-Lvovitch, étant mort sans enfans vers l'an 1336, le khan envoya en Gallicie ses lieutenans, qui, d'après un annaliste contemporain, furent(58) secrètement assassinés par les habitans. Malgré cet acte de violence, les Mogols permirent aux Galliciens de se soumettre à Boleslas, gendre de Gédimin, fils de Troïden, prince de Mazovie, et de Marie, sœur de Georges. Ils l'obligèrent par serment à ne point changer leurs lois, à respecter les trésors de l'état et ceux de l'église; à demander enfin l'assentiment du peuple et celui des boyards dans l'administration des affaires publiques: sans quoi la ville de Lvof, qui renfermait une garnison considérable, composée en partie de Mogols, d'Arméniens et d'autres étrangers, ne voulait point consentir à reconnaître son autorité. Boleslas accepta toutes ces conditions dans la ferme intention de n'en observer aucune. Élevé dans la religion grecque, il se fit catholique à la grande satisfaction du pape et du roi de Pologne, son parent; car la religion d'un peuple opprimé, gémissant dans l'esclavage, lui offrait trop peu d'avantages temporels. Il fit plus, traître pour lui-

même à l'orthodoxie, il essaya encore de convertir ses sujets à la foi latine; il les accabla d'impôts; il s'entoura d'Allemands, de Polonais, de Bohémiens, et s'abandonnant aux impulsions de la plus sale brutalité, il enlevait les femmes à leurs époux, les jeunes filles à leurs parens. De tels forfaits excitèrent, parmi le peuple, un soulèvement, à la suite duquel Boleslas mourut subitement, victime, dit-on, d'un poison si violent que tout son corps tomba en lambeaux. Casimir, beau-frère de Boleslas, sut profiter de la mort de son parent pour s'emparer, en 1340, de la Gallicie, sous la promesse formelle de ne gêner, en aucune manière, la religion du pays. Lvof, Pérémysle, Galitch, Lubatchef, Sanok, Térébovle, Kremenetz, lui prêtèrent, comme à leur légitime prince, un serment de fidélité, à la suite duquel les trésors des anciens princes de Gallicie, les riches habits, les selles, les vases, deux crucifix d'or, avec un morceau de la sainte croix, et deux couronnes garnies en diamans, furent transportés de Lvof à Cracovie. Satisfait de ce premier succès, le roi modéra, pour quelque temps, son ambition; il fit la paix avec la Lithuanie, céda Brest à Kestouti, fils de Gédimin, et donna Kholm, Loutsk avec Vladimir, comme pro-

vinces héréditaires de son épouse, à Lubart, marié à la princesse de Vladimir. C'est ainsi que disparut entièrement l'illustre principauté, ou plutôt le royaume de Daniel; c'est ainsi que tomba au pouvoir des étrangers cet ancien et riche domaine de la Russie, conquis par les armes de S. Vladimir, connu d'abord sous le nom *de villes Tcherviennes,* et ensuite sous celui de *Gallicie.*

CHAPITRE X.

Le grand prince SIMÉON *Yvanovitch, surnommé* le Superbe.

1340 — 1353.

Rapacité des Mogols. — Fermeté de Siméon-le-Superbe. — Caractère d'Olgerd. — Relations entre le pape et la horde. — Korotopol est assassiné. — Affaires de Pskof et de Novgorod. — Action infâme des Novgorodiens. — Guerre contre Magnus. — Pskof sœur de Novgorod. — Ruse d'Olgerd. — Mariages. — Partage de la Russie occidentale. — Débats des Pskoviens avec la Lithuanie. — Olgerd négocie la paix. — Mort noire. — Paradis terrestre. — Mitre ou bonnet blanc. — Mort de Siméon. — Grand prince de toute la Russie. — Spectre. — Testament. — S. Alexis. — Différens entre les princes apanagés. — Restauration de Mourom. — Origine du monastère de la Sainte-Trinité. — Arts en Russie.

AUSSITÔT après la mort de Jean, événement 1340.
d'une grande importance pour les princes russes, ceux-ci s'empressèrent de se rendre à la horde. Constantin, prince de Tver, et un autre Constantin de Souzdal, qui pouvaient émettre quel-

ques prétentions à la grande principauté, furent secrètement soutenus par les autres princes, jaloux du privilége exclusif dont jouissaient les souverains de Moscou. Mais Siméon Yvanovitch, qui se trouvait à Nijni-Novgorod lors de la
27 mai. mort de son père, partit aussi pour la horde, avec ses frères. Il rappela à Usbeck la fidélité avec laquelle son père l'avait toujours servi; il lui promit de tout faire pour mériter sa bienveillance; il s'y prit, en un mot, si adroitement qu'il reçut le titre de grand prince, et força tous ses rivaux à lui obéir comme à leur chef. Ce ne fut sans doute ni l'éloquence du jeune Siméon, ni l'amitié du khan pour le défunt grand prince, qui produisit de si heureux effets; il faut en chercher la cause dans un motif beaucoup plus puissant auprès des barbares, c'est-à-dire, la cupidité et la séduction. Les mœurs
Rapacité des Mogols. des féroces et terribles Mogols, jadis habitans des déserts glacés de la Tatarie, s'étaient altérées sur les bords de la mer Noire, du Don et du Volga; là ce peuple avait appris à connaître les avantages du luxe, à jouir de ses productions que lui procurait le commerce de l'Europe et des contrées civilisées de l'Asie. Devenus plus avares de leur sang dans les combats, ils chérissaient tous les jours davantage les plaisirs de la volupté,

qu'ils savaient allier à un faste grossier. Ces nouveaux sentimens avaient excité dans leur cœur une insatiable soif de l'or. Ce métal était leur principale idole. Les favoris des anciens khans voulaient des conquêtes, ceux d'Usbeck vendaient à prix d'argent la faveur de leur souverain; aussi les princes de Moscou qui venaient d'augmenter leurs revenus par l'acquisition de nouveaux domaines, par les progrès du commerce, trouvaient plus que tous les autres des amis zélés dans la horde, parce qu'ils étaient plus à même de satisfaire la sordide cupidité des seigneurs mogols. Ils prenaient l'humble titre de serviteurs du khan, et c'est par là même qu'ils devinrent des monarques puissans.

Siméon, élevé, à la fleur de son âge, à la dignité de grand prince, sut mettre à profit le pouvoir dont il était revêtu. Non moins sage que son père, attentif à suivre le plan qu'il avait tracé, tandis qu'il poussait jusqu'à la bassesse la flatterie envers le khan, il commandait aux princes russes avec une fierté qui lui mérita le nom de *Superbe*. Après avoir, avec solennité, ceint le diadème dans l'église cathédrale de Vladimir, il jura, sur le tombeau de ses aïeux, de vivre dans la plus parfaite harmonie avec ses frères, d'avoir toujours les mêmes amis, les mêmes ennemis (59),

Fermeté de Siméon-le-Superbe.

et il exigea d'eux un semblable serment. Bientôt il eut occasion de déployer toute la fermeté de son gouvernement. Persuadé qu'il était prince légitime de Novgorod, il envoya ses lieutenans à Torjek, avec ordre d'y lever des contributions. Indisposés par cet acte de despotisme, les boyards de cette ville appellent les Novgorodiens qui mettent dans les fers les lieutenans du prince, et disent à Siméon qu'il n'était que prince de Moscou ; que Novgorod choisissait elle-même les siens, et qu'elle ne souffrait jamais aucune violence. Siméon, au lieu de disputer sur la légitimité de leurs droits respectifs, ordonne des levées de troupes. Les Novgorodiens prennent également les armes, mais le bas peuple demande la paix, et les habitans de Torjek se soulèvent : ils chassent les fonctionnaires novgorodiens, leurs propres boyards, massacrent le plus illustre d'entre eux, et ruinent les maisons des autres ; ils délivrent enfin les lieutenans de Siméon, et avec des transports de joie ils accueillent le grand prince à la tête des troupes de Moscou, de Souzdal, d'Yaroslavle et autres villes (60), entouré de tous les princes apanagés et de tous leurs boyards, qui composaient sa cour militaire. Il était accompagné aussi du métropolitain Théognoste. Les

Novgorodiens alarmés firent des dispositions pour la défense de leur capitale, mais ils envoyèrent en même temps à Torjek leur archevêque et leurs boyards pour demander la paix; ils firent à Siméon la remise de toutes les contributions qu'il avait levées dans les districts dépendans de cette ville limitrophe, et qui montaient à mille roubles, s'estimant fort heureux de ce que le grand prince s'engageait par un acte solennel à respecter leurs anciens réglemens.

Ayant ainsi concilié son honneur avec les institutions d'un peuple libre, le grand prince licencia son armée : il apprit bientôt qu'Olgerd, fils de Gédimin et prince de Vitebsk, assiégeait Mojaïsk, dans l'intention de réunir cette ville aux États de Smolensk, dont le prince était allié des Lithuaniens (61). Siméon n'eut pas le temps de livrer bataille à l'ennemi. Olgerd brûla les fauxbourgs de Mojaïsk; mais voyant cette ville bien fortifiée et protégée par de braves défenseurs, il opéra sa retraite, dont le motif fut peut-être la mort du célèbre Gédimin, qui venait de fermer les yeux, laissant un apanage particulier à chacun de ses sept fils. Olgerd, le deuxième de ces fils, surpassait tous ses frères en génie et en héroïsme. Sobre, infatigable, il ne connaissait point l'usage du vin, ni même 1341.

Caractère d'Olgerd.

celui de l'hydromel. Il fuyait les festins tumultueux; et le temps que les autres perdaient dans de vains amusemens, il l'employait à tenir des conseils avec ses seigneurs, ou à méditer lui-même sur les moyens d'étendre sa domination.

La même année est remarquable par la mort du fameux Usbeck, khan de Kaptchak, dont le souvenir est ineffaçable dans nos fastes, par la destruction de Tver, par les malheurs de la famille de Michel. Il fut l'allié et même l'ami du pape Benoît XII, qui espérait le convertir à la religion chrétienne. Il lui permit d'introduire la foi catholique dans les pays voisins de la mer Noire, surtout dans celui des Yasses, qui furent convertis par le moine Jonas Valent. Plusieurs fois l'épouse du khan et son fils envoyèrent des présens au pape, et les Génois, habitans de Caffa, se rendaient à la cour de Rome, avec le titre d'ambassadeurs tatars (62) : mais jamais Usbeck ne songea à trahir l'alcoran; s'il tolérait les chrétiens, c'était par l'inspiration d'une sage politique. Son fils Tchanibek, zélé serviteur de la religion de Mahomet, conquit le diadème en assassinant ses deux frères; alors les princes russes reçurent tous l'ordre de se rendre incontinent à la horde avec le métropolitain, pour se prosterner humblement devant son trône ensanglanté. Tcha-

Relations du pape avec la horde.

1342.

nibek congédia Siméon, auquel il rendit de grands honneurs; il lui témoigna beaucoup d'amitié, mais il retint long-temps encore le métropolitain qui, possesseur de grands revenus, riche en or et en argent, devait, selon lui, payer annuellement aux Tatars un tribut ecclésiastique. Théognoste lui cita tous les actes par lesquels les khans, ses prédécesseurs, avaient accordé au clergé l'exemption de tous impôts, de sorte que Tchanibek se contenta de six cents roubles, une fois payés. Remarquons que le nouveau khan n'osa pas, de son propre chef, changer les réglemens établis par ses ancêtres; le clergé russe combla Théognoste de louanges, pour la fermeté qu'il avait montrée dans cette occasion : tout resta sur l'ancien pied. Yaroslaf seul, prince de Pronsk et fils d'Alexandre assassiné à la horde, dut à la faveur du fils d'Usbeck une augmentation de domaines. Jean Korotopol, cet infâme meurtrier, perdit le trône avec la vie. Yaroslaf, aidé de Kindiak, seigneur de Tchanibek, assiégea Jean dans sa capitale; le scélérat prit la fuite pendant la nuit, mais il ne put éviter le châtiment qu'il méritait : il fut mis à mort quelques mois après. Malheureusement les Tatars, instrumens de cette légitime vengeance, ne savaient pas allier la générosité à la justice. Toujours avides de butin, ils

emmenèrent en captivité un grand nombre d'habitans de Rezan. Yaroslaf régna depuis à Rostislavle (actuellement petit village sur le bord de l'Oka). Il mourut au bout de deux ans, et ses successeurs cédèrent volontairement cette acquisition à Oleg, fils de Korotopol.

Affaires de Pskof et de Novgorod.

Pendant l'absence de Siméon, les Pskoviens déclarèrent la guerre aux Allemands de Livonie qui avaient fait mourir leurs ambassadeurs dans la Letgalie. Alexandre Vsevolodovitch, dont l'origine nous est inconnue et qui gouvernait alors à Pskof, se vengea des Allemands, en dévastant les villages au sud-est de la Livonie ; il partit ensuite pour Novgorod, résistant aux sollicitations des Pskoviens, qui l'engageaient à revenir pour les défendre du péril qui les menaçait. Leurs tentatives furent également vaines pour obtenir un lieutenant et une armée du gouvernement de Novgorod (65). Tel est le récit de leur propre annaliste ; il ajoute que les Allemands construisirent la forteresse de Neuhausen, aux frontières de la Russie, sur les bords de la Pijva ; ensuite qu'après avoir pris le faubourg de Narva, ville fondée par les Danois en 1223, les Pskoviens, instruits que l'ordre faisait de grands préparatifs de guerre, envoyèrent, à Vitebsk, des ambassadeurs chargés

de dire à Olgerd : « Les Novgorodiens, nos » frères, ont la cruauté de nous refuser leur » secours. Prince, déclarez-vous le défenseur » des opprimés. » La chronique de Novgorod accuse, au contraire, les Pskoviens de perfidie. Ce sont eux, rapporte-t-elle, qui bannirent le prince Alexandre Vsevolodovitch, et qui, au moment où les Novgorodiens s'avançaient pour les défendre contre les chevaliers, allèrent à leur rencontre; qui leur conseillèrent de retourner, parce que, disaient-ils, le danger était passé, et que c'était dans leur propre pays que les Allemands avaient bâti une forteresse. Ces événemens eurent lieu au commencement du printemps. Le 20 juillet, Olgerd, en qualité d'allié, parut devant Pskof avec son armée et son frère Kestouti. Les troupes coalisées songeaient à marcher sur la Livonie, mais les chevaliers défirent leur avant-garde, assiégèrent Izborsk à l'improviste, et coupèrent par morceaux Lubka, neveu de Gédimin, qu'ils avaient fait prisonnier. Olgerd et Kestouti renoncèrent dès lors à agir en faveur des assiégés, de sorte que les habitans, entièrement privés d'eau, se seraient trouvés forcés de se rendre, si les Allemands effrayés, sans doute, des forces redoutables de l'armée lithuanienne, ne s'étaient

retirés de la ville. Les Pskoviens n'avaient pas lieu d'être fort satisfaits de leur allié; néanmoins, dans l'espérance de l'engager à les protéger d'une manière plus efficace, ils supplièrent Olgerd d'embrasser de nouveau la religion chrétienne, qu'il avait rejetée, et de régner dans leur principauté. Olgerd leur donna son fils André, auquel il permit de recevoir le saint baptême : mais bientôt ce jeune prince se fit remplacer par un lieutenant, afin de suivre son père en Lithuanie. Les citoyens tâchèrent, en conséquence, de se réconcilier avec Novgorod; et, pour leur propre sécurité, ils reconnurent son pouvoir suprême.

Novgorod se trouvait également alors dans des conjonctures peu favorables. De violens incendies en avaient dévoré la plus grande partie; les quartiers de Néref, de Ludin et Slavon, le palais archiépiscopal, le pont, les belles et riches églises de Ste.-Sophie, de St.-Boris et St.-Gleb, celle des quarante martyrs, tout était devenu la proie des flammes (64). Les habitans abandonnèrent leurs maisons et allèrent vivre hors de la ville, dans la crainte que le feu n'exerçât de nouveaux ravages. L'archevêque parvint à peine à les tranquilliser par des processions et des prières publiques. L'audace des

citoyens et leurs dissensions, vinrent accabler Novgorod d'un malheur d'un autre genre. Au commencement du règne de Siméon, une bande d'aventuriers novgorodiens ravagea Oustiougue et les domaines de Bélozersk, dépendans du grand prince. Un des plus illustres boyards de Novgorod construisit, sur les frontières de l'Esthonie, une forteresse où il voulait régner indépendant : le gouvernement, offensé de cette témérité, fit raser la forteresse et brûler les villages du boyard ; mais ce juste châtiment ne put réprimer l'audace des rebelles. Lucas, fils du défunt possadnik Barthélemi, leva une bande de vagabonds, avec laquelle il alla ruiner un grand nombre d'habitations le long de la Dvina, de la Vaga ; il fonda, pour assurer sa tranquillité, le bourg d'Orletz, sur la rivière d'Emsta. Les habitans du pays le firent mourir comme un brigand, mais la populace novgorodienne, qui lui était dévouée, croyant qu'il avait été tué par ordre du possadnik Féodor, demanda à grands cris que l'on vengeât sa mort. Il y eut alors deux partis parmi les citoyens, les uns, partisans de Lucas, tenaient leurs assemblées auprès de l'église de Ste.-Sophie, les autres dans le palais d'Yaroslaf, pour défendre le possadnik. L'archevêque et le lieutenant du prince

eurent beaucoup de peine à détourner le carnage qui se préparait.

Cependant les habitans de Novgorod étaient prêts à embrasser, avec vigueur, le parti de ceux de Pskof, et ceux-ci, pleins de confiance dans l'amitié de leurs nouveaux protecteurs, résolurent de faire, avec moins de timidité, la guerre aux Livoniens. Ils entrèrent en campagne, commandés par un prince Jean réuni à Eustache d'Izborsk (65), et après cinq jours de marche, sans être descendus de leurs chevaux, ils ravagèrent tous les villages aux environs d'Odenpé. Le grand maître Burchard les poursuivit jusqu'aux frontières, où il entama un combat opiniâtre. Bien que les Russes fussent épuisés de fatigue et bien inférieurs en nombre, ils remportèrent la victoire, mais ils la payèrent du sang de leurs meilleurs voïévodes ; de leur côté les Allemands perdirent Jean Lövenvold, le plus illustre de leurs guerriers. Tandis qu'à Izborsk et à Pskof le peuple était dans la plus cruelle incertitude, un prêtre, arrivé du champ de bataille, annonça que les Allemands avaient passé tous les Russes au fil de l'épée. Que l'on juge de la douce surprise qu'éprouvèrent les habitans, lorsque les courriers expédiés de Pskof, eurent trouvé leur armée sous les murs d'Iz-

borsk, et les princes, les soldats reposant au milieu de leurs prisonniers et des trophées de la victoire. L'ordre fit la paix avec Pskof, car il avait des ennemis dangereux dans ses propres États. « La Livo» nie, dit un historien de ce pays, pouvait, à » juste titre, être appelée alors le ciel des nobles, » le paradis du clergé, une mine d'or pour les » étrangers, et l'enfer du laboureur opprimé. » En 1343, une insurrection générale éclata en Esthonie; le peuple y fit mourir une foule de Danois et d'Allemands; il mit le siége devant Rével, et s'empara de la forteresse d'Esel. Ces actes séditieux entraînèrent une guerre qui dura deux ans; la plus grande partie des infortunés habitans périrent victimes du fer ou de la faim, et le roi de Danemark céda enfin à l'ordre tous ses droits sur l'Esthonie, pour dix-neuf mille marcs d'argent.

Il s'opéra, dans le même temps, un changement en Lithuanie : Eunouti, fils de Gédimin, régnait à Vilna, Narimant à Pinsk, Kestouti à Troki. Ce dernier ayant fait une étroite alliance avec Olgerd, ces deux princes, également ambitieux, convinrent de réunir, en un seul État, leur patrie divisée en apanages. Ils s'emparent, à l'improviste, de Vilna et de plusieurs autres villes : Eunouti s'enfuit à Smolensk; Na-

rimant se réfugie chez le khan des Tatars (66). Ainsi, maître des provinces de ses autres frères, et monarque de toute la Lithuanie, Olgerd songea d'abord à établir l'ordre dans l'intérieur de ses États; ensuite il porta ses regards du côté de la Russie. Il avait appris que les Novgorodiens le diffamaient publiquement; outre cela, Eunouti, exilé par son frère, s'était jeté entre les bras du grand prince; il avait reçu le saint baptême à Moscou, et se faisait gloire d'être l'ami des Russes. Olgerd entre dans la province de la Chélona, s'empare d'Opoka et des bords de la Louga, impose à trois cents roubles la ville de Perkhof, et fait sommer les Novgorodiens de lui rendre raison de l'outrage dont il avait à se plaindre de la part de leur possadnik Eustache, qui avait osé lui donner, en public, l'épithète de chien. A cette injonction, Novgorod prend les armes pour combattre les Lithuaniens; mais le possadnik avait, parmi ses concitoyens, des ennemis qui déclarèrent que c'était une folie de verser le sang d'un grand nombre d'individus pour l'indiscrétion d'un seul magistrat, et qu'il valait mieux sacrifier le coupable au salut de la patrie, afin d'apaiser le ressentiment d'Olgerd. Cet avis prévalut: ceux qui étaient déjà en marche l'approuvèrent; ils

revinrent sur leurs pas, et à leur retour ils firent mourir Eustache dans une assemblée publique. Cette action, aussi contraire à l'honneur national qu'à la saine politique, est une des plus honteuses qui aient jamais souillé les annales de Novgorod, puisque les chroniques ne nous présentent aucune circonstance capable d'en atténuer la noirceur. Satisfait d'avoir humilié le plus fier des peuples russes, Olgerd lui accorda la paix, pour tourner ses armes contre l'ordre teutonique; mais, quelques mois après, le grand maître de Livonie remporta, sur les Lithuaniens, une victoire qui fut extrêmement funeste aux villes de Vitebsk, de Polotsk et de Smolensk, dont les habitans combattaient sous les drapeaux d'Olgerd (67).

Action infâme des Novgorodiens.

1347.

Les Novgorodiens en agissaient beaucoup mieux et d'une manière beaucoup plus noble dans leurs affaires avec la Suède. L'imprudent et orgueilleux Magnus, pour effacer, disait-il, tous les péchés où l'avait entraîné la terrible passion de la volupté, s'imagina de rendre au pape un important service, et de s'illustrer par un acte de la plus haute dévotion : il convoqua à Stockholm un conseil d'état, où il proposa de convertir les Russes à la religion latine, demandant à cet effet des hommes et de l'argent. Ce projet

Guerre contre Magnus.

parut fort louable au conseil, mais la Suède, ruinée par la cupidité du clergé, ne pouvait donner que des troupes à Magnus : à défaut d'argent, le roi osa toucher aux trésors de l'église ou *aux revenus de S. Pierre*; il brava le mécontentement des évêques indignés de sa conduite, et prit à sa solde un grand nombre d'Allemands. Brighite, fille de Birger (68) et veuve du seigneur Goudmarson, était alors célèbre par ses prophéties et par la sainteté de ses mœurs. Inspirée, comme une seconde Pythie, cette devineresse conjura Magnus de ne point avoir recours aux pervers étrangers, et de ne marcher contre la Russie qu'avec les pieux Suédois et les Goths, seuls dignes de combattre pour propager la foi de Jésus-Christ; elle lui annonçait les plus grands malheurs dans le cas où il serait sourd à ses conseils. Le roi fit peu d'attention à cette prédiction, et, à la tête d'une nombreuse armée, il débarqua dans l'île de Bérésof ou de Biork. Il envoya aussitôt ordonner aux Novgorodiens de choisir des *philosophes* russes pour disputer avec ceux des Suédois, sur la supériorité de leur religion, et d'embrasser la foi catholique, si elle était déclarée meilleure; il leur annonçait qu'en cas de refus ils devaient se préparer à la guerre. L'archevêque Basile, le

possadnik, les magistrats, tous les citoyens enfin, surpris d'une pareille proposition, firent cette réponse dictée par la sagesse : « Si le roi dé-
» sire effectivement savoir laquelle des deux
» religions, de la grecque ou de la romaine,
» mérite la préférence, il peut envoyer des
» savans à Constantinople, pour y discuter, à
» ce sujet, avec le patriarche ; car c'est des
» Grecs que nous avons reçu notre religion, et
» nous ne voulons point entamer de querelles
» oiseuses. Mais dans le cas où Novgorod aurait
» offensé les Suédois en quelque chose, Magnus
» doit exposer à nos ambassadeurs le sujet qui
» l'engage à marcher contre nous. » Le boyard Côme Tverdislayitch se rendit en conséquence auprès du roi. Magnus lui répondit qu'il n'avait aucun motif de mécontentement, mais que si, par des voies de douceur, il ne pouvait remettre les Russes sur le chemin du salut, il se verrait contraint d'employer la force des armes. Cette réponse fut le signal de la guerre. Les Suédois forment le siége d'Orekhof, et proposent aux habitans des environs d'opter entre la mort ou l'obéissance au pape. Ces démarches extravagantes enflamment la colère et le courage des Novgorodiens ; des milliers de soldats accourent chez eux de toutes leurs provinces, et volent à la défense

de Ladoga. Quoique Magnus se fût rendu maître d'Orekhof, où se trouvait encore le lieutenant de Narimant, fils de Gédimin, cependant une perte de cinq cents hommes, qu'il fit dans une bataille sur les bords de l'Ijora, le manque de vivres, la multitude des malades qui encombraient son camp, et surtout la nouvelle que les Russes s'avançaient de toutes parts pour entourer sa flotte sur la Néva, firent reconnaître à ce roi imprudent, la vérité de la prédiction de Brighite. Il laissa quelques troupes dans une forteresse qu'il avait sur la Néva, et retourna dans sa patrie couvert de honte, sans autre trophée que dix prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un général, nommé Abraham, et le boyard Côme Tverdislavitch, tous deux pris à Orekhof. Les annalistes suédois rapportent que Magnus s'étant emparé de cette ville en fit baptiser, par force, les habitans selon le rit romain, et que, *généreusement* délivrés par lui, ils lui firent le serment d'exhorter leurs compatriotes à embrasser la religion catholique ; mais, ajoutent les mêmes chroniques, ces perfides le trompèrent, et depuis ce temps, les Suédois et les papes n'eurent jamais d'ennemis plus acharnés.

Il paraît que le grand prince s'occupait fort peu des Novgorodiens, car il n'alla qu'une seule

fois les visiter, en 1347, et il ne resta que trois semaines à Novgorod où il avait été appelé par l'archevêque. Il tarda fort long-temps à se mettre en marche, lors de l'attaque des Suédois; et au moment où il venait de sortir de Moscou avec ses troupes, il retourna dans sa capitale pour recevoir les ambassadeurs du khan. Il fit partir à sa place pour Novgorod son frère Jean et Constantin de Rostof; mais à peine eurent-ils appris qu'Orekhof était tombé au pouvoir de Magnus, que ces princes se retirèrent précipitamment, ayant rejeté, dit l'annaliste, *la bénédiction de l'archevêque et les instances des Novgorodiens.* C'est bien moins à la timidité qu'à des vues politiques qu'il faut attribuer la conduite de Siméon. Ce prince aurait voulu voir ce peuple orgueilleux réduit à l'extrémité, afin d'établir plus facilement un pouvoir absolu sur lui. « Le prince nous abandonne, disent les Novgorodiens, mais nous avons pour nous Dieu et Sainte-Sophie. » Pour prouver leur reconnaissance aux zélés Pskoviens qui leur avaient envoyé une armée auxiliaire au camp de Ladoga, ils déclarèrent solennellement qu'il fallait désormais appeler l'illustre ville de Pskof, *la sœur cadette de Novgorod.* « L'amitié et la religion seront les ga- Pskof sœur de Novgorod.

» rans de la sincère et éternelle alliance que
» nous contractons ensemble aujourd'hui,
» dirent les Novgorodiens à ceux de Pskof.
» Nous ne vous donnerons point de possadniks;
» nous cessons dès ce moment d'exiger que vous
» comparaissiez devant le tribunal de Sainte-
» Sophie. Ayez vos propres lois, votre propre
» gouvernement; quant aux affaires ecclésias-
» tiques, notre archevêque se choisira un vi-
» caire parmi vos plus dignes concitoyens (69). »
C'est ainsi que la patrie de Sainte Olga acquit son indépendance civile, malheureusement elle ternit bientôt l'éclat qui devait en rejaillir sur elle par la plus honteuse ingratitude. Les Novgorodiens allèrent au mois d'août mettre le siége devant Orekhof, et, pour lasser l'opiniâtreté des Suédois, ils résolurent de passer l'hiver sous des tentes. Les troupes de Pskof, peu disposées à braver les intempéries de l'air et les rigueurs des frimas, déclarèrent qu'elles étaient rappelées dans leur pays par les ravages qu'y exerçaient les Allemands. Les chevaliers livoniens avaient effectivement violé le traité de paix: ils avaient incendié les villages limitrophes dans les provinces d'Izborsk, d'Ostrof et jusqu'au faubourg de Pskof. Ces circonstances excusaient suffisamment les Pskoviens; aussi les Novgoro-

diens consentirent volontiers à leur retraite; ils témoignèrent simplement le désir qu'elle ne s'opérât que pendant la nuit, pour la dérober à la connaissance de l'ennemi; mais les officiers pskoviens, comme s'ils trouvaient un malin plaisir à narguer leurs généreux bienfaiteurs, firent décamper leur armée, en plein midi, au son des trompettes et des tambours, répandant ainsi la joie parmi les Suédois qui riaient aux éclats du haut des remparts de la ville. L'indifférence 1349-1350.
du grand prince et cette désertion de leurs alliés ne firent que redoubler le courage des Novgorodiens; ils donnèrent l'assaut à la forteresse, et s'en emparèrent le 24 février. Huit cents ennemis furent passés au fil de l'épée ou faits prisonniers, et Novgorod célébra cette victoire comme le plus heureux événement pour la patrie et pour la religion. Ils résolurent d'employer tout l'argent pris aux Suédois à l'ornement de l'église de St.-Boris et St.-Gleb, envoyèrent les prisonniers à Moscou au grand prince Siméon, et, malgré la mauvaise conduite des Pskoviens, ils tinrent religieusement leurs engagemens envers eux; car ceux-ci furent dès lors déclarés indépendans et libres de se choisir leurs chefs (70). Afin d'inquiéter Magnus d'un autre côté de ses états, les Novgorodiens traversèrent le pays de

la Dvina pour porter la guerre dans la Norvège, et défirent encore les Suédois près de Vibourg. Enfin le roi consentit à la paix; elle fut conclue à Dorpat, où se fit l'échange des prisonniers: d'après les conditions y établies la province d'Yaski, celle d'Egrap, et une partie de Savolax devaient rester à la Russie et Sisterbek demeurer limitrophe. Le traité fut signé par le roi, le comte Henri de Holstein, les seigneurs Tourson et Hennig, le prêtre Wamund et deux marchands gothlandais; du côté des Russes il le fut par Youri, possadnik de Novgorod, par le général Abraham, et plusieurs autres boyards (71). En 1351, Magnus pensait bien encore à déclarer la guerre à la Russie; déjà même le pape avait, en sa faveur, accordé à ses soldats la permission d'orner leurs habits du signe des croisés; mais les désordres qui agitaient intérieurement la Suède et les malheurs auxquels elle était en proie, ne permirent pas à cet imprudent monarque de tenter, une seconde fois, l'exécution du projet insensé de convertir les Russes pour le salut de son âme.

Le grand prince était fort occupé de son côté. Instruit qu'Olgerd, pressé par les Allemands, avait envoyé au khan son frère Koriad, pour lui demander du secours, Siméon fit entendre à

Tchanibek que la haine de cet artificieux payen contre la Russie, tributaire des Tatars, rejaillissait également sur les Tatars eux-mêmes, et les raisons des boyards moscovites parurent si plausibles aux yeux du khan, qu'il leur livra Koriad avec les autres ambassadeurs lithuaniens. Une action si contraire à toutes les lois de l'honneur était bien faite pour irriter Olgerd. Cependant, au lieu de faire paraître le moindre dépit, il témoigna au contraire à Siméon le désir empressé d'être son ami; car l'état où se trouvait alors la Lithuanie ne lui permettait pas de s'attirer encore de nouveaux ennemis. En vertu d'un traité dont nous avons déjà parlé, Casimir, roi de Pologne, avait cédé à Lubart et à Kertouti toute la Volhynie occidentale avec la ville de Brest; mais bientôt il changa de système. En 1349 il leur enleva ces domaines; il ne donna que Loutsk à Lubart, comme une grande marque de faveur, et il permit à quelques petits princes russes, descendans de S. Vladimir, de régner dans leurs apanages, avec le titre de ses vassaux. Cet événement, et plus encore la persécution que le roi de Pologne, encouragé par ses succès, faisait éprouver à la religion grecque, engagèrent Olgerd et ses frères à rechercher l'amitié de Siméon. Casimir opprimait le clergé

Ruse d'Olgerd.

de Volhynie et métamorphosait les temples grecs en églises romaines. Les citoyens gémissaient; ils avaient perdu leur indépendance politique; mais ils savaient encore défendre la religion de leurs pères. Pleins d'horreur pour la violence des papistes, ils se louaient de la tolérance du gouvernement lithuanien. La voix d'un peuple de frères retentit à Moscou; il n'est pas douteux que le métropolitain plaida chaudement les intérêts du prince lithuanien qui lui permettait de gouverner sans obstacle le clergé de Volhynie, et surtout ceux de Lubart, fils zélé de notre église (72). Le grand prince céda au vœu général de la nation : non-seulement il délivra Koriad, dont on lui paya la rançon, mais il fit, avec le fils de Gédimin, une étroite alliance qui fut resserrée par les liens du sang.

Mariages. Lubart épousa la princesse de Rostof, nièce de Siméon; l'idolâtre Olgerd s'unit à sa belle-sœur Julienne, fille d'Alexandre Mikhaïlovitch de Tver. Ce second mariage embarrassait la conscience du grand prince, mais le métropolitain y donna son consentement, dans l'espérance que tôt ou tard Olgerd se ferait chrétien, et sous la condition expresse que ses enfans seraient élevés dans la vraie religion. Eunouti, protégé par la Russie, lors de son exil, reçut la permission de

retourner dans sa patrie, où ses frères lui accordèrent un apanage dans la province de Minsk.

Pendant que le roi de Pologne célébrait, à Cracovie, les succès qu'il venait d'obtenir, les princes de Lithuanie faisaient de nombreuses levées de troupes : ils entretenaient de secrètes intelligences avec les habitans de la Volhynie, et afin de mieux endormir la vigilance de Casimir, ils promettaient à ce monarque d'embrasser la religion catholique. Séduit par ces démonstrations trompeuses, le pape Clément VI s'apprêtait déjà à leur envoyer les marques de la dignité royale (73), lorsque la ruse fut découverte. Sûrs de l'amitié du prince de Moscou, habiles à profiter de sa coopération pour augmenter le nombre de leurs partisans dans le sud-ouest de la Russie, Olgerd, Kestouti et Lubart attaquèrent inopinément les Polonais, et les chassèrent de la Volhynie. Depuis ce temps, *quatre* peuples se disputèrent la Gallicie, la Podolie et la Volhynie, anciennes possessions de notre patrie. D'après un historien florentin contemporain (74), les *Mogols*, chassés de leurs habitations par la famine, firent, en 1351, une irruption dans le pays de Bratslaf, qui se trouvait sous la domination d'un prince russe. Louis, roi de Hongrie, protecteur de ce

Partage de la Russie occidentale.

prince, essaya de les en chasser : en 1334, réuni à Casimir-le-Grand, il passa le Boug et fit prisonnier un jeune prince tatar. Cependant les Mogols restèrent encore, pendant quelques années, maîtres des rives du Dniester. *La Hongrie* voulut s'approprier la Gallicie, mais elle fut obligée de la céder enfin à la Pologne, et les princes *lithuaniens* retinrent en leur pouvoir la plus grande partie des autres provinces occidentales de la Russie, jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle la Lithuanie et la Pologne ne formèrent plus qu'un seul royaume.

Débats des Pskoviens avec la Lithuanie.

Malgré l'alliance du fils de Gédimin avec le grand prince, les Pskoviens rompirent la bonne intelligence qui existait entre eux et les Lithuaniens : André, fils d'Olgerd, leur avait laissé pour lieutenant un seigneur nommé Youri. Cet homme, aussi brave que zélé pour le christianisme, fut tué, en 1349, sous les murs d'Izborsk, dans une incursion des Allemands, et pleuré par le peuple; on l'inhuma dans l'église cathédrale. Sa mort fut le signal de la rupture entre Pskof et la Lithuanie. Fiers d'avoir pris une forteresse bâtie par les Allemands, sur le bord de la Narva, les Pskoviens firent dire au prince André : « Vous n'avez pas daigné venir » nous gouverner vous-même; eh bien, aujour-

» d'hui nous ne voulons plus ni de vous, ni de » vos lieutenans. » En conséquence de cette déclaration, Olgerd fit arrêter les marchands de Pskof, leur enleva toutes leurs marchandises, et son fils André, qui régnait alors à Polotsk, ravagea quelques villages sur la Vélika.

Néanmoins l'adroit Olgerd conserva l'amitié du grand prince. Ayant appris que Siméon, indisposé contre le prince de Smolensk, voulait lui déclarer la guerre, Olgerd mit tous ses soins à rétablir l'harmonie entre eux. Les ambassadeurs lithuaniens rencontrèrent Siméon, accompagné de ses frères et des autres princes à Vouychégorod, sur les bords de la Protva ; ils lui offrirent de riches présens avec une lettre amicale de leur souverain. Siméon eut égard à son intervention ; cependant il s'avança jusqu'à l'Ougra, où il trouva les députés de Smolensk. Il fit la paix, et retourna dans sa capitale pour y être témoin et peut-être victime de la colère céleste.

Olgerd négocie la paix.

En 1346, la peste désolait les régions voisines de la mer Caspienne et de la mer Noire, l'Arménie, le pays des Abasins, celui des Yasses et des Circassiens. Elle étendait ses ravages sur Orna, près de l'embouchure du Don, sur Besdège, Astrakhan et Saraï (75). On prétend que

cette horrible épidémie, connue dans les annales sous le nom de *mort noire*, commença dans la Chine, où elle fit périr treize millions d'hommes, et que de là elle passa ensuite dans la Grèce, la Syrie et l'Égypte. Des vaisseaux génois l'apportèrent en Italie, ainsi qu'en France, en Angleterre, et en Allemagne. Elle dépeupla des villes entières ; à Londres cinquante mille individus furent enterrés dans un même cimetière ; à Paris le peuple, au désespoir, exigea le supplice de tous les Juifs qu'il accusait d'avoir empoisonné les puits. En 1349, l'épidémie se déclara en Scandinavie, d'où elle passa à Pskof et à Novgorod. Elle éclata, dans la première de ces deux villes, au printemps de l'an 1352, et y exerça de tels ravages, jusqu'au commencement de l'hiver, qu'il y resta à peine le tiers de la population. La maladie commençait par des glandes dans les cavités charnues du corps, et après un violent crachement de sang, le malade expirait le second ou le troisième jour. Il est impossible, disent les annalistes, de se figurer un spectacle aussi déchirant. Jeunes et vieux, pères et enfans étaient couchés les uns auprès des autres dans une longue file de cercueils. Des familles entières disparaissaient en un seul jour. Chaque curé trouvait, tous les

Mort noire.

matins, jusqu'à trente cadavres, et quelquefois plus, dans son église; on célébrait l'office des morts pour tous ensemble; et comme il n'y avait plus de place dans les cimetières pour creuser de nouvelles fosses, on allait enterrer les pestiférés hors de la ville ou dans les forêts. Des hommes avides avaient d'abord offert leurs services aux moribonds, dans l'espérance de jouir de leur héritage, mais lorsqu'on se fut aperçu que la contagion se gagnait par l'attouchement, et que l'aiguillon de la mort était caché dans les dépouilles du défunt, les riches eux-mêmes réclamèrent inutilement quelques secours. Le fils fuyait son père; le frère méconnaissait son frère. Cependant à côté de l'égoïsme on voyait briller le dévouement le plus généreux. Plusieurs citoyens magnanimes portaient au temple non-seulement les cadavres de leurs parens, mais jusqu'à ceux des étrangers; ils célébraient le *requiem*, et, au milieu des morts et des mourans, ils adressaient au ciel les plus ferventes prières : d'autres, se hâtant d'abandonner le monde, couraient s'enfermer dans des monastères, ou bien léguaient aux églises leurs richesses, les revenus de leurs terres et de leurs pêcheries; ils pourvoyaient à la nourriture, à l'habillement des pauvres, et se préparaient, par leurs bien-

faits, à la vie éternelle. En un mot, on croyait que le ciel avait prononcé la sentence de mort de tout le genre humain. Dans ces cruelles circonstances, les infortunés Pskoviens appelèrent auprès d'eux l'archevêque Basile, afin de recevoir sa bénédiction et d'unir leurs prières aux siennes pour fléchir le Tout-Puissant. Ce vénérable pasteur, bravant le danger, s'empressa d'aller les consoler; il fut reçu par le peuple avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Revêtu de ses habits pontificaux, Basile prit la sainte croix, et, accompagné du clergé, de tous les citoyens, même des petits enfans, il fit, en procession, le tour de la ville. Les prêtres chantaient des cantiques sacrés; les moines portaient les reliques des Saints; le peuple enfin faisait retentir les airs des plus touchantes invocations au Très-Haut, et selon l'expression de l'annaliste, *il n'y avait pas de cœur si insensible qui ne fondît en larmes devant l'œil de la Providence.* La mort continua, il est vrai, à dévorer ses victimes, mais au moins l'archevêque tranquillisa les âmes, et, avec la douceur, la patience d'une résignation vraiment chrétienne, les Pskoviens attendirent le terme de leurs maux. Cet horrible fléau cessa au commencement de l'hiver. Basile mourut à son re-

tour, sans doute victime de la peste, et son généreux trépas fut déploré tant des Novgorodiens que des Pskoviens, avec lesquels il s'était réconcilié d'une manière si noble. Cet archevêque, objet de l'affection particulière de Novgorod, prit toujours une part très-active à la direction des affaires publiques : non-seulement il bâtissait des églises, mais il construisait encore des ponts pour faciliter les communications entre les habitans de son éparchie : il fonda, de ses propres mains, une nouvelle muraille qui entourait la ville de l'autre côté du Volkhof : l'église de Ste.-Sophie fut, par ses soins, embellie et ornée d'une porte d'airain doré et de plusieurs peintures grecques. Également renommé pour ses lumières, ce fut lui qui soigna l'éducation de son filleul, Michel Alexandrovitch de Tver (76). Il nous a laissé un modèle des opinions théologiques de ce temps-là, dans une lettre qu'il adressa à Théodore, évêque de Tver, dans laquelle il prétend prouver que « le paradis et » l'enfer existent réellement sur la terre, contre » l'opinion des nouveaux hérétiques, qui re- » gardaient ces lieux comme purement intellec- » tuels. » Remplis de vénération pour les vertus administratives et épiscopales de Basile, généreuse victime de son amour pour les malheu-

reux Pskoviens, nous permettrons-nous de blâmer cet homme célèbre d'avoir cherché le paradis sur la mer Blanche, et d'avoir cru que quelques voyageurs novgorodiens l'avaient aperçu de loin?... Basile fut le premier de nos archevêques qui reçut du métropolitain des *habits pontificaux ornés de croix*, en signe de distinction. Il reçut, en outre, du patriarche de Constantinople, une *mitre blanche* que l'on voit encore de nos jours dans la sacristie de l'église de Ste.-Sophie à Novgorod. Cette mitre blanche était jadis, en Grèce, l'attribut des évêques qui n'étaient pas moines (77). La peste pénétra bientôt dans Novgorod, et, depuis le 15 août jusqu'à Pâques, elle enleva une multitude innombrable d'individus : Kief, Tchernigof, Smolensk, Souzdal et d'autres provinces russes furent tour à tour atteintes de ce terrible fléau. Gloukhof et Belozersk furent entièrement dépeuplées. C'est ainsi que depuis Pékin jusqu'aux bords de l'Euphrate et du Ladoga, le sein de la terre engloutit des millions de cadavres, et que des royaumes entiers perdirent la plus grande partie de leurs habitans. Les historiens étrangers qui ont décrit ce désastre, ont fait la remarque, qu'en général il périssait beaucoup plus de jeunes gens que de vieillards, et que

Paradis terrestre.

Mitre ou bonnet blanc.

partout où la peste avait cessé, l'espèce humaine se multipliait extraordinairement (78). Admirable sagesse de la nature, toujours prête à compenser les pertes qu'éprouve son empire, en accordant une nouvelle vigueur à la force génératrice ?

S'il est vrai, comme le disent nos annalistes, que toute la Russie éprouva les effets du courroux céleste, il faut présumer que Moscou elle-même ne put s'en garantir, bien qu'ils ne fassent aucune mention de cette ville. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'en très-peu de temps la mort enleva le métropolitain Théognoste, le grand prince, ses deux fils et son frère André Ivanovitch ; Siméon n'avait alors que trente-six ans. Ce prince, aussi adroit que prudent, fit cinq voyages à la horde, pour assurer la tranquillité de ses États. Il sut profiter de la bienveillance extraordinaire du khan à son égard, pour obtenir à la principauté de Tver, ravagée par les Mogols, la grâce de ne point leur payer de tribut. Il paraît qu'il fut le premier qui prit le titre de grand prince *de toutes les Russies*, comme on le voit par l'inscription de son sceau. Touchant à la mort, il se fit moine, prit le nom de Sosonte, et rédigea son testament. Après la mort de sa première

Mort de Siméon.

Grand prince de toutes les Russies.

épouse, en 1345, Siméon avait épousé Euphrasie, fille de Féodor Sviatoslavitch, un des princes de Smolensk, qui gouvernait Volok avec le titre de lieutenant : mais quelques mois après il la renvoya à son père, parce que, dit-on, elle avait été ensorcelée le premier jour de ses noces, et que toutes les nuits elle prenait la forme d'un squelette aux yeux de son époux. Au grand scandale du peuple, Euphrasie donna sa main au prince Thominsky, Féodor-le-Rouge, et Siméon épousa en troisièmes noces, Marie, princesse de Tver, dont il eut quatre fils, qui moururent en bas âge. Afin de prouver son amour à cette nouvelle épouse, il la mit en possession de tout son patrimoine, de tous les biens qu'il avait achetés, de Mojaïsk, de Kolomna, de tous ses trésors, de son or, de ses perles, et de *cinquante chevaux de selle*. « Les boyards, » écrit le grand prince, qui, possesseurs de quelqu'un de nos domaines, voudront servir la » princesse, mon épouse, sont tenus de lui donner la moitié de leurs revenus. Je rends pour » toujours la liberté à tous les hommes achetés » par moi, ou que j'aurais condamnés à l'esclavage pour quelques crimes ; aux baillis des » villages, à mes intendans et à leurs familles. » Quant à vous, mes chers frères (car André

Spectre.

Testament.

» lui survécut encore de six semaines), je vous
» recommande mon épouse, mes boyards, et
» vous répète les touchantes exhortations de
» notre père : *Vivez dans la concorde ; ne*
» *changez rien à mes institutions politiques et*
» *judiciaires. Fermez l'oreille à la calomnie*
» *et aux détours de la chicane.* Ecoutez les
» bons conseils de nos respectables boyards,
» et ceux du métropolitain Alexis. » Cet illustre prélat était filleul de Jean Danielovitch, fils de Féodor Biakont, boyard de Tchernigof, et avait porté, comme laïc, le nom d'Eleuthère. Dès sa plus tendre jeunesse, il éprouvait une aversion invincible pour le monde, et prit l'habit monastique dans le couvent de St.-Epiphane, à Moscou, malgré la répugnance que témoignaient ses parens à lui voir embrasser la profession religieuse. Enfin, ses vertus lui obtinrent le rang de vicaire du métropolitain Théognoste, auprès duquel il demeura douze années, gouvernant l'église au nom de Théognoste, pendant les voyages que faisait ce prélat à Constantinople, à la horde, ou dans les diocèses éloignés de Moscou. Ces courses pastorales n'étaient pas toujours à l'honneur de Théognoste, qui, outre la réception très-coûteuse que devaient lui faire les évêques, en exigeait encore des présens con-

S. Alexis.

sidérables. Alexis, au contraire, inaccessible à la cupidité, s'occupait avec le zèle le plus infatigable à rétablir l'ordre dans le gouvernement de l'église. Devenu évêque de Vladimir, il fut bientôt appelé par la voix du peuple, et par toute la cour du prince, à remplacer Théognoste, qui, au moment de mourir, écrivit au patriarche à ce sujet, tandis que, de son côté, Siméon adressait une lettre à l'empereur Jean Cantacuzène. Le métropolitain dépêcha à Constantinople Artémius Korobün et Michel-le-Grec, en qualité d'ambassadeurs; Siméon y envoya Démentices Davidovitch et Youri Vorobein. Le grand prince n'était déjà plus, au retour de ces députés, qui apportaient à Alexis l'ordre de se rendre dans la capitale de l'empire, pour y être sacré. Du vivant de Théognoste, le patriarche de Ternova avait, de son propre chef, nommé un certain moine, Théodorite, à la métropole de Russie, et l'avait envoyé à Kief, avec une autorisation de sa part; mais le clergé de cette ville ne voulut avoir aucune affaire avec ce nouveau patriarche, et Théodorite fut unanimement rejeté comme intrus.

Débats entre les princes apanagés.

Quoique Siméon sût effectivement se faire respecter comme chef des princes apanagés, il lui fut impossible, malgré tout son pouvoir, d'em-

pêcher qu'il ne s'élevât quelques disputes entre eux. Par suite d'une altercation avec sa bru Anastasie, veuve d'Alexandre Mikhaïlovitch, et avec Vsevolod de Kholm, fils de cette bru, Constantin de Tver s'empara par force de leurs boyards et de leurs revenus. Vsevolod, outragé, alla implorer le secours du grand prince, et se rendit à la horde, sur les pas de son oncle qui y termina ses jours. Afin sans doute d'accomplir le vœu de Siméon, le khan accorda la principauté de Tver à Vsevolod, et Vassili Mikhaïlovitch de Kachin, frère de Constantin, partit sur-le-champ pour la horde, avec de riches présens. Les deux rivaux se rencontrèrent en ennemis dans la ville de Besdge; le neveu pilla son oncle sans miséricorde, et sachant que personne ne pouvait, avec les mains vides, prouver son innocence aux Mogols, il alla sans inquiétude prendre possession de la principauté de Tver. Mais l'évêque Théodore réussit, par ses exhortations, à le réconcilier avec son oncle; il le décida à lui céder Tver, et à se contenter de l'apanage de Kholm. Le calme fut ainsi rétabli; car Siméon, gendre de Vsevolod et beau-père de Michel, fils de Vassili, protégeait également ces deux princes: mais Vassili, qui fut long-temps sans pouvoir oublier son injure, manifestait sa haine pour son

neveu, en inquiétant continuellement ses domaines.

Restauration de Mourom. Ce fut sous le règne de Siméon-le-Superbe, que l'ancienne ville de Mourom, déserte depuis longues années, au rapport des chroniques, fut rétablie par Youri Yaroslavitch, prince de cet État, c'est-à-dire, qu'en l'année 1351, il la rebâtit à l'endroit où elle avait primitivement existé. Il y fit construire plusieurs égliges et un palais, autour duquel les boyards et les marchands, ainsi que le peuple, s'empressèrent de bâtir leurs maisons. Après S. Gleb, ce Youri est le plus remarquable des princes de Mourom, princes dont l'histoire parle fort peu; car ils jouissaient d'une tranquillité due à la faiblesse de leur puissance, et depuis André, ils étaient plutôt dans la dépendance du prince de Vladimir que de celui de Rezan, bien que leur apanage fît, depuis long-temps, partie de cette dernière principauté.

Origine du couvent de la Trinité. C'est aussi aux événemens mémorables de ce temps, qu'il faut rapporter l'origine du couvent de la Trinité, si célèbre par les grands événemens politiques dont il a été le théâtre. Un boyard de Rostof, nommé Cyrille, qui voyait avec peine l'humiliation de son prince, et le despotisme qu'exerçaient les lieutenans du sou-

verain de Moscou dans ses provinces, sous le règne de Jean Kalita, jura de ne plus être témoin de ces actes de violence. A cet effet il passa dans le bourg de Radonège, apanage d'André, frère cadet de Siméon. Ce bourg était habité par des gens pauvres qui s'y étaient fixés pour jouir de certains priviléges et immunités accordées par le gouverneur de ce canton. Cyrille, qui jadis avait joui d'une grande fortune, s'était vu, par suite de plusieurs malheurs, privé de tous ses biens. Ses deux fils, Etienne et Barthelemi qui prit, en se faisant moine, le nom de Serge, cherchèrent un soulagement à leurs maux dans les touchans exercices de la piété. Le premier devint abbé du monastère de St.-Epiphane à Moscou; le second, après avoir longtemps erré dans l'épaisseur des forêts, environné du silence et de la solitude, parmi les bêtes sauvages, fonda auprès de l'église de la Sainte-Trinité, construite en bois par lui-même, le couvent du même nom, qui fut bientôt peuplé d'un grand nombre de religieux attirés auprès de lui par le bruit de ses vertus (79). La dévotion la plus sévère et une humilité vraiment chrétienne, procurèrent à S. Serge une haute réputation parmi ses contemporains. Le métropolitain, les princes, les boyards avaient pour lui une véné-

ration toute particulière, et nous verrons ce respectable religieux remplir les missions politiques les plus épineuses.

Arts en Russie.

Moins nous trouvons dans nos annales de notions sur l'état des arts dans l'ancienne Russie, et plus ces notions deviennent précieuses pour l'histoire. On peignit trois églises à Moscou sous le régne de Siméon. La cathédrale de l'Assomption, celle de St.-Michel archange, et enfin celle de la Transfiguration. La première fut peinte par les artistes grecs du métropolitain Théognoste; la seconde par Zacharie, Joseph et Nicolas, *peintres de la cour*, et la troisième par l'étranger Goïten. Le russe Boris se distinguait à la même époque dans l'art de la fonderie. Il fondit des cloches pour les cathédrales de Moscou et de Novgorod; la Russie se trouvait encore dans une étroite alliance avec la Grèce, qui, outre des métropolitains, lui envoyait aussi des artistes, pour instruire les Russes dans les arts qu'ils professaient. Les contrées civilisées de l'Allemagne favorisaient également les progrès de l'industrie dans notre patrie, et nous reçûmes sans doute de ce pays, par Novgorod, *le papier*, qui remplaça le parchemin, et sur lequel est écrit le traité de Siméon avec ses frères, ainsi que le testament de ce prince (80).

CHAPITRE XI.

Le grand prince JEAN *II, Ivanovitch.*

1353 — 1359.

Caractère du grand prince. — Cruauté d'Oleg. — Ambition d'Olgerd. — Dissensions civiles. — Influence clergé à Novgorod. — Assassinat dans Moscou. — Affaires ecclésiastiques. — Vertus de S. Alexis. — Paroles du jeune Dimitri. — Mort du grand prince. — Son testament. — Origine des principautés de Moldavie et de Valachie.

Tous les princes russes se rendirent à la horde, afin d'apprendre qui deviendrait leur chef. Les Novgorodiens y dépêchèrent leur boyard Soudakof, pour supplier le khan de daigner accorder cet honneur à Constantin de Souzdal, homme prudent et ferme; mais Tchanibek désigna Jean Ivanovitch de Moscou, prince d'un caractère doux, paisible et faible. 1353 — 1355.

Le nouveau grand prince n'était pas encore revenu de la horde, que le jeune Oleg de Rezan, fils de Korotopol, redevenu possesseur de toute

la principauté de son père, osa lever l'étendard de la guerre contre le successeur de Siméon : il voulait tirer vengeance de l'assassinat commis à Moscou sur la personne de Constantin, son ancêtre, et réunir de nouveau à Rezan les bords de la Lopasnia, où déjà, depuis long-temps, les successeurs de Kalita régnaient sans aucune contestation. Ce prétexte de guerre pouvait bien paraître juste en lui-même ; mais le jeune Oleg, docile de bonne heure à toutes les inspirations d'un cœur féroce, agissait alors comme le futur et digne allié de Mamaï. Il livra tout aux flammes et au pillage ; il ne rougit point de torturer de mille manières le lieutenant de Jean, tombé entre ses mains à Lopasnia, et auquel il ne rendit la liberté qu'après en avoir reçu une forte rançon. Justement haï des Moscovites, il se vantait de posséder l'affection des citoyens de Rezan, qui attendaient d'héroïques exploits de la part d'un prince dans lequel ils avaient remarqué du courage et de la résolution.

Cruauté d'Oleg.

Le pacifique Jean évita la guerre avec Oleg, et ce fut assez pour lui de savoir son lieutenant hors de captivité. Il supporta avec une égale patience la désobéissance des Novgorodiens qui refusèrent de le reconnaître pour leur chef, jusqu'à la mort de Constantin de Souzdal, leur

prince favori. Dès que ce dernier eut fermé les yeux, les Novgorodiens ne voyant personne de plus digne de le remplacer que le grand prince, reçurent les lieutenans de Jean, et Tchanibek adjugea les villes de Nijni, de Gorodetz et de Souzdal à André, fils de Constantin; car les droits héréditaires les mieux fondés des princes russes, n'avaient aucune valeur sans le consentement du khan, témoin Jean Féodorovitch de Starodoub qui, après la mort de Dmitri, son frère aîné, fut une année entière sans pouvoir obtenir l'autorisation du khan, qui seule devait le constituer souverain de cet apanage.

Le règne des princes trop amis de la paix est rarement tranquille, car leur excessive bonté ressemble fort à la faiblesse, et favorise autant les ennemis exterieurs que les révoltes intestines. Olgerd avait marié sa fille à Boris Constantinovitch de Souzdal, frère d'André, et son neveu Dmitri Koriadovitch, à la fille du grand prince; mais ces alliances ne l'empêchaient point d'inquiéter tous les jours plus vivement les provinces de la Russie. Depuis long-temps déjà, Smolensk et Briansk dépendaient en quelque sorte de la Lithuanie, ainsi qu'un faible allié est soumis ordinairement à une puissance supérieure. C'était encore trop peu pour l'ambitieux Olgerd. Il ré-

1354 — 1359.
Ambition d'Olgerd.

solut d'assujétir entièrement à son pouvoir ces deux principautés, et fit prisonnier le jeune prince Jean, dont le père, Vassili, venait de recevoir du khan un titre légal à l'apanage de Briansk. Vassili mourut bientôt, et cette malheureuse ville, si long-temps victime d'une orageuse anarchie, se soumit enfin à la Lithuanie, en 1356. Afin de se frayer une route aux principautés de Tver et de Moscou, Olgerd occupa la ville de Rjef avec ses troupes; mais les habitans de Tver et de Mojaïsk, alarmés d'un si dangereux dessein, prirent aussitôt les armes et en chassèrent les Lithuaniens. D'un autre côté, le fils d'Olgerd, André, toujours prince de Polotsk, nourrissait au fond de son cœur la haine la plus violente contre les Pskoviens, auxquels il prodiguait les noms de traîtres et de perfides; tandis que ceux-ci, commandés par le brave Eustache d'Izborsk, usaient de représailles, en exerçant le brigandage dans ses provinces.

Dissensions civiles.

Cependant Mourom, Tver et Novgorod étaient en proie aux dissensions intérieures. En 1355, Féodor Glebovitch, parent de Youri Yaroslavitch, prince de Mourom, dont nous avons déjà parlé, rassemble une foule innombrable d'hommes, chasse Youri de sa capitale, et avec les plus illustres boyards, séduits avec

adresse, il se rend auprès du khan pour obtenir ses bonnes grâces. Huit jours après Youri entre dans Mourom, se fait suivre par le reste des boyards, et part également pour la horde, où les deux princes furent solennellement mis en jugement. Féodor l'emporta sur son rival, et non-seulement Tchanibek lui donna l'investiture de la principauté, mais il lui livra même Youri qui ne survécut pas long-temps à son infortune. Cette querelle entre les princes de Mourom, la première et la dernière dont il soit fait mention dans les annales de cette principauté, est celle aussi qui termine leur histoire, car leur famille disparut entièrement : leur capitale fut, comme nous le verrons par la suite, réunie à la grande principauté.

De nouveaux débats s'élevèrent encore entre Vassili Mikhaïlovitch de Tver, et son neveu Vsevolod Alexandrovitch de Kholm : le grand prince et le métropolitain Alexis firent de vaines tentatives pour les réconcilier dans Vladimir où l'on s'était rassemblé à cet effet, en 1357. Vassili profitait de la faveur singulière dont il jouissait auprès de Jean, pour exercer toutes sortes de vexations contre Vsevolod : il indisposa tellement le bon Théodore, évêque de Rostof, par ces actes d'injustice, que, pour n'en être plus té-

moin, ce digne prélat fut sur le point d'abandonner son diocèse. Instruit que son neveu qui se rendait à la horde, quoique arrêté en chemin par les lieutenans du grand prince, avait trouvé le moyen de continuer sa route par la Lithuanie, l'oncle voulut s'en rapporter à la décision de Tchanibek, lequel, sans aucun autre examen, livra, en 1358, l'infortuné Vsevolod aux embassadeurs de Vassili. Celui-ci en agit dès lors avec son neveu comme avec son esclave; il priva les boyards de Kholm de tous leurs biens, et imposa un tribut très-onéreux sur la population.

Le changement de possadnik excita de grands troubles à Novgorod. Encouragé par le peu d'intérêt que Siméon semblait prendre au gouvernement de cette république, ensuite par l'insouciance de son successeur, le peuple montrait de jour en jour plus d'insubordination, et moins de respect pour les lieutenans du prince. Les habitans du quartier slavon, le plus célèbre de tous, osèrent, contre la volonté générale, dégrader le possadnik Adrien. Ils accourent, armés de pied en cap, dans le palais d'Yaroslaf; ils en chassent tous les citoyens désarmés, massacrent quelques boyards, et désignent un nommé Silvestre pour remplacer Adrien (81). Le quartier de Ste.-Sophie jure aussitôt de tirer vengeance

du quartier slavon ; tous deux font des préparatifs de guerre ; dans des circonstances aussi urgentes l'autorité ecclésiastique était la seule qui ne perdit pas ses droits, la seule capable de faire renaître le calme dans des cœurs exaspérés. L'archevêque Moïse, arraché jadis par les vœux du peuple, à une solitude qu'il avait habitée pendant vingt ans, et où une maladie cuisante l'avait forcé de rentrer ; le nouvel archevêque Alexis, autrefois gardien de l'église de Ste.-Sophie, et appelé par le sort à la dignité épiscopale ; l'archimandrite de Yourief, les prêtres, les abbés paraissent au milieu du camp tumultueux dont la ville offrait l'aspect. Le vieux Moïse que le danger de la patrie avait, pour ainsi dire, fait sortir du tombeau, répand ses bénédictions sur les citoyens ; il les nomme tous ses chers enfans en J.-C., il les conjure au nom du Sauveur de ne point verser le sang de leurs frères : la sédition s'apaisa tout à coup, et les plus furieux même, empressés d'obéir, ne purent écouter sans attendrissement la voix du saint anachorète prêt à franchir les portes de la vie. Cependant comme la justice exigeait la punition des auteurs de cet acte de violence, les terres de l'ambitieux Silvestre, celles de plusieurs autres seigneurs du quartier slavon furent ruinées par arrêt du con-

Influence du clergé à Novgorod.

seil national. Beaucoup d'innocens furent compris dans cette sentence; car la prudence et la circonspection n'ont jamais été le caractère des jugemens portés par un peuple turbulent. On élut un nouveau possadnik à la place de Silvestre; alors tout rentra dans l'ordre. La paisible ville de Moscou elle-même, étrangère aux orages excités par l'anarchie, fut témoin d'un crime affreux, crime dont un gouvernement pusillanime n'eut pas le courage de rechercher les auteurs. Alexis Pétrovitch, chef militaire de cette ville, le premier de tous les fonctionnaires moscovites, et dont la suite était, comme celle du prince, nombreuse et composée de gentilshommes, fut trouvé mort à l'heure de matines sur la place de la ville, avec tous les indices attestant qu'il avait été assassiné; cependant le meurtrier resta inconnu (82). On disait ouvertement qu'Alexis avait eu le sort d'André Bogolubsky, et qu'à l'exemple des Koutchkovitchs, des boyards affidés l'avaient poignardé à la suite d'un complot tramé contre lui. On les nommait, on demandait à grands cris la punition de leur crime, lorsque quelques seigneurs moscovites, qui avaient lieu de redouter une accusation solennelle, sortirent de Moscou avec leurs familles, et se retirèrent auprès

Assassinat dans Moscou.

d'Oleg de Rezan, ennemi de leur prince. Jean laissa à l'indignation générale le temps de s'apaiser ; ensuite il rappela à son service ces coupables seigneurs.

Sous le règne de Jean, l'église russe elle-même n'était, pour les fidèles, qu'un théâtre de désordre et de scandale. Un an après la mort de Siméon, Moïse, archevêque de Novgorod, envoya une ambassade à l'empereur d'Orient et au patriarche pour se plaindre à eux du despotisme illégal exercé par le métropolitain. Il est probable qu'il s'agissait des contributions ecclésiastiques, dont les chefs de notre église surchargeaient le clergé, et auxquelles ils donnaient le nom modeste de *présens*. Les ambassadeurs furent favorablement accueillis ; ils revinrent avec des lettres très-flatteuses de l'empereur Cantacuzène et du patriarche Philothée, scellées d'*un sceau d'or*. Nous ignorons le contenu de ces lettres, mais il paraît qu'en homme adroit et rusé, le grec Philothée paya les députés de belles paroles, ne voulant point se brouiller avec les métropolitains de Russie, qui n'allaient jamais à Constantinople sans y porter de riches présens : cependant pour témoigner à Moïse son estime et sa vénération, il lui envoya des habits sacerdotaux décorés de croix.

Affaires ecclésiastiques.

Ces plaintes, portées par le clergé de Novgorod contre le chef de l'église et occasionées par la cupidité de Théoguoste, prédécesseur d'Alexis, blessaient ouvertement la dignité de métropolitain. Mais voici un autre fait qui produisit encore plus de scandale. Au lieu d'un seul chef légitime de notre église, le patriarche en sacra deux à Constantinople : S. Alexis, désigné par le grand prince, et un nommé Roman, vraisemblablement grec de nation. Cette nouveauté causa l'étonnement de notre clergé, qui ne savait plus auquel des deux il devait obéir; car les deux métropolitains n'étaient pas d'accord entre eux. Roman, enchanté d'un sacre qui ouvrait un vaste champ à sa cupidité, ne songea qu'à grossir ses revenus et à demander de l'argent aux évêques. Mais Alexis qui, pour me servir de l'expression de la chronique, *avait été recherché par les honneurs au lieu de les rechercher lui-même*, se rendit une seconde fois à Constantinople pour se plaindre du désordre qui régnait dans les affaires ecclésiastiques. Afin de réconcilier les deux rivaux, Philothée nomma Alexis métropolitain de Kief et de Vladimir, et donna à Roman la métropole de Lithuanie et de Volhynie. Ces nouvelles dispositions n'empêchèrent point ce dernier de venir à Tver,

contre le vœu d'Alexis, et même de se mêler des affaires du diocèse. Il avait été appelé dans cette ville par Vsevolod de Kholm, dont il avait su gagner l'affection, pour avoir persuadé, en 1360, à Vassili Mikhaïlovitch, de céder à son neveu le tiers de la principauté de Tver. Il fut comblé d'honneurs et de présens par les seigneurs de la cour de Vsevelod, mais il ne put jamais obtenir l'amitié de l'évêque Théodore qui refusa toute communication avec lui.

Vertus de S. Alexis.

Alexis, au contraire, de plus en plus célèbre par ses vertus, eut occasion de rendre un important service à sa patrie. L'épouse de Tchanibek, nommée Taïdula, qui souffrait d'une cruelle maladie, demanda le secours du métropolitain. « Nous avons ouï dire, écrivit le khan au grand » prince, que le ciel ne refuse aucune faveur à » votre premier prêtre ; qu'il obtienne donc, par » ses prières, la guérison de mon épouse (83). » S. Alexis partit pour la horde, plein de confiance en Dieu ; son espoir ne fut point trompé. Taïdula recouvra la santé, et cette reine mit tout en œuvre pour lui prouver sa reconnaissance. Sa faveur suffit pour mettre un terme aux concussions que Kochak, ambassadeur du khan, exerçait dans les apanages des princes russes. Malheureusement le *bon* Tchanibek

(c'est ainsi que le nomment les annalistes) vécut trop peu. Ce prince venait de conquérir, dans la Perse, la ville de Tauris, fondée par Zébéïda, épouse favorite du calife Aroun-al-Raschid; déjà il avait chargé quatre cents chameaux de tous les trésors amassés dans son expédition, lorsqu'en 1357, il fut assassiné par son fils Berdibek : docile aux perfides conseils de Tovloubi, l'un de ses seigneurs, il fit périr également ses douze frères. Le métropolitain, témoin de ces crimes affreux, était à peine de retour à Moscou, lorsque Berdibek dépècha un de ses seigneurs, nommé Itkar, chargé des plus terribles menaces et de nouvelles prétentions auprès des princes russes. Connaissant le caractère féroce de Berdibek, ils furent tous saisis d'effroi, mais S. Alexis prit sur lui la noble mission d'apaiser ce tigre farouche. Il retourna dans la capitale du Kaptchak, et par l'intercession de Taïdula, mère de Berdibek, il obtint la grâce de l'État et de l'Église. A son retour, le métropolitain fut reçu par le grand prince et sa famille, par les boyards et par le peuple, comme un consolateur envoyé des cieux; pour completter cette scène attendrissante, le fils de Jean, le jeune Dmitri qui n'avait encore que huit ans, Dmitri l'espoir de la patrie, touché des marques

d'amour prodiguées de toutes parts au vénérable Alexis, lui dit avec une expression extraordinaire dans un enfant : « O mon père, » comment vous témoigner notre reconnais- » sance, à vous qui venez de nous procurer les » *douceurs de la paix?* » C'est ainsi que, dès l'âge le plus tendre, on découvrit en Dmitri cette profonde sensibilité pour les services et les bienfaits qui avaient l'État pour objet. Le métropolitain pacificateur demeura ensuite deux ans à Kief, jusqu'alors abandonnée par ses prédécesseurs, s'appliquant, au milieu des ruines et des tristes vestiges d'une longue dévastation, à rétablir l'ordre dans l'église, à rendre aux temples leur première splendeur.

Jean espérait jouir d'un règne paisible, lorsque le prince tatar Mamat Khoja arriva à Rezan et fit déclarer au fils de Siméon qu'il était temps de fixer les véritables limites entre la principauté d'Oleg et celle de Moscou. Le seul désir de cet avide tzarévitch, déjà célèbre par ses crimes, était effectivement de piller ces deux pays, sous le vain prétexte de déterminer leurs frontières. Le grand prince répondit, en s'appuyant sur les décrets des khans, que jamais il ne permettrait à l'ambassadeur mogol de pénétrer dans les provinces moscovites dont les li-

mites étaient fixées et connues. Cette réponse pourrait paraître téméraire, si Jean n'eût été convaincu que Mamat Khoja agissait de son propre chef et sans l'agrément particulier du khan; il avait peut-être appris encore que Berdibek, mécontent de ce seigneur, le rappelait à la horde, où bientôt il paya de sa tête un assassinat commis, par lui, sur la personne d'un favori du roi.

12 novembre 1359. Mort du grand prince. — Son testament.

Jean termina sa carrière à l'âge de trente-trois ans, après en avoir régné six : avant sa mort il prit l'habit monastique et emporta dans le tombeau le surnom de *débonnaire*, qualité peu glorieuse pour un prince, lorsqu'elle est son seul titre à l'estime de ses sujets. — A l'exemple de son père et de son frère, il fit un testament dans lequel il lègue Moscou à ses deux fils Dmitri et Jean; il cède les deux tiers des revenus de cette capitale à son neveu Vladimir Andréïévitch, âgé de six ans, et leur recommande à tous, de garder, juger et gouverner les laboureurs libres ou hommes *nombrés;* il donne à son épouse Alexandra, différens domaines avec une partie des revenus de Moscou; à Dmitri, Mojaïsk et Kolomna, avec les villages y attenant; à Jean, Zvénigorod et Roussa; il confirme à Vladimir Andréïévitch, la possession de l'apanage paternel; à la princesse Marie, veuve de Siméon,

et à Julienne, veuve d'André, celle des domaines à elles légués par leurs époux, sous la condition expresse que Julienne nommera, pour ses héritiers, les fils du grand prince et Vladimir Andréïévitch ; que Dmitri seul aura droit à l'héritage de Marie (84). Entre autres effets de prix, il laisse à Dmitri une image de S. Alexandre, un bonnet d'or, un collier, des boucles d'oreilles en perles, une boîte de cornaline, un sabre et un casque d'or ; à Jean, un sabre et un casque, des pendans d'oreilles de perles, un gobelet de Constantinople, et à chacun de ses deux gendres futurs, une chaîne d'or et une ceinture. En place de dîme, il lègue une certaine portion de ses revenus aux églises de Notre-Dame de Kroulitsi, à celles de l'Assomption et de St.-Michel à Moscou ; il donne la liberté à ses trésoriers, intendans, secrétaires, à tous les gens enfin achetés par lui, etc.

Origine des principautés de Moldavie et de Valachie.

Un événement remarquable du règne de Jean, est l'origine de la principauté de Valachie où, pendant l'espace de sept cents ans, c'est-à-dire, depuis le troizième sièclejusqu'au dixième, les nations demi-barbares de l'Europe et de l'Asie, attirées par le puissant appât des richesses de l'Empire d'Orient, se refoulaient sans cesse pour se chasser mutuellement de ces délicieuses contrées.

Les Slaves russes, les Loutitches et les Tivertses, dit Nestor, habitaient depuis long-temps le long du Dniester jusqu'à la mer et au Danube, ayant des villages et des villes. La partie de la Bessarabie et de la Moldavie, où demeuraient, sous le nom de Voloques, les restes des anciens Gètes, mêlés aux colons romains du premier siècle, à quelques tribus de Petchenègues et de Polovtsis, était, sans doute, au douzième siècle, sous la domination des princes de Gallicie. Nous ferons aussi la remarque que la géographie russe, du quatorzième siècle, met au nombre de *nos anciennes villes* Bielgorod ou Ackerman, Romanof, Soutchava, Seret et Khotim (85). A la chute de la principauté de Gallicie, la Moldavie devint la proie des Tatars, et bientôt ce pays, civilisé par les Russes, ne fut plus qu'une triste solitude. Ses villes et ses villages furent ruinés; mais les Mogols, effrayés des succès de Louis de Hongrie, s'étant éloignés des rives du Danube, vers le milieu du quatorzième siècle, les Voloques, qui primitivement avaient demeuré dans le comté de Marmaros, en Hongrie, parurent, sur les bords du Prouth, commandés par Bogdan ou Dragosch(86) : là ils rencontrèrent beaucoup de Russes avec lesquels ils s'établirent sur la rivière de

Moldava. Ils eurent d'abord la politique de ne rien faire que d'agréable aux Russes, de se conformer entièrement à leurs mœurs, à leurs coutumes ; mais à la fin ces nouveaux venus se multiplièrent assez pour chasser les premiers propriétaires, et pour élever, sur les débris de nos anciennes, villes restaurées par eux, une puissance particulière et indépendante, qui prit le nom de Moldavie, dont les successeurs de Bogdan restèrent les maîtres avec le titre de voïévodes. Jusqu'au dix-septième siècle, notre langue était, dans ce nouvel état, non-seulement celle de l'église, mais on s'en servait encore dans les tribunaux, comme le prouvent les décrets originaux des hospodars de Moldavie (87). La principauté de Valachie se forma de la même manière, mais antérieurement encore. S'il faut ajouter foi aux traditions, Niger, sorti au douzième ou treizième siècle de la Transilvanie, à la tête d'un grand nombre de Valaques, ses compatriotes, fonda Tergovitz et Bukharest où il régna jusqu'à sa mort. Ses successeurs, choisis par le peuple, prirent le nom de voïévodes, et se trouvèrent quelquefois sous la dépendance des puissans rois de Hongrie.

CHAPITRE XII.

Le grand prince Dmitri *Constantinovitch.*

1359 — 1362.

Princes mogols convertis à la religion chrétienne. — Droit de succession. — Conquêtes d'Olgerd. — Sédition à la horde. — Procès des princes avec les Bulgares. — Moscou conserve le titre de grande principauté. — Le jeune Dmitri.

1359. Princes mogols convertis à la religion chrétienne.

Berdibek, victime de ses infâmes débauches, mourut presqu'en même temps que le grand prince Jean Ivanovitch. Il eut pour successeur Koulpa, son parent, dont les deux fils, Jean et Michel, avaient été convertis à la religion chrétienne, ou par notre évêque de Saraï ou par des missionnaires catholiques. Un événement de cette importance semblait devoir favoriser singulièrement les chrétiens; mais, par malheur, Koulpa ne vécut que cinq mois : il fut assassiné, avec ses fils, par Naurous, un des descendans de Touchi-khan, fils de Genghiskhan. Les princes russes, munis de riches présens, se ren-

dirent en conséquence à la horde, où le nouveau khan donna l'investiture de la grande principauté à Dmitri de Souzdal, frère cadet d'André Constantinovitch, lequel, selon les annales, refusa cet honneur. Les contemporains virent une injustice dans cette faveur du khan; car, selon leur opinion, un fils, et surtout un fils cadet, n'avait aucun droit de prétendre à une dignité que n'avaient possédée ni son père ni son aïeul, et qui appartenait de fait aux souverains de Moscou. Cette opinion n'avait d'autre fondement que l'usage, car André et Dmitri étaient en effet d'une génération entière plus proches parens d'Yaroslaf II, que les petits-fils de Kalita, que leur minorité éloignait d'ailleurs du premier trône de Russie, environné à cette époque de dangers si nombreux, de tant d'inquiétudes! 1360 — 1361. Droit de succession.

Ainsi, porteur de l'autorisation du khan, le grand prince Dmitri fit son entrée dans Vladimir; il causa la plus vive satisfaction aux habitans, en prenant l'engagement solennel de ne rien négliger pour relever la gloire de cette capitale, si déchue de son antique splendeur. Son intention était d'engager le métropolitain à s'y fixer; mais à peine celui-ci lui eut-il donné sa bénédiction pastorale, que, fidèle au vœu du métropo- 22 juin.

litain S. Pierre, Alexis retourna à Moscou et alla de nouveau s'établir près du miraculeux tombeau de ce prélat. Novgorod haïssait autant qu'elle redoutait le pouvoir absolu des princes de Moscou : elle reçut avec joie les lieutenans de Dmitri, qui bornant ses désirs à jouir du revenu de ses domaines, consentit à toutes les conditions qu'on voulut lui prescrire. Bien que les Novgorodiens n'eussent alors aucune guerre à soutenir, ils tâchèrent cependant d'augmenter les fortifications de leur capitale ; ils employèrent même pour réparer les murs de la ville, les trésors de l'église de Ste.-Sophie, amassés par l'archevêque Moïse. Le clergé, loin de murmurer d'un tel emploi de ces richesses, considérait cette mesure comme un moyen efficace d'assurer le repos de la patrie en même temps que le bien-être de l'Église, dont l'existence et les intérêts étaient inséparables. Novgorod était à l'abri du côté des Allemands et des Suédois; mais, ainsi que toute

Conquêtes d'Olgerd.

la Russie, elle craignait l'insatiable Olgerd, dévoré de la soif des conquêtes. A la mort de Jean Alexandrovitch de Smolensk, il s'empara des villes de Mstislavle et de Rjef. Déjà maître de Béloï, dont il s'était emparé quelque temps auparavant, il avait assiégé, dans Smolensk, le

prince Sviatoslaf, fils de Jean; il inquiétait même la province de Tver. C'est ainsi que la Russie, qui voyait avec un secret plaisir les Mogols s'entre déchirer de leurs propres mains, tremblait en même temps de devenir la proie du conquérant lithuanien.

Tout annonçait la chute prochaine du royaume de Kaptchak : les troubles, les trahisons, les assassinats en minaient sourdement la puissance. Khidyr, capitaine tatar, qui avait long-temps erré au-delà de l'Oural, paraît tout à coup sur les rives du Volga ; il séduit les grands de la horde, massacre Naurous, la reine Taïdula, et se fait proclamer grand khan (88). Comme nos princes obéissaient encore en esclaves à ces barbares usurpateurs, Constantin de Rostof obtint du nouveau khan un titre à son apanage héréditaire tout entier. Dmitri Ivanovitch, petit-fils de David de Gallicie, reçut l'autorisation de régner à Galitch, quoique cet apanage eût été acquis par Kalita. Le grand prince, son frère, André de Nijni-Novgorod et Constantin de Rostof, furent sommés de comparaître à Kostroma, devant les ambassadeurs du khan, pour se justifier du pillage exercé sur des Bulgares, par des bandes de brigands russes. Nos princes se mirent eux-mêmes à la recherche des con-

Séditions à la horde.

Procès entre les princes et les Bulgares.

pables et les livrèrent au khan des Tatars, auquel ils firent hommage d'un tribut. Mais déjà Khidyr avait cessé de vivre; il était tombé sous le fer de son fils Témir-Khoja. Ce monstre ne régna paisiblement que six jours. Le septième vint éclairer une affreuse sédition excitée par Mamaï, ce puissant et terrible prince qui, ayant fait mourir Témir-Khoja, passa sur la rive droite du Volga, où il proclama grand khan un certain Audoul. On vit bientôt paraître d'autres khans. Kaldibek, qui se faisait passer pour fils de Tchanibek, périt victime du dessein qu'il avait formé de remplacer son père. Un grand nombre de seigneurs se renfermèrent dans Saraï avec Mourouth, frère de Khidyr; le prince Boulaktémir s'empara du pays des Bulgares, et Togaï de Bezdéje occupa celui des Mordviens, où se trouve aujourd'hui la ville de Narovtchat. En un mot, poussés par la haine et la discorde, nos ennemis s'entr'égorgeaient avec un horrible acharnement : ils tombaient par milliers dans les combats, ou périssaient de faim et de misère au milieu des déserts. Ne sachant plus lequel de ces barbares la Russie allait avoir pour maître, ou plutôt pour tyran, nos princes s'éloignèrent promptement de ce théâtre d'horreur. Quelques-uns furent pillés dans la capitale

même du khan, d'autres à leur retour; ils eurent mille peines à échapper au poignard des assassins.

Le jeune Dmitri Ivanovitch de Moscou avait aussi paru à la horde, mais il avait eu le temps d'en sortir avant la mort de Khidyr et le commencement des troubles. D'après les conseils de sa mère Alexandra, veuve du grand prince, ceux du métropolitain Alexis et des fidèles boyards, animés de l'amour du bien public, dévoués à leur prince, ce jeune adolescent osa se déclarer compétiteur de Dmitri de Souzdal à la dignité de grand prince. Afin de vider leur querelle sans effusion de sang, il le somma de comparaître au tribunal du khan. Quoique le 1362.
royaume de Kaptchak fût divisé alors, le souverain de Saraï paraissait cependant le maître légitime de la horde, aussi ce fut chez Mourouth que se rendirent les boyards moscovites et souzdaliens. Menacé de toutes parts par les plus pressans dangers, continuellement harcelé par le féroce Mamaï, et assis sur le trône de Bâti, moins comme un roi que comme un fantôme, Mourouth fut surpris de cet honneur; car il était encore à se demander si sa puissance mal assurée lui donnait le droit de dicter des lois aux autres États. Cependant, en sa qualité

de successeur des anciens khans, il fit paraître les ambassadeurs devant lui, et adjugea au jeune Dmitri Ivanovitch le titre de chef de tous les princes russes, dans l'espérance que le puissant État de Moscou, absorbant les autres apanages de la grande principauté, pourrait un jour lui procurer des secours pour consolider son trône encore chancelant.

Moscou conserve le titre de grande principauté.

Comme au lieu d'armée, Mourouth n'envoyait en Russie que des actes écrits, le prince de Souzdal fit peu d'attention à l'arrêt prononcé par le khan; il refusa d'évacuer Vladimir et Péréïaslavle Zalessky. Aussitôt on vole aux armes : tous les boyards moscovites, brûlans de zèle et de courage, montent à cheval et s'avancent, commandés par leurs trois jeunes princes, Dmitri, son frère cadet, et Vladimir Andréïévitch. Le grand prince, qui ne s'attendait pas à des mesures aussi bien combinées, n'osa pas tenter le sort des armes; il s'enfuit à Souzdal, et le prince de Moscou s'étant rendu maître de Péréïaslavle, monta sur le trône d'André Bogolubsky, dans la ville de Vladimir, où il se fit couronner avec les cérémonies d'usage. Il y demeura quelques jours, congédia son armée et retourna bientôt dans sa capitale; car son but n'était pas de poursuivre son rival, qu'il laissa paisiblement régner dans sa principauté.

C'est ainsi qu'un enfant de douze ans prit en main les rênes d'un État morcelé, pressé au dehors, intérieurement déchiré par les guerres civiles. Jean Kalita et Siméon-le-Superbe avaient commencé l'œuvre salutaire de l'unité monarchique; mais sous Jean Ivanovitch et Dmitri de Souzdal, qui en avaient arrêté les progrès, les princes apanagés avaient de nouveau conçu l'espoir de se rendre indépendans de la grande principauté. Il fallait réparer les maux causés par ces deux princes; il fallait agir avec cette prudence, avec cette volonté ferme et prononcée dont un bien petit nombre de monarques peuvent, à juste titre, se vanter dans l'histoire. La nature avait accordé ces brillantes qualités au petit-fils de Jean Kalita, mais elles demandaient à être mûries par l'âge, et l'État aurait succombé dans cet intervalle, si la Providence n'eût entouré Dmitri de sages instituteurs, de conseillers prudens, qui préparèrent et la grandeur de la Russie et la gloire de ce jeune prince. Le jeune Dmitri.

NOTES

DU QUATRIÈME VOLUME.

(1) Voyez Praï, Annales Reg. Hung., l. IV, p. 251, et Dissert., p. 113. — *Voy.* aussi Gebhard Gesch. des Reichs Hung. t. II, p. 103. — Kotian porte dans les annales hongroises, le nom de Cothan ou Cuthen. Ce fut à cette occasion qu'il embrassa la religion chrétienne, avec un grand nombre de ses compatriotes.

(2) Nassireddin appelle Kief *Kouïava*, et Oloubeg lui donne le nom de *Kouïa*. *Voyez* Baër, geogr. russ. ex Const. Porph., Comment. de l'Acad., t. IX.

(3) Dlougosch. Hist. Pol., lib. II, p. 154. *Kiovia, et si per varios participes reparata sit, acceptæ autem tunc ruinæ posteris signa profert.* Mais Dlougosch s'est trompé en croyant que ces témoignages de destruction rappelaient la vengeance de Boleslas-le-Brave. C'est Bâti qui ravagea Kief d'une si horrible manière. Il y avait alors dans cette ville un moine catholique, nommé Hyacinthe, qui fit au pape la plus vive peinture de la barbarie des Tatars et de la destruction de Kief. (*Voyez* Bergeron, Traité des Tatars, p. 27.)

(4) *Voyez* Dusbourg, Chronicon Prussiæ, p. 13-27, et Kelch, Hist. de Livonie, 78-84.

(5) *Voyez* Arndt. Liëfland. Chr. t. II., p. 42-45.

(6) On raconta à Carpin que les Samoyèdes avaient des têtes de chiens.

(7) *Voyez* dans Raïnaldi, Annales Eccl., t. XIII, p. 617–630, les lettres d'Innocent à Daniel, aux Russes en général, et à l'archevêque de Prusse, écrites en 1246 et 1247. Voici ce qu'Innocent écrit à Daniel : (Rainald. Annal. Eccl. t. XIII, p. 630, n°. 29.) *Petitiones tuas, quantum cum Deo possumus, libenter ad gratiam exauditionis admittimus..... Episcopis et aliis presbyteris de Russiâ, ut liceat eis more suo ex fermentato conficère et alios eorum ritus, qui fidei Catholicæ, quam Ecclesia Romana tenet, non obviant, observare auctoritate præsentiam indulgemus.* Vassilko, frère de Daniel, y porte le nom de roi de Vladimir. (*Wasilco rex Laudemeriæ.*) Jablonovsky, dans ses Annales Généalogiques (*Tabulæ Iablonovianæ*), appelle l'épouse de Vassilko, princesse de Zaslaw. Innocent lui écrivit une lettre particulière; il désigna le moine Alexis avec un autre des confrères de ce dernier, pour être aumônier à la cour du roi de Gallicie (Raïnald. Annal. Eccl. t. XIII, p. 617), et donna à Henri, archevêque de Prusse, la puissance d'admettre dans les ordres les gens issus d'un mariage illégitime, à l'exception de ceux qui auraient été fruits de l'inceste ou de l'adultère. (*Dummodo non sint de adulterino vel incestuoso coïtu procreati.*)

(8) *Voyez* Raïnald. Ann. Eccl. t. XIII, p. 696. Cet acte est de 1258.

(9) *Voyez* Raïnald. Ann. Eccl. t. XIV, an 1257, n°. 26; et Dlougosch, Hist. Pol., lib. VII, p. 779. A la fin de sa lettre, Alexandre s'exprime ainsi : *Venerabilibus fratribus notris Olomucensi et Wratislaviensi episcopis litteris præsentibus iniungimus, ut te ad id per censuram eccle-*

siasticam appelatione remota compellant, invocato nihilominus contra te auxilio bracchii secularis.

(10) Dlougosch (Hist. Pol., lib. VII, p. 705) dit de Daniel : *Qui pro eâ tempestate divitiis, terris, gentibus, factivitate et industria pollens.*

(11) Ce frère, dit Carpin, protesta qu'il aimait mieux mourir que de faire rien contre sa loi. Cependant Bâti la lui fit prendre par force, et les fit coucher tous deux en un lit, avec un enfant qui criait et pleurait, les forçant ainsi tous deux de se mêler ensemble.

(12) *Voyez* Rubruquis, *Voy.*, p. 122.

(13) Relativement à ces Goths, habitans de la Tauride, depuis le IIIe. siècle, *voyez* t. I. de cette histoire, n°. 1. Leurs traces se sont conservées dans cette contrée jusqu'au XVIe. siècle. Bousbek (*voyez* ses lettres, p. 321, lettre du 16 décembre 1562), dans une conversation qu'il eut avec les ambassadeurs du khan de Crimée, aperçut parmi eux un homme blond, qui avait les yeux bleus, dont l'extérieur en un mot ne ressemblait en rien à celui des Tatars. Cet homme lui dit qu'il était d'une autre nation, habitant les montagnes de la Tauride, et que malgré le long espace de temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait quitté son pays et pendant lequel il avait oublié sa langue maternelle, il se souvenait encore de quelques mots de son ancien langage. Ces mots qui nous ont été transmis par Bousbek, sont tous tirés de l'ancien gothique, que nous connaissons par la traduction gothique du Nouveau Testament, par Ulfilas. (*Voyez* Mémoire sur les Cimmériens, par Fréret, année 1746-1748, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.)

(14) Rubruquis écrit que Mangou-Khan était de moyenne taille et âgé d'environ quarante-cinq ans, qu'il était sur

son trône et couvert d'une très-belle pelisse de peau de loutre. Il ajoute que ce prince avait le nez très-épaté, etc.

(15) Voyage de Rubruquis, p. 74-99, 105-119.

(16) *Voyez* Raïnald. Ann. Eccl., t. XIII, p. 651. Innocent écrivit à Alexandre (*Nobili viro Alexandro duci Susdaliensi*) une lettre datée de Lyon, du 10 février 1248. Dans une description contemporaine des exploits ou de la vie d'Alexandre, il est dit : Il parut un jour dans son palais des ambassadeurs du pape, qui lui dirent : Voici ce que dit le souverain pontife : « Ayant appris que vous êtes un » prince juste et puissant, et que votre pays est considé» rable, je vous envoie deux de mes cardinaux, hommes » d'un très-grand mérite, Gald (ou Gallades) et Gémont, » afin que vous écoutiez leurs sages leçons. » Le pape écrit : *Joanno de Plano Carpinam ad gentem Tartaricam destinato, referenti didicimus, idem pater tuus novum hominem affectans induere, de conscientiâ cujusdam militis consiliaris sui, etc.* Le pape prend effectivement dans cette lettre le titre de vicaire temporel de Dieu. (*Deus, cujus vices licet immeriti obtinemus in terris.*) Dans la vie d'Alexandre : « Le prince, après s'être consulté avec son » conseil, répondit : Nous connaissons fort bien tout ce » qui s'est passé dans le monde depuis Adam jusqu'au » déluge ; depuis le déluge jusqu'à la confusion des lan» gues, l'origine d'Abraham et le passage de la mer » Rouge ; depuis cette époque jusqu'à la mort du roi » David ; le règne de Salomon jusqu'à Auguste, et la » naissance, la mort, la résurrection, jusqu'à l'ascen» sion de J.-C., et le règne de Constantin, depuis » ce règne jusqu'au premier concile et au septième : nous » n'avons donc pas besoin de vos instructions. »

(17) *Voyez* Torfæus, Histoire de Norvège, tom. IV, pag. 265. Les Lapons, Norvégiens et Russes, se pillaient alors les uns les autres. Il est dit dans les annales de Norvège : *Legati regis Holmgardi, seu Russiæ Alexandri.*

Dalin rapporte que Hacon refusa très-poliment à Alexandre la demande que ce prince lui fit de la main de sa fille, vu la répugnance qu'il éprouvait à devenir le beau-père d'un tributaire des Mogols ; mais les annales novgorodiennes disent, positivement, que le principal obstacle à la conclusion de ce mariage, fut les fréquentes incursions des Mogols en Russie. Voici les propres expressions de Torfæus : *Cæterum ea tempestate Russi ab incursantibus Tartaris admodum infestabantur : id vero obstabat quominus pacta illa de nuptiis convenirent.* Ceci eut lieu en 1252, lorsque les Tatars, irrités par André de Souzdal, entrèrent en ennemis dans la grande principauté.

(18) C'est environ à cette époque que commencent les traditions, vraiment historiques, du peuple lithuanien, obscurcies par les fables de l'historien Strikofsky. S'il faut l'en croire, le souverain de la Lithuanie, lors de l'invasion de Bâti, était Zivibount, gendre et héritier de Körn, petit-fils de Palémon (*Voyez* tome II de cette histoire), et celui du pays des Imoudes, Montvil, neveu de Körn. Erdivil, fils de Montvil, fonda Grodno, fit la conquête de Novogrodok, de Briansk, Belz, Droguitchin et Brest, ravagées par les Tatars, et triompha de Kaïdan, voïévode des Tatars ; Mingaïlo, fils d'Erdivil, s'empara de Polotsk, alors gouvernée par trente magistrats du peuple ; Hinvil, fils de Mingaïlo, se fit baptiser sous le nom de Youri, et il épousa Marie, fille de Boris, prince de Tver ; Skirmount, frère de Hinvil, régnait à Novo-

grodok, et défit le khan Balaklaï; Boris, fils de Hinvil, bâtit des églises et des monastères à Polotsk, rendit aux citoyens de cette ville leurs anciens priviléges, et fonda Borissof sur la Bérézina; Strikofsky vit, près de Polotsk sur le chemin de Riga, une pierre sur laquelle étaient gravées une croix et l'inscription russe suivante: *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur Boris, etc.* Ce Boris laissa un fils, nommé Rekhvold ou Vassili, qui donna le jour au prince Gleb et à une princesse Euphrasie qui mourut religieuse. Gleb étant mort sans enfans, les habitans de Polotsk recouvrèrent leur liberté: Skirmount, frère de Hinvil, prince de Novogrodok, fit la conquête de Tourof, de Mozir, de Starodoub, de Tchernigof et de Karatchef, qu'il distribua à ses fils Lubart, Pissoumount et Troïnat, père d'Algimount et aïeul de Ringolt, qui donna le jour au célèbre Mindovg ou Mendovg roi de Lithuanie. — Cette généalogie renferme une absurdité inadmissible; car Montvil et l'arrière-arrière-petit-fils de son arrière-petit-fils se trouveraient contemporains, c'est-à-dire, avoir tous deux vécu à l'époque de l'invasion de Bâti. Je dirai encore qu'il n'y avait point alors de Boris, prince de Tver, et que Droguitchin et Brest n'appartenaient point à la Lithuanie, mais bien à Daniel de Gallicie. — Strikofsky a confondu les traditions et les temps.

Les annalistes russes rapportent que les Lithuaniens, pendant long-temps tributaires des princes de Kief et de Tchernigof, et en partie de ceux de Smolensk et de Polotsk, étaient gouvernés par des hetmans. Selon les mêmes chroniques les habitans de Vilna, redoutant la puissance de Mstislaf-le-Grand, qui s'empara du pays des Krivitches en 1128, reconnurent la domination du roi de Hongrie, et appelèrent pour les gouverner David

et Movkold, fils de Rostislaf Rogvolodovitch, exilé en Grèce par ce même Mstislaf. David fut le premier prince de Vilna, et il eut pour fils Vitt, surnommé *le Loup*, et Erden. Mindovg naquit de Movkold (*Voyez* la Chronique de Voskressensky, t. I, p. 48). Ce récit est également douteux; car, puisque Mtislaf exila les princes de Polotsk, est-il vraisemblable que Mindovg était petit-fils de l'un de ces princes? Est-il vraisemblable que les fils du prince russe portaient des noms lithuaniens, et qu'ils aient embrassé le paganisme? Car Mindovg naquit idolâtre. D'après un historien lithuanien, la ville de Vilna fut fondée par le prince Gédimin dans le XIVe siècle.

(19) *Voyez* Dlougosch, Hist. Pol., lib. VII, p. 759, et Chron. de Kelch, p. 90. La lettre du pape Alexandre au roi de Lithuanie, est imprimée dans les Annal. eccl. de Raïnaldi, t. XIV, an 1255, n. 58. Le pape, qui alors était furieux contre Daniel de Gallicie, soi-disant apostat, écrit à Mindovg que l'Église lui donne plein pouvoir sur tous les pays que ce nouveau roi enlèvera aux Russes.

(20) Ratcha et Gabriel étaient venus de la Germanie, et Michel était Prussien. C'est du premier que tirent leur origine, les familles russes actuelles de *Svidlof*, *Moussin-Pouchkin*, *Kologrivi*, *Miatlef*, *Boutourline*, *Kamensky*, *etc.* Le second est la tige des *Koutousof*, des *Golénichtchef*, des *Kléonines*, des *Chtchoukines*, *etc.*; et le troisième, dont le fils Térentius se distingua à la bataille de la Néva, donna naissance aux *Morozof*, aux *Schéins*, *Tchéglokofs*, *Schestofs*, *Soltikofs*, *Toutchkofs*, *etc.*

(21) *Voyez* Torfæus, Hist. de Norv., t. IV, chap. L, pag. 303.

(22) *Mem. popul. t. III, p.* 1118, *et suiv. Ubert.*

foliet. Hist. gen. in Thesauro Italico, p. 405.—Rainald. Annal. eccl., année 1333, n° 37. — Jérôme *de Marinis Genua*, t. I, p. 1435, *Thesauri italici*—dans *Sammlung russ. Gesch.* t. II, p. 14, 83, 85. Marinis écrivit en 1665 : *Genuenses Tanam* (Azof) *urbem tenuerint, in quâ ad nostram ætatem durant adhùc nobiles genuensium familiæ*. Notre vice-amiral, Corneille Krouïs, assure que de son temps il y avait encore dans cette ville des descendans de la famille des Spinola (Samml. russ. Gesch, t. II, p. 85). — Un ambassadeur du roi de Pologne, qui vit les ruines de Cherson à la fin du XVI[e] siècle, entendit dire que cette ville était déjà déserte depuis plusieurs siècles (Bronef. Tataria, p. 271, dans l'histoire de la Tauride, de Siestîencewicz.) Il est dit dans les mémoires de Joseph Dolgorouky Argountinsky, archevêque des églises arméniennes en Russie, que les Tatars, après avoir conquis l'Arménie, en 1262, en transplantèrent dans les gouvernemens actuels d'Astrakhan et de Cazan un grand nombre d'habitans, dont plusieurs passèrent ensuite les uns à Caffa, les autres dans l'ancienne Crime ou à Soudak. Ces mémoires ont été communiqués par Joseph Dolgorouky lui-même au prince Potemkin (*Voyez* Siestîencewicz, Hist. de Tauride, t. II, p. 177). Le nom de Caffa était connu de l'empereur Constantin Porphyrogénète ; c'était celui d'un petit endroit près de Cherson. (*V*. Bandouri, t. I, p. 148.)

(23) Dlougosch, Hist. Pol. lib. VII, p. 849.

(24) C'est ce que nous dit Zimorovitch, bourgmestre de Lvof ou de Lemberg dans son *Triplici-Leopoli*, composé en 1672. M. le professeur Lodi m'a remis une copie fidèle de cet intéressant manuscrit, dont l'original se trouve à Lvof. L'auteur s'est servi des anciens papiers déposés dans

les archives, et dit : *Leo, mitior agno ante mortem, placidè vitam consumavit anno* 1301, etc. Un poëte gallicien (*V*. Russia florida d'Okolsky) a décrit en vers latins la vie de Daniel et de Léon : voici ce qu'il dit du dernier :

Extincto Daniele, Leo tenet obvia sceptra
Urbem qui proprio primum de nomine condit,
Nutritus bellis princeps et magnus in armis,
Orbe, patris similis, patrem virtute ferabat,
Romanique nepos, animum spirabat avitum.

(25) Dès que j'eus appris que les lettres originales des princes de Gallicie aux grands maîtres de l'ordre teutonique, se trouvaient dans les archives de Kœnigsberg, je priai M. Henning, directeur de cet établissement, de vouloir bien m'en procurer une copie exacte, et je n'eus point de peine à obtenir un si grand service de ce véritable ami des sciences. Il n'y a point de lettres de Youri Lvovitch lui-même, mais nous voyons son sceau apposé à une lettre d'André et de Léon, arrière-petit-fils de Daniel, écrite en 1316. D'un côté l'on voit Youri ou Georges sur son trône, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, avec cette inscription autour : *Domini Georgi regis Russiæ ;* de l'autre, un cavalier en cuirasse, tenant à la main un bouclier et un drapeau avec cette inscription autour : *Domini Georgi principis Ladimeriæ*.

(26) *Voyez* Abul. Histoire des Tatars, p. 337—338.

(27) « Au lieu de s'abandonner au sommeil, il ne cessait point, pendant toutes les nuits, de prier et glorifier » Dieu, en versant un torrent de larmes..... Pendant » la journée, on le voyait toujours avec un visage et un « regard sereins ; il consolait les boyards et ses gens, par » des paroles affectueuses : *Le temps où vous étiez heureux près de moi, où j'étais comme votre miroir de*

» *satisfaction, vous convenait-il uniquement, mes amis?...*
» *Souvenez-vous combien nous avons reçu de biens pendant notre vie : alors, comment ne nous résignerions-nous pas à souffrir aussi?... Ne vous affligez point au sujet de ce morceau de bois, car dans peu vous le verrez hors de mon cou.* » — Plus loin : « Ses gardes impies lui attachaient les mains à ce carcan, pendant la nuit..... Après vingt-quatre jours, Kavgady ordonna de le mener sur la place du marché..... et il dit à ses gardiens : *Pourquoi ne lui allégez-vous pas ce lourd billot?*..... Un des spectateurs le souleva..... Michel dit à ses serviteurs : *Donnez-moi un banc, afin que je repose mes pieds...* Un des siens dit : *Prince! voyez-vous la grande quantité de peuple rassemblé ici, qui vous regarde dans cet état d'ignominie, et qui a entendu dire que vous régniez auparavant dans votre pays?...*
» Lorsqu'on emmenait le martyr à la suite de la chasse du roi, ses serviteurs lui dirent : *Voici, Seigneur, des conducteurs et des chevaux tout prêts : prenez la fuite dans les montagnes, pour sauver votre vie.* Il répondit : Que Dieu m'en garde! Cela ne m'est jamais arrivé. Si je m'enfuis seul, en laissant les miens dans le danger, quelle louange aurai-je méritée? Que la volonté du Seigneur soit faite! »

(28) « S'étant levé promptement, il soupira et dit : *Je connais mon sort.* C'était un spectacle effrayant de voir, de plusieurs côtés, quantité de gens accourir vers la tente..... Kavgady et le prince Youri (Georges) descendirent de cheval, car le marché était à la distance d'un jet de pierre..... Les assassins, après avoir chassé tout le monde, saisirent l'infortuné Michel par le carcan qui était à son cou, ils le jetèrent violemment sur la

» muraille, de manière que le bois se rompit, et que la » tente fut enfoncée ; il se redressa aussitôt, et plusieurs » Tatars le terrassèrent..... Romanetz tira un grand » couteau, le plongea dans le côté droit du prince, et » le retournant dans la blessure, il lui arracha le cœur. » Ainsi Michel remit son âme dans les mains du Sei- » gneur, le mercredi 22 de novembre, à sept heures du » matin; il fut mis au rang des Saints, avec ses parens, » Boris, Gleb et Michel de Tchernigof. La tente du saint » fut pillée par les Russes et les Tatars... Pour les princes » et les boyards, ils buvaient dans une tente, se deman- » dant quel crime on avait pu imputer au saint! » La chronique de Nicon ajoute que Michel, en envoyant son fils à la reine, espérait encore, par sa protection, éviter le supplice ; qu'il avait plusieurs Tatars à son service ; que le meurtrier, nommé Ivanetz, dit, en égorgeant le prince : *Tu as bu ici un bon coup;* que Kavgady ordonna à Georges d'envoyer le corps de Michel en Russie, etc., etc.

(29) « Il envoya le corps du bienheureux à Madgiar, » avec ses boyards. » *Voyez* le t. I. de cette Histoire. Rubruquis, voyageur du XIIIe. siècle, y a vu encore des Hongrois (Voyage de Rubruquis, page 24.) Bezdeje est actuellement, je pense, le village de Vezedevo, plus bas qu'Enotaevsk, sur l'un des bras du Volga. Les Yasses ou Alains professaient en partie la religion chrétienne; plusieurs parlaient grec. (Voyage de Rubruquis, p. 24.) Dans la vie de Michel, on raconte beaucoup de miracles arrivés à sa mort.

(30) « En l'année 6815 (1307), le prince Constantin » Borissovitch de Rostof mourut dans la horde...... » En l'année 6824 (1316), Basile Constantinovitch de » Rostof en revint, accompagné d'ambassadeurs tatars,

» qui firent beaucoup de mal à Rostof..... En l'année
» 6826 (1318), un ambassadeur cruel, nommé Kotchka,
» arrivé en Russie, y fit mourir cent vingt personnes de
» Kostroma; étant parti de là, il pilla Rostof, l'église
» de Notre-Dame, brûla les monastères, les villages, et
» emmena les habitans en esclavage. » A l'année 1307,
il est dit encore : « Les troupes de Taïr vinrent en au-
» tomne. » Probablement aussi pour exercer leurs brigan-
dages, et non pour faire une guerre ouverte.

(31) « Cette même année (1312), le métropolitain Pierre
» déposa Ismaël, évêque de Saraï, et mit Barsonophe à sa
» place..... Dans le même temps parut l'hérétique Seït,
» enseignant des choses étrangères à l'Église chrétienne
» et à la foi orthodoxe..... » (*Livre des Degrés*, t. I,
p. 418.)

Plus loin, dans les chroniques : « Le même Pierre,
« métropolitain, dit au prince Sviatoslaf : Partagez la
» principauté avec Basile ou cédez-la-lui; retirez-vous,
» et ne vous battez point. Mais le prince, mettant son
» espoir dans sa puissance et son courage, soutenu de
» son intelligence et par les grandes forces de Briansk,
» répondit : Seigneur, les habitans de Briansk s'opposent
» à mon départ; ils sont prêts à sacrifier leur vie pour
» moi..... »

(32) Cette lettre patente est extraite de la chronique dé-
posée aux archives de Rostof.

« En l'année 6821 (1313), le métropolitain Pierre alla
» à la horde avec le grand prince Michel Yaroslavitch,
» en raison des attentats dirigés contre l'Église par des
» méchans; pour y traiter des tribunaux et des impôts;
» ensuite, afin de parler au khan avant les ambassadeurs
» allemands et l'évêque Matthieu, envoyé de l'évêque de

» Rome ; enfin, parce qu'alors le khan Tokhta était mort ;
» que son successeur Usbeck était monté sur le trone
» et que tout était renouvelé : de toutes parts il arrivait
» à la horde des envoyés qui recevaient des lettres pa-
» tentes portant leur nom. Par la grâce de Dieu, le mé-
» tropolitain Pierre fut traité avec honneur à la horde,
» et il fut promptement congédié, muni des lettres d'Us-
» beck, dont voici la teneur :

» Par la volonté du Très-Haut, par sa puissance, sa
» majesté et sa grande miséricorde; ordre d'Usbeck à
» tous nos princes, grands, moyens et petits, à nos puis-
» sans voïévodes, à nos grands, à nos princes apanagés,
» aux princes militaires supérieurs et inférieurs, aux sa-
» vans et aux gens de loi, aux hommes de lettres, aux
» collecteurs, à nos baskaks et ambassadeurs, aux cour-
» riers, aux receveurs des tributs, à nos écrivains, aux
» ambassadeurs en voyage, à nos chasseurs, fauconniers,
» et à tous les gens de haute, moyenne et basse condition,
» aux grands de notre empire, par toutes nos provinces,
» dans tous nos oulousses (*a*), où, par la puissance du
» Dieu éternel, notre domination est établie et notre pa-
» role gouverne.

» Que personne n'insulte (en Russie) l'Église métro-
» politaine dont Pierre est le chef, non plus que ses ser-
» viteurs et ses gens d'Eglise; que personne ne prenne
» leurs propriétés ni en biens ni en gens ; mais qu'on
» sache que le métropolitain Pierre juge selon le droit
» et la vérité, et gouverne les siens avec justice; dans
» tous les cas, comme brigandages, délits avérés, vols ;
» dans toutes les affaires enfin, le métropolitain Pierre
» est seul juge compétent, ou celui à qui il donne ses

(*a*) Villages ou camps non militaires des nomades.

» pouvoirs. Que tous ses gens d'Église lui obéissent avec » soumission, suivant les anciennes lois, et conformé- » ment à nos premières ordonnances ou à celles des grands » khans, nos prédécesseurs ; que nul ne s'immisce dans ce » qui regarde l'Église métropolitaine, parce que ce sont » choses divines. Celui qui s'y immiscera et transgressera » notre édit et notre parole, sera coupable envers Dieu ; » il éprouvera sa colère et sera puni de mort par nous. » Que le métropolitain demeure dans le chemin du salut » et se réjouisse; qu'avec un cœur juste et une âme » droite, il règle toutes les affaires ecclésiastiques et les » juge, ou celui à qui il permettra d'en connaître et de » les administrer. Nous déclarons ne nous en mêler en » rien, ni nos enfans, ni aucun des princes de nos États, » de toutes nos provinces, de tous nos camps; il est défendu » à qui que ce soit d'intervenir dans ce qui concerne » l'Église et le métropolitain, soit dans leurs villes, » districts, villages, dans leurs chasses et pêches, leurs » ruches, leurs terres, prairies, forêts, villes, lieux dé- » pendans de leurs bailliages, vignes, moulins, endroits » où ils hivernent leurs haras ou leurs troupeaux, soit » enfin aucune des propriétés et biens ecclésiastiques. » Le personnel de l'Église et les anciennes lois qui y ont » rapport, sont de la juridiction du métropolitain ou de » celui qu'il en charge ; que rien ne soit changé, détruit, » ou insulté par personne. Que l'existence du métropolitain » soit toujours douce et tranquille, à l'abri des chagrins. » Qu'avec un cœur juste et une âme droite, il prie Dieu » pour nous, pour nos enfans et pour notre nation : car » telle est notre volonté, conforme à celle des anciens » grands khans, d'après l'exemple desquels nous lui » avons accordé et lui accordons de semblables lettres de

» protection, afin que Dieu nous protège nous-mêmes,
» puisque nous respectons ce qui est sacré, et ne prenons
» point ce qui a été donné à Dieu. Celui qui prendra
» quelque chose de sacré deviendra coupable, il éprou-
» vera la colère de Dieu et encourra la peine de mort,
» afin que les autres soient effrayés de son sort. Nos bas-
» kaks, douaniers, receveurs des tributs, recruteurs et
» écrivains, auront soin, d'après ces lettres qui renfer-
» ment notre volonté, que toutes les basiliques du mé-
» tropolitain restent intactes, qu'aucun de ses gens ou de
» ses biens ne soient offensés par qui que ce soit, ainsi
» que le porte l'édit; que les archimandrites, les abbés,
» les curés, et tous ses ecclésiastiques soient également
» respéctés. Lorsqu'on lèvera pour nous les tributs ou au-
» tres droits, comme ceux de douanes, de charrue, de
» passage, les impositions sur les métairies, les relais
» pour notre service; dans le cas où, voulant faire la
» guerre, nous ordonnerions des levées de troupes parmi
» nos sujets, on n'exigera rien des églises cathédrales
» sous la direction du métropolitain Pierre, ni d'aucun
» membre de son clergé; car ils prient Dieu pour nous,
» ils nous conservent et soutiennent notre armée. Qui
» peut ignorer que dans tous les temps la puissance et la
» volonté de l'Éternel donnent seules les moyens de vivre
» et de faire la guerre? Cette vérité est incontestable; et
» nous, en priant Dieu, leur avons, d'après les ordon-
» nances des premiers khans, accordé des lettres d'im-
» munités auxquelles nous nous conformons, comme par
» le passé. Nous voulons aujourd'hui, suivant les premiers
» cerremens, qu'il ne soit rien pris ni demandé en tribut,
» d après les demandes extraordinaires que nous pour-
» rions fare, soit de droit par charrue, pour séjour de

» nos ambassadeurs, de vivres pour nous ou pour nos
» chevaux de relais, soit de vivres pour nos ambassadeurs,
» pour nos enfans ou les princesses; ce que l'on exigerait
» du clergé sera rendu au triple : ceux qui emploieraient
» la force, seront traités par nous avec rigueur et ressen-
» tiront les effets de notre courroux. Quels que soient les
» serviteurs de l'Église, gens de métier, peintres, maçons,
» menuisiers, ou autres maîtres ouvriers quelconques,
» chasseurs de toutes espèces, fauconniers, il est défen-
» du à nos sujets de se mêler de ce qui les regarde, ou
» de les employer à nos corvées : nos pardousniks, nos
» chasseurs, nos fauconniers, nos économes ne doivent
» pas se mêler de ce qui les concerne, ni s'emparer d'eux
» et de leurs instrumens de travail. On respectera leurs
» lois, les églises, les monastères, les chapelles de leur
» religion; celui qui condamnera ou blâmera cette religion,
» ne pourra s'excuser sous aucun prétexte, et il sera puni
» de mort. Les frères ou fils des prêtres et des diacres, vi-
» vant à la même table et dans la même maison, jouiront
» de notre faveur sur le même pied. Celui qui n'est point
» immédiatement sous les ordres du métropolitain, et
» qui remplit isolément les fonctions de prêtre, n'en sera
» point privé, mais il paiera le tribut; les prêtres, les
» diacres et les ecclésiastiques, protégés par nous, en ver-
» tu de nos premiers édits, doivent sans cesse prier Dieu
» pour nous avec un cœur pur. Malheur à celui qui né-
» gligerait ces devoirs. A l'égard du prêtre, du diacre,
» de l'ecclésiastique, ou de tous autres gens d'Église quel-
» conques, n'importe d'où ils viennent, qui désireront
» servir le métropolitain et prier Dieu pour nous, c'est à
» ce chef de l'Église à faire ce qui conviendra d'après
» l'opinion qu'il aura d'eux. Telle est notre volonté, et

» nous avons accordé cette ordonnance au métropolitain » Pierre, pour fortifier son zèle, afin qu'à la vue de ce » diplôme d'immunité, tous les membres du clergé s'y » conforment avec exactitude, suivant les anciennes lois » et coutumes. Que le métropolitain conserve la paix du » cœur; qu'à l'abri de la tristesse et de l'affliction, il » prie Dieu pour nous et pour notre royaume; celui qui » interviendra dans ce qui est de son ressort, éprouvera » la colère de Dieu; d'après nos recherches et ordres » suprêmes, rien ne pourra l'excuser à nos yeux, et il » sera mis à mort. C'est ainsi que nous avons réglé et » arrêté la présente ordonnance, dont nous promettons » de surveiller l'exécution. Fait et donné en notre camp, » l'année du lièvre, le premier mois de l'automne, le » quatrième des anciens jours. » — Quelques uns de ces édits (vrais ou supposés) sont imprimés dans la *Bibliothèque russe*, t. VI. Le plus ancien de ces actes est le cinquième, délivré par Mangou-Timour. Sur beaucoup de ceux manuscrits, l'année se trouve marquée, mais le plus souvent avec inexactitude.

Le cycle des Mogols, de même que pour les Turcs d'Orient, était composé de 12 ans : la première année s'appelait celle de *la souris;* la seconde, *du bœuf;* la troisième, *du lynx* et de *la panthère;* la quatrième, *du lièvre;* la cinquième, du *crocodile;* la sixième, *du serpent;* la septième, *du cheval;* la huitième, *du mouton;* la neuvième, *du singe;* la dixième, de *la poule;* la onzième, *du chien;* et la douzième, *du cochon.* (*Voyez* d'Herbelot, Bibl. orient., au mot *Giagh.*) Le mois, chez eux, se partageait en jours anciens et nouveaux, comme le témoignent ces édits royaux. Ici, il est dit : le *quatrième* (jour) *ancien;* et dans un autre : le *dixième nouveau.*

(33) « L'année 6817 fut affligée d'un fléau du ciel : » les souris mangèrent le seigle, l'avoine, le froment et » les grains de toute espèce, ce qui occasiona, en Russie, » une grande cherté, une cruelle disette et la famine..... » Ce fléau fut suivi d'une peste qui exerçait ses ravages » sur les hommes, sur les chevaux et tous les animaux. » Le même hiver (en 1318), la peste ravagea Tver. » — On lit dans la chronique de Novgorod : « Pendant ce » même hiver, le blé fut très-cher à Novgorod, et à » Pskof des misérables s'étant mis à piller la ville et les » villages, les Pskoviens en tuèrent une cinquantaine, et » le calme fut rétabli. » Dans la chronique de Pskof : « La gelée fit périr tous les grains, et la cherté fut si » grande, que l'on payait cinq grivnas une mesure de » seigle (formant environ un hectolitre de France). Cette » cherté dura long-temps. »

Suivant la chronique de Nicon, en 1316, plus de vingt maisons furent la proie des flammes à Tver, et il y eut une éclipse de lune avant la pointe du jour; en 1318, la plus grande partie de Tver, y compris six églises, fut consumée par un incendie.

(34) Ces anciens roubles ont été décrits par Herberstein et Guagnini. Le premier dit (Rer. Moscov. comment., p. 42) : « Vix centum annis utuntur monetâ argenteâ, » præsertim apud illos cusa. Initio cum argentum in pro- » vinciam inferebatur, fundebantur *Portiunculæ oblongæ* » *argenteæ sine imagine et scripturâ*, æstimatione unius » rubli, quarum nulla nunc (au commencement du XVIe » siècle) apparet. » Guagnini répète la même chose mot pour mot (Moscov. descrip., p. 158). Les paysans du prince Paul Volkonsky ont trouvé dans la terre, à trente

verstes de Moscou, une dixaine de morceaux d'argent, dont voici la forme et la longueur :

Chacun de ces morceaux pèse de 22 à 24 zolotniks.

(35) Dans la chronique de Pskof : « Durant ce même » automne, les Allemands tuèrent des marchands pskoviens, sur le lac, et quelques uns de leurs chasseurs » sur la Narva ; ils prirent, en pleine paix, la ville de » Tcheremetz, située sur les rives de cette rivière ; les » Pskoviens envoyèrent alors vers le prince David en Lithuanie ; il arriva le jeudi de la première semaine » du grand carême, au moment où le prince Youri » était encore dans Pskof : de cette manière, le prince » David marcha à la tête des Pskoviens au-delà de la » Narva, et s'empara du pays jusqu'à Kolivan (Revel). » L'annaliste de l'ordre prussien, P. Dusbourg, parle de cette incursion (*Chron. Prussiæ*, p. 394) de David de Livonie, qu'il appelle *Castellan de Garthen*. Il dit qu'il tua et fit prisonniers plus de cinq mille chrétiens : *Ecclesias, vestes sacras et vasa altaris inhumaniter polluit et concremavit.* Cependant Dusbourg ignorait que la plus grande partie des troupes de David consistait en Russes. Tatichtchef appelle David fils de Dovmont. — Plus loin dans la chronique de Pskof : « Le 13 de mars, les troupes » allemandes marchèrent sur Pskof, et, après être restées » trois jours sous la ville, elles se retirèrent honteusement. Le 11 mai du même printemps, les Allemands » revinrent encore, les uns à cheval, les autres dans des » vaisseaux ou des barques, avec des machines de siége » de différentes espèces..... »

(36) La chronique de Nicon dit que Dmitri tua Georges, dans l'espoir d'obtenir la faveur particulière d'Usbeck ; que le khan, en faisant mourir Dmitri, était irrité contre tous les princes de Tver, qu'il regardait comme ses ennemis et qu'il traitait de rebelles ; que, malgré cela, il plaça Alexandre Mikhaïlovitch sur le trône de la grande principauté. Sans doute, Usbeck n'aurait pas agi ainsi, s'il eût considéré Alexandre comme son ennemi. — Dans la chronique de Novgorod : « En l'année 6835, il y eut » une emeute à Novgorod..... » — Dans la convention d'Alexandre (conservée, sous le n° 15, dans les archives du collége des affaires étrangères), il est visible que les Novgorodiens, pendant ce séjour de Georges à la horde, avaient reconnu d'abord Dmitri pour leur prince.

(37) Dlougosch, Hist. Pol., lib. X, p. 117 : « *Inter sep-* » *tentrionales populos, obscurissimi* (les Lithuaniens) » *Ruthenorum servituti et tributis vilibus obnoxii, ut cui-* » *que mirum videatur ad tantam eos felicitatem, sive per* » *finitimorum ignaviam et desidiam provectos, ut impe-* » *rent nunc Ruthenis, sub quorum imperio annis prope* » *mille veluti servile vulgus fuere.* » C'est à juste titre que cet historien s'étonne de ce qu'un peuple inconnu, le plus pauvre de tous les peuples septentrionaux, et réduit au plus abrutissant esclavage, ait pu tout d'un coup s'élever à un si haut degré de puissance, et soumettre les Russes qui leur avaient imposé des lois pendant près de *mille ans* (ce qui n'est pas juste).

(38) Contre l'opinion de Strikofski, qui appelle Viten un des grands de Troïden, l'historien contemporain de l'ordre prussien, Pierre Dusbourg, dit que Viten était fils et héritier de Loutéver, prince de Lithuanie qui régnait encore en 1291 : *Lutuverus rex Lethoviæ hoc*

anno filium suum Vithenum cum exercitu misit (*V.* sa chron., p. 323). Strikofski donne à Gédimin le nom de fils de Viten; quelques chroniques russes aussi (*V.* la chron. de Voskressenski, t. I, p. 45). Mais Dlougosch, contemporain de l'arrière-petit-fils de Gédimin, dit que ce grand duc de Lithuanie, étant grand écuyer de son souverain, le tua et s'empara du pouvoir : *Erant Gedimino, qui in Litvanos, longo tempore, dominatione raptâ, et justo principe, apud quem stabulatus officio fungebatur, occiso, imperium exercuerat, septem filii, etc.* (Hist. Pol., liv. X, p. 60.) Dlougosch, homme connu, aurait-il pu inventer une fable aussi injurieuse à la dignité royale? Plusieurs autres de nos annalistes sont d'accord avec l'historien polonais, que Gédimin fut grand écuyer de Viten, ajoutant ce qui suit : « Lors de l'esclavage, » sous le féroce Bâti, certain petit prince, nommé Vitianets (Viten), de la race des princes de Polotsk, » s'échappa de captivité et s'établit en Jomota (Samogitie), chez un propriétaire d'abeilles, dont il épousa » la fille, et vécut avec elle, sans enfans, pendant trente » années; il fut tué par le tonnerre; après le prince Vitianets, le chef de ses écuries, nommé Gedimenik, » épousa sa femme et en eut sept fils. » (*V.* la *Généalogie de la monarchie de la Grande-Russie*, écrite à Yaroslavle, en 1668, et qui se trouve, sous le n° 461, dans la bibliothèque du Synode; ensuite la chronique des archives de Rostof, à la fin de l'article des princes lithuaniens.)

(39) L'original de cette lettre, écrite sur parchemin au grand-maître Charles Beffart, se trouve dans les archives de Kœnigsberg, sous le n° 462. Le contenu de cette pièce dit qu'André et Lef (ou Léon) *par la grâce de Dieu*,

princes de tout le pays de Russie, de Gallicie et de Lodomérie (la province de Vladimir), suivant le système de leurs ancêtres, concluent la paix avec l'ordre, par la coopération de Siggard de Schwartzburg, *leur parent*, et promettent de protéger les possessions prussiennes contre les entreprises des Tatars. Siggard était commandeur à Birglau ; mais nous ignorons pourquoi il est appelé parent d'André et de Lef. La voici (sans aucunes corrections dans les mots ni dans la ponctuation) :

« Magnifico Domino — etc. — Magistro. generali. cete-
» risque. fratribus. eiusdem. professionis. in Prussia. An-
» dreas et Leo. Dei gracia duces. totius terre. Russie.
» Galicie et Lademirie. salutem. et post. hujus. vite.
» militiam. in celestibus. triumphare. cum inter honora-
» biles. viros. vestros. predecessores. magistrum. acque,
» fratres, Prussie. ex una parte. nostrosque, senerissimos.
» progenitores. ex altera. dileccionis. insignia, ac mutue
» promocionis beneficia. viguerunt. delectat. et nos. vo-
» biscum. eodem caritatis vinclo. uniri. ac sincera amicia
» federari. maxime. cum honorabilis. religiosus. vir.
» frater Sygehardus. de Swarzburch. consanguineus nos-
» ter. dilectus. antiquam antiquorum. amiciciam. no-
» biscum duxerit innovandam. prout. in instrumentis et
» paccionibus. super hoc. confectis. plenius est expressum.
» nos volentes. utique. exemplo. progenitorum. nostro-
» rum. vobis adesse. sincera amicicia. et favore. et de
» amiciciis. federacionibus et pace. inter nos. conceptis.
» a diebus diutinis. nichil. omnino. diminuere. sed pocius.
» volente Domino. habundancius ad augere. ceterum.
» terras vestras. fideliter premunire. curabimus. pre Ta-
» taris. dummodo nobis. constiterit. et ab hostili. quo-
» libet. invasore. insuper. vobis. ac omni vestro populo.

» ad omnem. dileccionem et ad cuncta. beneplacida.
» promocionis et favoris. existimus debitores. In cuius.
» rei testimonium presentes. scribi iussimus. nostrorum
» sigillorum munimine solidatas. Actum et datum in
» Lademiria. anno verbi incarnati M.CCC.XVI. in vi-
» gilia S. Laurencii (1316, 10 août).

A cette lettre sont suspendus deux grands sceaux en cire : l'un est celui de Georges ou Youri (*V*. plus haut); l'autre représente un guerrier tenant une pique, entouré par des étoiles, la lune et une croix; un lion est au revers.

(40) Raïnald. Annal. eccl., supplément au t. XV, année 1324 : « Hinc est, quod sanctitati vestræ insinuatione
» præsentium cum dolore reverentius intimamus, quod
» *duo ultimi principes Ruthenorum* de gente schismatica,
» quos immediatos pro scuto inexpugnabili contra crudelem
» gentem Tartarorum habebamus, decesserunt ex hâc
» luce : ex quorum interitu nobis et terris nostris ex
» vicinitate Tartarorum, quos decerto credimus terram
» Ruthenorum, nostris metis contiguam, occupare, per-
» turbatio indicibilis imminebit.

(41) Dans les archives de Kœnigsberg sont conservées, sous les n°s 684, 228, 645 et 131, quatre lettres de Georges. La première, de 1325, est écrite au grand-maître Werner d'Arseln....

» Nos Georgius Dei gratia dux Russiæ promittimus ac
» spondemus honorabilibus dominis, domino Vernhero
» magistro generali in Thorun singulisque fratribus
» eiusdem ordini beate Marie deputatis, quod quemad-
» modum nostri progenitores felicis recordacionis rex
» Daniel, seu *Leo, noster atavus* (par conséquent son
» bisaïeul), aut Georgius (Youri Lvovitch) noster avus

» carissimus, pacem et omnimodam caritatem cum or-
» dine prenominato tenere consueverunt, ita et nos non
» minuentes, sed pocius augentes temporibus vite nostre
» nostra fide data in eadem concordia cupimus perma-
» nere, in cuius rei testimonium presentes fieri iussimus
» nostri maioris sigilli munimine roboratas. Datum et
» actum anno Domini M.CCC.XXV. »

La seconde, écrite au même grand-maître Werner, est datée de l'an 1327, de la ville de Vladimir, *in Ladimiria nostra civitate capitali :* elle est la répétition de celle d'André et de Léon donnée ci-dessus. La troisième est écrite au grand-maître Luder, duc de Brunswick, datée de 1344, de la ville de Lvof : *Georgius ex dono Dei natus dux et dominus Russiæ salutem...: Nostri predecessores carissimi, scilicet Romanus, Daniel, Leo, Georgius et Andreas....* Suivent les protestations amicales accoutumées ; mais il est digne de remarque que le prince promet de garder la paix, en son nom et au nom des grands de Gallicie et de l'évêque Théodore : *Quam unionem..... cum nostris baronibus nec non commilitaribus, videlicet Chodore episcopo Galicensi, Temetrio Detcone, Chotkone judice nostre curie Georgio Calvo, Mychahele Yelczarowicz, Alexandro Moldaovicz, Boriscone Cracula.* A cette lettre sont suspendus huit sceaux : celui du prince, dont nous avons déjà parlé, et sept des dignitaires dénommés dans la missive. La figure de la vierge est représentée sur celui de l'évêque; sur un autre un oiseau avec l'inscription russe autour : *sceaux de Boris ;* les autres sont effacés.—Nous transcrivons ici la quatrième mot pour mot :

« In nomine Domini, amen. Quoniam omnium con-
» ditoris inconprehensibilis providencie altitudo non
» solum ob id dominos prefici voluit, ut subditis domi-

» nando prodessent, sed eciam ut pacis et justicie copiam
» eis ministrando prodessent : eapropter nos Georgius,
» Dei gratia natus dux tocius Russie mynoris, volentes
» litium dispendia equitatis et unionis conpendio coar-
» tare, ut per hoc zyzanie scrupulus evitari pacisque
» et concordie tranquillitas possit eo feruencius aug-
» mentari amicicie, pacis, concordie et federa amicabilis,
» unionis, eum olym cum reverendis ac serenissimis,
» sacre professionis viris, ac dominis generalibus ma-
» gistris ordinis hospitalis sancte Marie domus Theuto-
» nicorum Jerus. Terre Prussie, quibuscunque nominibus
» censeantur, usque ad tempora venusti reverendique
» domini Theodorici de Aldenburk, moderni summi et
» generalis magistri ordinis hospitalis sancte Marie
» domus Theut. per nostros felicis recordacionis prede-
» cessores, reges et principes, videlicet Romanum, Da-
» nyelem, Leonem, Georgium et Andream, inita con-
» tracta atque habita ac inviolabili effectu prosequente
» seruata, nos vna cum dilectis et fidelibus nostris
» baronibus militibusque, scilicet Demetrio detkone
» nostro, Mychalo Yelezarowicz pallatino Belzensi.
» Wascone Kudrynovicz judice curie nostre, Hryczkone
» Kossaczovicz Pallatino Premyslensi, Boriscone Cracula
» pallatino Lemburgensi, Chodore Otek pallatino de
» Lutzel, Chotkone filio Yeromiri. Innowamus (sic),
» approbamus, ratificamus et presentis scripto ammy-
» niculo patrociñioque confirmamus, promittentes. Bona
» fide semoto omni dolo, studio, ingenio et subtilitate
» aliquali malis penitus pretermissis. Una cum prefatis
» nostris baronibus, militibus, nobilibus terris nostrisque
» et hominibus, eandem favorabilem vnionem et con-
» cordiam cum prelibato reverendo mire professionis

» Dno. Theodorido de Aldenburk, moderno magistro » generali ordinis hospitalis supra dicti, suisque cum » conpreceptoribus, commendatoribus, fratribus, no- » bilibus terrisque ipsorum et hominibus perpetuis tem- » poribus firmiter et irrefragabiliter obseruare nec contra » facere aliqualiter aut venire, et vt hec maneant in- » conwulsa et semper integra, roburque obtineant per- » petue firmitatis ac nowitatis wultum assumant, presentes » scribi fecimus et nostro ac predictorum nostrorum » baronum sigillis communiri. Datum et actum in Wla- » demiria, anno incarnacionis Domini millesimo trecen- » tesimo trecesimo quinto, tredecimo kalendas nowen- » bris, in vigilia undecim milium sanctarum virginum. »

(42) Dans une lettre écrite, en 1323, par Jean XXII, et adressée au roi de France, il est dit : *Gedimin qui se regem Lethoviæ et Ruthenorum intitulat. V.* Raïnald. Ann. eccl., t. XV, an. 1323, n°. 19. Dans nos chroniques il porte le titre de *premier grand prince de Lithuanie.* Il y est également dit que Vilna existait dès le XII[e] siècle. Dlougosch l'appelle une ancienne ville fondée par les ancêtres du peuple lithuanien, qui, selon lui, vinrent de l'Italie, et prirent le nom de leur chef : *ibi primum oppidum Vilna, quod et in hanc diem caput genti est, ex nomine Vilii ducis, quo authore et Italiam deseruerant et regiones illas ingressi fuerant condidere* (Hist. Pol., lib. X, p. 116).

(43) *Voyez* Raïnald. Ann. eccl., t. XV, an. 1324, n°. 48. Jean répète les paroles de Gédimin, et lui dit dans sa lettre : « Subnectens, quod tu nequaquam christianos im- » pugnas tanquam fidem velis destruere christianam, sed » defendis te ab inimicis tuis, ut faciunt reges et principes » alii christiani ; et quod prædicatorum et minorum ordi-

» num fratres tecum habes, quibus commisisti et licentiam » dedisti liberam ut baptisent, prædicent et informent » christianum populum et etiam infideles, ut ad omnipotentem Deum et Dominum convertantur... Paratus es » nobis in omnibus, sicut cæteri reges catholici obedire... » asseris unum esse Deum Patrem et Filium et Spiritum » Sanctum... Tu et alii principes omnes et barones regni » tui perseverantes laudabiliter in præmissis, etc... » Il est fait mention, plus loin, des conditions auxquelles le pape lui procura la paix avec l'ordre. Les chevaliers qui avaient cessé la guerre avec les Lithuaniens, en 1323 (Raïnald. Ann. eccl., n°. 20), la recommencèrent l'année suivante. *V*. Duisbourg, p. 399, et 400. Gédimin, dans sa fureur, dit aux ambassadeurs romains : « Papam vestrum nec novi » nec nosse cupio ; fidem ac religionem quam paternâ tra- » ditione accepi, in eâ permanebo, certans pro illa à sanguine » usque ad mortem. » (*V*. Krantz. Wandal. liv. VIII, chap. 9, et Raïnald. Ann. eccl., an. 1324, n°. 52.)

(44) *Voyez* Dreer. *spec. Juris publici, Lubec*, p. 183, et Kotzel., *Gesch Pruss.*, t. II, p. 354. L'original de cette lettre, écrite en 1333, se trouve dans les archives de Kœnigsberg. Des savans allemands, qui savaient que Gédimin était mort payen, l'ont solennellement déclaré apocryphe ; car ce prince y parle le langage d'un chrétien ; par exemple : *Omnia regna subiacent celesto regi Jesu Christo. — Anno Domini. — Ipse die corporis Christi :* et on voit des anges représentés sur son sceau. Mais ces MM. n'ont point jeté les yeux sur l'hist. eccl. de Raïnaldi, qui leur aurait expliqué cette énigme, et leur aurait prouvé l'authenticité de la lettre. Gédimin correspondait en latin avec le pape; il reconnaissait la sainte Trinité, la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle. En un mot,

il paraissait entièrement chrétien. Jean XXII supposait que ce prince, adroit et hypocrite, pouvait être déjà baptisé : *baptismi, qui nondum illo* forsan *renati estis, purificari, etc.* (*V.* la lettre de Jean Raïnaldi, an. 1324, n°. 49). Dans la lettre de Gédimin, il est dit qu'il a écrit au pape pour lui demander le baptême et des ambassadeurs; qu'il les attend avec une grande impatience, et qu'il protège les moines franciscains et dominicains : *Quorum vita laudabilis et probata est ; alium nolumus accessum, qui de cœnobiis faciunt latronum refugium et eleemosynam vendunt in detrimentum animarum.* — Au commencement de sa lettre le prince écrit, que ses ancêtres ont toujours accordé un libre passage par la Lithuanie aux marchands lubeckois et autres qui se rendaient à Novgorod et à Pskof, mais que ces marchands n'avaient jamais songé à témoigner leur reconnaissance : *nullus vestrorum veniens, aut canis ex parte eorum referens grates de perceptis!* « Au reste, dit-il, ne » craignez rien ; je tiendrai la parole que j'ai donnée, » et je ferai plus encore : » Plus loin : « *Ex regali dono* » *damus jam in præsenti carta nostram terram liberam* » *esse sine Theoloneo et exactione angariarum et paran-* » *gariarum omnibus mercatoribus, militibus, vassallis* » *quos dotabo redditibus unicuique suam secundum dig-* » *nitatem fabris, sutoribus, carpentariis, lapicidis, in arte* » *salis peritis, pictoribus, argentariis, balistariis, piscato-* » *ribus, cujusque conditionis veniant cum liberis, uxoribus* » *et jumentis intrent et exeant secundum placitum.........* » *Agricolis, nostrum regnum intrandi commorandique* » *volentibus, damus et concedimus ad decem annos colere* » *libere absque censu, et medio tempore ab omni opere* » *regio sint exempti, termino prædicto expirato etiam se-*

» *cundùm terræ fertilitatem dabunt decimam, prout in*
» *aliis regnis vel propriis dare consueverunt, ità tamen*
» *quod nobiscum plus exuberabit granum, quam in aliis*
» *regnis est consuetum. Iure civili utantur Rigensis civitatis*
» *et omnibus privilegiis. Ut igitur securiores vos reddamus,*
» *duas ecclesias fratrum minorum, unam in civitate nostrâ*
» *regia Vilna dicta, et aliam in Novgardis habemus erectas*
» *et tertiam fratrum prædicatorum, etc.* » Ceci fut écrit aux villes de Lubeck, de Rostock, de Stralsund, de Gripswald, de Stettin, etc. En Europe on appellait ce prince : *Quovis ethnico pejus, monstrum biceps, ludibrium natura abominabile, violatorem juris gentium et legum naturalium, Antichristi præcursorem !* (*V.* Rousset, supplément au corps diplomatique, t. I, sect. II, p. 100, et dans Dreer. Specimen J. P. Lubeck, p. 309.) — Outre des anges, on voit sur le sceau de Gédimin un homme assis sur son trône, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche un sceptre avec cette légende : *Sigillum Ged. Dei grat. Lethwinor. et Ruthenor. reg.*

(45)(*V.* la chronique de Pskof). Dans celle de Novgorod : « Les Pskoviens violèrent le serment fait à Novgorod ;
» ils installèrent chez eux le prince Alexandre qu'ils
» avaient reçu des Lithuaniens..... Dans le même temps
» (en 1331), des ambassadeurs du prince Alexandre, de
» Gédimin et de tous les princes de Lithuanie, vinrent
» de Pskof vers le métropolitain, et ils amenèrent Arsène,
» voulant qu'il reçût l'investiture..... L'archevêque Moïse
» prit la skhima (*a*) de sa propre volonté (en 1330), et
» les Novgorodiens le supplièrent de reprendre sa dignité ;
» il résista à leurs prières, mais il donna sa bénédiction
» à Novgorod, disant : *Choisissez un homme qui soit*

(*a*) Habit monastique de la règle la plus austère.

» *digne de ces fonctions......* Les Novgorodiens furent » donc huit mois sans évêque; ils prirent en affection » Grégoire Kaliéka, prêtre de l'église de St.-Côme et St.- » Damien; ils lui ordonnèrent de prendre l'habit reli- » gieux, au mois de janvier, et il fut nommé Basile.... »

(46) Alexandre dit de Constantin : « C'est lui qui, en notre absence, a rassemblé et conduit les habitans de notre patrie, qui ont recouvré par lui le courage et la fermeté (*V*. la chronique de Nicon, t. IV, p. 167). »—La situation déplorable où Tver s'était trouvée est décrite ainsi : « Constantin et Basile Michaelovitch, avec leur » mère et les boyards, arrivèrent à Tver, pour oublier » leurs malheurs; ils y demeurèrent dans un dénû- » ment absolu et une extrême misère, parce que le » pays était sans habitans, et devenu désert par les bri- » gandages des Tatars; ils commencèrent à rassembler » peu à peu les habitans et à les consoler; les chants » sacrés firent de nouveau retentir les voûtes des temples » du Seigneur. »

(47) Il était petit-fils d'André, frère aîné d'Alexandre Nevski. *V*. dans la bibliothèque du synode, la chronique in-folio du XVe siècle, sous le n°. 349, feuillet 226, où il est même dit qu'Usbeck partagea la grande principauté entre Jean et Alexandre Vasilevitch, assurant à ce dernier la ville de Vladimir. « Le roi Osbiak (Usbeck) leur par- » tagea la principauté : il donna au prince Jean Danie- » lovitch, Novgorod et Kostroma; au prince de Souzdal, » Alexandre Vasilevitch, Vladimir et Povolojié où celui-ci » régna deux ans et demi. Ce prince Alexandre transporta, » de Vladimir à Souzdal, la cloche du conseil de l'église » de Notre-Dame, mais cette cloche n'avait plus le même » son; Alexandre s'en apercevant, ordonna de la re-

» porter à Vladimir, où on la remit à sa place ; elle eut » alors, comme auparavant, un son agréable à Dieu. » Après la mort de ce prince, le grand prince Jean alla à » la horde vers le roi Alboug (le même Usbeck) : lequel lui » accorda sa faveur avec la souveraineté sur toute la Russie, » ainsi que l'avait possédée son ancêtre le grand Vsevolod. »

(48) *Voyez* l'histoire de S. Serge, dans la chronique de Nicon, t. IV, p. 204 : « Il se commit un grand acte » de violence, c'est-à-dire, que la grande principauté de » Moscou échut à Jean Danielovitch, ainsi que la princi- » pauté de Rostof qui fut réunie à Moscou. Malheur, malheur » alors à la ville de Rostof, et particulièrement à ses princes, » parce que leur puissance fut détruite! parce qu'ils per- » dirent avec leurs biens, et l'honneur et la gloire! tout se » centralisa à Moscou, d'où les ordres émanaient du grand » prince Jean Danielovitch. Il envoya à Rostof un voïévode » de sa cour, nommé Kotchef, accompagné de Miniaï. A » peine entrés dans la ville de Rostof, ils y exercèrent » de grandes violences sur les habitans, et non-seulement » les Rostoviens étaient forcés d'abandonner leurs biens » aux Moscovites, mais ils en recevaient encore des pu- » nitions corporelles.... Ils agirent avec tant d'audace » dans Rostof, que, dans leur fureur, ils renversèrent » Averky, le plus ancien boyard, chef de la ville; » ils osèrent porter les mains sur lui, l'outragèrent et » lui laissèrent à peine la vie. » — Basile Davidovitch, petit-fils de Théodore-le-Noir, est appelé gendre de Jean, dans la chronique de Novgorod, du prêtre Jean, p. 603. Dans les *livres de Généalogie*, il est dit que le *grand prince* Basile de Rostof eut deux fils, Théodore et Constantin; que Constantin se maria chez le grand prince Jean Danielovitch de Moscou, en 1328, etc.

(49) Cette liberté des boyards est démontrée par les passages suivans du testament de Jean Danielovitch et par le traité de son petit-fils Dmitri Ivanovitch, avec son frère (*V.* l'*ancienne bibliothèque russe*, t. I, p. 56 et 57).
» 1°. Je donne Vorkova à Boris, afin que le village dé-
» pende de lui, s'il sert mon fils; s'il ne le sert point on
» lui retirera ce village. — 2°. Le boyard qui quittera
» son service pour entrer au mien, ou qui sortira de chez
» moi pour aller chez toi, sans avoir achevé son temps
» de service, recevra son entretien pour le temps écoulé. »
— Dans les *livres de généalogie*, à l'endroit où il est question de la famille des Lévachofs, on dit : « L'alle-
» mand Dol, natif de la ville de Vdof (Windau), vint
» exprès à Pskof pour se faire baptiser; il reçut au
» baptême le nom de Basile; il bâtit à la porte Troupo-
» riékhovski de Pskof, l'église de St.-Basile; ensuite il
» partit de Pskof pour aller à Tver vers le prince Alexan-
» dre Michaïlovitch; il fut un des boyards les plus dis-
» tingués de Tver. »

(50) Dalin, Gesch. des Schwed. Reichs, t. II, p. 314—326, et Raïnald. Ann. eccl., année 1324, n°. 10. On rapporte que lors de cette expédition, les Novgorodiens enlevèrent un troupeau d'élans aux Lapons suédois, qui, s'étant rassemblés en force près de Käppivare, arrosèrent d'eau, pendant les grands froids, la montagne qui se trouve près de cette ville, et qu'au moyen d'un grand nombre de poutres qu'ils firent glisser du haut de cette montagne, ils tuèrent beaucoup de Russes. — Le pape Jean écrit à ses légats : Infideles pagani, Carelli videlicet et Rutheni regnis Norwegiæ, Sueciæ et Gociæ propinqui, adeo regna ipsa, præsertim Norwegiæ prædictum sibi vicinius, es de gentes christocolas, in eodem per rapinas, incendia,

strages varias, captiones, incarcerationes, depopulationes et tam locorum sacrorum, quam aliorum dirutiones et alios, incursus hostiles multiplices hactenus, etc.

(51) Ce traité a été copié par Wisching, dans les archives danoises, et imprimé dans Histor. Magaz. t. III, p. 177. *Baisèrent la Croix*, au nom de la ville de Novgorod, l'archevêque Moïse, le possadnik Barthélemi et le tyssiatchsky Eustache (Borgravius *Olphormoy et dux Astaphius*), dont il est aussi fait mention dans nos chroniques de ce temps (*V.* la chronique de Novgorod, p. 178 et 179). Les passages suivans sont dignes de remarque : « Dans le rétablissement de nos anciennes » frontières, nous (les Novgorodiens) mettons notre con- » fiance en Dieu et dans la conscience du roi Magnus.... » Les hôtes ou marchands norvégiens peuvent librement » voyager à Novgorod et à Sanlok (Sanlöcke) duquel lieu » les habitans participent à cette paix..... Le traducteur » du traité fut Wernkin.... Écrit à Novgorod, l'an 1326, » le 3 de juin. »

Dans la chron. de Novgorod : « Pendant le même » hiver (de l'année 1337), les Karéliens, réunis aux Al- » lemands, battirent les Russes, et tuèrent beaucoup de » marchands de Novgorod et de Ladoga, ainsi que des » chrétiens qui habitaient dans la Karélie ; ils se reti- » rèrent dans la petite ville allemande, où ils massacrèrent » ensuite beaucoup de chrétiens. — Pendant le même » printemps (de l'an 1338), les Novgorodiens marchèrent » sur la Néva avec le possadnik Théodore ; ils se tinrent » sous Orekhof, tandis que leurs ambassadeurs négo- » ciaient avec le voïévode allemand, Sten : il n'y eut » point de paix conclue ; mais, sans autre résultat, les » Novgorodiens s'en revinrent dans leur ville. Les Al-

» lemands guerroyèrent beaucoup avec les Karéliens sur les
» bords du lac Onéga ; enfin, ils brûlèrent Ladoga, ayant
» chassé les habitans du faubourg ; mais ils ne prirent
» point la ville. Ensuite les braves de Novgorod se mirent
» en campagne avec des voïévodes, et ravagèrent les
» environs de Gorodetz (Wibourg) ; ils dévastèrent une
» grande partie de leur pays, et revinrent tous sains et
» saufs. »

(52) « Dans la même année (1339), le 23 du mois de
» juillet, le prince André Mstislavitch de Kozelsk fut tué
» par son neveu, le malheureux Basile..... »

» Le roi envoya (Tovloubey) avec des troupes vers
» Smolensk ; le prince Jean Korotopol de Rezan était
» avec lui ; ils arrivèrent à Péréiaslavle de Rezan, alors
» que le prince Alexandre Michaïlovitch de Pronsk se
» rendait près du khan avec le tribut : Korotopol, l'ayant
» rencontré, se saisit de lui et le pilla ; il l'amena dans
» Péréiaslavle, où le prince Alexandre fut tué par son
» frère. » (Le prince Tcherbatof écrit qu'Alexandre Michaïlovitch était fils de *Kir* Michel de Pronsk, contemporain de Vsevolod III (dans ce cas Alexandre aurait eu environ cent trente ans !).... « Dans le même hiver,
» les séditieux habitans de Briansk, réunis en conseil
» public, tuèrent le prince Gleb Sviatoslavitch, le 6 de
» décembre ; le métropolitain Théognoste qui se trouvait
» alors dans cette ville de Briansk ne put les arrêter. »
Ce Gleb Sviatoslavitch devait être fils de Sviatoslaf Glebovitch (oublié ici par Tcherbatof) et cousin-germain de Jean Alexandrovitch de Smolensk. Dmitri régnait à Briansk.

« En l'an 6841 (1333) le grand prince bâtit, à Moscou, l'église en brique de St.-Michel archange, qui fut

commencée et achevée dans la même année, et bénie par le métropolitain Théognoste, le 20 de septembre. » Le père, et Georges frère de Jean, furent, suivant le récit du même annaliste, inhumés dans une église de St.-Michel, mais construite en bois. Plus loin : « En l'année » 6837 (1329), le 21 de mai, fut fondée, à Moscou, » l'église, en pierre, sous l'invocation de S. Jean Lest-» vitchnik (dans la chronique de Nicon : *laquelle est sous* » *les cloches*) ; la même année elle fut achevée, et bénie » le 1er. de septembre. » A sa place se trouve le fameux clocher de Jean-le-Grand.

Les chroniques marquent que c'est le 25 de novembre 1339 que furent commencées les fortifications en bois de la ville de Moscou, et qu'elles furent terminées au printemps, pendant le grand carême. — Dans la chronique de Troïtski, il est dit qu'un incendie brûla la forteresse de *Kremnik* à Moscou, le 3 de mai 1331. Conséquemment le nom du Kremlin n'est point tatar, mais vient de krémen (caillou, pierre à feu) : on appelait Diétinets, une citadelle ou fort dans l'intérieur, du nom des Dietski ou Otroks (*V.* le Ier volume de cette histoire) chargés de sa défense. — Le second incendie arriva en l'année 1337, le 13 de juin ; il y eut dix-huit églises de consumées par les flammes.

Au sujet de la famine, qui précéda de quelques années ce second incendie du Kremlin, la chronique de Troïtski dit : » Dans l'année 6840 (1332), il y eut une grande » disette dans le pays de Russie et pénurie de toute » espèce de grain ; on appela cette famine le *seigle* » *poussé ;* » probablement parce que les pluies avaient fait germer le seigle.

(53) C'est ainsi que s'exprime le diacre Timothée Ka-

ménévitch, dans l'ouvrage sur les antiquités de la Russie, écrit de sa propre main, et conservé dans la bibliothèque du synode, n°. 529, liv. I, t. II, feuillet 517) : « A l'embouchure de la fameuse rivière de Mologa, il y avait de grandes foires, depuis une haute antiquité jusques sous le règne du redoutable *hospodar* Basile, fils de Basile-le-Sombre, qui, par le droit de sa puissance monarchique, réprima les brigandages dans toute l'étendue de la Russie..... Il y arrivait, pour le commerce, des marchands de tous les États d'Allemagne, de la Pologne, de la Lithuanie, des provinces grecques et romaines, on dit même de la Perse et des autres pays. Ils déposaient leurs marchandises précieuses dans les nombreux magasins du faubourg des *Esclaves*, situé à l'embouchure de la rivière.... La quantité des vaisseaux et autres bâtimens était si grande qu'on arrivait à la prairie de la Mologa, à travers la rivière et le Volga, sans se servir de bateaux de passage. Cette prairie, vaste et superbe, avait sept verstes de tour. Il se trouvait alors, à ce marché, soixante-dix auberges, où l'on vendait du vin et des boissons de toutes les espèces. On recueillait, en argent, cent quatre-vingts pouds (sept mille deux cents livres russes) pesant, et plus, pour le trésor du grand prince, à la douane de cette foire, qui durait pendant quatre mois sans interruption. A présent, le commerce a pris un autre cours : cette grande foire s'est partagée en plusieurs autres, telles que la célèbre foire d'Archangel, celle de Makharief, de Novgorod, etc. »

Kaménévitch écrivait en 1699, d'après la tradition. Il était moscovite de naissance, et demeurait à Ouglitch. Herberstein (Rer. Moscov. Comment. p. 42 et 57) fait aussi mention de la fameuse foire de Mologa. (*Voyez* le t. Ier de cette histoire, note 367.)

(54) Dans la généalogie des Godounofs, il est dit que Zacharie quitta la horde sous le métropolitain Théognoste, et qu'il fut baptisé par le métropolitain Pierre : mais Pierre n'existait plus lorsque Théognoste arriva en Russie. — Dans les *livres de généalogie*, on lit : « Théodore Bia-» kont vint de Tchernigof auprès du grand prince Jean » Danielovitch, dont il fut un des boyards, et il eut l'ad-» ministration de Moscou ; il avait cinq fils : l'aîné Alexis-» le-Thaumaturge, etc. » Cela est inexact : ce seigneur était déjà à Moscou du temps du père de Jean. (*V.* le *livre des degrés*, t. I, p. 444.)

Dans la chronique des archives de Rostof, feuill. 310 et 312 : « La même année (1332), sur l'invitation du » grand prince Jean, arriva à sa cour, pour être à son » service, un grand des familles nobles de Kief, Rodion » Nestorovitch, avec son fils Jean, accompagné de dix-» sept cents personnes, tant fils de princes et de boyards » que gens de sa maison. Le grand prince le reçut avec » joie, lui donna le commandement de Moscou, l'éleva » au premier rang, et lui fit don de la moitié du Volok » Lamski ; l'autre moitié appartenait à Novgorod. Au » bout de la première année, il renvoya le possadnik » novgorodien Mikoula, et il réduisit tout le Volok sous » la puissance du grand prince, qui lui donna les villages » à quinze verstes autour de la rivière Voskhodnia. Le » boliar Akinthe Gavrilovitch était alors à Moscou ; ne » voulant point être classé comme subalterne de Rodion, il » s'enfuit à Tver avec ses enfans et petits enfans ; il laissa dans » sa maison le plus jeune de ses petits-fils, que l'on trouva » dans la chambre des domestiques (tchéliadnia), car il » n'y avait que trois jours qu'il était né ; c'est pourquoi on » l'appela Michel Tchéliadnia..... La même année (1333),

» le prince de Tver enleva au grand prince le baillliage
» de Vioulki dépendant la ville de *Péréiaslavle*, d'après
» l'instigation et les conseils d'Akinthe..... La même
» année (1337), Akinthe ayant amené beaucoup de
» troupes contre le grand prince, sous Péréiaslavle, il fit
» le siége de la ville où Jean était alors avec la princesse;
» cette ville était petite et mal fortifiée. Akinthe resta
» trois jours en position, ce qui empêcha le grand prince
» de rassembler des troupes. Le quatrième jour, Rodion,
» parvenu à s'approcher avec des forces, envoya vers le
» grand prince deux de ses fidèles serviteurs, qui péné-
» trèrent de nuit dans la ville à travers les régimens
» tvériens. Ils annoncèrent que Rodion était arrivé et se
» tenait à cinq verstes de la ville, avec sa suite et d'autres
» troupes en petit nombre.... Alors Jean, gardant près
» de lui un des serviteurs de Rodion, renvoya à l'instant
» l'autre vers son maître pour lui ordonner de prendre les
» armes, et de tomber par derrière sur les Tvériens. Jean
» fit sortir, de grand matin, toute sa *cour*.... On se mit
» en mouvement, et Rodion arriva à temps pour sur-
» prendre les Tvériens : le combat fut rude; Dieu pro-
» tégea le grand prince.... Rodion tua de sa main Akinthe
» lui-même; ayant mis sa tête au bout d'une pique, il
» l'apporta à Jean et lui dit : *voici*, *seigneur*, *la tête d'un*
» *traître et de mon ennemi*. Le grand prince, en com-
» blant son boyard de biens et d'honneurs, lui conféra
» pour toujours le commandement en chef de ses troupes.»
Cette histoire est d'insertion moderne dans la chronique de Rostof. Le combat avec Akinthe sous la ville de Péréiaslavle eut lieu, non en 1337, mais en 1304 (*V*. le commencement du VII[e] chapitre). Jean n'était pas encore grand prince alors; et en 1339, sa femme n'était déjà plus. Mais l'évê-

nement principal est vraisemblable, et les Kvachnins, descendans de Rodion, en donnent la description dans la requête présentée par eux, en 1576, au tzar Jean Vassiliévitch; ils y disent aussi qu'Akinthe s'enfuit de chez Jean Kalita, pour se rendre auprès du prince Michel Yaroslavitch de Tver (tué en 1319). Cette requête se trouve aux archives du collége des affaires étrangères, parmi les manuscrits de la collection de Miller, dans le portefeuille ayant pour titre : *Anciens renseignemens diplomatiques*, n°. 13.

(55) « Pendant le même hiver (de l'année 6839), le » 1er. de mars, décéda la *grande princesse*, nommée Hé- » lène, qui s'était faite religieuse; elle fut inhumée dans » l'église de Saint-Sauveur. » Ce testament (imprimé dans la collection des actes du gouvernement, t. Ier, p. 31) a été écrit en 1328 ou 1331 (*V.* la chronique de Voskressenski, t. II, p. 302 et 306), c'est-à-dire, avant la mort d'Hélène, mais lorsque Jean occupait déjà le trône de la grande principauté : car, sur le sceau d'argent doré, qui y est attaché, est l'inscription suivante : « *Sceau du grand prince Jean.* » — Ici on emploie, pour la première fois, le mot *diak* dans le sens de secrétaire. Chez les Grecs l'expression *diakonos*, chez les Scandinaves *diackne*, signifiait un domestique, un écolier.

(56) Dmitri Donskoï dit dans son testament : « Avec » ma bénédiction j'accorde Galitch à mon fils Youry. — » Biélozéro à mon fils André. — Et Ougletché à mon » fils Pierre; ces trois villes acquises par mon père. » (*V.* l'*ancienne bibl. russe*, t. I, p. 103.) — Constantin de Gallicie était frère germain d'Alexandre Nevski. — En 1339, le prince Roman Michaïlovitch Bélozerski, encore indépendant alors, fit le voyage de la horde avec Alexandre de Tver.

Je possède l'ouvrage ayant pour titre : l'Annaliste du Couvent Voskressenski de Sol, où se trouvent, entre autres, les événemens qui suivent : « En 1332, tous les » princes russes quittèrent la horde, et le prince Siméon » Ivanovitch eut pour apanage Kostroma avec Galitch. Le » prince Siméon mourut au bout de l'année : son fils » Théodore prit Galitch, et son autre fils André Kostroma. » Ce dernier épousa la fille du prince Nicetas Ivanovitch » Baiboroda Vetloujski. Les deux frères ayant eu de la mé» sintelligence entre eux, choisirent pour arbitres le grand » prince de Kief et celui de Moscou qui aimait le prince » Théodore. Dans le même temps, Daniel, abbé du couvent » de Petcherski, revint de Jérusalem et donna son disciple » Athanase au prince Théodore. Au milieu des vastes forêts » près le lac des Tchoudes, sur le bord de la Kostroma, où » Gabriel, tvérien de distinction, vivait en hermite, ils » bâtirent une magnifique église et le monastère de Vos» kressénié. C'est là que le prince Théodore termina ses » jours, sous l'habit religieux, laissant un fils du nom » d'André. Les princes André Siméonovitch et Nicetas » Ivanovitch Vetloujski lui firent la guerre, ayant pris à » leur solde des Tchérémisses, des Nogaïs, des troupes de » Kazan, et aidés des neveux du prince de Khlynof. En » 1375, ils dévastèrent le couvent de Voskressenki, tuèrent » les moines, etc. » C'est un conte moderne. Les princes de Gallicie, après Constantin Yaroslavitch, furent son fils David, son petit-fils Jean, son arrière petit-fils Dmitri, qui en fut chassé par Dmitri Donskoï : ces princes Siméon, Théodore et André, n'ont pas plus existé que ceux de Vétlouga et de Khlynof; ensuite les princes de Gallicie ne pouvaient être jugés à Kief à cette époque.

(37) Cette ordonnance d'immunités n'a été imprimée nulle part.

Il y eut, en Russie, un grand nombre d'incendies, sous le règne du grand prince Jean Kalita. En 1338, il y eut une inondation du Volkhof qui fit de grands dommages à Novgorod, dégrada considérablement le grand pont, et en emporta un autre. De mémoire d'homme le Volkhof n'avait été aussi élevé. Ce fut par les ordres et avec les gens de l'archevêque Basile, que le mal fut réparé et le pont refait à neuf.

(58) *Voyez* Eckardt, *Corp. Hist. medii ævi*, t. I. *Chronica Joanni Witoduran*. p. 1862. Narousch. Hist. narod. Polsk., t. V, p. 411 : « Causam adventus horum » paganorum (des Tatars en Pologne, en l'année 1341) » aliqui aliter assignant, dicentes, quod imperator Tar- » tarorum duos paganos breviter ante ista tempora reges » satis idoneos Ruthenis præfecerat, quibus successive ab » eis per venenum extinctis, procuravit eis christianum » latinum (c'est-à-dire Boleslas de Masovie...) qui dum » regni gubernacula per plura annorum curricula strenue » gessisset, tandem cum numerum et ritum Latinorum » illìc multiplicâsset, et hoc Ruthenis displicuisset, illum » intoxicabant per venenum tam fortem, quod dissiliit in » plures partes. »

La mère de Boleslas était fille de Lef Daniélovitch, selon Strikofski, et sa sœur, suivant Simorowicz ; ce qui n'est nullement probable : car, Troïden, père de Boleslas, était né après l'année 1279, et Daniel est mort en 1266 (*V*. Narousch. Hist. norod. Polsk. t. V, p. 42). L'archidiacre de Gnesne est beaucoup plus croyable (*Voyez* sa chronique, dans *Sommersberg, scriptoribus*, t. II, p. 97) ; cet écrivain contemporain s'exprime ainsi : *Post (coronationem Casimiri, an.* 1333) *non multo tempore mortuo magnifico principe Casimiro, dicto Georgio, totius*

regni Russiæ duce, Troidem dux Masoviæ (il faut lire : *Boleslaus, Troydeni filius*) *qui avunculo suo in ducato Russiæ successerat, veneno per Ruthenos intoxicatus interierat.* Conséquemment Boleslas était né d'une sœur de Georges, et, comme il paraît, était fille d'André ; Georges, outre son nom chrétien, pouvait encore s'appeler du nom slave de Casimir. Simorowicz dit encore que la femme de Lubart était fille de Daniel ; et Dlougosch, confondant d'une manière extraordinaire, prétend (l. IX, p. 1057) que la femme de Troïden était russe et fille de Gédimin ; que Boleslas, décédé en 1339, hérita de la Gallicie, après la mort de son oncle Lubart, qui, cependant, régnait encore à Vladimir et à Loutsk, en 1349 (Dlougoch, l. IX, p. 1087).

En parlant des conditions d'après lesquelles les citoyens de Lvof se soumirent à Boleslas, Simorowicz écrit, dans son *Triplici Leopoli :* « Sola Leopolis à commilitonibus » Leonis, Tartaris, Saracenis (Arabes), Armenis, cæ- » terisque stipatoribus principis mascule defensa, pere- » grinis dominis (aux Masoviens) portas clausit, nec » nisi pactis initis patefecit, ut nimirum Boleslaus, titulo » ducis Russiæ in se sumpto, urbanam multitudinem » indemnem ac immunem suis legibus et ritibus vivere » permittet, à cimeliarcho ducali, velut re sacrâ, manus » cohiberet, nihilque in publicum sine comitiis centu- » rialis ageret. Hujus modi sponsionibus vinctus, Bo- » leslaus Leopolim recepit. »

Sur les violences exercées par Boleslas, en Gallicie (*V.* Dlougosch, Hist. Polon., l. IX, p. 1058). Le pape Jean, ayant été informé du dessein de ce prince d'adopter la religion romaine, écrivit, dès l'année 1327, à son parent, le roi de Pologne, afin que, par ses instructions paternel-

les, il affermît Boleslas dans des intentions aussi salutaires. (Rainald. Annal. eccl. t. XV, c. 1327, n°. 49) : « Cum » itaque, sicut exultatione prægrandi nuper audivimus, » nobilis vir *Boleslaus, dux Russiæ*, pronepos tuus, qui » ex ritûs imitatione Græcorum ab universalis sanctæ ro- » manæ matris Ecclesiæ unione dividitur, Spiritum, » Domino aspirante, conceperit ad unitatem ipsius Eccle- » siæ redeundi, nec bene conveniat, ut ex tuæ, quod » absit, degeneratione prosapiæ arbor discrepet à radice, » rogamus excellenciam regiam, quantum affectuosè » possumus, et hortamur te nihilominus in remissionem » peccaminum obsecrantes, quatenus præfatum ducem, » cui super hoc per alias nostras literas scribimus, quod » relicto huiusmodi ritu erroneo redeat seu veniat in » suæ salutis præmium ad ipsius Ecclesiæ unitatem, pa- » ternis et salubribus inducere monitis non omittas. » — Le pape donne le nom de prince *russe* à Boleslas : apparemment que, sous son oncle Georges, il avait un apanage quelconque en Gallicie ou en Volhynie.

Au sujet de la conquête de la Gallicie, par Casimir, gendre de Gédimin, en l'année 1339, Dlougosch écrit (liv. IX, p. 1058) : « Rex castris et civitatis Leopoliensi » potitus, plura antiquorum Russiæ principum, magni » valoris in auro, argento, gemmis, lapidibusque cle- » nodia et deposita, illic reperiens, inter quæ duas cruces » aureas, notabili portione ligni Dominici insignes, duo- que diademata, lapides et graves censu uniones ha- » bentia, tunica et sella auro et gemmis superba, mons- » trabantur, in suum redegit ærarium. »

Pour le traité du roi de Pologne avec les princes de Lithuanie, *voyez* Kromer, liv. XII, p. 204. Ils convinrent alors des deux côtés, qu'en cas de mésintelligence, ils re-

courraient à l'arbitrage du roi de Hongrie. Kromer a vu ce traité dans les archives royales.

(59) « Et dans la cathédrale de Notre-Dame, à Vladi-» mir, le grand prince s'assit sur le trône de la grande » principauté de toute la Russie. » — L'acte qui contient les conventions des fils de Jean Kalita, est conservé aux archives, sous le n°. 3; mais il est dans un tel état de délabrement, que beaucoup de mots sont illisibles, surtout vers le milieu. (*Voyez* le Recueil des Actes du Gouvernement, t. I, p. 35.) Il y est dit : « Nous avons fait » serment entre nous, près du cercueil de notre père, en » baisant la croix, d'être toujours unis jusqu'à la mort, » et d'avoir notre frère aîné pour souverain, à la place de » notre père... Pour le droit d'aînesse que nous lui avons » cédé, il aura la moitié du revenu des douanes... Les » deux cadets auront l'autre moitié. » Plus loin il est dit qu'en cas de mort d'un des frères, sa veuve et ses enfans héritent de ses biens; qu'en général, les princes jugent eux-mêmes les boyards et les gens de Moscou, mais que, dans les autres villes, ce sont les gouverneurs ou intendans; que les boyards de Siméon ne doivent point acheter de villages dans les apanages de ses frères, ni les boyards de ces princes, dans l'apanage de Siméon. Plus loin : « Lorsqu'il faudra que moi (Siméon) je monte à » cheval, vous vous mettrez en campagne avec moi; s'il » arrive que je n'y aille point moi-même et que je » vous y envoie, *vous monterez à cheval* sans désobéis-» sance..... Les boyards et les gens libres continuent de » jouir de la faculté de quitter notre service pour entrer » à celui du grand prince, et réciproquement, sans qu'on » puisse les retenir. Quant à Alexis Pétrovitch, complice » de la révolte contre le grand prince, nous (le prince

» Jean et le prince André) refusons de le recevoir, ainsi » que ses enfans..... Le grand prince a tout pouvoir sur » lui, sur sa femme et sur ses enfans; et il ne pourra l'ad- » mettre parmi ses boyards. Quant à moi (le prince Jean), » de ce que j'ai reçu du grand prince, des biens d'Alexis, » je ne pourrai rien donner à celui-ci, ni à sa femme, » ni à ses enfans, ni les aider en quoi que ce soit. *Sur » tout quoi, nous avons baisé la croix entre nous, près » du cercueil paternel, par amour pour la vérité.* En » présence de Pierre, archimandrite de Moscou; Philé- » mon, archimandrite de Péréiaslavle, Basile.... Tys- » siatssky, Michel Alexandrovitch..... »

Cette pièce est la plus ancienne de celles écrites sur papier.

(60) Dans la chronique de Novgorod: « Le prince Siméon » envoya lever les impôts à Torjek, et on commença à » agir avec violence. Les habitans adressèrent leurs hum- » bles réclamations à Novgorod, en même temps qu'ils » faisaient partir des troupes qui se saisirent des inten- » dans du prince, des receveurs des impôts, de leurs » femmes et de leurs enfans; ils les retinrent durant un » mois, dans les fers, à Torjek, pendant qu'on fortifiait » la ville; mais, avant cela, ils avaient envoyé leurs plain- » tes au prince Côme de Preydislavle..... » Plus loin: « Lorsque les habitans de Torjek virent que les troupes » auxiliaires de Novgorod n'arrivaient pas, la populace se » souleva contre les boyards, en disant: *Pourquoi avez- » vous appelé les Novgorodiens et arrêté les gens du » prince? Il y a de quoi nous perdre tous.* Ils s'armèrent » aussitôt, firent rendre la liberté aux délégués du prince, » aux receveurs des impôts et à leurs femmes, puis ils » chassèrent les Novgorodiens. Les boyards prirent la

» fuite, abandonnant tout pour sauver leur vie. On dé-
» vasta leurs villages et le petit-fils de Siméon fut tué
» dans l'assemblée publique. » Dans la chronique de Troïtzki : « Dans le même hiver il y eut à Moscou un
» congrès de tous les princes russes. Le grand prince
» Siméon marcha avec son armée contre Torjek, où il
» leva la capitation sur le bas peuple. Il était accompa-
» gné de son frère Jean, de Constantin de Souzdal, de
» Constantin de Rostof, de Basile d'Yaroslavle, de tous
» les princes et du métropolitain Théognoste. »

Tatitschef imagine un discours qui, selon lui, fut prononcé par Siméon dans l'assemblée des princes, sur la nécessité de la soumission au grand prince, etc. On lit dans la chronique de Novgorod : « L'archevêque, le tis-
» siatsky Abraham et quelques boyards, ayant été dépu-
» tés vers le prince, la paix fut conclue conformément
» aux anciens traités et *aux droits de Novgorod.* On
» baisa la croix, et l'intendant du prince envoyé dans
» la ville, reçut la contribution des bailliages avec mille
» roubles imposés sur les habitans de Torjek. » Dans la chronique de Rostof : « On paya au grand prince la
» contribution de tous les bailliages novgorodiens, et
» mille roubles imposés sur Torjek. » L'ordonnance de Basile-le-Sombre explique de quelle nature était ce tribut levé sur le menu peuple.

(61) On lit dans la chronique Troïtzki : « Le 1er. oc-
» tobre du même automne, Olgerd marcha lui-même
» avec son armée contre Mojaïsk, et Roujota fut tué. » Avant cette époque, Mojaïsk était sous la dépendance de Smolensk. La chronique de Nicon rapporte que les Lithuaniens s'emparèrent de Tichinof. (*Voyez* la chronique de Novgorod, année 6849.) Faute d'avoir puisé

aux bonnes sources, Strikofsky fait mourir Gédimin dès 1329, par suite d'un coup de fusil reçu sous les murs de Fridbourg. Dlougosch écrit que Gédimin donna Kernof et Slonin à Montovid ou Montvil; Pinsk à Narimant; Kref à Olgerd (outre Vitebsk, héritage de sa femme.) Vilna, capitale de ses États, avec la dignité de grand duc, à Eunouty; Troki, à Kestouti; Novogrodok, à Koriad; Lubart demeura souverain de la Volhynie, héritage de sa femme. (Hist. Pol., lib. X, p. 60.)

Dans nos chroniques, « Olgerd surpassa tous ses frères » en puissance et en dignité, parce que ne buvant ni hy- » dromel, ni vin, ni bière, ni kvasse, et conservant une » grande tempérance, il put acquérir de hautes connais- » sances et fortifier son âme. Il parvint de cette manière » à réunir de grands moyens, avec lesquels il fit la con- » quête d'une vaste étendue de pays. Sa puissance était » plus considérable que celle d'aucun de ses frères, de » son père ou de son grand-père. »

(62) (Raïnald. Annal. Eccles., ann. 1338, n°. 74, 75, et ann. 1340, n°. 75.) Les princes Alains écrivent au pape : « *Hoc autem sanctitati vestræ sit notum, quod* » *longo tempore fuimus informati in fide catholicâ, et sa-* » *lubriter gubernati et consolati plurimum per legatum* » *vestrum, frater Jonnem Valentem, qui tamen mortuus* » *est ante octo annos, in quibus fuimus sine gubernatore* » *et sine spirituali consolatione.* » Le pape Benoît, dans sa lettre au khan, s'exprime ainsi : « (*Magnifico prin-* » *cipi Usbech, imperatori Tartarorum*) *lætanter et be-* » *nigne recepimus dilectos filios, nobiles viros, Petronum* » *de Lorto, olim dominum de Capha, et Albertum, ejus* » *socium, fidei catholicæ professores, magnificentiæ tuæ* » *nuncios, una cum dilecto. Filio Helym de Ungaria,* » *ordinis fratrum minorum nuncio viri egregii ducis Thy-*

» *nibec, primogeniti tui, ad nostram præsentiam desti-*
» *natos.. .. de encaeniis pro parte tuâ et ejusdem inclyti*
» *primogeniti, ac illustris imperatricis, consortis tuæ,*
» *nobis per memoratos nuncias præsentatis, et à nobis gra-*
» *tanter mittentium consideratione receptis, excellentiæ*
» *tuæ, referimus gratiarum uberes actiones, etc.* »

Dans la chronique de Troïtzki : « Dans le même au-
» tomne (en 1341), le khan Ozbiak (Usbeck) mourut,
» et Tchanibeck devint son successeur ; il tua son frère
» cadet, Khidyrbeck..... En l'année 6850 (1342), Tcha-
» nibeck fit périr son frère aîné, Tinbeck, et monta sur
» le trône. » Dans la chronique de Nicon, il est dit que Tinbeck hérita de la monarchie, et qu'il fit ensuite mourir Tchanibeck. — Outre Siméon, qui fit alors le voyage de la horde, Constantin de Souzdal, Constantin de Rostof, et Basile d'Yaroslavle s'y rendirent aussi. — Dans la chronique de Rostof : « Le même hiver, pendant le
» grand carême, le métropolitain Théognoste arriva de la
» horde à Moscou, après avoir beaucoup souffert. Par
» suite des calomnies dirigées contre lui, le khan l'avait
» fait arrêter; on le tourmentait, en lui disant : *paie*
» *le tribut annuel.* Mais il s'y refusa et remit les six cents
» roubles promis. » Dans la chronique de Nicon : « Cer-
» tains Russes calomnièrent Théognoste, comme s'il
» avait de gros revenus et beaucoup d'or et d'argent. »
Il est probable que c'est alors que Théognoste reçut de Taïdula, femme du khan, l'édit suivant. (Voyez l'*ancienne Bibliothèque russe, t. VI, p.* 19.) « Par ordre de
» Tchanibeck, Taïdula aux princes de la horde, des
» camps, etc...... Depuis long-temps le clergé russe
» est exempt de tout tribut. C'est ainsi que le khan a
» récompensé Théognoste, métropolitain, et lui a accordé
» un édit avec le timbre écarlate. »

(63) Dans la chronique de Pskof : « En l'an 6849 » (1341), les Allemands tuèrent en Letgalie, dans le » village d'Opotchna, cinq ambassadeurs pskoviens, en » pleine paix. Ensuite les Pskoviens s'étant mis en cam- » pagne, le 21 de décembre, ravagèrent la Letgalie, » commandés par le prince Alexandre Vsevolodovitch, » alors régnant sur la principauté de Pskof ; le prince » Alexandre, après avoir tiré vengeance des Allemands, » eut à se plaindre des Pskoviens, et les abandonna ; » ceux-ci allèrent lui offrir leurs soumissions jusqu'à » l'église de *S. Pantéléïmon*, et lui envoyèrent des dé- » putés jusqu'à Novgorod ; il ne voulut pas les entendre : » alors les Pskoviens s'adressèrent à Novgorod, pour ob- » tenir un gouverneur et du secours. — Mais on ne leur » accorda ni l'un ni l'autre. Les Allemands fondèrent » une nouvelle ville sur la rivière de Pivja, territoire de » Pskof ; les Pskoviens ayant passé la Narva, prirent le » faubourg de Rougodif. . . . . »

Le prince Alexandre dont il est ici question, reçut, dit la même chronique, le nom d'Youri, au baptême : il était fils de Lazare.

Pour la ville de Neuhausen, actuellement simple village, *voyez* Hadebusch Liefländ. Jahrbüch., part. I, p. 520. — Pour Narva, *voyez* Kelchen Liefl. Gesch., p. 66. Partout, dans nos anciennes chroniques, Narva est appelé Rougodif.

(64) Le premier grand incendie de Novgorod eut lieu en 1340, le 7 de juin. « Le mardi de la semaine de la » Trinité, le feu commença dans la rue Rozvaja, dans » le champ derrière Saint-Théodore, brûla le quartier » nérévien jusqu'à Saint-Jacques, d'où il s'étendit dans » la rue voisine, et de là dans la ville, consuma le palais

» archi-épiscopal, l'église de Sainte-Sophie, et le quar-
» tier Lioudin jusqu'à Saint-Alexis, et la rue de Prusse.
» Cet incendie, augmenté par un ouragan, était si ter-
» rible, que chacun croyait toucher à sa fin; le vent
» poussait les flammes jusque sur le Volkhof, où se
» noyèrent beaucoup d'habitans; le feu gagna l'autre rive
» du fleuve, et jusqu'aux vêpres, il dévora tout ce côté
» depuis le ruisseau de Théodore dans le quartier sla-
» von jusqu'à la campagne. C'était à qui transporterait
» ses meubles dans les champs, dans les jardins, sur
» la digue, dans les barques ou dans des bateaux :
» des misérables osaient piller ces débris; quelques per-
» sonnes furent tuées sur leurs marchandises, et même
» dans les saintes églises, que tout chrétien doit respecter
» plutôt que son propre bien..... L'église des Quarante-
» Martyrs, ornée de tableaux, de tentures et d'autres
» ouvrages précieux, fut entièrement pillée; les brigands
» s'opposèrent à ce que l'on mît en sûreté les images
» et les livres; ils arrachaient tout par morceaux, et
» tuèrent deux gardiens. A l'église Notre-Dame-du-
» Marché, le curé fut brûlé, d'autres disent tué sur les
» effets, puisque l'église fut consumée en entier avec ce
» qu'elle contenait, sans que le feu ait atteint un seul
» de ses cheveux..... A Saint-Piatnitsa le gardien fut
» consumé avec son fils, et l'église s'écroula, ainsi
» qu'une autre des saints martyrs Boris et Gleb, sur le
» Podol. Beaucoup de monde périt dans les flammes;
» le grand pont brûla jusqu'au niveau de l'eau; il
» fut impossible de sauver les tableaux de l'église de
» Sainte Sophie..... » — « La même année (1342), un
» incendie se manifesta à Novgorod : il s'étendit le long
» du quai jusqu'à la digue, et dans la ville jusqu'à l'église

» des Quarante-Martyrs, et celle de Saint-Côme et Saint-» Damien ; trois églises furent consumées : celles de Saint-» Nicolas et de Saint-Jacques, bâties en briques ; dans » celle-ci, le gardien Essip Davidovitch fut dévoré par les » flammes ; la troisième était celle de Saint-Georges. Les » habitans épouvantés n'osaient plus demeurer dans la » ville..... » — « Un incendie éclata dans le quartier » slavon (en 1347) et consuma tout, depuis la maison » de Siméon Bieskof jusqu'à la rue Poutnaia..... » — « La veille du jour de l'anniversaire de S. Jean l'évan-» géliste (en 1348), le feu commença pendant la nuit, » dans la rue Yalossova, qui ne brûla pas entièrement, » non plus que la rue Dobrynina ; mais celle de Prusse » fut presque entièrement consumée, et l'église de Notre-» Dame fut complètement la proie des flammes ; quatre » églises en bois furent consumées..... »

Plus loin : « Alors (en l'an 1340) des braves partirent » pour aller assiéger Oustiougue qu'ils brûlèrent..... » Il est fait ici mention d'Oustiougne pour la première fois : elle appartenait aux princes de Biélozéro qui dépendaient alors du grand prince.

Plus loin : « Le possadnik Barthélemi mourut (dans » l'année 1342), et l'archevêque Basile le plaça dans le » tombeau de son père à l'église des Quarante-Martyrs : » Luc, fils de Barthélemi, rassembla une bande de mau-» vais sujets, et alla au-delà du Volok, sur la Dvina, où » il bâtit la petite ville d'Orletz ; ayant réuni les Emt-» siens (non les Yames ou Yemes, mais ceux qui habi-» taient sur les bords de la rivière Emtsa), il ravagea » tous les villages le long de la Dvina, tandis que son fils » Ontsifor marchait vers la Vaga. Luc s'étant mis en » campagne avec deux cents hommes, fut tué par les

» habitans du pays. La nouvelle en vint à Novgorod. » Les gens du bas peuple se soulevèrent contre Ondrechka, » et contre le possadnik Théodore Danilof. — Ils pillèrent » leurs maisons et leurs campagnes ; quant à Théodore » et à Ondrechka, ils s'enfuirent dans la petite ville de » Koporié, où ils demeurèrent tout l'hiver jusqu'au grand » carême. Ontsifor arriva à Novgorod et porta plainte » contre Théodore et Ondrechka : *Ils ont*, dit-il, *fait* » *tuer mon père*. Le métropolitain et les magistrats en- » voyèrent l'archimandrite Essip avec des boyards, à » Koporié, pour sommer Théodore et Ondrechka de com- » paraître à Novgorod, où, étant arrivés, ils dirent : » *Nous sommes innocens du crime dont on nous accuse.* » Ontsifor sonna l'assemblée à Sainte-Sophie, en même » temps que, de leur côté, Théodore et Ondrechka ras- » semblaient le peuple au palais d'Yaroslaf. Ontsifor » envoya le métropolitain à l'assemblée..... Cela se fit » le matin, et l'après midi la ville entière prit les » armes, chaque parti de son côté ; cependant l'arche- » vêque, aidé du gouverneur Boris, parvint à rétablir la » paix. »

(65) Sur ce prince Eustache voyez plus haut, à l'année 1323. — Pour cette guerre voyez Russow, Kelch et Arnt environ l'an 1345. Dans la chronique des archives de Pskof : « En l'année 6851 (1343), le 26 de mai, les ha- » bitans de Pskof, réunis à ceux d'Izborsk, ayant à leur » tête le prince Jean, le prince Eustache d'Isborsk et le » possadnik Volodcha, prirent toute la province et allèrent » dévaster les contrées allemandes ; ils firent la guerre » pendant cinq jours et cinq nuits sans descendre de » cheval, et arrivèrent là où n'avaient jamais pénétré leurs » pères ni leurs aïeux. — Mais les Allemands se mirent à

» leur poursuite, et les atteignirent à peu de distance de » la nouvelle petite ville allemande..... Les Pskoviens, » après avoir dit leurs prières, et s'être fait des adieux ré- » ciproques, s'écrièrent : *Frères ! ne déshonorons point* » *nos ancêtres ; que l'idée de combattre pour la religion* » *et la patrie soutienne notre courage !*.... Le combat fut » opiniâtre ; il eut lieu le 1er juin, le jour même de la » Trinité : les Pskoviens y perdirent plusieurs généraux, » mais Dieu les protégea, et ils restèrent maîtres du » champ de bataille. Il y eut dix-sept Pskoviens de tués » à cette affaire : quelques uns s'égarèrent dans les bois » où il en périt beaucoup, et d'autres revinrent après » le combat...... Pendant lequel Roud, prêtre, étant » accouru à Izborsk, y annonça, ainsi qu'à Pskof, la perte » de l'armée. Alors les Pskoviens expédièrent sur-le-champ » en courrier à Novgorod, un prêtre chargé de dire : *Les* » *Pskoviens sont tous tués ; frères Novgorodiens, envoyez* » *en hâte du secours à Pskof, avant que les Allemands* » *ne s'en rendent maîtres*. Cependant avant de faire partir » le prêtre pour Novgorod, ils voulurent prendre de nou- » velles informations, et envoyèrent des députés, qui » arrivèrent dans Izborsk au moment où les Pskoviens » étaient sous les murs de la ville se reposant dans leur » camp. » Dans d'autres copies, il est dit que le possadnik Daniel s'enfuit aussi du combat, *après avoir coupé sa cuirasse sur lui*. Russow, dans sa chronique de Livonie, dit que les Russes voulurent étouffer les Allemands, dans Marienbourg, par la fumée et la mauvaise odeur, et qu'ils perdirent mille hommes dans une bataille contre les chevaliers. Dans la chronique de Novgorod : « Les Pskoviens, » ayant poursuivi les Allemands sous leur petite ville » neuve, sur la frontière, en tuèrent trois cents. » Dans

la chronique de Rostof : « Les Pskoviens, au nombre de
» cinq mille, se mirent en campagne, avec le prince Eus-
» tache, pour attaquer la ville de Tête-d'Ours (Odenpé);
» ils guerroyèrent pendant huit jours et atteignirent les
» Allemands sur le lac Ostretchno. — Il y eut une bataille
» dans laquelle le prince allemand Velnévitch fut tué.

(66) *Voyez* la chronique de Novgorod du prêtre Jean, année 1345, on y lit : « Ernouty se jeta par-dessus la » muraille (à Vilna); » Strikofski écrit que ce prince se sauva, les pieds nus, pendant la nuit, et qu'il eut les pieds gelés dans sa fuite ; qu'on l'atteignit et le ramena dans Vilna, où on le tint pendant quelques temps en arrestation ; que ses frères lui donnèrent ensuite Zaslaf, dans la province de Minsk, etc. Strikofski ajoute qu'il y a un autre Zaslaf en Volhynie, dont les princes tirent leur origine du prince David Yourievitch et des descendans de S. Vladimir.

Les Lithuaniens de la suite d'Ernouty se firent baptiser à Moscou en même temps que lui, suivant la chronique de Troïtski, le 23 de septembre. — Dans la chronique de Novgorod : « Le grand prince Olgerd de Lithuanie, arrivé
» avec toute sa cour, se tint sur les bords de la Chélona,
» au confluent de la Pchaga, d'où il fit dire aux Nov-
» gorodiens : *Je veux avoir une entrevue avec vous* (dans
» d'autres copies : *combattre avec vous*) : votre possadnik
» Eustache m'a insulté, il a osé m'appeler chien. Il s'est
» emparé du pays de la Chélona et de la Louga ; il a
» mis à contribution la petite ville de Porkhof et celle
» d'Opoka (dans d'autres copies : *il s'est emparé de la
» Chélona, jusqu'à Golin, et de la Louga jusqu'à Sabl*);
» il a imposé une contribution de trois cents roubles sur
» la petite ville de Porkhof. » Plus loin : « Les Novgo-

» rodiens tuèrent le possadnik dans l'assemblée, en » disant : *tu es la cause des malheurs de notre pays.* »

(67) *Voyez* la chronique de Rostof : « Dans la même » année (1347) les Novgorodiens acceptèrent la paix avec » la Lithuanie. » Conséquemment, au bout d'une année ; du moins, Olgerd, satisfait, à ce qu'il paraît, du meurtre du possadnik, sortit bientôt de la province de Novgorod, peut-être parce qu'à cette époque les Allemands venaient de lui déclarer la guerre. (*V.* Dlougosch et Miekh, chron. année 1346.) Arnt rapporte à l'an 1347, la victoire des chevaliers ; il est, en cela, d'accord avec nos annalistes, qui disent qu'Olgerd perdit quarante mille hommes sur la Strava, le 2 février : Dlougosch réduit ce nombre à vingt-deux mille. Dans la chronique de Nicon, il est dit que Narimant, fils de Gédimin, fut tué dans cette bataille. — Dlougosch écrit que le prince de Smolensk, à la tête des Lithuaniens et des Russes, fut vaincu par les chavaliers teutoniques, en l'année 1348, et qu'il périt dans la rivière avec la plus grande partie de ses troupes.

(68) *Voyez* Dalin (Gesch. des R. Schw., t. II, p. 376 et suivantes). Le père de Brigitte combattit contre Alexandre Nevski. Dans la chronique de Novgorod : « Envoyez vos » philosophes et j'enverrai les miens, afin que, réunis, ils » confèrent sur la religion ; je veux savoir quelle est la » meilleure : si c'est la vôtre, je l'adopterai ; si c'est la » nôtre, vous vous réunirez à nous.... L'archevêque Basile, » le possadnik Théodore Daniélovitch, le tyssiatssky Abra- » ham et tous les Novgorodiens, après avoir réfléchi, » répondirent, etc. » Plus loin : « Les Novgorodiens en- » voyèrent, vers Magnus, le tyssiatsski Abraham, Côme » Tverdislavle et d'autres boyards. Abraham, étant arrivé » à Orekhof, voulait, de là, se rendre auprès de Mag-

» nus ; les habitans le supplièrent de ne pas les quitter ; » alors Côme, avec les autres, alla trouver Magnus.... » Les Novgorodiens, ayant appris que le roi avait fait » marcher ses troupes sur l'Ijora, envoyèrent contre elles » une armée peu nombreuse.—Mais Dieu porta secours à » Ontsifor qui la commandait. Il tua cinq cents Allemands, » fit beaucoup de prisonniers, et punit les traîtres ; après » quoi, lui et les siens, à l'exception de trois citoyens » tués dans le combat, revinrent sains et saufs à Nov- » gorod. Le possadnik Théodore et les lieutenans du » grand prince, avec tous les habitans de la ville et des » districts de Novgorod, ceux de Torjek, quelques uns » de Pskof marchèrent vers Ladoga : ils envoyèrent dire » à Siméon : Prince, venez à notre secours pour défendre » la patrie, puisque, malgré la paix, le roi s'avance » contre nous. » Le grand prince répondit qu'il était joyeux d'aller les joindre, et, quittant aussitôt Torjek, il se mit en marche ; mais il retourna bientôt à Moscou, parce que (dit la chronique de Troïtski) des couriers, dépêchés de la horde par le khan des Tatars, l'atteignirent en chemin. — Magnus prit Orekhof, et (ajoute la chronique de Novgorod) « il retint Abraham, Côme et huit autres boyards ; » il laissa sortir tous les autres de la ville. » Dans la chronique de Rostof :.... « Abraham fut gardé en otage » avec huit personnages de distinction ; mais Magnus » laissa en liberté le gouverneur Narimant et tous les » citoyens ; il partit lui-même laissant des troupes dans » Orekhof. » Les historiens suédois racontent que le roi put à peine échapper aux Russes avec sa flotte, après avoir ordonné de creuser un canal, de la rivière jusqu'à la mer *(hi enim magno labore et non minore industria vicini fluminis meatum effodientes)*, et avoir perdu beau-

coup de bâtimens (*V.* Raïnald. Ann. Eccl., ann. 1348, n°. 24; et Dalin, t. II, p. 380); que les Novgorodiens, en même temps qu'ils apaisaient Magnus par des présens, appelèrent les Tatars et les Lithuaniens, etc.

(69) *Voyez* la chronique de Rostof et autres.

— Dans celle de Pskof : « En l'année 6856, le 24 de » juin, les Pskoviens partirent pour la ville d'*Oréchek*, » au secours des Novgorodiens :.. mais, dans le même » temps, les Allemands violèrent la paix : ils traversèrent » la Narva, ravagèrent les villages aux environs de Pskof, » ensuite ceux autour d'Ostrof; ils s'approchèrent de » Pskof le long de la Vélika, en saccageant les villages, » brûlant les habitations, et marchèrent sur Izborsk. »

(70) Pour la retraite des Pskoviens, *voyez* la chronique in-folio de la bibliothèque du Synode, n°. 349, feuil. 69, et la chronique de Nicon. Dans quelques autres, notamment dans celle n°. 349, il est dit qu'il y avait trois cents Suédois dans la ville; que neuf Novgorodiens seulement furent tués à l'assaut; que les Novgorodiens, alors sous les murs d'Orekhof, envoyèrent en Carélie mille hommes, qui, ayant défait les Suédois à Kexsholm, tuèrent un général ennemi. — Au sujet de l'église de St.-Boris et St.-Gleb, *voyez* les chron. de Rostof et de Troïtski. — Dans celle de Novgorod : « Les Novgorodiens marchèrent » contre la *province allemande;* ils arrivèrent près de » Vibourg, le lundi, 27 de mars (1350), et ils brûlèrent le » faubourg. Le lendemain les Allemands firent une sortie : » les Novgorodiens tombèrent sur eux et en tuèrent quelques » uns; ils incendièrent la province, massacrèrent un grand » nombre d'Allemands, de femmes et d'enfans, etc. »

(71) *V.* la chronique de Novgorod, où il est dit que les Novgorodiens, après avoir fait, à Yourief, l'échange des

prisonniers suédois contre Abraham, Côme, Alexandre, André et autres, que Magnus avait emmenés en Suède, revinrent à Novgorod, le 9 de juin 1350. Dalin (Gesch. der R. Schw., t. II, p. 380) dit que le traité de paix fut signé par les *princes* Youry et Abraham ; mais Abraham était tyssiatssky, et Youri (ou Georges) possadnik.

(72) Dans la chronique de Novgorod : « En l'année » 6857 (1349), le roi de Cracovie vint avec de grandes » forces ; il s'empara par finesse de tout le pays de Vol- » hynie, et fit beaucoup de mal aux Chrétiens ; il trans- » forma l'office des églises en liturgie latine, abomina- » ble à Dieu. » La haine des Russes contre les Polonais était si grande, que le prince Daniel (un des descendans de S. Vladimir), et un magistrat de Pérémysle, nommé Dachko, invitèrent, en 1341, le khan, de les délivrer du joug de Casimir, aimant mieux obéir aux Mogols qu'à ce roi chrétien ; car les Mogols ne se mêlaient point de la religion. Le khan envoya ses troupes jusque sur les rives de la Vistule ; mais les Polonais les défirent. (*V.* Narousch. Hist. Nar. Polsk., t. VI, p. 108-113.)

(73) *Voyez* Raïnald. Annal. Eccl. 1349, n°. 24, où est imprimée la lettre de Clément à Kestouti. Casimir ne resta maître que de la Gallicie ; mais, en 1351, ayant battu les Lithuaniens avec le secours des Hongrois, il s'empara de nouveau d'une partie de la Volhynie et fit prisonnier Kestouti, qui cependant recouvra bientôt la liberté. (*V.* Narousch. Hist. Nar. Polsk., t. VI, p. 228.)

(74) Pour le mariage de Lubart et d'Olgerd avec des princesses de Russie, *voyez* la chronique de Troïtski et Strikofski.

Quant à la dépendance où se trouvaient, sous Casimir, les descendans de S. Vladimir, *voyez* Narousch. Hist.

Narod. Polsk., t. VI, p. 218. Dlougosch, liv. IX, p. 1088, dit : *Nonnullorum autem ducum Russiæ (plures enim eâ tempestate extabant) precibus placatus, eos in gratiam et feudum suscipit.*

(75) Dans la chronique de Troïtski : « Il y eut une punition de Dieu sur les peuples des contrées orientales, » à la horde, à Ornatcha (à l'embouchure du Don), » à Saraï, à Bezdèje..... et dans d'autres pays ; la peste » fit de grands ravages parmi les Besserméniens (Khiviens), les Tatars, les Ormens (Arméniens), les Obéziens (Abaziens), les Juifs, les Friaziens (les Génois » et les Vénitiens en Tauride et à Azof), et les Tcherkasses (les Circassiens) ; la contagion était si forte qu'il » n'était pas possible aux vivans d'enterrer les morts. » Sur cette horrible épidémie, *voyez* Schulzer, *Gesch. des Osman. Reichs*, t. III, p. 268; Dalin, t. II, p. 383, et Hadebusch, *Liefl. Jahrb.*, t. I, p. 441. — Dans la chronique de Pskof : « En l'année 6860, il y eut une peste... » C'était un symptôme mortel quand quelqu'un crachait » le sang ; alors il mouraït le deuxième ou le troisième » jour... Cette peste exista à Pskof pendant tout l'été et » jusque dans l'automne : elle avait commencé au printemps, dans la semaine du dimanche des Rameaux, et » ne cessa qu'à l'approche de l'hiver. Certaines personnes » disent que cette contagion avait été apportée de l'Inde, » de la ville du Soleil... » Ces détails et d'autres insérés dans notre histoire, se trouvent aussi dans la chronique de Rostof et dans une chronique de la bibliothèque du Synode, sous le nº. 349, feuillet 73.

Dans la chronique de Novgorod ; « L'archevêque Basile ne perdit pas de temps, et partit de Pskof, accompagné de l'archimandrite *Mikifor*, des abbés, des prê-

» tres... Etant tombé malade, on le transporta dans le mo-
» nastère de St.-Michel, au confluent de la rivière Ouza
» avec la Chelona, et il y mourut le 3 de juillet; son corps
» fut amené à Novgorod le 5... et inhumé dans le parvis de
» Ste.-Sophie.» Ici est terminée la chronique en parchemin de Novgorod : elle a été imprimée à Moscou, avec tant de soin, que je n'y ai presque pas trouvé de fautes.

(76) Dans la chronique de Novgorod : « Michel Alexan-
» drovitch (en 1341) vint de Tver à Novgorod, chez
» l'archevêque dont il était filleul, pour y être instruit. »
— La lettre de Basile est imprimée dans le livre des degrés, t. I, p. 480. Les *hautes montagnes* de la mer Blanche, sur la côte de Laponie, où, d'après la fable rapportée par l'archevêque, le novgorodien Moïslaf vit le Paradis, s'appellent actuellement les monts Chémékhans. Herberstein (Rer. Moscov. Com., p. 60.) écrit que, de son temps, les Norvégiens y plaçaient le purgatoire.

(77) Sur ce bonnet blanc des prélats il existe un conte particulier, imprimé par les Raskolniks dans leur typographie et communiqué par l'interprète Dmitri, dans sa lettre à Hennadius, archevêque de Novgorod, sous le règne du grand prince Jean Vassiliévitch.

(78) Dalin, *Gesch. der R. Schw.*, t. II, p. 384. — Montfaucon dit (Monum. de la Monarchie Franc., t. II, p. 282) que les femmes accouchaient alors très-fréquemment de deux ou trois enfans à la fois, mais que ces enfans n'avaient jamais au-delà de vingt à vingt-deux dents.

(79) *Voyez* l'Histoire de St. Serge, dans la chronique de Nicon, t. IV, p. 203. — Il y est dit que le père de Serge perdit ses richesses, à cause de ses fréquens voyages à la horde, avec le prince, par les ravages des Tatars, les mauvaises récoltes, etc. — Radonèje est à pré-

sent le village de Gorodok, à dix verstes du couvent.

(80) Ces deux pièces sont du nombre des plus anciens manuscrits sur papier, connus jusqu'à présent en Europe. On n'a rien trouvé d'écrit sur le papier de chiffons, en Italie et en Espagne, avant l'année 1367 ; en Angleterre, avant 1342 ; en France, avant 1311 ; en Allemagne, avant 1308. (*Voyez* Essai sur l'Origine de la Gravure, t. I, p. 332, et *Wehrs vom papier*, t. I, p. 173-320.) Nous ne savons pas positivement où, ni quand le papier de chiffons fut inventé, en Italie, en Allemagne ou ailleurs ; nous savons seulement que ce ne fut pas avant le XIIIe. siècle. Jusque-là, et même jusqu'au XVe. siècle, en Russie, on écrivait ordinairement sur le parchemin. Il est probable que l'on employait chez nous du papier à écrire fait de coton. Les Slaves russes, ainsi que les Illyriens, donnèrent au papier de chiffons le même nom qu'à celui de coton (*boumaga*). Ces deux sortes de papier ne sont pas faciles à distinguer.

(81) « Au même printemps (en l'an 1359), il y eut » une forte sédition dans Novgorod : les habitans du » quartier slavon destituèrent le possadnik, lui donnè- » rent sur-le-champ un successeur de leur choix, et il » y eut au palais d'Yaroslaf un grand tumulte, suivi d'un » combat, parce que les gens du quartier Slavon s'étant » approchés en armes, chassèrent les habitans de l'autre » côté de la rivière... Plusieurs boyards furent battus et » dépouillés ; et Jean, fils de Boris, fut tué. Alors, des deux » côtés, on s'arma les uns contre les autres. » La révolte dura trois jours, après quoi on élut un nouveau possadnik.

(82) Dans la chronique de Troïtski : « Le même hiver, » le 3 de février (1357), comme on sonnait les matines, » le *tyssiatssky* Alexis Pétrovitch fut tué, sans qu'on

» pût, d'aucune manière, découvrir comment ni par qui
» l'assassinat avait été commis : seulement le corps fut
» trouvé étendu au milieu de la place. On prétendit qu'il
» s'était formé une conjuration contre lui, et l'opinion
» générale est qu'il avait éprouvé des siens, le même
» sort qu'André Bogolioubski, de la part des Koutchko-
» vitchs. » Dans la chronique de Nicon : « Et il y eut une
» grande fermentation dans Moscou, au sujet de cet as-
» sassinat. — Finalement, quelques uns des principaux
» boyards moscovites partirent pour Rezan, avec leurs
» femmes et leurs enfans..... Le grand prince revenu
» (en 1358) de la horde, rappela près de lui deux de
» ces boyards qui avaient quitté son service, Michel et
» son gendre Basile Basiliévitch. »

(83) Voyez *Stépennaïa Kniga,* t. I, p. 455. Dans la chronique de Troïtski : « En l'année 6865 (1357), il arri-
» va de la horde un ambassadeur de la princesse Taïdula,
» adressé au métropolitain Alexis, pour l'appeler près
» d'elle ; il partit pour la horde, le 18 d'août. Le même
» jour, un cierge s'alluma de lui-même dans l'église de
» Notre-Dame, à Moscou. Le métropolitain, après avoir
» officié et coupé le cierge par petits morceaux, les dis-
» tribua au peuple..... Alexis fut congédié de la horde
» promptement, parce que des troubles y éclataient.....
» Taïdula vit en songe le métropolitain arrivant dans ses
» habits pontificaux ; elle lui en fit faire à l'instant de
» semblables..... Le khan alla au-devant de lui en
» grande cérémonie et avec des présens ; ce qui offrait
» la réalité de cet ancien proverbe : *Le lion et l'agneau
» reposent ensemble*..... L'archevêque ayant aspergé la
» princesse avec de l'eau bénite, elle recouvra la vue. »
(Elle était aveugle.)

Dans la chronique de Rostof : « Le même automne
» (1357), il vint de la horde un ambassadeur puissant,
» nommé Kochak, et les princes russes furent fortement
» rançonnés. »

— Pour Tauris, *Voyez* Abul-Hasi, Hist. des Tatars,
p. 459. Dans nos chroniques : « En l'année 6865 (1357),
» le khan Tchanibek s'empara du royaume de Tivérie. »
— *V*. la chron. de Troitski : « Dans la même année,
» Berdibek monta sur le trône ; il fit mourir son père et
» ses frères. » Dans la chronique de Rostof : « Le même
» hiver le bon Tchanibek mourut, et son fils, *Berdibek*,
» monta sur le trône ; il y eut alors de grands troubles
» dans la horde, Berdibek ayant tué ses douzes frères.....»
Abul-Hasi a écrit que Tchanibek, après avoir laissé Berdibek dans la province de Tauris, s'en revint à la horde, tomba dangereusement malade et signifia à son fils de venir le trouver ; qu'il mourut bientôt dans Saraï, où Berdibek n'arriva que deux ans après la mort de son père. Les renseignemens que donnent nos annalistes contemporains sont d'une plus grande certitude. La chronique de Nicon ajoute les circonstances suivantes : « Il y avait
» à la horde un temnik astucieux et puissant, le misé-
» rable Tovlouby ; il voulait dominer sur tous les pays,
» et insinuait à Berdibek, en lui prodiguant des louanges,
» qu'il était temps pour ce prince de monter sur le
» trône.... Il réunit à son parti plusieurs princes de la
» horde.... Alors Berdibek vint à la tête des conjurés et
» étrangla son père. Tchanibek était très-bon envers les
» chrétiens ; il accorda beaucoup d'immunités au pays
» de Russie...... » Le métropolitain Alexis reçut alors de
Berdibek un édit qui est imprimé dans l'ancienne bibliothèque russe, t. VI, p. 23. Il y est dit : « Tchinghis-

» khan et ses prédécesseurs, nos ancêtres, ont favorisé » les gens d'église, qui ont prié pour eux, etc. » La suite est comme dans l'édit de Théognoste, déjà connu du lecteur : Berdibek, ainsi que l'avaient fait ses ancêtres, affranchit notre clergé du tribut. Outre cette ordonnance du khan, il y en a une autre (imprimée dans la bibliot. russe), donnée bien auparavant, par la princesse Taïdula, au métropolitain Alexis, à l'occasion du voyage de celui-ci à Constantinople : « Quand le métropolitain Alexis ira à » Constantinople, personne ne doit lui porter empêche- » ment, ni exercer sur lui aucune espèce de violence ; » dans les lieux où il s'arrêtera, il est défendu de le » déranger, ni de prendre ses chevaux ; parce qu'il prie » pour le khan Tchanibek, pour ses enfans et pour » nous, etc. » — A l'égard des paroles du jeune Dmitri, *V. Stépennaïa Kniga*, t. I, p. 457.

(84) *V.* le recueil des actes du gouvernement t. I, p. 41.

(85) *V.* notre Histoire, t. I, et, dans le commencement de l'*annaliste de Voskressenski*, la description de nos anciennes villes : « Voici le nom de toutes les villes » russes éloignées et proches. Sur le Danube, *Viditsof* » (Viddin) aux sept murailles de pierre ; *Médin* (en Va- » lachie) ; et de l'autre côté du Danube, *Ternof*, où est » actuellement Sainte-Piatnitsa. Le long du Danube, » *Drestvin* (Silistrie) ; *Ditchin*, *Kilia* à l'embouchure du » Danube ; *Novoé Sélo* (Novosel) ; *Akoliatrie* (Akelo) sur » la mer ; *Kournaka ; Varna ;* et de ce côté-ci du Da- » nube, à l'embouchure du Dniester, sur la mer, *Biel- » gorod ; Tchernavsky-Torg* sur le Prouth ; *Romanof- » Torg* sur la Moldau ; *Németch* dans les montagnes ; » *Khorotchmof Kamen ; Sotchava ; Séret ; Bania ; Net- » chim ; Kolomia*, ville sur la Tchérémoche ; *Khoten* sur

» le Dniester, ville en même temps bulgare et vala-
» que.... » Les princes de Gallicie ont pu régner sur une partie de la Valachie ; mais je doute qu'ils aient étendu leur domination jusqu'à Ternof. Il paraît que ce géographe appelle russes les villes bulgares, par la raison qu'elles furent conquises par le grand prince Sviatoslaf, au dixième siècle.

(86) Le prince Cantémir, dans la *Description de la Moldavie*, d'accord avec la tradition, dit que les Valaques, habitant, depuis plusieurs siècles, dans les montagnes, étant à la chasse avec Dragoch, fils de leur prince Bogdan, se trouvèrent inopinément dans la Moldavie actuelle, y tuèrent un buffle dans la rivière qu'ils appelèrent *Moldava*, du nom du chien favori de Dragoch, *Molda*, qui s'y noya ; que ce prince voyant, dans les environs, des prairies et des champs fertiles, des villes et des forteresses abandonnées par les habitans, vint s'y établir avec un grand nombre de ses compatriotes ; qu'il fut le premier souverain de Moldavie, fonda le bourg de Roman, et fit représenter une tête de buffle sur les armoiries de sa nouvelle principauté. On trouve dans nos chroniques (*V.* l'annaliste de Voskressenski, p. 53 et suivantes), sur l'origine de cet État, une histoire (*a*) dont les circonstances principales sont conformes à la tradition et aux monumens historiques des Moldaves (*V.* la Description de la Moldavie, par le prince Cantémir). Par ce qui est dit de Rome ancienne et nouvelle dans ce récit, on doit entendre que les Valaques, anciennement de la même religion que nous, furent persécutés en Hongrie par les papistes ; mais, s'ils se sont établis dans la Moldavie, en 1359, ce dût être sous le règne de Louis de

(*a*) Ecrite probablement dans le commencement du XVIe. siècle.

Hongrie, et non de Vladislas. Ce qui est confirmé par le passage suivant de la chronique de Turotz : « Hujus » etiam tempore (du temps de Louis), Bogdan, Wayvoda » Olachorum de Maramarosio, coadunatis sibi Olachis » ejusdem districtus in terram Moldaviæ, coronæ regni » Hungariæ subjectam, sed à multo tempore propter » vicinitatem Tartarorum habitatoribus destitutam, clan» destine recessit, et quamvis per exercitum ipsius regis » (de Louis) sæpius impugnatus extitisset, tamen cres» cente magna numerositate Olachorum inhabitantium » illam terram, in regnum est dilatata : Wayvodæ verò, » qui per Olachos ipsius regni eliguntur, se esse vas» sallos regis Hungariæ profitentur, ad Hungariam obli» gantur censum solvere tempore consueto. » — Cantémir écrit que Bogdan, père de Dragoch, était fils de Jean, et que c'est la raison pour laquelle tous les hospodars de Moldavie prenaient le nom de Jean dans leurs titres ; que Sas eut un fils nommé Lasko, père de Mouchatin. D'après les renseignemens contemporains, ce Lasko, qui régna effectivement en Moldavie, environ en 1370, eut une correspondance avec le pape Urbain V, et voulait établir un évêché latin dans sa ville de Séret qui dépendait de l'éparchie de Galitch (*V.* Rainald. Ann. eccl., ann. 1370, n°. 7) ; il fit aussi la guerre avec Louis de Hongrie (*V.* Turotz, Chron. Hung., p. 3, cap. XXXVII). Dlougosch écrit, au contraire, que Stephanus, septième voïévode de Moldavie, suivant Cantémir, est mort environ l'an 1359 (Hist. Polon., lib. IX, p. 1122).

(87) Ces importantes notions sur l'établissement des Valaques en Moldavie, se trouvent dans Dlougosch, qui vivait dans le quinzième siècle, et qui dit (Hist. Polon., lib. IX, p. 1822) : *Stephano Moldaviæ voïevodæ apud*

Valachos mortuus, quorum majores et aboriginarii, de Italiæ regno pulsi genus et natio Volscorum esse fuisseque creduntur. — Veteribus dominis et colonis Ruthenis, primum subdole deinde abundante in dies multitudine per violentiam expulsis, illam occupârunt, in Ruthenorumque ritus et moresque facilior proveniret occupatio, à propriis degenerantes, transmigrârunt. — M. Serge Koutnikof, mon parent, qui a commandé en Moldavie et en Valachie, m'a communiqué quelques originaux des lettres des voïévodes ou hospodars Étienne, Pierre, et autres : ces lettres sont écrites en russe ancien ; la Bible et les autres livres d'église étaient traduits en valaque dès le dix-huitième siècle. — Les Valaques furent convertis au christianisme, ou par les Bulgares, ou par les Russes.

(88) La chronique de Nicon dit positivement, que le khan Naurous (et non pas Khidyr) donna la grande principauté à Dmitri de Souzdal : en cela elle s'accorde avec celle de Troïtski, qui dit : « Le même printemps (1360), » Dmitri Constantinovitch vint de la horde à la grande » principauté, et fit son entrée dans Vladimir la semaine » d'avant la Saint-Jean. A la même époque il arriva de » l'Orient (*a*), à l'empire du Volga, un certain khan, » nommé Khidyr ; les princes de la horde se conduisirent » avec perfidie, et Naurous fut tué par Khidyr. » Ce dernier ne faisait encore que commencer à régner, lorsque le prince Dmitri Constantinovitch prenait possession du trône de Vladimir.

Dans la chronique de Nicon, il est dit que Khidyr fit mourir tous les partisans de Naurous, ainsi que son fils, avec tous les gens d'un certain Moualbouza. — Au sujet de Galitch, *voyez* plus haut la note 56. — Dans la chronique de Nicon, Dmitri de Galitch est appelé, par erreur,

(*a*) D'autres disent : D'au-delà du *Jaïk*.

fils de Boris : il était fils de Jean Davidovitch, arrière-petit-fils d'Yaroslaf II. — Les princes quittèrent la horde en 1360. — *V*. la chron. de Nicon : « Dans la même » année (1360), des bandits, venus de Novgorod-la-» Grande à Joukotin, tuèrent une grande quantité de » Tatars, prirent leurs richesses, ce qui fut cause que » les chrétiens furent pillés, dans la Bulgarie, par les » Tatars.... Les princes de Joukotin portèrent plainte au » khan, afin qu'il s'armât pour sa défense et pour la leur. » Khidyr envoya trois ambassadeurs, Ourous, Kaïrmek » Altyntsybéïa vers les princes russes, pour qu'ils se » saisissent des brigands. » La ville bulgare de Joukotin était située près du confluent de la Kama, dans le district de Laïchevski, où l'on voit encore les restes d'anciennes fortifications. — Dans la chron. de Troïtski, il est dit que Khidyr fut tué (en 1361) par son frère Mourout; mais toutes les autres chroniques disent que le fils même de Khidyr fut le meurtrier; « qu'il s'assit sur le » trône le quatrième jour; le septième, son temnik Mamaï » souleva tout l'Empire.... Témirkhoja s'enfuit de l'autre » côté du Volga, où il fut tué..... Le prince Mamaï, tra-» versant le Volga, se rendit sur le côté montueux, ac-» compagné de toute la horde et du khan Audoulia..... » Togaï de Bezdèje s'empara du pays de *Naroutchatta.* » — L'annaliste de la chronique de Nicon appelle Khidyr *bon ;* il dit que Témirkhoja tua aussi son propre frère cadet Koutlouï ; que Mamaï (en 1361) fit la guerre contre Mourat ou Amurat, et extermina beaucoup d'anciens princes de la horde ; qu'il y eut entre eux (en 1362) une bataille au-delà du Volga, et que, dans une attaque subite, Mourout massacra une grande quantité de Tatars de Mamaï.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 56, ligne 22, *il promet de célébrer,* lisez : il permet de.

156, 1, *du peuple,* lisez : des peuples.

211, 9, *se ndre,* lisez : se rendre.

288, 17, *et venu de la Courlande,* lisez : venu de la.

308, 11, *aux descendans Constantin,* lisez ; aux descendans de.

340, 15, *au printems de l'an* 1332, lisez : de l'an 1352.

349, 15, *dans la ville de Resdge,* lisez : de Bezdèje.

ERRATA

POUR LE TOME IV DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

Pag.	lig.	
107,	14,	*Tortivil*, lisez *Toftivil.*
107,	15,	*le neveu*, lisez *ce neveu.*
128,	3,	*vos*, lisez *nos.*
194,	26,	*son fils*, lisez *son frère.*
198,	16,	*en* 1295 *avait chassé*, lisez *en* 1298 *avait repoussé.*
213,		à la marge, *Crime des Princes*, lisez *du Prince.*
214,	27,	*sur deux barques*, lisez *sur des barques.*
221,	22,	*trois jours*, lisez *trois ans.*
235,	5,	*l'enterrer*, lisez *le poser.*
236,	24,	*ces malheurs*, lisez *ses malheurs.*
251,	8,	*Norossil*, lisez *Novossil.*
264,	27,	*religion*, lisez *religion ;*
265,	1,	*Princes;* lisez *Princes,*
267,	9,	*avec Voin*, lisez *accompagnés de Voin.*
293,	21,	*Gaquin*, lisez *Haquin.*
294,	17,	*malgré le droit de la Souveraineté, attaché à leur province*, lisez *malgré les droits qui lui furent accordés dans leur province.*
304,	5,	*moitié du Volok*, lisez *moitié de Volok.*
326,	14,	*Perkhof*, lisez *Porkhof.*
337,	23,	*historien Florentin*, lisez *historien Florentin, Mathieu Villani.*
365,	18,	*fils de Siméon*, lisez *frère de Siméon.*
367,	21,	*Valachie*, lisez *Moldavie.*
383,	9,	*Novgorodiennes*, lisez *Norwégiennes.*
383,	24,	*Imondes*, lisez *Samogitie.*

Pag.	lig.	
393,	30,	*cerremens*, lisez *réglemens.*
397,	7,	*la ville de Tcheremetz*, lisez *Tcheremetz.*
411,	4,	*Wisching*, lisez *Büsching.*
420,	5,	*et, comme*, lisez *qui, comme.*
423,	24,	*au Prince Côme*, lisez *au Prince par Côme.*
424,	2,	*le petit-fils de Siméon*, lisez *Siméon Vnoutchek.*
432,	8 et 18,	*Ernouty*, lisez *Evnouty.*
433,	9,	*Miekù*, lisez *Miechowsky.*
437,	17,	*Hadebush*, lisez *Gadebusch.*
445,	8,	*Koutnikof*, lisez *Kouchnikof.*

